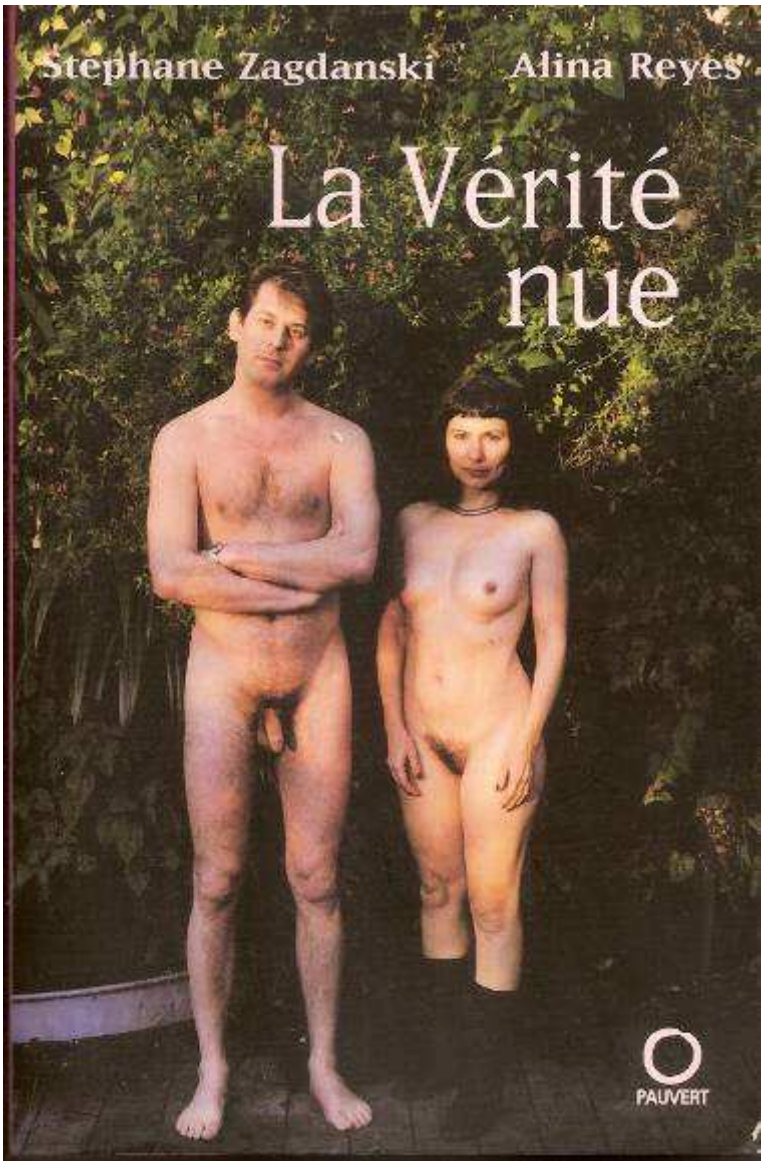
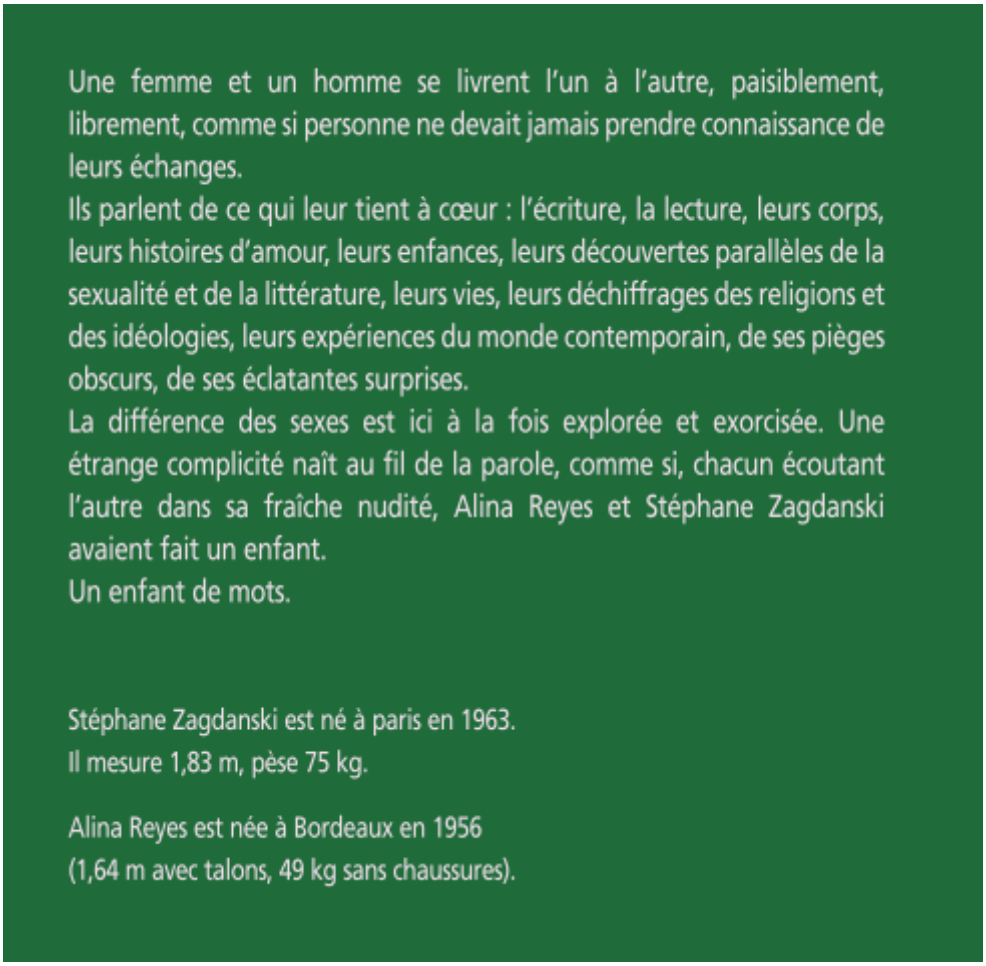
La vérité nue

duo



Alina Reyes, Stéphane Zagdanski



« Je revois tous mes paradis. »

Alina Reyes, *Autopsie* (citation choisie par S.Z.)

« Mon regard, comme le faisceau d'une lampe-torche …»

Stéphane Zagdanski, *Noire est la beauté* (citation choisie par A.R.)

I

Jeudi 20 septembre 2001, 14h, Paris, XX^{ème} arrondissement

Vérités

AR : La vérité nue... Alors la vérité sur quoi ?

SZ : La vérité sur tout. (*Rires*.) Tu connais la phrase de Lacan ? *Je dis toujours la vérité…*?

AR : Non.

SZ : *Je dis toujours la vérité : pas toute, parce que toute la dire, on n'y arrive pas. La dire toute, c'est impossible, matériellement : les mots y manquent*. On ne peut épuiser l'ensemble des sens.

AR : On peut dire *une* vérité. Dès qu'on se penche sur la vérité, elle s'enfuit... Parfois il existe une vérité, et une seule : la note juste, par exemple. Encore que là aussi, il s'agisse d'une vérité relative. Avant Bach, on accordait les instruments de façon à ce que l'accord soit parfait sur do mi sol do, mais on ne pouvait pas utiliser les douze tonalités de la gamme, parce que, en harmonie, les autres notes ne tombaient plus juste. Bach a eu l'idée de changer l'accord des instruments, afin que l'ensemble de la gamme soit plus juste, et du coup utilisable - au

détriment de l'accord parfait. Depuis Bach, la musique a gagné la possibilité d'utiliser pleinement les douze tonalités de la gamme, ce qui a ouvert un champ beaucoup plus vaste à la composition. On le perçoit quand on écoute Bach, cet aspect révolutionnaire de sa musique. L'espèce de jouissance qu'il a eue à utiliser librement toute la gamme. Autre exemple de vérité, le fait que deux plus deux font quatre, il me semble... Mais souvent la vérité se dérobe quand on croit la tenir. A cause des concepts, à cause des mots. Les mots sont comme des lampes de poche qui nous permettent d'éclairer et de préciser la réalité, mais on n'en voit que ce qui est dans le halo de chacune. Sans toutes ces lampes de poche, nous aurions une perception plus confuse de notre monde, mais d'une certaine façon plus complète aussi. Si je dis « homme » et « animal », on va tenter, comme on le fait depuis la nuit des temps, d'établir ce qui les a différenciés l'un de l'autre, à partir de quel moment cet animal proche du singe a mérité le nom d'homme. Lorsqu'il a acquis la bipédie ? L'utilisation d'outils ? Le langage ? On a tour à tour avancé tous ces arguments, et d'autres, avant de les dénoncer après examen approfondi. Même chose pour la mort et la vie. Comme ce sont deux états désignés par deux mots différents, on peut s'imaginer qu'il y a une franche limite entre les deux. Or c'est faux. Dire « il est mort » ou « il est vivant », ce n'est pas énoncer une vérité. Seulement une part de vérité. La vérité ne résiste pas à la recherche, bien des vérités sont circonstancielles, éphémères, et surtout partielles.

SZ : On peut capter *des* vérités. J'aime l'idée de Nietzsche selon qui la vérité est une femme que les philosophes ont toujours échoué à

séduire, à cause de leur *effroyable sérieux*, leur *gauche insistance*. Les artistes paraissent mieux armés non seulement pour séduire mais pour faire jouir, à travers eux, cette femme-là. Ce qui contredit le lieu commun selon lequel la vérité est cruelle. Quant à la fiction, elle est une sorte de mensonge dont la vérité est l'aliment.

AR : Oui, voilà le paradoxe : c'est souvent par la fiction qu'on atteint la vérité. Je voudrais bien relire ce qu'a écrit Stevenson là-dessus, dans ses *Essais sur l'art de la fiction*... Il y est question de lanternes, ça doit être de là que m'est venue l'idée des mots comme lampes de poche... Malheureusement j'ai laissé le livre à Barèges. C'est l'inconvénient d'avoir deux bibliothèques, à 800 km l'une de l'autre... Il y a certaines oeuvres que j'ai en double, celles de Kafka, de Poe, d'Homère, de Nietszche, de Schwob... les romans de Stevenson... de Chrétien de Troyes... Rimbaud, Baudelaire, La Fontaine, Dante... mais pour le reste, je n'ai pas à Paris les livres que j'ai à la montagne, et inversement. C'est un peu comme si j'avais deux âmes, une ici et une là-bas... Pour en revenir à ce qu'on disait, je pense à *L'île au trésor,* ou à *Moby Dick,* ce sont des fictions, et chacune d'elles est pleine comme un oeuf d'une vérité aussi réelle, énorme et fascinante, qu'une île ou qu'une baleine...

SZ : L'art est le meilleur moyen de flirter avec la vérité. Bien davantage que la philosophie. Sans parler du journalisme ni des autres modes contemporains de communication.

AR : Dans un article de journal, il y a des vérités, mais moins de vérité. Les sciences exactes ou les sciences humaines révèlent des

vérités, mais sur des points de vue très étroits de la réalité. Je regarde le tableau de Van Gogh, sur ton mur... Il y a une vérité là-dedans, mais laquelle ? On la sent, mais on ne peut pas la dire. Il n'y a que l'art pour donner accès à une perception globale du monde. L'art et la littérature... Il me semble que je trouverais quelque chose là-dessus dans *Le Livre de sable* de Borges, mais il est aussi à Barèges... Je me dis que cette histoire de bibliothèque partagée en deux ne fait qu'aiguiser mon désir des livres...

Peintres et écrivains

SZ : Je suis en train de lire la *Correspondance* complète de Van Gogh, que je connaissais seulement par extraits. Van Gogh est vraiment un très bon écrivain, comme souvent les grands peintres.

AR : C'est le cas de Picasso. J'ai lu quand j'étais encore au collège *Le Désir attrapé par la queue,* c'est très drôle...

SZ : Picasso, Delacroix... Ils sont plus à l'aise avec l'écrit que les écrivains avec la peinture. Ils sont d'emblée dans le corps à corps avec la matière brute de la vérité. Les écrivains sont davantage encombrés de scories idéologiques : *effroyable sérieux*, *gauche insistance*.

AR : Les écrivains sont sans doute plus proches des dessinateurs. Le dessin est le père de l'écriture - et la calligraphie est le fruit de leurs amours...

SZ : Artaud, Hugo…

AR : William Blake... Michaux...

SZ : Et puis notre ami Kafka, bien sûr.

AR : Kafka, bien sûr. Il ne dessinait pas beaucoup, mais pas mal...

SZ : Dans ce dessin de Kafka que tu m'as envoyé, le personnage est devant un tableau ou une fenêtre? C'est bizarre.

AR : C'est un Pragois qui me l'a envoyé. Ça fait penser à une potence, aussi.

SZ : Oui, oui, c'est bizarre. Ça m'a fait très plaisir de recevoir cette carte postale. Je ne savais pas que les dessins de Kafka étaient édités. C'est dans le *Journal*, c'est ça?

AR : Je ne sais plus...

SZ : Il dessinait sur ses manuscrits ?

AR : Comme il a peu publié, c'est parfois difficile de distinguer ce qui appartient à tel ou tel manuscrit. Le *Journal,* par exemple, est composé différemment selon les éditions. Il y a une vraie industrie Kafka à Prague...

SZ : Ah bon?

Squats

AR : En vérité les Tchèques n'aiment pas trop Kafka... Un écrivain de langue allemande... Mais avec le tourisme il y a une telle demande... On peut déjeuner au restaurant Kafka, acheter des t-shirts Kafka...

SZ : Vraiment?

AR : Oui oui, vraiment... sa longue silhouette sombre, le chapeau sur la tête... On ne ferait pas mieux comme logo... Son physique, c'est ça aussi qui fait le succès de Kafka. Ses grands yeux doux, son regard pénétrant... son air à la fois joyeusement enfantin et sacrifié d'avance... Je l'ai dit dans mon livre sur Kafka et Milena, *Nus devant les fantômes*, il a quelque chose de Buster Keaton et de Charlie Chaplin. Une figure humaine que le monde traite en marionnette, et qui ne veut pas se laisser faire... Kafka, c'est ce qui reste de meilleur dans l'homme d'aujourd'hui. S'il disparaît, s'il n'y a plus que la marionnette, c'est-à-dire si on ne lit plus ses textes, ses « descriptions d'un combat », on est foutus... Or, combien des touristes qui arpentent la Vieille Ville ont vraiment lu Kafka ?

SZ : C'est comme Illiers-Combray, pour Proust. Tu y es déjà allée? Ils ont rebaptisé la ville d'après *La Recherche*. C'était Illiers, c'est devenu Combray.

AR : Ah bon ?

SZ : Oui. C'est rare que la littérature parvienne à parasiter la réalité, même s'il s'agit en l'occurrence d'une simple opération de marketing touristique. Il y a d'autres exemples : la ville où est né Descartes, La Haye, en Touraine, qui s'est renommée « Descartes ». Il y a aussi Ferney-Voltaire…

AR : Je ne savais pas...

SZ : Tu connais la Touraine...?

AR : Oui, je passe par Descartes à chaque fois qu'on va à Barèges en voiture.

SZ : Pour Ferney, près de la Suisse, c'est Mac-Mahon qui a fait renommer la ville pour le centenaire de la mort de Voltaire. Enfin, ce ne sont que des entreprises publicitaires pour contrecarrer la merveilleuse gratuité de la littérature !

AR : Bientôt, Ménilmontant s'appellera Zagdanski...

Rires.

SZ : « Zagdanski-City »! « Reyes-Mountain »!

Rires.

AR : C'est encore Ménilmontant ici ?

SZ : Pas très loin. Nous sommes en haut de Belleville, plus près de Gambetta. Tu connais le quartier?

AR : Mon frère habite ici, et puis j'y connaissais aussi Jérôme Mesnager, qui a peint *les p'tits gars de Ménilmontant* sur un grand mur. Il sème ses bonhommes blancs un peu partout dans le monde, même sur la muraille de Chine... Je trouve ça très poétique, ça me plaît beaucoup. Et en plus, c'est plus ou moins éphémère, c'est la poésie particulière des arts de la rue, qui est encore une pratique entièrement gratuite, contrairement à ce qui se passe dans l'art contemporain avec toutes les galeries.

SZ : Il est du quartier?

AR : Maintenant il est à Montreuil, dans un squat d'artistes.

SZ : C'est ça qu'on devrait faire, des squats d'écrivains ! Tu as bien connu les squats, je crois. Tu le racontes dans *Ma Vie douce*, avec ce peintre sud-américain…

AR : Ce n'était pas un squat, mais un appartement avec atelier dans un immeuble construit dans le XIII^{ème} par la Ville de Paris pour les peintres. Dans l'un ou l'autre cas, ça leur permet d'être en contact les uns avec les autres...

SZ : A la réflexion, je ne suis pas sûr que ça marcherait pour les écrivains.

AR : On est trop sauvages, peut-être...

SZ : J'aurais bien aimé squatter la Villa Médicis il y a quelques années.

AR : Moi aussi ! J'avais fait une demande, mais je ne l'ai pas eue. Tu l'avais demandée, toi ?

SZ : Quand je me suis réveillé, j'avais dépassé l'âge limite. Il paraît que par piston on peut l'avoir quand même après trente-cinq ans. Tu connais Morgan Sportès?

AR : Oui.

SZ : C'est lui qui m'a dit qu'on pouvait obtenir la Villa Médicis par piston même après trente-cinq ans. Et même marié. Tu imagines? L' Italie tous frais payés !

AR : Ah bon... Ça fait quinze jours que je suis à Paris, j'étais toute contente de revenir, et puis ce matin j'ai eu envie de repartir dans mes montagnes.

SZ : A cause de quoi, du climat? de la solitude?

AR : Je ne sais pas, des réminiscences... Les différents lieux de la nature autour de chez moi... La forêt... Ma grange... L'air qu'on respire... La beauté qu'on voit et qu'on sent partout... Les animaux

sauvages... Les gens qui vivent là-bas, et qui comprennent ça... Même si, l'hiver, personne n'y vit de façon aussi rude que nous... Paris est une ville merveilleuse, mais là-bas c'est encore plus merveilleux. C'est sacré. Je ne peux pas y vivre tout le temps, j'ai besoin de la ville. Mais parfois mes montagnes me manquent comme une personne, comme si j'avais laissé mon amour là-bas. J'éprouve une nostalgie intense, très physique. Mon ventre se creuse, je suis triste, triste... Oui, comme quand on est séparé de quelqu'un qu'on aime très fort... Quand j'habitais au bord de l'océan, c'était pareil. J'adore Paris, mais la nature ça te rend mystique, ça dépasse tout. J'ai vécu des mois de complète solitude là-bas. Donc je ne parlais pas, et parfois je m'apercevais que je n'avais plus de voix. Je crois que je n'aime pas tellement parler. Je crois que j'ai le trac de me mettre à parler avec toi. Je crois que je ne sais rien dire, seulement écrire... Ça garde le silence...

Théâtre

SZ : Commençons par explorer un thème. De quoi as-tu envie de parler? Déjà, veux-tu qu'on explique pourquoi nous sommes heureux de faire ce livre?

AR : Oui...

SZ : Quand je t'en ai parlé, tu as accepté tout de suite.

AR : Ah oui oui ça m'a intéressée tout de suite... Cette occasion de s'exprimer d'une autre façon que par la fiction, ou des articles... Je

regrette le temps où les auteurs écrivaient aussi bien du théâtre que de la poésie ou des romans, utilisaient tous les genres...

SZ : Tu fais un petit peu ça, toi. Moi aussi. Essais, articles, pamphlets, journaux intimes, nouvelles...

AR : On ne fait pas de cinéma, pas de théâtre... Le cinéma c'est différent, mais c'est dommage que les grands auteurs n'écrivent plus pour le théâtre. Je pense à Victor Hugo évidemment, qui occupait tous les terrains à la fois, de manière puissante.

SZ : Je ne me vois pas écrire du théâtre, et le théâtre contemporain m'intéresse peu.

AR : Moi j'ai essayé. J'ai écrit une pièce sur commande, mais je ne la reprendrais pas, je crois qu'elle n'était pas très bonne. Et puis j'en ai commencé une autre, les trente premières pages sont bonnes, mais je me suis arrêtée là, ça fait des années maintenant, je n'arrive pas à continuer... C'est l'histoire de quatre personnages qui se retrouvent sur le sable après que la grande ville où ils vivaient a été engloutie, un Russe, un Arabe, un Américain et une Française. On est en quelque sorte dans la post-histoire, mais je n'arrive pas à trouver un dénouement satisfaisant à leur situation. C'est quand même une idée qui ne me quitte pas.

SZ : Le théâtre, c'est comme un scénario, c'est un autre type d'écriture.

AR : Ah ! pas du tout comme le scénario. C'est littéraire le théâtre... Tu lis Shakespeare, tu le sais bien...

SZ : Son génie outrepasse le théâtre.

AR : Un grand dramaturge, c'est un grand écrivain.

SZ : A mes yeux le théâtre est une sorte de carcan.

AR : Effectivement, l'écriture théâtrale nous échappe.

SZ : Ils sont rares, les écrivains qui ont été à la fois de bons auteurs de théâtre, de romans et de nouvelles.

AR : Artaud...

SZ : Artaud n'a pas fait de romans.

AR : C'était un poète et un penseur, une figure qui s'imposait. Il y avait aussi Sartre, Camus… Il ne reste plus sur scène que du divertissement. Que les écrivains perdent la pratique du théâtre, ça signifie quelque chose de grave. Je veux dire du vrai théâtre, le théâtre de la cruauté comme disait Artaud. Artaud savait l'importance du théâtre, Nietszche aussi. Et les Anciens. Le théâtre, c'est un dialogue entre les hommes et les dieux. L'homme y est à la fois homme et dieu. Il s'y met en scène lui-même, il se met sur scène, là, en cet instant, en chair et en os, il se crée à l'image de lui-même. Et puis il s'y passe quelque chose, c'est un événement. Une suite d'actes. C'est un spectacle, et pourtant c'est le contraire de la société du spectacle. En fait, c'est un acte situationniste.

SZ : Tu vas parfois au théâtre?

AR: Pratiquement plus. J'adore le théâtre. Comme disait un ami de Goya, quand ils étaient exilés à Bordeaux, *sin chocolate y sin teatro soy hombre muerto*... Comme je n'avais pas les moyens d'y aller, il y a quelques années j'avais proposé mes services à *Globe* comme chroniqueuse...

SZ : A l'époque du mensuel?

AR : Voilà, oui. Toi aussi, tu collaborais à ce magazine, non ?

SZ : Oui, c'est *Globe* que je décris dans *Les intérêts du temps*. J'ai appris récemment que *Globe* avait été financé par Elf, les parasites néo-colonialistes de l'Afrique ! J'ai été bien inspiré de les insulter en acrostiche d'un de mes articles à l'époque.

AR : Et donc voilà, j'allais au théâtre, je faisais ma chronique... Ça me rapportait pratiquement rien, mais ça me permettait d'y aller.

SZ : Tu aimes voir au théâtre un texte que tu as aimé lire?

AR : Oui même si on est souvent déçu.

SZ : Moi je n'aime pas trop ça.

AR : Ah bon ?

SZ : A l'exception de Shakespeare, mais seulement en v.o. et au *Globe Theater* à Londres. Tu vois comme je suis snob ! L'expérience que je décris dans *Pauvre de Gaulle !* a été merveilleuse, mais en réalité je préfère lire. Je ne fais pas de différence entre le grand théâtre, la poésie et la fiction. Or voir représenter un texte que j'aime, ça m'entrave presque.

AR : J'aime bien lire le théâtre aussi, j'en lisais énormément quand j'étais adolescente, à l'internat, j'apprenais même des scènes entières par coeur... Mais j'adore le voir sur scène, c'est magique... alchimique...

SZ : Moi pas trop. Les corps et le jeu des acteurs viennent s'interposer entre le texte et moi. J'ai assisté il y a quelques années à une mise en scène de Céline. L'actrice hurlait hystériquement le début

de *Guignol's Band*, qu'il faudrait chuchoter au contraire. Ça m'a tellement déplu que je me suis barré avant la fin.

AR : Le problème, c'est qu'on porte sur scène des textes qui n'ont pas été écrits pour le théâtre, parce que c'est tout ce dont on dispose dans l'écriture contemporaine. Je regrette qu'on n'ait pas à monter de grands textes qui seraient écrits aujourd'hui pour le théâtre. A part Koltès, qui est un grand auteur dramatique...

SZ : J'ai vu peu de pièces de théâtre contemporain. La dernière en date fut l'abominable *De Gaulle* de Robert Hossein, pour me documenter. Ça ne m'a pas vraiment réconcilié avec la scène !

AR : Le répertoire c'est bien, mais le plus souvent on y va pour le metteur en scène, qui cherche à se mettre en valeur lui-même plutôt que le texte... J'exagère un peu, mais parfois j'aimerais mieux voir n'importe quelle pièce de Shakespeare, ou le *Don Juan*, ou *Le Misanthrope,* montés par une troupe d'amateurs plutôt qu'étouffés par le luxe d'interprétation de certaines stars de la mise en scène, qui se veulent plus intelligentes que leurs prédécesseurs, que le public, et que l'auteur lui-même...

SZ : J'ai lu différents témoignages, Mallarmé... On part dans tous les sens, c'est super. Il va y avoir un gros travail de recomposition après. Heureusement, ce n'est pas nous qui tapons. C'est le plus emmerdant, de taper. On va nous entendre manger, boire, rire. (*Rires.)* Donc, j'ai lu plusieurs témoignages d'écrivains qui n'appréciaient pas le théâtre. Nietzsche le qualifie avec mépris d'*art de masse par excellence*. Imagine ce qu'il dirait du cinéma ! Il y a une lettre de Pound à Joyce, où

il écrit : *Une pièce s'adresse à un millier d'imbéciles parqués ensemble, tandis qu'un roman ou un poème peut attendre dans un livre et trouver la personne isolée qui vaut la peine d'être trouvée, une par une, au fur et à mesure*. Proust pensait que les pièces de Shakespeare sont plus belles *vues dans la chambre de travail*. Mais l'avis de Mallarmé est celui qui me va le mieux : Lear, Hamlet, Cordélie, Ophélie… *agissent en toute vie, tangibles, intenses : lus, ils froissent la page, pour surgir, corporels*. L'expérience humaine de l'acteur m'indispose, l'épaisseur narcissique de l'interprète vient interférer avec ma sensation du texte. C'est également vrai des adaptations à l'écran. Pourtant j'adore les films adaptés de Shakespeare, même récents mais ça demeure une distraction. Le texte vu n'est pas aussi vivant que lu solitairement. Représenté, il devient artificiel, la théâtralité l'empâte, l'acteur l'alourdit en croyant l'incarner. L'incarnation est un phénomène trop sérieux pour la confier à des acteurs. J'aime être seul avec un texte.

AR : Il faudrait parler de métamorphose, comme Nietzsche, plutôt que d'incarnation. C'est ce qu'il dit dans *La Naissance de la Tragédie*, le théâtre implique une volonté de métamorphose à caractère dionysiaque. On ne peut pas faire la comparaison avec le cinéma, qui est un art complètement différent. Le cinéma, c'est plat, c'est monté... C'est une combinaison de deux écritures : celle de la lettre et celle de l'image. Moi au contraire ce que j'aime le mieux au cinéma, c'est l'écriture de l'image. Mon idéal serait de faire un film muet. Le théâtre, c'est en trois dimensions, ce n'est pas fixé, c'est vivant, c'est charnel. C'est un cérémonial. C'est comme la messe, il faut vouloir communier. Et dans le

rôle de Dieu, le texte. Mais c'est bien supérieur à la messe, à cause de cette volonté de métamorphose, qui doit habiter le spectateur autant que l'acteur.

SZ : Oui, le cinéma, c'est encore différent. Mais au théâtre, il y a d'autres êtres humains, les acteurs et le public, qui viennent se placer entre soi et le texte. Je suis très égoïste ! Tu peux imaginer écouter et aimer une lecture de Kafka, par exemple?

AR : Justement, une année à Avignon j'ai assisté à une lecture du *Rapport pour une académie* de Kafka par Vittorio Gassman, c'était extraordinaire !

SZ : Ça t'apporte autre chose que lorsque tu l'as lu, toi, pour toi?

AR : C'est différent. D'une part, c'est quand même logique de porter à la scène les textes qui ont été écrits pour le théâtre. Ce n'est pas le cas du *Rapport pour une académie,* mais dit par Vittorio Gassman... il était magnifique, seul en scène... et le texte prenait de la chair, oui, une épaisseur charnelle... Au contraire de toi, moi j'aime ça. Et puis, cet acteur que j'aimais d'amour et qui aimait Kafka que j'aimais aussi d'amour... La répercussion... C'était bon, c'était magnifique...

SZ : Il lisait?

AR : Non, il connaissait le texte par coeur. Les mots portés par l'acteur en tant qu'instrument de musique... si c'est réussi, alors tu as le *it,* comme on dit en jazz (d'après ce que j'ai lu dans Jack Kerouac)... l'instant de vérité...

SZ : Ça te faisait davantage apprécier le texte de Kafka?

AR : Non, mais... Imaginons que tu saches très bien lire une partition. Par exemple tu vas lire la *Messe en si* de Bach. Tu vas entendre la musique dans ta tête, les passages d'orchestre, les choeurs, les intruments à vent... tu vas ressentir toutes les émotions différentes qui se dégagent des Kyrie, du Gloria, du Credo, etc. Si, ensuite, tu écoutes une interprétation de l'oeuvre, évidemment elle sera différente de ce que tu avais en tête, et ton esprit ne pourra pas vagabonder aussi librement. N'empêche que tu y trouveras un autre plaisir... un plaisir vraiment physique... Il y a différentes interprétations possibles de la même partition. Evidemment, quand tu écoutes un passage à l'acte, c'est-à-dire une interprétation, ta propre liberté d'interprète virtuel se trouve réduite, mais tu as accès à une autre dimension artistique de l'oeuvre.

SZ : Le fait que ce soit du Kafka, ça rajoutait quelque chose à sa lecture ? Ou bien Gassman aurait pu lire n'importe quel beau texte, ç'aurait été pareil?

AR : Non, c'était Kafka et c'était Gassman, pour parler comme Montaigne, *parce que c'était lui, parce que c'était moi…*: une rencontre, un mariage entre le texte et l'homme. Un texte habité par un homme. Ça implique pour l'auditeur d'accepter le partage avec une personne humaine. Quand elle est belle et quand elle sait communiquer son humanité, qu'on peut tous partager, eh bien, ça sort du corps, c'est autre chose... Au théâtre, il y a forcément une interprétation à laquelle il faut adhérer... Au théâtre tu es davantage avec le texte qu'avec l'auteur.

SZ : Justement. Tout auteur pourrait dire à la manière du Christ : *Lisez, ceci est mon corps.* Le texte est le corps de l'auteur. Je me

sentirai donc toujours plus complice de Kafka que du type qui le lit à voix haute. Je perçois mieux le corps de Kafka, j'entends davantage son timbre de voix que si un autre corps vient s'interposer entre le corps de Kafka et le mien. C'est un rapport charnel avec la pensée, presque érotique.

AR : C'est comme quand tu dis des textes toi-même. Les tiens ou d'autres. Quand tu lis de la poésie, tu as envie de la dire, non ?

SZ : Pas tant que ça, finalement, non.

AR : Toi, tu es très intellectuel...

SZ : Pas seulement. Il y a aussi ce côté charnel, comme si une présence mystique planait dans le noir et blanc du texte. J'ai l'habitude, si tu veux, de m'injecter de la pensée écrite dans le corps, comme un camé se shoote à l'héroïne, de sorte que les textes que je lis s'incarnent littéralement dans mon corps. Dans la pensée juive, dans le judaïsme, c'est essentiel, cette approche corporelle du texte de la Thora. Corps et pensée ne sont jamais dissociés. Quand tu lis beaucoup, quand tu dévores un écrivain que tu aimes intensément, qui te touche… voilà, un grand texte me touche, à tous les sens du mot « toucher ». Et si quelqu'un s'interpose, ce toucher-là est parasité. Ça peut m'amuser, me distraire, mais ça provoque moins d'échos en moi. Les échos éclosent dans la serre de ma solitude. C'est comme si tu étais en train de résoudre en rêve une passionnante équation mathématique, et qu'un importun te réveillait brusquement. Mais je n'en fais pas un dogme, c'est juste moi qui fonctionne comme ça.

AR : Moi j'adore lire à voix haute. C'est même un besoin pour moi, de faire passer par ma propre voix les textes que j'aime. C'est un besoin que je n'analyse pas forcément, mais qui est aussi physique que le besoin de chanter. Je l'ai même fait une fois à la Maison de la Poésie : j'ai dit *La prose du Transsibérien,* que j'avais apprise par coeur, et puis *Le Bateau ivre,* et des poèmes de Nietszche et de Gilbert Lely. Mais je comprends très bien ce que tu veux dire. C'est vrai qu'il faut trouver la bonne personne, c'est comme une histoire d'amour. Par exemple, même si Lucchini dit très bien Céline, ça me gêne presque de l'entendre, je préfère ma propre lecture.

SZ : Lucchini lit remarquablement bien, mais ma propre solitude silencieuse me va encore mieux.

AR : Il est tellement remarquable qu'il institue presque une barrière entre l'auteur et soi. Il est lui-même trop présent. C'est un truc un peu magique, il faut trouver l'instant, la personne...

Lire, écrire

SZ : Ça dépend de l'auteur ou ça dépend de l'interprète? Peut-être que si Gassmann t'avait lu du Céline, ça t'aurait davantage touchée ! (*Rires.)* Vraiment, j'aime mieux être seul avec le texte. J'irais même plus loin : la lecture la plus radicalement profonde d'un texte, c'est ce qui s'écrit sur ce texte. Je n'ai jamais aussi bien lu un écrivain que ceux sur qui j'ai écrit de longues études. Tu as consacré un livre à Kafka, tu

sais de quoi je parle. Tu pénètres l'œuvre avec une acuité que la simple lecture n'atteint pas, même si tu connais l'écrivain par cœur.

AR : Quand tu écris sur...

SZ : Tu découvres des choses que tu ne pouvais pas imaginer à la simple lecture. Tu médites vraiment le texte, quand tu écris sur un écrivain. C'est le propre de la pensée juive : l'interprétation naît de l'entrechoc de citations éparses. La lecture apprend, l'écriture comprend.

AR : Ce qui est intéressant aussi pour toucher vraiment du doigt un texte et un auteur, c'est de le traduire. Moi j'ai traduit Poe, pour le plaisir. J'adore la traduction de Baudelaire, mais juste pour le plaisir de retrouver l'auteur moi-même... Tu as l'impression que c'est toi qui écris au bout d'un moment. C'est une lecture puissance 10. Ça me rappelle que j'ai entendu Yvan Attal raconter qu'il avait doublé Tom Cruise pour la version française du dernier Kubrick *Eyes Wide Shut*, et quand il rentrait chez lui, le soir, il était tout étonné de se trouver dans son propre corps et pas dans celui de Tom Cruise.

SZ : Tu lisais Poe en anglais avant d'avoir l'idée de le traduire ?

AR : Je l'ai d'abord lu en français, et puis je suis allée voir le texte anglais, et puis je me suis mise à traduire plusieurs contes, juste pour m'amuser... m'amuser, le terme est faible... Je me sentais tellement proche de lui en le faisant... comme si j'étais son fantôme... Il y a un phénomène à la fois d'identification et d'érotisation décuplé par rapport à une simple lecture.

Écrire, vivre

SZ : L'écriture est le plus efficace des isolants. D'ailleurs, de même qu'écrire sur un écrivain ne revient pas à le lire, écrire sur soi-même n'est pas du tout comparable à parler de soi. Écrire quelque chose qu'on a vécu, ça n'est pas le vivre, ni y penser, ni le raconter, ni l'oublier, ni bien sûr banalement s'en souvenir. C'est une autre dimension, c'est très particulier et difficilement communicable. C'est cette solitude-là, cette substance-là, cette distance que tu prends avec ta propre vie, qui est si singulière. Quels que soient les événements vécus. Moi, je mène une vie banale, sans intérêt, j'ai très peu voyagé, rencontré peu de monde, mais le simple fait de décrire ce que j'ai vu, entendu, senti, pensé, cela m'ouvre des portes inédites sur ma propre existence.

AR : Bien sûr, oui. Ça donne à la vie une autre dimension... qui manquerait si cruellement...

SZ : Je ne m'imagine pas fonctionner autrement, toute ma vie tourne autour de ça. Ma manière de voir, de penser, de concevoir les choses, mon destin, si tu veux, est contenu dans mes livres. Mon destin est d'écrire, et il se crée dans ce que j'écris. Et non l'inverse. Il ne s'agit pas de vivre des choses puis de les raconter ensuite par écrit, comme si on pouvait les raconter autrement, par un film ou une psychanalyse.

AR : C'est ça, oui. On ne raconte pas des choses, on les recrée, on les réorganise, on les repense, on redonne un ordre au chaos effectif de la vie.

SZ : Exactement. On n'y pense pas, on le repense. Je ne m'imagine pas d'autre vie. Une autre vie serait un autre corps. C'est comme si on me disait : est-ce que tu t'imagines en blond aux yeux bleus? Non. Je ne peux pas m'imaginer autrement qu'écrivant.

AR : Et puis au fil des années, quand on écrit, on dirait que le rapport entre la vie et l'écriture s'inverse. Au début, pendant toute l'enfance, et même l'adolescence, on n'a pas encore l'écriture comme moteur de vie. Et puis peu à peu on dirait que l'écriture prend le dessus. Au début on a envie d'écrire pour raconter soit des histoires, soit sa propre histoire, des choses qu'on a en soi... Et après on dirait que c'est le contraire, on dirait que c'est l'écriture qui te fournit ta vie finalement... Ta vie provient de l'écriture. Comme si l'écriture était là pour précéder la vie, forger ta vie à venir...

SZ : Est-ce que tu connais cette étrange sensation : au moment où tu écris sur un sujet précis, tout vient s'agglomérer autour de ta page pour te fournir des renseignements ?

AR : Oui. Ça arrive toujours. Je l'ai raconté dans *Ma vie douce.* La mue de serpent que j'ai trouvée sur le seuil de ma porte juste après avoir fini *Lilith*, la femme-serpent, etc.

SZ : C'est inévitable quand tu investis vraiment un sujet. Lorsque j'ai commencé à écrire sur de Gaulle, il y a eu un déferlement de documentaires consacrés à de Gaulle, et surtout mille coïncidences…

AR : De Gaulle par Hossein...

SZ : Voilà, des choses comme ça, des détails qui semblaient n'exister que pour moi, pour m'encourager à poursuivre le livre en train

de s'écrire. Comme si l'écriture était un tourbillon forçant l'ensemble de la réalité à venir tournoyer autour d'elle. Une dynamique, une force centripète entraînant tout le reste. L'écriture devient le paratonnerre de l'existence.

AR : C'est très troublant. Parfois il faut se pincer, se demander si on n'est pas fou... On a l'impression de retourner en enfance, quand on est enfant on se prend pour le centre du monde et on s'imagine que le monde tourne autour de soi. Et là, tout d'un coup, à cause de l'écriture, tu t'intéresses à un sujet, et le monde entier se met à t'en parler... Jusque dans les détails concrets. Évidemment parmi la masse d'« informations » qu'on reçoit chaque jour, on est plus réceptif à celles qui nous concernent... Mais il n'y a pas que ça... Tout à l'heure tu disais que tu aimais bien lire les textes en face à face avec l'auteur. Est-ce que tu aimes aussi lire des textes sur les auteurs, des études, des préfaces, des biographies...?

SZ : Oui, ça m'arrive, pour glaner des anecdotes, mais rien ne vaut la correspondance complète pour éclairer une vie d'écrivain. Ça remplace mille biographies. Et puis ça prend déjà beaucoup de temps de lire un auteur. D'autant que lorsque je découvre un auteur, je lis tout. Lire un écrivain à fond, ça prend plusieurs mois, plusieurs années de ta vie. Pour lire Faulkner, par exemple… d'ailleurs, je n'ai toujours pas fini!

AR : J'y suis, là.

Les génies

SZ : Faramineux Faulkner! Tu as commencé récemment?

AR : Oui, j'avais lu il y a très longtemps *Sartoris,* et puis chaque été à la montagne je me dis je vais lire Faulkner. Mais là-bas dans ma bibliothèque il n'y a que *Moustiques,* son deuxième roman. Comme il n'y a pas de librairie à moins d'une heure à la ronde, je l'ai lu deux ou trois fois. Un bon roman d'ailleurs, quoique plus classique que les suivants. L'autre jour par hasard je suis tombée sur une scène du *Titanic* qui reprenait presque mot pour mot un passage du livre, où la jeune héroïne bourgeoise dit au jeune marin prolétaire qu'elle aimerait tellement avoir la même vie que lui... Sauf que bien sûr la fin de l'histoire est bien plus cruelle et subversive chez Faulkner... Quelques minutes après, toujours dans le même film, il y avait une scène d'amour dans la calèche, façon *Mme Bovary,* - mais encore une fois infiniment moins forte que chez Flaubert - je suppose que James Cameron a davantage pensé à ses parties de jambes en l'air à l'américaine, à l'arrière des voitures... Je n'ai pas vu le film en entier, mais si ça se trouve il est truffé d'emprunts littéraires, comme ça... Ce serait drôle... C'est un système généralisé. Toute l'industrie du spectacle et de la musique pille les Classiques sans l'avouer, et évidemment personne ne s'en rend compte. Pour en revenir à Faulkner, cet été je me suis décidée à commander les trois tomes de la Pléiade. Tu as raison, on a tout ou presque tout l'oeuvre... J'ai plongé...

Rires.

SZ : Donc tu as lu le premier tome?

AR : Je ne le lis pas dans l'ordre. J'ai relu *Sartoris,* lu *Sanctuaire... Tandis que j'agonise* aussi... En ce moment je lis la notice avant de commencer *Le bruit et la fureur.* Je ne fais pas souvent ça, j'aime bien aussi aborder le texte directement.

SZ : *Le Bruit et la Fureur* c'est un livre d'une rare beauté. Ma découverte de Faulkner est assez récente aussi. Trois, quatre ans, je ne me souviens plus. J'ai encore à découvrir les romans de la fin.

AR : Quelle puissance ! La puissance américaine...

SZ : Faulkner, c'est le summum. Comme Proust ici. Il y en a deux très grands aux États-Unis: Faulkner et Hemingway. Ces deux-là roulent en Ferrari, les autres suivent. Comme ici, pour le vingtième siècle, nous avons d'abord Proust et Céline, et ensuite seulement tous les autres.

AR : Quand même, aujourd'hui, les Américains ont souvent une puissance qu'on n'a plus... Je pense à deux auteurs contemporains que j'admire particulièrement. Jim Harrison, on dirait un fleuve en crue, dans ses évocations de l'homme et de la nature, de la destinée... Et Brett Easton Ellis, son dernier roman surtout... un chef-d'oeuvre sur la superficialité et la déréalisation du monde contemporain... Ce sont des auteurs sans concessions sur le monde moderne, mais pleins d'une telle vitalité, d'une telle énergie créatrice, qu'ils te transportent de joie... tout le contraire du mesquin misérabilisme qu'on nous promeut à longueur de rentrées littéraires...

SZ : Il y a sans doute d'excellents écrivains, mais selon moi ces deux-là se détachent du peloton. Faulkner écrase tout ! À part Hemingway et Faulkner, il n'y a pas grand monde.

AR : Mais Faulkner n'a pas été reconnu pendant longtemps...

SZ : Ça, il en a bavé ! Les points communs entre Hemingway, Faulkner, Joyce et Nabokov, que je place parmi les écrivains de langue anglaise, c'est qu'ils étaient gorgés de grande littérature européenne, donc française bien entendu. Faulkner était très influencé, au début, par Mallarmé et par Proust.

AR : Sa façon de se colleter au temps... Le temps chez Proust c'est un peu comme une plongée en apnée, au fond de la mer... Et chez Faulkner, le ressassement des vagues qui sapent la falaise... Je suis très époustouflée par Faulkner. Ça m'enchante, et ça me désespère... (*Rires.)* Ça me donne envie de continuer à lire, plutôt qu'à écrire...

Rires.

SZ : Oh, c'est bien, ça permet de garder la tête froide. J'aime découvrir un génie, parce que ça rend modeste d'une part, et en même temps ça donne un but. Tu te dis : je peux continuer d'avancer, de gravir plus haut. Toujours plus haut jusqu'au Parnasse ! *Ad Parnassum* ! *Ad Parnassum* ! Il y a beaucoup de types que ça invalide, de lire les grands écrivains. Des tas de nos contemporains préfèrent ne pas lire plutôt que d'avoir à se comparer à ce qu'il y a de mieux. Du coup, ils restent cantonnés dans le mineur. Moi ça me procure de l'énergie, au contraire.

AR : Ces grands écrivains ont eux-mêmes lu des grands écrivains… Il faut être exigeant, demander à la vie et à la littérature de la beauté et de la grandeur. Parce que si on choisit un environnement médiocre, on devient médiocre à son tour. Même en tant que simple lecteur, lire de grands auteurs, c'est se grandir soi-même, et ça permet

d'échapper à la médiocrité de la vie au lieu de chercher à la retouver dans des auteurs médiocres.

Écrire pour soi

SZ : Et puis on ne passe pas sa vie à se jauger. L'écriture n'entre pas dans la compétition sociale. Ecrire ne consiste pas à rivaliser, ni avec les vivants ni avec les morts. Et puis je crois aux destins. Chacun arrivera là où il doit arriver, ni plus haut ni plus bas.

AR : Chacun doit faire ce qu'il a à faire, si on a à écrire, on écrit. Je ne sais pas ce que tu en penses, beaucoup de gens croient qu'on écrit pour la postérité. C'est pas du tout ça, non ?

SZ : On n'y pense jamais au moment où on écrit.

AR : C'est un truc qui est pourtant très présent dans l'esprit des gens

SZ : Oui, chez les lecteurs.

AR : Laisser une trace, c'est ce qui les préoccupe... Au lieu de voir la profondeur de la littérature, ils l'envisagent en surface comme un moyen de garder une image de soi dans le futur. C'est en fait une conception utilitaire, voire consumériste de l'acte littéraire. Il ne peut pas être gratuit.

SZ : Il vaut mieux écrire en se disant que ce n'est pas pour gagner sa vie, ni pour raconter des histoires, ça c'est sûr. C'est tellement imbriqué dans ta propre substance vitale, que tu ne le conçois jamais en termes de jeux olympiques. Pour moi, l'écriture, c'est moi, c'est tout. Je

suis écriture. C'est comme si je me disais: est-ce que tu penses être l'homme le plus musclé du monde? le plus poilu ? celui qui a le plus de dents? C'est ridicule. Je suis qui je suis, comme dit l'autre. Et j'aime être qui je suis. Je sais que je suis heureux d'être qui je suis, avec tous mes défauts… Regarde, par exemple, je te coupe tout le temps la parole ! (*Rires.*) Et même les défauts physiques : j'ai une vue abominable, je vieillis, des conneries banales, quoi… Mais j'aime être qui je suis. Je n'aimerais pas être un autre, ni plus jeune ni plus vieux. J'aime être qui je suis au moment où je le suis. Je ne voudrais pas être ailleurs dans le temps ni dans l'espace. C'est ce corps-là qui m'a été donné, je l'aime. Pareil pour l'écriture. Mon écriture, c'est moi. Je ne pourrais pas être autre chose que cette écriture-là. C'est ce qui m'a séduit quand j'ai lu tes livres, ce sérieux que tu prêtes à ton propre rapport à l'écriture. Non seulement à ton écriture, mais à ton rapport à l'écriture. Ce n'est pas si fréquent.

AR : Je ne sais pas...

SZ : C'est un rapport non névrotique à l'écriture. C'est-à-dire une attention à ce qu'est pour soi son écriture. Cela crée une distance supplémentaire par rapport au fait d'écrire. Il y a des gens qui écrivent comme ils feraient une psychanalyse. J'ai entendu à la télé Amélie Nothomb raconter qu'elle se lève à quatre heures du matin pour écrire parce qu'elle ne peut pas faire autrement, ça lui est vital. Là, je parle d'autre chose. Il s'agit d'écouter ce que signifie l'écriture pour soi. Et du coup ça devient en toi écriture, puisque tu en parles dans tes livres.

AR : En fait, on a le même rapport à l'écriture, en tant qu'écrivain, qu'à son propre corps... On peut avoir un rapport névrotique, ou pragmatique... C'est le plus courant aujourd'hui, en tout cas c'est ce rapport-là qui est sur le devant de la scène, celui qui paraît le plus sérieux : il faut avoir une bonne raison pour écrire, il faut que ce soit maladif ou intéressé. J'ai l'impression que nous, on travaille dans un autre registre... Tu vois, tu dis je ne voudrais pas être quelqu'un d'autre, c'est presque un rapport amoureux à l'écriture, comme à la vie.

SZ : Exactement. C'est du narcissisme sans être aussi aveugle que le simple narcissisme. Ça ne revient pas à se se croire le plus beau, le plus intelligent, le plus fort… Toi, tu parles bien de ton corps, de la séduction, de tes relations avec les hommes. Ton corps, c'est toi. Il y a tellement de gens mal dans leur peau. Moi je suis bien dans ma peau parce que ma peau c'est moi. C'est avec ma peau que j'écris. Aussi intellectuel que soit le propos, c'est toujours l'épiderme qui écrit. Ecrire, c'est être dans un rapport enfantin à son corps. Nabokov remarque que plus jamais un adulte n'examinera une écorchure au genou comme il le faisait enfant.

L'enfance

AR : On perd l'innocence et le plaisir par rapport à son corps. Dans notre société c'est de plus en plus difficile d'être bien dans sa peau... On cultive le corps à outrance pour mieux cacher son mal-être...

SZ : Passer son temps à contempler son corps, c'est s'engluer dans la facticité sociale.

AR : La distance s'aggrave entre les gens et leur corps.

SZ : Je crois que c'est la sexualité qui vient foutre son bordel. Je me suis toujours demandé pourquoi les enfants étaient si intelligents. Ils sont tous intelligents. C'est flagrant quand tu discutes avec un enfant. Si un adulte avait cette puissance de mémorisation, de vivacité, quel bonheur!

AR : L'inventivité des enfants...

SZ : Certains enfants martyrs sont éteints par le malheur, mais sinon, en général, les enfants sont des bombes. Et à la puberté, c'est terminé. Les adolescents, franchement, sont globalement sacrément cons.

AR : Oui, oui... Ils sont obsédés par le sexe, et accessoirement par la mort. Ça peut rendre génial, ou débile...

SZ : Mon adolescence a été une période embrumée par l'ennui, j'ai senti le fardeau de la puberté, la sexualité se transformer en boulet, avec tous ces désirs inassouvis qui débarquent. Pourtant j'ai eu l'impression de parvenir à trouver une issue, à découvrir une ouverture pour ma sexualité. Donc, pour mon corps devenant adulte.

AR : Il faut rester un pervers polymorphe, comme les enfants. *(Rires.)* Oui oui, il faut le faire, mais avec simplicité, avec joie et bonne humeur. (*Rires.*) C'est vrai que l'adolescence coupe court à cette possibilité d'être pervers dans l'innocence.

SZ : Il y a vraiment un sas à passer. Si tu le passes mal, c'est foutu à jamais. Quand tu observes les gens, c'est abominable. C'est d'ailleurs flagrant dans la littérature contemporaine. La misère du porno, tous ces livres influencés par les films pornos. Ce sont des gens qui hurlent de désespoir. Ils sont censés décrire des scènes de sexe, et je n'y perçois que des cris effarés de douleur. Je crois que la grande malédiction, pour l'immense majorité des humains, c'est ça : le débarquement de la sexualité. On s'en sort ou pas, mais on ne le choisit pas. Les écrivains célèbres ont des corps au parfum, ils ont franchi le sas...

AR : Quand tu dis une malédiction, c'est...

SZ : Je veux dire la malédiction de l'espèce humaine.

AR : Ça veut dire qu'on ne peut pas y échapper, c'est divin, ou c'est parce que la société fait que... ?

La force des écrivains

SZ : C'est une malédiction métaphysique, c'est tout. Le langage, la joie du langage, si flagrante chez les enfants, doit pactiser à la puberté avec autre chose qui fragilise intensément. Tu réalises que tu es un être sexué, tu te découvres des désirs tyranniques, et tu as peu de chances de t'en tirer parce que tout se métamorphose en obstacle : l'éducation que tu as reçue, les parents, la propagande sociale, la névrose, les soucis, ceci, cela… Après, que tu deviennes un gros baiseur ou un moine, ça ne fait aucune différence. Kafka, par exemple, était d'une grande chasteté, mais il me semble que son corps n'était pas du tout vécu de manière névrotique, contrairement au lieu commun qui veut bêtement que Kafka soit une sorte de précurseur de Woody Allen, un angoissé névrosé ravagé de génie.

AR : C'est vrai.

SZ : Ça se voit même sur ses photos, qui sont merveilleuses d'énergie fluide. Regarde, au-dessus de la porte, tu connais cette photo de Kafka, assis en tailleur, torse nu sur une plage, avec un ami?

AR : Oui, avec Oscar Baum, ou...?

SZ : Non, ce n'est pas Oscar Baum, c'est un autre écrivain berlinois. Attends, je vérifie… C'est Ernst Weiss.

AR : Oui, il est tout mignon, tout gentil... Et beau. Très maigre, mais bien fait.

SZ : Il est détendu, il a un côté animal.

AR : Il était en villégiature, je crois... Sur les photos il est tellement attachant, tellement fascinant... Il a un million de fois plus de

charisme que le plus beau, le plus ténébreux, le meilleur comédien d'aujourd'hui - Johnny Depp, qui me fait craquer, par exemple... Tout le monde est amoureux de Kafka, tous ceux qui l'ont lu, et c'est aussi à cause de son physique. Son physique malingre a une puissance extraordinaire. Y a-t-il d'autres auteurs dont on chérisse autant l'image? Rimbaud, mais pas aussi intensément, il me semble. C'est-à-dire que lui, Rimbaud, que je vénère aussi depuis toujours, comme image il a plutôt celle d'un bel acteur, justement, une sorte de James Dean ou de Marlon Brando, des incarnations de la jeunesse, de la beauté, de la révolte et de la sensualité... Alors que Kafka, c'est difficile de dire ce qu'il incarne, sinon lui-même. Regarder une photo de Kafka, c'est essayer de voir au fond d'un puits très profond, c'est noir et il y a des reflets qui brillent et qui bougent... C'est fascinant... Mais je suis tout à fait d'accord avec toi, on sent que Kafka n'est pas mal dans sa peau, contrairement à ce qu'on croit. Moi j'ai vécu avec lui, je continue de vivre avec lui, de rêver de lui la nuit, je le connais mieux que certains de mes proches. Mais même s'ils le lisent au moins un peu, ce qui n'est pas fréquent malgré les apparences, les gens retiennent en général davantage le préjugé ambiant sur Kafka que la vérité de son oeuvre.

SZ : Et puis la propagande, l'idéologie insistent pour que les écrivains soient tous malheureux. Les génies doivent payer ! Selon moi, au contraire, les grands écrivains sont heureux. C'est compliqué, parce que c'est un bonheur spécifique. Il faudrait nuancer, c'est un bonheur décalé par rapport à l'existence, qu'elle soit elle-même épanouie ou pas. Ce bonheur-là ne concerne pas l'existence, qui peut être très

douloureuse par ailleurs. Prenons le cas de Proust, qui était très malade. Quand on songe qu'il a disposé d'assez de puissance pour écrire la *Recherche*, alors qu'il était quasiment à l'agonie, il ne bouffait plus, les dernières années, il était drogué, il se dopait au café, aux poudres antiasthmatiques… Pourtant cela réclame une énergie considérable d'écrire la *Recherche*. Il faut bien qu'il y ait eu de la santé disponible dans ce drôle de corps alité. Même chose pour Kafka. Une écriture d'une telle intensité réclame une santé exceptionnelle.

AR : Une énergie... Une jubilation... Stevenson, aussi. Il était malade, épuisé... Il a passé sa vie à courir le monde à la recherche d'un endroit où il souffrirait moins... Tout en écrivant une oeuvre considérable, jusqu'à sa mort, à l'âge de quarante-quatre ans...

SZ : Stevenson, je ne savais pas. Tous ! Céline était infirme...

AR : Oui, Céline, un clodo... Et avant ça, médecin. Quand ils ne sont pas malades, les écrivains sont médecins... Rabelais, Miguel Torga... Ou alors ils auraient fait de très bons médecins... Les rouages de la machine humaine, ça les connaît...

SZ : Tu imagines l'énergie qu'il faut ! D'ailleurs, on le ressent soi-même. Ça demande une énergie dingue d'écrire. Le moindre souci, la moindre broutille, la moindre bonne nouvelle, même, te fout ta concentration et ta journée en l'air. Ça, personne ne le comprend. Tu peux dire aux gens: ne m'appelez pas…

AR : Ah ça, c'est terrible...

SZ : Terrible ! Tu ne peux l'expliquer à personne, ni à ta famille, ni à tes amis... Il suffit qu'on m'annonce une mauvaise nouvelle, quelque

chose qui me tracasse, et c'est foutu. Après, pour re-rentrer dans ses pensées, revenir nager dans ses phrases, c'est pas gagné. Sans parler des problèmes de la vie courante, le fric à dénicher, et tout le reste.

AR : Oui... oui...

SZ : C'est contre ça qu'il faut lutter. C'est pour cela que ça demande une grande santé, parce qu'on ne cesse de lutter contre le courant de l'existence, et on arrive quand même à le vaincre, malgré mille obstacles. Tu connais ça très bien aussi, les problèmes de dèche tels que tu ne t'en tires que sur le fil du rasoir… Quand je pense qu'on réussit quand même à écrire des livres, je trouve ça délirant. Comment ai-je réussi à continuer à écrire, avec le monde entier me tombant sur la tête?

AR : Ça rend le fait d'écrire presque surhumain… Et c'est peut-être ça qui donne du bonheur.

SZ : Bien entendu. On sent en soi la force de lutter. Ce n'est pas un hasard si c'est tellement difficile d'écrire. Tu connais la phrase de saint Paul aux Corinthiens: *Nul n'est tenté au-delà de ce que ses forces lui permettent de supporter*. On n'écrit que dans la mesure où on en a la force. C'est en rapport avec ce qu'on disait sur l'enfance. J'ai l'impression très vive d'avoir gardé intacte l'énergie de mon enfance.

AR : Oui, c'est ça.

SZ : Je la sens encore, cette énergie.

AR : L'enfant qui n'a peur de rien, qui est tout-puissant...

SZ : Pas seulement dans leur tête. Les enfants passent leur temps à courir, c'est trivial, mais on se demande comment ils font avec leurs

petits corps, leurs micro-muscles. D'où leur vient cette énergie? Ils ne mangent pas plus que nous, ils n'absorbent pas plus de vitamines. Nous, on n'a plus cette énergie-là. On dort mal, on est soucieux... Pourtant, il y a quelque chose de cet ordre-là, qu'on doit retrouver, d'ailleurs, qui est enfoui en soi. C'est une matière précieuse, un minerai qu'il faut aller puiser. Dans les périodes d'épuisement, tu te demandes où est passée ton énergie. Pourtant tu sais qu'elle est là. Elle revient, et tu sais qu'elle ne t'avait pas quitté. Tu vois ce que je veux dire?

AR : Parfaitement. Quand je suis en plein dans l'écriture, ou quand je suis nue, elle est là, rayonnante.

SZ : Une sorte de joie de vivre, qui est très rare. Il m'a semblé le ressentir en te lisant, toi aussi.

AR : Une sauvagerie, en fait... l'instinct de vie... la survie... Un truc qui vient de loin... C'est pour ça que tout à l'heure je te disais ça fait quinze jours que je suis à Paris, j'ai envie de repartir là-bas, j'adore Paris mais peut-être qu'en ville je suis trop tentée par la dispersion. Par exemple là je suis invitée à une fête, je suis ravie, mais quelquefois je préfèrerais rester enfermée toute seule, penser à ce à quoi j'ai envie de penser, écrire si ça vient... c'est pour ça que je suis tentée de repartir dans mon repaire, dans ma solitude...

Solitudes

AR : J'ai toujours aimé la solitude, mais j'ai l'impression que ça s'aggrave, j'allais dire...

SZ : Ah bon? C'est drôle. J'ai été, au début, très seul. Je n'ai vécu en couple que tard. L'expérience de l'écriture a donc commencé pour moi par beaucoup de solitude. Je suis si apte à la solitude que je ne crains aucune distraction. Elle est toujours là, la solitude. Comme l'énergie. En sortant, je capte, je vois, j'entends des choses qui serviront mon écriture. Et pour être franc, j'adore m'amuser. C'est ma solitude qui aime s'amuser. C'est bizarre, parce que ce sentiment de solitude n'est pas un manque. Elle est tout le temps là. Ça se voit peu, et ça ne se sait pas, à moins de me lire sérieusement, car je suis très exubérant, jovial, souvent hilare, j'adore déconner, mais pour ainsi dire c'est ma solitude qui aime ça. Tu vois, c'est bizarre.

AR : Mais au fond, est-ce que tous les écrivains ne sont pas des solitaires, même ceux qui n'en ont pas l'air ? C'est pas possible, autrement... Il faut un goût de la solitude, du secret. On ne peut pas y échapper, donc il faut quand même aimer ça. Même l'auteur le plus mondain ou le plus médiatique en a besoin...

SZ : Quel autre art exige une telle solitude? Un peintre, le soir, peut montrer ce qu'il a fait. Toi, le soir, tu as fait quoi ? trois pages ? une page ? une demi-page ? tu ne vas pas faire lire ça à ton mari ou à ta femme. Alors qu'il suffit de passer devant un tableau pour en avoir une perception immédiate, sans besoin de plus d'explications. En cela, le peintre n'est pas aussi seul que l'écrivain.

AR : *Céline seul,* c'était le titre de ton livre...

SZ : Oui. Je voulais l'appeler *Céline alone*, qui est un jeu de mots par rapport à *Guignol's Band*, la bande des guignols ! Sollers m'a dit:

« Pourquoi en anglais? » J'ai cédé, je l'ai rebaptisé *Céline seul*, pour garder l'allitération. Mais je le republierai un jour sous le titre *Céline alone*. Je ne songeais pas à sa solitude, mais à ses contemporains français, qui ont sombré majoritairement dans l'antisémitisme, de Claudel à Simone Weil. Je voulais désigner sa place à part, en dépit de ses délires. C'était ce que ce titre signifiait. Mais la solitude n'est pas entachée de tristesse, elle est silencieuse. C'est un silence fécond, je suis seul avec mes pensées, je m'écoute penser. D'autre part, cette mandorle de silence, j'ai besoin de la dérober, qu'elle soit protégée, qu'on ne la découvre pas. Pour qu'on ne la découvre pas, pour qu'on ne vienne pas me la percer, me la dégonfler, je la protège par beaucoup de brouhaha tout autour - pas quand j'écris, évidemment ! C'est pour cela que j'adore sortir, me divertir, ma solitude se sent mieux. « Enfin seule ! » se dit ma solitude lorsqu'elle est entourée de monde. Baudelaire parle du plaisir de la solitude au sein de la foule: *Qui ne sait pas peupler sa solitude, ne sait pas non plus être seul dans une foule affairée*. Je suis moins ermite dans l'âme que toi, je crois. C'est aussi parce que j'ai connu une forte dose de solitude assez pénible au départ. Je vivais cloîtré dans mon petit studio à l'âge où tous les autres poursuivaient leurs études. Pas de fric, donc pas de sorties, de distractions, rien. Je me suis rué avec une ténacité orgueilleuse dans mon impasse sociale, sans savoir où j'allais. Pas d'amis, pas de copine à l'époque, aucune possibilité de voyager... *Art, dèche,* comme écrivait Mallarmé exilé en Ardèche.

AR : Moi j'ai à plusieurs périodes vécu entièrement seule, mais je le resssentais plutôt toujours comme un cadeau exceptionnel de la vie,

parce que dans les faits j'ai beaucoup plus expérimenté la vie en commun. J'ai besoin de chaleur humaine autour de moi, et je suis contente d'avoir cette vie-là très entourée, mais les moments de solitude sont précieux. J'ai besoin de m'échapper de temps en temps dans la solitude. Pendant une année, quand j'avais dix-neuf ans, mon ami est parti au service militaire et je suis restée seule. Pas vraiment, puisque j'étais enceinte. C'était une solitude spéciale... Mais après ça j'ai rarement vécu vraiment seule. J'étais au moins avec mes deux premiers fils. Et si je changeais d'amour, rapidement je vivais avec un autre homme. Mais je me réserve toujours la possibilité de partir un ou deux mois seule dans ma grange à la montagne. Seule, et loin.

SZ : Ah oui ?

AR : Oui...

SZ : Ah oui.

AR : Oui, oui...

SZ : Il y a la solitude sociale, et il y a la solitude en soi. C'est celle-là qui compte. J'ai une telle dose de solitude en moi que je peux me passer de la solitude sociale. Ça me fait penser à la première fois où on s'est rencontrés, à cette soirée, tu te rappelles?

AR : On t'avait accompagné...

SZ : Si deux personnes auraient dû échanger des paroles, c'étaient bien toi et moi. Pourtant, on n'a pas du tout parlé ce soir-là. Comme si nos deux solitude s'étaient tacitement reconnues.

AR : Là on perçoit tout de suite que c'est pas la peine…

SZ : C'était évident, pour nous deux. Les deux écrivains brillaient par leurs silences. C'étaient les seuls qui ne parlèrent pas boutique : « Alors, il y a quoi dans tes livres? »

AR : Tout à fait...

SZ : Tu te souviens? On a dansé, on s'est amusés, mais on n'a pas socialisé.

AR : « Dans le monde »... C'est exactement ça... L'autre monde... Le monde où j'adore m'amuser aussi...

SZ : En plus, j'étais passé par chez toi. C'est toi et Olivier qui m'aviez accompagné, tu te rappelles?

AR : Bien sûr. C'est Tzipy qui nous avait mis en contact. J'étais contente de te rencontrer, mais je n'ai pas dû beaucoup le montrer...

SZ : Il n'y a pas grand-chose à se dire, entre deux écrivains. A moins de prendre la décision active de dialoguer, comme maintenant. J'ai eu des copains écrivains avec qui je m'amusais bien, Nabe et Dachy principalement. On parlait des questions techniques, de la tambouille éditoriale, etc. Des choses comme ça. Mais ça n'a rien à voir avec l'écriture.

AR : Comme si on allait se brûler si on tendait la main vers ce sujet...

SZ : C'est marrant. Les gens ne font que parler de leurs trucs entre eux.

AR : On est en-dehors de la communication habituelle... Tout est dans le livre... Ou alors sur des sujets ordinaires, mais pas sur le fait d'écrire.

SZ : Un véritable écrivain se flaire au premier coup d'œil quand tu connais les rouages de l'écriture. Ce n'est pas quelqu'un qui se met à parler précieusement, à rivaliser de citations, à déclamer, à faire son malin… Tu as dû avoir ça avec des lecteurs, de jeunes étudiants, qui désiraient écrire, et qui avaient l'impression que tu allais leur apporter quelque chose d'exceptionnel rien qu'en ouvrant la bouche.

AR : Une fois, j'ai donné ma bague préférée à une jeune fille. C'était à un Salon du Livre, elle est restée à côté de moi pendant des heures, à me dire ses souffrances et ses aspirations, pendant que je signais mes livres. J'étais contente qu'elle me parle, même si c'était difficile. Elle avait des problèmes psychiatriques, elle avait fait des tentatives de suicide, notamment en se jetant du haut d'un château, elle n'arrivait pas à se consoler d'un avortement et d'un amour malheureux... Mais elle ne gémissait pas, pas du tout. Toutes ces indications sur sa vie venaient par hasard, s'immiscaient malgré elle dans la conversation, mais ce n'était pas le sujet, elle ne voulait pas m'ennuyer, au contraire elle me parlait de sa passion de la vie, de tous ces grands sentiments qu'on éprouve à l'adolescence, elle me disait ce qu'elle comprenait de moi, en quoi, à son sens, nous étions pareilles... Quand on est venu me chercher, quand il a fallu que je parte, elle m'a demandé mon adresse. Et bien sûr j'ai dû refuser, alors je l'ai embrassée, je lui ai donné ma bague, et je suis partie... Même si ce n'est pas toujours aussi spectaculaire, ce sont des choses qui arrivent, avec certains lecteurs. On donne tout dans un livre, alors ils croient qu'on a encore quelque chose à donner...

SZ : C'est un très beau geste de ta part, mais en réalité il n'y a rien à apporter. Tu es à l'intérieur de tes livres, c'est tout.

AR : On peut donner quelque chose par son physique, aussi. Comme Kafka ou Rimbaud, et beaucoup d'autres écrivains dont le physique parle. Mais ça se fait malgré soi. En tant qu'écrivain, évidemment ce n'est pas par le physique qu'on cherche à donner quelque chose. Seulement, il y a un moment où la littérature te sort par tous les pores, et les gens le sentent... Ou alors ils ont une idée très préconçue de toi, ou de ce que doit être un écrivain. Une idée fausse. Et si, en te voyant, ils s'aperçoivent que ça ne cadre pas, ils sont déstabilisés...

SZ : Ils sont souvent déçus, d'ailleurs. Ils attendent une révélation, le coup du buisson ardent, et ils se heurtent à un bloc de solitude courtoise et discrète. Du coup ils retournent dare-dare à leur cinéphilie!

AR : Chacun est renvoyé à sa solitude. Le lecteur, et l'auteur.

SZ : Moi je la vis vraiment comme une solitude bienheureuse. Quand je n'ai pas de soucis, du moins. C'est mon seul problème : les petits tracas de la vie quotidienne qui ne me laissent pas seul avec ma solitude. Disons le mot: les seuls problèmes que j'aie sont les soucis de fric. Heureusement d'ailleurs, ce n'est pas si grave. La dèche, comment finir le mois... Qu'une chose aussi méprisable que l'argent vienne m'emmerder dans ma solitude, alors que j'ai tant de choses à faire avec moi-même, c'est quand même un tantinet pénible.

AR : Moi aussi, c'est mon seul problème.

SZ : En même temps ça pourrait être bien pire.

AR : Ce sont des questions qui te prennent la tête, mais après tout ce n'est que de l'argent.

SZ : Ce ne sont pas des problèmes de santé. Là, les problèmes de santé, ça devient beaucoup plus coton à régler. Pour l'écriture je veux dire, en dehors de la douleur en soi.

AR : Je n'ai ni des problèmes de santé, ni des problèmes de relations... Quand je parle avec mes amis, je vois qu'ils ont sans cesse des problèmes avec les gens au travail, dans leurs relations avec leur environnement, etc... On échappe à tout ça...

SZ : Ah oui ! On est très libre, quand même. On mène une vie fabuleuse. Ça je le ressens vivement, chaque jour, une liberté palpable, de corps et d'esprit. C'est un privilège, un vrai privilège. Ceci dit, c'est un choix qui implique d'autres sacrifices. Les gens disent: « Vous avez de la chance d'être écrivain ! » On doit te le répéter souvent. Comme si tu avais tiré la tombola : Tiens, bien moi je serai écrivain… (*Rires.*) Je me lèverai quand je voudrai, je passerai mes journées à faire ce que je veux… Les gens n'ont qu'à essayer !

AR : Comme c'est confortable !

Rires.

SZ : « Ah! quelle chance vous avez ! J'aimerais tant pouvoir ! » Mille fois tu as dû entendre ça, toi aussi. Il faudrait avoir la présence d'esprit de répondre: « Vous savez, vous, vous avez beaucoup de chance d'être salarié, d'avoir un patron… ». C'est se foutre de leur

gueule, ce serait mal pris. « Quelle chance vous avez d'être un esclave ! Comme je vous envie! ».

Rires.

AR : Dans le V^{ème} je côtoie des gens, les parents des copains de mes enfants, des bourgeois décontractés que les sociologues classeraient peut-être dans les bobos. Ils sont sympathiques et chaleureux, ils vivent dans des appartements de 200m^2, mais on sent qu'ils ont toujours une curiosité et même un petit complexe par rapport à notre style de vie, ils ne veulent pas être bourgeois... (*Rires.*) Ce sont des gens ouverts, ils jouissent d'un grand confort, d'une aisance matérielle, ils vont au cinéma, ils lisent (parfois) (un peu), ils peuvent parler de beaucoup de choses... Mais ils n'ont pas ce bonheur, cette flamme, cette liberté dont tu parles. L'année dernière, quand on a quitté Paris en plein milieu de l'hiver parce qu'on n'avait plus les moyens d'y rester, et qu'on est retourné s'installer dans notre grange, à 1600 mètres d'altitude, où l'on doit marcher plus d'une demi-heure dans la neige pour descendre au village, ça les a impressionnés... Qu'on fasse ça avec des enfants, en plus... Ils avaient peur que ça les déstabilise, je ne sais quoi... Alors que c'était merveilleux, au contraire... Si on peut être souple...

SZ : Ça leur est profondément mystérieux. Les gens ne savent absolument pas ce qu'est l'écriture. Ce qui les impressionne, c'est le statut de l'écrivain, le statut social. Ils t'ont vu à la télé, dans les journaux, pour eux c'est le summum. Toi comme moi savons que ce n'est rien. Ce n'est pas ça, l'écriture. Ça c'est des clowneries, amusantes d'ailleurs, la question n'est pas là.

AR : Amusantes, ça dépend des moments ...

SZ : Les gens ont l'impression que c'est ça, être écrivain.

AR : T'avoir vu à la télé, c'est ça qui les intéresse...

SZ : Et puis ils t'envient quand même un peu. C'est un mélange de pitié, d'envie, de mystère. Parce qu' ils voient bien que ce n'est pas facile. Moi, par exemple, à trente-huit ans, sans mes parents pour me servir de mécènes, je serais probablement à la rue. Je suis un inadapté social. Les gens voient bien ça, et en même temps ils sentent que tu t'en fous. Parce que si ta réussite sociale était une préoccupation, ça signifierait que tu n'es pas fait pour ça. Ce que je veux dire, c'est que les gens savent qu'ils sont aliénés. Aussi riches, aussi opulents soient-ils, ils le sentent. Et ils t'en veulent de le leur démontrer par ta simple existence. Parce qu'ils mènent vraiment des vies d'esclaves, des vies d'abrutis complets.

AR : Eh oui...

SZ : Tu le leur reproches par ta simple persistance dans ta vie bizarre, une vie mythique, « la vie de bohème ». Bon, il ne faut pas se plaindre, c'est moins dur pour nous que ce le fut pour Baudelaire, Balzac, ou Nabokov…

AR : Oui, mais c'est difficile d'échapper à cette vie-là (d'esclave). Tu te rends compte, si on n'écrivait pas ? Moi je me souviens du temps où je cherchais désespérément un travail... J'avais besoin, j'avais envie d'avoir un travail. Même un travail à la con...

SZ : Moi aussi ! Je voulais la sécu, la carte orange, les chèques-repas, le treizième mois ! Mais ce n'est pas un hasard si on n'a jamais trouvé de travail… En tout cas ce n'est pas faute d'avoir cherché.

AR : J'ai pris tout ce que je trouvais, pourvu que je puisse nourrir mes enfants et moi... C'étaient des jobs de-ci de-là. J'ai jamais travaillé plus de deux mois d'affilée.

SZ : Et en même temps, les destins agissent. Si tu avais dû trouver un travail régulier, tu l'aurais trouvé. Et alors c'était fini pour l'écriture. Quand tu travailles, c'est terminé. Là ta solitude est brisée en mille morceaux. Même ta solitude intérieure.

AR : Ce monde dans lequel on vit... On n'a pas énormément de choix...

SZ : Moi je crois sincèrement au destin. J'étais fait pour ça.

AR : Oui mais est-ce que les autres sont faits pour être des esclaves ?

SZ : Ce n'est pas qu'ils sont faits pour être esclaves, mais il y a une décision de départ qui vient de l'enfance. C'est très lié à l'enfance. Beaucoup de choses étaient déjà présentes dans mon enfance. Le refus d'une certaine autorité, par exemple. J'ai toujours été fortement indiscipliné.

AR : Tu le racontes dans *Mes Moires.*

SZ : Tout le monde a cru que je me vantais, mais ce n'est pas de la vantardise d'écrire la vérité. Je ne vais pas inventer que j'étais nul pour plaire aux critiques! C'est vrai que j'ai été à la fois très bon élève et

très indiscipliné. Ce qui constitue un mélange assez original. Tout cela pour te dire que je le ressens intensément en moi encore aujourd'hui.

AR : C'était clair que tu allais mal finir...

Rires.

Devenir écrivain

SZ : Pourtant, tu vois, je n'ai découvert qu'à dix-neuf ans que je voulais être écrivain. Ce fut une révélation, c'est venu comme une évidence qui ne changerait plus. Auparavant, je ne tenais pas de journaux intimes, je ne faisais pas de poèmes. J'aimais bien faire des rédactions au lycée, mais c'est tout.

AR : Quand est-ce que tu t'en es aperçu ?

SZ : Un jour d'été, à dix-neuf ans. J'avais vu des écrivains à la télé, dans les magazines, je sentais bien qu'il y avait quelque chose là-dessous, mais j'en restais au mythe social. Je ne me disais pas : « Je serai écrivain ou rien. » Et un jour, j'ai écrit un texte intense, et j'ai senti concrètement que cette après-midi passait comme un éclair, le temps s'est comme altéré. Je le raconte dans *Mes Moires*, c'était un jour précis d'août. Je crois que j'ai gardé le texte que j'ai écrit ce jour-là, il faudrait que je le retrouve. Ce n'était rien, une petite divagation cabalistique autour de mon nom propre, et sur Gédéon, un des Juges de la Bible. J'ai terminé - je te jure que ce n'est pas une légende ! -, j'ai terminé en écrivant: *Je suis écrivain*. Je passais mon temps à m'emmerder, les gens avec qui j'étais m'ennuyaient… bref, je sentais que quelque chose me

manquait sans savoir quoi. Ce jour-là, j'étais seul, je n'avais pas pu partir en vacances, pas assez de fric, j'étais enfermé dans mon petit studio, il faisait chaud, il faisait lourd, je n'avais rien à faire… Je me suis donc mis à écrire, et une sorte de palpitation du temps a eu lieu. Là, j'ai senti quelque chose se passer. Vraiment, je l'ai vécu comme ça. C'était quasiment une hallucination. Donc j'ai terminé ce texte en écrivant: *Je suis écrivain*, et le lendemain, c'était parti. Après, il faut se construire comme écrivain, faire ses premiers textes, les raturer, en faire d'autres, c'est un très long parcours. Ensuite, il faut être édité, autre chemin de croix. Mais après cette étrange journée-là, à mes propres yeux, j'étais écrivain. Je n'ai compris que bien plus tard que c'était une décision qui venait d'avant. D'ailleurs c'est aussi bien qu'elle m'ait été cachée à moi-même pendant si longtemps. Parce que c'est un peu tard, au fond, dix-neuf ans, pour découvrir que tu es écrivain.

AR : Ça dépend...

SZ : Oui. En même temps c'est assez tôt, parce que tout ce que tu lis avant vingt ans ne te sert à rien, il faut tout relire après dans une perspective d'initiation à l'écriture.

AR : Le sentiment d'une prédestination...

SZ : Je suis devenu écrivain parce que c'était là que ma liberté était la plus grande. Ma fantaisie, mon envie de déconner, mon envie d'être sérieux, ma profondeur et ma légèreté, ma patience et mon impatience, ma rapidité et ma sensibilité, ma puérilité et ma maturité, ma gravité et mon rire, bref tout ce que j'étais, avait son repaire *là*.

AR : Peut-être que c'était aussi la seule façon, enfin là je pense à moi, de sortir d'un cadre qui ne nous convenait pas. D'un cadre grand, mais trop étroit quand même...

SZ : Pour, toi, ça s'est révélé à quel âge?

AR : Dès que j'ai su lire.

SZ : Être écrivain au sens intense du mot être ? Pas le fait d'être publiée ni d'écrire. Le fait que ce soit ton être, la littérature ?

AR : Tu entres en littérature par la lecture. Ce que tu lis très jeune ne te sert peut-être pas d'un point de vue strictement utilitaire, mais c'est beaucoup mieux : ça te fait. Par exemple j'ai lu Proust à dix-huit ans. A cet âge, au long de toutes mes années d'internat, j'avais déjà lu une grande partie du roman français et russe du Dix-neuvième siècle, je connaissais au moins un peu les auteurs grecs et latins, ne serait-ce que par les traductions que j'en faisais en classe, mais aussi beaucoup d'autres choses, des contemporains, des poètes, des dramaturges... Je connaissais Nerval à fond (j'avais même écrit une étude sur lui, juste pour moi), j'avais lu *Zarathoustra, Par-delà le bien et le mal...* Et aussi Freud, *L'interprétation des rêves...* Molière (mon premier Pléiade, offert par ma mère)... Voltaire, Lesage, Cervantès... Je me souviens qu'en troisième, mon prof de français, me trouvant en train de lire *Le Rouge et le Noir,* (je lisais partout et tout le temps, en classe, en rangs, au réfectoire...), me dit que j'étais trop jeune, que je ne comprendrais pas tout. C'était sans doute vrai, mais est-ce une raison pour décourager les enfants de lire ? Mon fils aîné a lu *La Métamorphose* à dix ans, et le dernier, qui a cinq ans et demi, est en train de lire tout seul *Le vieil*

homme et la mer, en Folio, la version intégrale. C'est lui qui a choisi ce livre à la bibliothèque, il est fou de joie, il m'a dit : « J'en ai de la chance de lire un livre sans image !», et quand je lui demande s'il comprend tout, il me répond : « Non, mais c'est pas grave, ça m'entraîne. » C'est lui qui a raison ! Aujourd'hui je suis incapable de faire une citation de Proust, ni même de me souvenir de ses personnages – il faudrait que je le relise d'ailleurs, c'est ce que j'ai fait avec Céline, j'ai lu trois fois *Voyage*, c'était nécessaire. Mais la *Recherche* est quand même entrée dans ma tête, j'allais dire dans mes veines, quelque part dans le mystère de mon corps, et ça c'est précieux. Je me souviens très bien du moment où je le lisais. C'était au printemps 74, j'avais laissé tomber le lycée, et je passais toutes mes journées assise sur le rebord de la fenêtre de ma chambre, au soleil, jour après jour, hors du temps, à lire phrase après phrase, page après page, tome après tome, la *Recherche du temps perdu*... Je suis dans la littérature et la littérature est en moi depuis très longtemps... Je ne le disais pas, je gardais ça secret, mais ça ne m'a jamais quittée.

SZ : Et tu n'as jamais eu d'autres envies qui t'auraient éloignée de ça?

AR : Au lycée, quand on me demandait ce que je voulais faire, je cherchais des trucs, je disais journaliste, comédienne, archéologue, psychanalyste... En fait tout m'intéressait et j'étais douée pour pas mal de choses, j'aurais pu faire un tas de métiers, si j'avais su comment m'y prendre pour m'insérer dans la société. Mais pour moi, le monde des adultes se trouvait derrière une espèce de grand mur de prison. Je ne

savais pas où se trouvait la porte d'entrée, et je ne tenais pas à le savoir... La preuve, c'est que je n'ai pas fait d'études après le bac, je n'avais pas envie d'entrer dans le monde, pas comme ça. J'ai tout arrêté, et je suis restée dans une espèce de temps mort. J'ai quand même fait des enfants, un peu par hasard, mais socialement j'étais morte. Je suis restée sept ans au bord de l'océan, à vivre la vie d'une vague... C'était bien... Après j'ai compris que toutes ces années m'avaient permis de me préparer à l'écriture. J'avais besoin de cet isolement.

SZ : Mais l'idée d'être écrivain?

AR : Ah oui, je l'avais toujours, même si ça me paraissait toujours invraisemblable. Et je dirais presque que c'est encore le cas, parce que même si j'ai publié des livres, je sens que le chemin reste à faire, comme au début. Ce que j'ai publié n'est pas du tout ce que j'aspire à écrire. Donc, voilà, pour moi c'était le truc inavouable par excellence, et ça l'est resté longtemps. Ça aussi je l'ai raconté dans *Ma vie douce,* il y a quelques années au cours d'un dîner dans un Salon du Livre, il y avait des écrivains, je ne sais plus qui, et quelqu'un a demandé ce qu'on voulait faire quand on était enfant. Chacun a donné sa réponse, mais moi je suis devenue toute rouge, je n'ai pas pu répondre...

SZ : « On ne va pas me croire ! ».

Rires.

AR : Non, ça me semblait obscène, je ne pouvais pas le dire

SZ : Et personne n'a répondu « écrivain »?

Rires.

AR : Non.

SZ : Comme quoi ce n'est pas fréquent.

AR : Maintenant j'arrive à en parler, mais c'est resté longtemps un truc... pas sacré, mais inavouable. Ecrire, quand même c'est le truc le plus intime possible... Je sais pas... j'ai pas d'autre mot que inavouable.

SZ : Oui, pourtant c'est ambigu, parce que l'inavouable, tu l'exhibes.

AR : C'est une transgression. Tu ressens pas un peu ça?

SZ : Non, pas vraiment. C'est la même chose que la nudité, si tu veux. Il y a un aspect exhibitionniste, mais c'est plus compliqué. Plusieurs choses sont en jeu. Je me révèle beaucoup de choses à moi-même en écrivant. Finalement, je ne pense vraiment que lorsque j'écris. Pas n'importe quoi, je ne te parle pas d'un article pour un journal, ni d'une simple lettre. C'est en écrivant que je découvre le plus de choses. Et dans un second temps, ce que j'ai écrit influence ma réflexion sur ma propre vie, parce que tu décris toujours, bien sûr, des choses que tu as vécues, même si tu inventes énormément. Pour moi le prisme de l'écriture est le seul valable. Si je n'ai pas écrit quelque chose, ou si je n'ai pas pensé quelque chose en termes d'écriture – ce n'est pas nécessairement l'écriture matérielle -, si je n'ai pas pensé à quelque chose en me demandant comment le mettre en phrases, ça n'a aucune valeur, c'est fade. Je me sens happé par le lieu commun, hanté par les gens qui vivent des choses et qui, en même temps, ne les vivent pas. Tu te sens un mort-vivant si tu n'écris pas.

AR : C'est encore une histoire de désir. Tu n'as pas envie que la vie te bouffe, comble à tes dépens son désir de chair fraiche, sans

pouvoir exprimer toi aussi ton désir. Ton désir de la vie. Comment tu la regardes, comment tu la veux... Parfois c'est comme une rage, ça ressemble à de la boxe. Ce que la vie t'apporte, ou te fait endurer, ne suffit pas à t'occuper...

La beauté

SZ : C'est vrai des choses banales comme des intenses. Quand tu es devant un beau paysage, ou lorsque tu éprouves une sensation peu ordinaire… tu te dis que si tu n'étais pas en train de le penser en phrases, ce serait perdu. Ce qui ne gâche aucunement le plaisir de cette sensation, au contraire. Par exemple, prenons un lieu singulièrement beau. Ça semble romantique, comme conception, mais je sors si peu de chez moi que je suis encore touché par un beau coucher de soleil ou par une belle fleur. J'ai encore cette fraîcheur-là, je ne suis pas blasé, justement parce que je n'ai pas assez connu ça. Eh bien, spontanément, j'essaie d'imaginer comment lui retourner sa beauté, comment remercier cette fleur de la beauté qu'elle m'offre, en lui rendant la pareille par l'écriture. Le grand modèle, c'est Proust. Proust a écrit des phrases aussi belles que les roses dont il parle. Il y a dix jours, je passais dans une rue, je me rendais à la radio, et je vois un laurier-rose, tout seul, droit, pensif, devant un immeuble, près des Champs-Elysées. J'ai été à nouveau saisi par l'évidence et le mystère de cette vraie beauté-là. C'est comme la beauté d'un animal, c'est extraordinaire. Comment ne pas passer sa vie à écrire là-dessus ! Ce qui est paradoxal, parce que j'ai la réputation d'un

type philosophal, qui manie les idées, qui est polémiste, mais finalement, pour moi, le sens même de la littérature, il est là: créer de la beauté comme la nature, ou Dieu, a réussi à en créer avant nous.

AR : Voilà, Dieu. Il y a un mysticisme, là. Tu as envie de rendre quelque chose qu'on te donne...

SZ : Bien sûr. Et de rivaliser. L'écriture est du côté de la nature, elle rivalise avec elle tout en étant sa complice. C'est un potlatch de splendeur, en somme, comme la peinture.

AR : Quand je suis à la montagne, dans ma petite maison isolée, entourée de forêt, je vois beaucoup d'animaux sauvages. Des chevreuils, des renards... Et je les suis. Je les suis dans la forêt, sans me faire remarquer, c'est extraordinaire. Quelqu'un m'a demandé si je prenais des photos, mais ça ne m'était même pas venu à l'esprit. Par contre, quand je rentre, je suis obligée de l'écrire. C'est ça, c'est une recherche de sensation. Mais si la sensation a été là, l'écriture doit suivre...

SZ : Est-ce que, au moment où tu le vis, tu le perçois comme littéraire au sens intense du mot, pas péjoratif bien sûr? Est-ce que tu sens que ça a un rapport avec ton écriture quand tu vois un animal passer devant toi ?

AR : Je ne sais pas. Au moment où je le fais, je n'y pense pas.

SZ : Si ce n'était pas toi, Alina Reyes, qui as l'écriture dans le sang, est-ce que tu le goûterais avec autant de plaisir?

AR : Je n'y pense pas du tout. Je suis purement dans la sensation. C'est au retour qu'il y a une espèce d'urgence. Je me précipite sur mon cahier... Mais pas toujours. Quelquefois je le fais le lendemain. Enfin, il

faut que je le fasse. Mais au moment où je le fais, il n'y a plus rien qui existe, c'est un truc physique, c'est comme faire l'amour...

SZ : Moi je sens ce filtre en permanence devant les yeux et à même la peau. Ce n'est pas dissocié de mon corps. Ce n'est pas de l'ordre de la fausseté, de la facticité, le fait de devoir l'écrire. Tout est déjà presque en phrases, même si ce sont de vraies sensations. C'est très particulier, très bizarre.

AR : C'est-à-dire que quand tu vis quelque chose, tu penses déjà à l'écrire ?

SZ : C'est spontané. Je cherche à rendre en phrases la plénitude de ce que cela m'apporte. Comment faire une phrase qui soit aussi riche que ce que je suis en train de ressentir. Surtout quand je suis sur un projet particulier. Si quelque chose de singulier m'arrive, c'est qu'un chapitre est en train de s'écrire. Je n'ai pas besoin de prendre de notes. Ce qui doit rester reste, se grave de soi, de façon indélébile. Il y des tas de choses que j'oublie, mais lorsque ça ne doit pas s'oublier, ça s'inscrit en direct à jamais. Pour prendre un exemple précis, dans *Noire est la beauté*, la scène de la fin, la bagarre entre les filles interrompue par les flics, je l'ai vécue à la lettre, sauf que ça s'est bien terminé, heureusement. Les flics nous ont laissé partir, c'était fini. Mais au moment où la bagarre a éclaté, où je les ai vues se battre… Je me suis dit : « J'ai mon dernier chapitre ! »

AR : La scène littéraire…

Les Africains

SZ : Ben oui ! J'ai pensé en un éclair : « J'ai mon dernier chapitre » et puis je l'ai oublié, j'ai continué de contempler la scène, légèrement inquiet, n'ayant pas l'habitude de voir des filles s'écharper entre elles, tout en continuant d'en capter machinalement la substance littéraire. C'est aussi pour cela, en un sens, que je me suis marié avec Marie, et que j'aime me retrouver parmi des Africains. Ils sont fantastiquement littéraires. Enfin un peu de fraîcheur humaine! Grâce à eux, je renouvelle mon encrier. Ça semble un calcul cynique alors qu'il s'agit vraiment d'une nouvelle panoplie de sensations. Et puis je me sentais proche d'eux bien avant de rencontrer Marie. Je les côtoyais sans les connaître, à Barbès, je les imaginais proches de moi. Il existe de nombreux points communs entre les communautés centrafricaine et ashkenase. Seulement je suis si proche de ce qu'étaient mes grands-parents que je ne peux pas encore en faire quelque chose de littéraire. Même chose pour mes parents. Sans doute, lorsqu'ils seront morts, ils me légueront la liberté de les métamorphoser en mots. J'ai déjà parlé d'eux, j'ai évoqué ma grand-mère paternelle, j'ai déjà transposé en partie ce personnage étonnant, mais je n'ai pas encore envie d'accomplir ce que fait Philip Roth avec son propre milieu, à la fois proche et différent du mien. Les Africains sont aussi très différents et très proches. Mais surtout très littéraires. Immédiatement romanesques. Spontanément rhétoriques. Ça, ça m'a beaucoup plu.

AR : Le mythe, peut-être ?

SZ : Non, non, non, non. C'est vraiment la sensation, c'est leur énergie. J'absorbe ce soleil qu'ils ont en eux, ces ondes, ce rythme, si éloignés de ce que nous sommes, nous Occidentaux, et qui, pour moi, est de l'énergie littéraire pure.

AR : L'énergie, je comprends... Comme le peintre a besoin de l'énergie du corps du modèle... En quoi sont-ils proches de tes grands-parents ?

SZ : Des juifs ? Déjà ce sont deux communautés d'immigrés. La joie de vivre, par exemple, est commune aux Africains et aux juifs. Contrairement aux idées reçues, l'expérience que j'ai de la judéité et des communautés juives, c'est une prééminence de la joie de vivre, de l'énergie vitale. Ce sont pour la plupart des survivants. Moi-même je suis descendant de survivants, je suis un survivant de la troisième génération ! S'ils ont surmonté des choses si graves, s'ils ont remonté un courant si mortifère dans l'Histoire, s'ils ont vaincu une fatalité si lourdement annihilante, c'est qu'il y avait en eux un surplus d'énergie. Cela nous ramène à ce qu'on disait des écrivains. Les juifs de ma famille ne sont pas des gens déprimés, névrosés, à la Woody Allen, pas davantage que les non-juifs en tout cas. Pour moi, le juif souffreteux, craintif, habile avec les mots par surcompensation de sa chétivité physique, c'est une image fausse.

AR : Mais c'est les gens du peuple qui ont cette joie de vivre.

SZ : Ouais…

AR : Et c'est la bourgeoisie, à l'image de Woody Allen, qui est déprimée.

SZ : Oui, en même temps je crois qu'il y a des cultures plus gaies que d'autres. Les Esquimaux, les Tibétains, les juifs, les Africains…

AR : Le peuple occidental a été tué par la consommation. Il n'a plus qu'un but dans la vie, c'est de consommer, et comme en même temps il est forcément frustré, toute la légèreté, la joie de vivre et l'insouciance communes aux peuples non industrialisés lui ont été retirées.

SZ : Tu connais les Africains ?

AR : J'ai une belle-soeur guinéenne, Aïcha. Mon frère est un joueur de djembé, depuis vingt ans chez lui c'est l'Afrique, et réciproquement... Aïcha est née dans la brousse, on ne sait pas exactement en quelle année. L'un de ses frères a fait des études, il travaille dans un ministère, il voyage... Elle, elle n'a pas eu d'instruction, mais elle est devenue danseuse au Ballet National de Guinée. Et puis elle a décidé de partir en France. On dirait que ce n'est rien, pour elle, venue de la brousse, de soulever ciel et terre pour faire son chemin... Elle est née sans rien, pas même une date de naissance, mais le monde lui appartient...

SZ : C'est une évidence, tu es d'accord ? Malgré tous les soucis qu'un Africain peut éprouver dans ce pays, ou d'ailleurs en Afrique, il y a une vitalité qui transparaît, qui éclate à l'air libre, comme un éclat de rire. Perpétuellement. Il y a aussi le rythme, la grâce corporelle, l'élégance, la souplesse, l'équilibre des postures, la beauté des gestes…

AR : Et une superbe nonchalance. A Paris, Aïcha a appris à lire et à écrire, et puis elle se débrouille, fait du commerce, va dans plusieurs

pays d'Afrique acheter des objets, les ramène, les vend sur différents marchés en France... Comme si tout ça était facile... Sans rien perdre de sa grâce... Elle vient d'une famille de griots, elle a des histoires extraordinaires à raconter, des souvenirs d'enfance. Comme la fois où, petite fille, elle voyageait à pied avec sa grand-mère. La nuit est tombée, elles ont marché toute la journée, elles sont fatiguées et pas encore arrivées à destination. A tâtons elles trouvent un endroit confortable, s'y couchent et s'endorment. Le jour se lève, et elles se rendent compte qu'elles étaient allongées sur un boa...

SZ : Je vais raconter cette histoire à Marie, ça va lui plaire… Et puis l'importance de la musique, du rythme… tout cela me parle intensément. Ce n'est pas une admiration passive, c'est une connivence active. Ça, personne ne le comprend. On m'a pris pour un fou quand j'ai annoncé que j'allais épouser Marie. C'était mal me connaître, ignorer l'autonomie de ma solitude, que de s'imaginer qu'il me fallait plutôt vivre avec quelqu'un de ma propre culture ; et c'était en outre être aveugle à ce qu'il y a de commun entre un juif comme moi et une Africaine. Pourtant je suis le type le moins idéologisé du monde, je n'aurais jamais pu deviner que je me marierais un jour avec une Africaine, tu vois, je ne suis pas militant antiraciste, ce genre de conneries... Mais le jour où mon destin s'est engagé dans cette direction, j'ai su qu'il avait raison. Mon destin sait ce qu'il fait ! Ce qui, en moi, est complice des Africains, c'est exactement ce qu'il y a en moi de complice avec un autre écrivain. C'est-à-dire que c'est mon écriture qui est complice de cela. Mon écriture, donc mon corps, puisque mon

écriture est irriguée par mon corps, par mon énergie infantile - enfantine plutôt. C'est très bizarre, mais je le ressens vraiment ainsi. Je ne suis jamais passif dans le monde, parmi les êtres ou les choses. C'est ce qu'on disait tout à l'heure, la littérature précède la vie. Ce qui est amusant, c'est que j'en aie conscience.

AR : Je suis très impressionnée par le mélange de vitalité et de nonchalance qui imprègne beaucoup d'Africains, et d'autres peuples peu occidentalisés. Je pense aussi à Mohamed, le pêcheur marocain auquel j'ai consacré un livre. Je pense aux Touaregs que j'ai rencontrés dans le désert algérien... On les sent dans l'équilibre, l'adéquation... des espèces de Joconde... C'est quelque chose de très attirant. En les voyant on se dit que l'être humain porte en lui une noblesse magnifique - ce qui n'est pas toujours évident quand on observe ses semblables dans le métro ou dans un cocktail... Et cette joie de vivre qu'on ne trouve plus dans le monde occidental vient sans doute d'un certain dépouillement, et d'une proximité avec l'enfance... Ici, en France et en Occident, je sens désagréablement la vulgarité qui m'entoure mais là-bas, dans le désert, c'est moi qui me sentais vulgaire par rapport à la noblesse de l'environnement naturel et humain. J'ai l'impression de vivre dans un monde petit-bourgeois. C'est la société de consommation qui fait ça, il y a un mode de vie petit-bourgeois qui s'est imposé partout, et on ne trouve plus la joie de vivre, la gaîté...

SZ : Mais y a-t-il jamais eu cela?

AR : Chez Céline il y a une joie féroce, autant dans son style que dans le tableau qu'il fait de la société. Quand il décrit les colères de son père, par exemple, les scènes entre ses parents, c'est hilarant.

SZ : Oui, mais c'est lui qui injecte cette joie.

AR : Mais il n'y a pas que lui... si tu regardes les films de l'époque... Arletty... il y a une spontanéité... Ma mère me raconte que dans sa jeunesse, à la maison, sa grand-mère, sa mère, ses soeurs et elle chantaient toute la journée. Et les voisines aussi... Du côté de mon père, côté napolitain, ils étaient tous maçons, et ils chantaient sur les chantiers... La vie était dure, mais joyeuse. Le peuple est beaucoup moins prude que la bourgeoisie, beaucoup moins raisonnable, beaucoup moins sérieux...

SZ : Pour moi, désormais, tout le monde est éteint. Je vois davantage une différence entre les artistes et les autres.

AR : Tout le monde est éteint parce que tout le monde est embourgeoisé, moi je crois que c'est ça.

SZ : Je ne suis pas sûr que ça ait été très différent autrefois, ou ailleurs. Je ne sais pas.

AR : Ah si, je pense. Je pense qu'il y a eu un art populaire qui n'existe plus. Ce qui est populaire aujourd'hui, le cinéma par exemple, ce sont des produits, ce n'est plus de l'art. Ou bien ce sont des œuvres très dures, misérabilistes, dès qu'on montre le peuple, ce n'est plus du tout joyeux. Il y a eu Prévert, on était pétillant... C'est la société industrielle qui a brisé ça, même au dix-neuvième siècle c'était déjà la fin...

SZ : Oui, cette gaîté, assez française il faut dire, et Nietzsche le disait, s'achève avec le couperet de la Terreur.

AR : Il y a encore eu des résurgences de joie de vivre, spécialement dans les années folles, mais aujourd'hui on l'a carrément enterrée. C'est vrai que si tu vas en Afrique tu trouves encore ça, comme dans d'autres pays qui sont encore en-dehors de la société de consommation. C'est très incorrect à dire, mais malgré la misère tu y trouves une grande fraîcheur, une légèreté, une joie de vivre... C'est ce que j'ai éprouvé quand j'ai vécu dans le Sud marocain, c'est ce que me dit aussi Marc Trillard, qui voyage beaucoup en dehors du monde occidental, où il étouffe d'ennui... En comparaison, on a l'air d'une société de vieillards aigris... Ça ressasse, ça se torture, ça dépérit, ça fait la gueule...

SZ : C'est ambigu, cette idée du peuple qui, autrefois, aurait possédé une énergie spontanée. Je la conçois surtout chez les artistes, je la capte chez les grands écrivains, mais elle n'est pas du tout populaire au sens banal du mot, elle est très raffinée. Quand je lis un grand texte, je bois cette force pure. Quand je dis que les Africains sont littéraires, c'est au sens où on pourrait qualifier non seulement Picasso, mais Homère et Shakespeare d' « africains ». Les Africains ont à mes yeux *le soleil dans le ventre aux mille rayons* dont parlait justement Picasso à propos de Matisse. Pourtant, il faut être cultivé pour lire Shakespeare, pour apprécier Shakespeare, pour parler de Shakespeare. Ce n'est pas un truc populaire, ce n'est pas du cirque, du bal musette. Tu comprends ce que je veux dire ? Ce n'est pas le côté populaire qui est littéraire pour

moi chez les Africains, c'est en eux, ça émane de leurs corps. Ils sont de l'art nègre vivant, en somme. Pour moi, cette énergie n'appartient pas à telle catégorie sociale. Ni seulement à telle période de l'Histoire.

AR : Moi je le ressens beaucoup parce que je viens d'un milieu très populaire, et j'ai senti la différence en arrivant dans un autre milieu, qui est d'ailleurs presque le seul modèle aujourd'hui, il n'y a pratiquement plus qu'une classe, la classe moyenne, c'est-à-dire la médiocrité universelle.

SZ : La petite-bourgeoisie planétaire.

AR : Tout le monde occidental est confronté à ça, l'ennui qui règne partout, le fait que les gens sont mal dans leur peau... L'être humain quel qu'il soit est tourmenté, et s'il n'a plus à se préoccuper de survivre, il trouve d'autres tourments, se retourne contre lui-même... Évidemment il faut regarder les Etats-Unis, qui sont toujours à la pointe du progrès, n'est-ce pas... Vois comme les relations humaines y deviennent difficiles, tout est sujet à procès...

SZ : Oui.

AR : Ça ne t'atteint pas d'être entouré de ce monde-là ?

Hors du monde

SZ : Comment dire… J'observe le monde depuis une île qui est ma propre vie. Donc, le monde ne m'atteint pas. Moi-même, je ne suis pas ainsi, même si toutes les relations sociales fonctionnent comme ça…

AR : Oui mais on vit dans le monde, quand même...

SZ : Ça me désole, mais en même temps le monde, ce n'est pas moi. Ça n'intervient pas dans les corps à corps que je fomente ou que j'accueille. D'abord il y a cette solitude qui, par définition, me fait fréquenter peu d'êtres humains. Je n'ai quasiment aucun ami, il n'y a personne avec qui je me sente aussi bien que dans ma clandestinité mobile vis-à-vis du monde.

AR : Tu vis dans ton monde à toi...

SZ : Oui, je n'ai pas l'impression de vivre dans *le* monde. Pour moi, le monde est d'emblée vu à travers la télé. Il est factice et illusoire à la base. Mais ça, c'est très particulier, ça vient sans doute du fait que je suis issu d'un milieu à la fois assez populaire et presque aristocratiquement séparé du reste du monde par son histoire, sa culture, ses origines, ses valeurs. Je parle des juifs d'Europe de l'Est et de leurs enfants, mes parents. Je suis né dans cette séparation entre moi et tous les autres. Une différence bien vécue, une élection, voilà. Le contraire d'un juif honteux. Dans ma famille, on avait vu de près de quoi étaient capables les Français, les Allemands, on avait failli succomber à leur barbarie, ça ne donnait pas envie de leur ressembler. Pas de quoi faire un complexe d'infériorité! À l'école, très tôt, j'étais conscient qu'il existait des différences culturelles très fines avec les autres élèves, des divergences invisibles, de sorte que je ne me sentais pas déterminé par l'horizontalité du niveau social. Pourtant je ne me suis personnellement jamais senti très proche non plus des autres juifs. J'ai très vite développé cette solitude personnelle, qui allait devenir la littérature en moi. J'ai donc toujours été séparé des autres d'une manière ou d'une autre. C'est

une extraterritorialité positive, que je continue de bien vivre. Je ne me fais pas d'illusions, si tu veux, sur un âge d'or perdu…

AR : Je ne pense pas à un âge d'or... Je pense que ce que tu cherches en Afrique, ça a existé chez nous, mais que c'est la société moderne qui fait que cette chose-là on la trouve maintenant là où les gens ne sont pas encore trop contaminés par notre façon de vivre. On est tous tellement encadrés... drogués, anesthésiés, déculturés...

SZ : Je comprends ce que tu veux dire, je suis assez d'accord. Mais en réalité, si la pesanteur du monde m'atteint, c'est uniquement parce que je suis dans l'impossibilité de voyager. Je rêve de m'en aller. Je ne suis jamais aussi content que lorsque je pars ailleurs, même en province. Malheureusement ça demande du fric. J'adore Paris, mais j'ai été très heureux, par exemple, en 1987, de passer dix jours seul à Venise. Y compris avec les rencontres improvisées que cela a comporté. En voyage, tout prend un charme nouveau parce que tout est improvisé. C'est mon seul grand regret, voilà, ne pas avoir les moyens de voyager davantage, revenir, partir, revenir, repartir… Et là, toute l'humanité change. Sortir de France, déjà, ça modifie toutes les perspectives.

AR : Partir, c'est faire entrer l'étrangeté en soi. Ça paraît souvent difficile et effectivement cher, mais ça ne l'est pas forcément. Je crois qu'il faut aussi avoir la volonté de le faire. La dernière fois que je suis partie vivre hors de France, c'est justement parce que je n'avais plus d'argent. Et j'ai toujours vu mon frère Jean-Claude voyager beaucoup, presque comme un mendiant, avec un minimum de moyens financiers. Je crois que le voyage est avant tout dans la tête. Il faut y être prêt et en

avoir vraiment besoin. J'ai commencé à voyager à l'âge de dix-sept ans, et j'ai continué pendant plusieurs années sans faire forcément des voyages très lointains, mais avec très très peu de moyens, dormant dans la voiture, mangeant juste du pain quand c'était nécessaire. C'est aussi une façon de voyager qui apporte des occasions uniques d'être invité chez des gens, d'avoir des contacts très proches avec la population. Un peu à la façon dont on voyageait, ou dont on partait en pèlerinage autrefois, et où les gens donnaient l'hospitalité. C'est de plus en plus difficile parce que le monde est de plus en plus occidentalisé, et la loi de l'hospitalité se perd.

SZ : Je te comprends. En ce qui me concerne, je subis à la fois la malédiction du monde contemporain, je suis confiné dans la supercherie grotesque que représente notre époque, et cependant j'ai l'impression de pouvoir aisément échapper à cette malédiction, grâce à ma solitude. Il suffit d'emporter ma solitude ailleurs, et hop! les soucis s'évaporent. De nouvelles rencontres surgissent, tout est rafraîchi.

AR : Effectivement, la vie qu'on a choisie, c'est d'abord le voyage intérieur.

SZ : A Paris, entre le Flore et la Closerie, le Milieu, l'édition, les journalistes, les écrivains, au sein de ce microcosme-là - *grande catapulte mise en mouvement par de petites haines* comme dit Lousteau dans *Illusions perdues* -, c'est vrai qu'il n'y a pas grand-chose de vivifiant. Pourtant j'aime beaucoup cette ville, j'y suis tranquille, j'y suis bien. Mais une des rares choses dont je ressens le manque, c'est la liberté de voyager. Toi, tu as beaucoup voyagé, moi j'ai très peu voyagé.

AR : Beaucoup, non, et pas au bout du monde, mais j'aime partir. Les kilomètres ne font rien à l'affaire. Heureusement Paris est cosmopolite, c'est vivifiant, on peut aussi voyager d'un arrondissement à l'autre...

SZ : Exactement. Si je n'habitais pas à Paris, je n'aurais jamais pu rencontrer les Africains.

AR : C'est ce qui est merveilleux dans une ville comme Paris, et plus encore à New-York... Je crois qu'on en a vraiment besoin... Sinon... on reste dans le vieux monde, quoi.

SZ : Vivre dans une grande ville a ses avantages, à condition de tout transposer. Moi je suis protégé par la muraille de ma bibliothèque. C'est ça, pour moi, le « vieux monde », c'est-à-dire les Classiques, les trucs apparemment poussiéreux et si neufs en réalité. C'est pour ça que je ne me sens pas *dans* le monde. Pour moi, le monde, ce n'est pas le monde contemporain avec ses valeurs immondes. Ces valeurs-là ne sont pas les miennes, ne l'ont jamais été. Mes valeurs, c'est ce que j'ai à l'esprit, ce que j'ai lu, pensé, écrit. Je vis dans un avion bourré de passagers, qui m'emporte loin du monde - *N'importe où hors du monde* comme écrit Baudelaire -, en compagnie de tous les écrivains que j'aime, et aucun pirate de l'air ne peut nous faire nous écraser contre aucun building. Aucune réalité du monde contemporain ne peut nous atteindre, puisque tout cela est en moi.

Kafka

SZ : Et ce vieux monde-là est non seulement parfaitement frais, mais extraordinairement plus moderne que l'époque. Ce sont les Classiques, la littérature. C'est vraiment vivant pour moi. On a déjà parlé de ce que représente Kafka, par exemple. La lecture de Kafka a été quelque chose de tellement esssentiel, que désormais il est avec moi. Même si j'ai oublié, même si ça fait longtemps que je ne l'ai pas relu, il est là. J'ai vu, il y a à peine une semaine, *Le Procès* d'Orson Welles. Ça faisait longtemps que je n'avais pas relu *Le Procès*, mais je me suis dit : « Je rêve ou quoi ! il a rajouté des trucs ! » Il y a une histoire d'ordinateur, au milieu du film, je me suis dit : « Je ne suis pas fou ! ça n'est pas dans *Le Procès*. » J'étais complètement dégrisé. Il a carrément changé la fin : chez Welles, Joseph K. ne meurt pas ! Quel intérêt dans ce cas d'adapter Kafka. J'ai pris spontanément le parti de Kafka. J'ai été aussi mécontent que si j'étais Kafka. Un cinéphile dirait: « Il fait ce qu'il veut, c'est la liberté du cinéaste, Welles aussi est un génie… » Moi, je me dis : « De quoi s'est-il mêlé, Orson Welles? Pourquoi il fait ça à Kafka? » Comme si Kafka était à côté de moi, qu'il ne pouvait pas parler, réagir, et que j'étais seul chargé de défendre son œuvre. Tu vois ce que je veux dire ?

AR : Très bien. Effectivement, adapter un texte à l'écran devrait suffire comme enjeu pour un cinéaste. Changer la fin, surtout dans ce cas, c'est changer profondément le sens du texte. On ne peut pas méditer sur la fin de Welles comme sur la fin de Kafka.

SZ : C'est son droit, évidemment, mais en faisant cela il lèse le texte de Kafka de sa substance. Et il force du coup à choisir entre lui et

Kafka. Eh bien je préfère la substance de Kafka à celle de Welles. C'est de l'ordre de la fraternité. Je sens cela tout le temps. Dès qu'on dit quelque chose contre un écrivain que j'aime, je le prends mal. De manière presque puérile.

AR : Ce genre de trahisons nous blesse, parce que c'est comme si on s'en prenait à la partie la plus précieuse de nous. Traiter un texte de Kafka comme un roman de gare qui va servir de support au génie du cinéaste, à la façon dont le faisait Hitchcock, c'est ramener le texte de Kafka à ce niveau insignifiant. Or le texte de Kafka est profondément signifiant.

SZ : Je préfère qu'on se moque de mon physique, de n'importe quoi d'autre, que de ce monde-là qui est *en* moi, et qui est *à* moi.

AR : Oui, on l'a incorporé, il reste vivant et sensible en nous. Ce monde-là, ce sont beaucoup de textes, beaucoup d'auteurs, beaucoup de morts, mais ces morts-là sont infiniment plus vivants que la plupart des vivants qui nous entourent...

SZ : Elle est là, la séparation avec le monde contemporain. Je sais que ma vraie personne, davantage que ma personnalité, c'est cela. Cet amour de Kafka n'est pas une pose littéraire. Ce qui ne signifie pas pour autant que je suis un spécialiste de Kafka, que je passe mon temps à lire du Kafka. Ça fait longtemps que je n'ai pas relu Kafka. Peu importe. J'ai fait un rêve le concernant… Je ne sais pas si je t'ai raconté ce rêve sur Kafka.

AR : Moi aussi j'ai rêvé de lui plusieurs fois. Une fois il avait pris la forme d'une buse. Il était là, au pied de mon lit, dans son grand et

magnifique corps de buse, tourné vers moi. Et moi j'étais persuadée que c'était vrai, que je ne dormais plus, qu'il m'avait réveillée. Mon coeur battait... Ensuite je me suis réveillée une deuxième fois, et je ne suis pas sûre d'avoir rêvé, en fin de compte... Depuis l'âge de seize ans je connais très bien l'univers des rêves, et là c'était autre chose...

SZ : J'en ai fait aussi un sur Joyce. Je rêve peu d'écrivains, mais une fois j'ai rêvé que je rencontrais Kafka, il était quelque part, je ne sais plus où, je crois que ça se passait dans ma chambre - ça fait assez longtemps, il me semble l'avoir raconté dans *Mes Moires*. Je lui disais: « Vous savez, vous êtes Franz Kafka. Vous ne vous rendez pas compte, mais aujourd'hui vous êtes considéré comme l'un des plus grands écrivains de tous les temps… » Oui, je crois que je le raconte dans *Mes Moires*. Il était étonné d'être devenu un si grand écrivain. Je disais : « Oui, vraiment. Comment pourrais-je vous expliquer la place que vous occupez aujourd'hui dans la littérature? Tout le monde connaît vos œuvres par cœur, tout le monde sait que vous êtes l'auteur de… » Et, dans mon rêve, je cherchais des titres de Kafka ! (*Rires.)* Là je pourrais t'en citer cinquante, mais dans mon rêve, je n'en trouvais pas! Je disais: « Oui, oui, *Le Château*… » et dans mon rêve, je cherchais, je me disais « C'est quoi déjà le titre de cette histoire de souris? » Dans mon rêve j'avais oublié le titre *Joséphine la cantatrice ou le Peuple des souris*. Et puis j'en cherchais d'autres, je me disais : « Merde ! il va croire que je mens, qu'il n'est pas si connu que cela… » (*Rires.*) Dans mon rêve je ne retrouvais plus les titres de ses œuvres. Et je sentais cette affection profonde pour Kafka dans mon rêve. Quant à mon rêve sur Joyce, je

répétais cette phrase - il y a sans doute d'autres éléments que j'ai oubliés depuis, je l'évoque aussi dans *Mes Moires* tellement ça m'a marqué -, je disais: « J'aime Joyce. » Ce n'est pas « James Joyce », c'était: « J'aime Joyce ». Cette phrase revenait sans cesse, comme une prière, dans mon rêve. C'est marrant que ça surgisse dans les rêves. Je ne fais pas de tels rêves tous les jours, toutes les nuits plutôt… Mais j'en ai fait quelques-uns qui sont intenses, parce qu'ils laissent surgir ce qui te relie à un autre écrivain. Ce n'est pas quelque chose que je ressens à chaque minute de ma vie, mais lorsque j'y pense, je sais que c'est là avant le reste. Et donc, du coup, si le monde m'écœure, si le monde contemporain me semble abominable, j'en suis préservé par ça.

AR : Ça demande un chemin... Ce n'est pas comme de rêver qu'on rencontre Napoléon, ce genre de fantasme mégalomaniaque ou autre... C'est quelque chose de très rare, on le sait bien même au moment où on est en train de le rêver...

Origines

AR : Moi je suis plus soucieuse que toi de l'environnement dans lequel je vis. Même si je vis aussi essentiellement dans mon propre univers.

SZ : Qu'est-ce qui t'attriste? Cette fadeur généralisée de la planète?

AR : Ça m'attriste, oui. Ça m'attriste. Même si ça ne m'empêche pas d'être comme je suis. C'est cette pesanteur... Heureusement il y a

aussi beaucoup de vie autour de moi, ne serait-ce que grâce à mes enfants, les aînés qui ont une vingtaine d'années, et les petits. Beaucoup de joie, beaucoup d'amour, beaucoup d'envie de vivre... Et je vais avoir une petite-fille, j'étais folle de joie quand mon fils m'a annoncé ça... Au moment où elle va naître, on verra sa grand-mère à poil dans les librairies ! Tant que la vie sera aussi amusante, je me dis que ça vaut bien le coup de continuer !

Rires.

SZ : Tu aurais voulu vivre à une autre époque?

AR : Je ne peux pas te dire. J'y ai pensé déjà, mais... Vivre à une autre époque... Tout dépend dans quel milieu...

SZ : Le milieu artistique. Tu aurais aimé être dans le Montparnasse des années 20? Quand je me vois vivre ailleurs, à une autre époque, c'est toujours en tant qu'écrivain.

AR : Ah oui ? Moi je n'ai pas ce réflexe. Comme si être écrivain aujourd'hui c'était un tel miracle que je n'imagine pas qu'il se reproduirait forcément à travers les âges. Je crois que j'ai été très traumatisée par mes origines, j'étais très consciente quand j'étais enfant, et c'est pour ça que je continue à avoir un regard sur le monde, et à m'attrister de ce qui se passe, j'étais très consciente de la difficulté que je pouvais avoir à m'intégrer dans la société du fait que… j'étais heureuse dans ma famille, mais je savais que c'étaient des gens à part, même dans un milieu populaire ils étaient déjà à part...

SZ : Pourquoi?

AR : Comme toi tu as dis que tu ressentais ça du fait de tes origines juives... Parce que mes deux parents, c'étaient des bohèmes, mais qui n'avaient pas la capacité à être vraiment artistes et à vivre vraiment cette vie-là, donc...

SZ : D'origine espagnole, c'est ça?

AR : Non non, Reyes, ce n'est pas mon nom. Mon père est d'origine italienne.

SZ : Italienne, oui. Ton père est né en Italie?

AR : Non, mon arrière grand-père. C'est une immigration ancienne. Mon père travaillait dans le bâtiment, mais ses passions c'étaient le sport et la musique. Il était gymnaste, il faisait de la lutte gréco-romaine, de la moto, du vélo, du chant, de la musique... Même quand il a eu des enfants, à la trentaine, et qu'il lui a fallu les nourrir avec son boulot harassant de plâtrier, il a toute sa vie pratiqué le sport et la musique (il continue aujourd'hui encore). Ma mère, elle, passait son temps à lire et à s'occuper dans la bonne humeur de ses cinq enfants (cinq en sept ans), et accessoirement de leurs copains, à leur apprendre à jouer du piano... Ils étaient tous les deux très rieurs, tous les soirs mon père faisait ses vocalises, puis ses gammes à la clarinette, ensuite il jouait un petit air de saxo... J'enjolive un peu, mais c'est le souvenir que j'en garde. On se nourrissait de spaghetti et de lait frais, on plaisantait, on vivait dans une ambiance joyeuse et chaleureuse, du moins jusqu'à mes dix ans. Les seules ombres au tableau c'étaient les colères de mon père, et aussi qu'on avait conscience d'être pauvres - et ça n'a fait que s'accentuer avec les années. Plus pauvres que le reste de la famille, plus

pauvres que les voisins... Par exemple ma mère refusait qu'on aille à la cérémonie du 11 novembre, comme les autres enfants, parce qu'on n'avait pas de beaux vêtements. Il y avait d'autres artisans dans le village qui arrivaient à s'assurer une vie confortable, mais nous non, c'était toujours une vie de bohème, mais sans les avantages. On était très à part, en plus mes parents étaient tous les deux anticléricaux et communistes, et j'avais donc très conscience des différents niveaux de la société, et du fait que suivant le niveau où on se trouvait on pouvait plus ou moins bien s'en sortir.

SZ : C'est drôle que ça te parle encore. Alors que si tu es devenue ce que tu es, c'est aussi grâce à ça. Tu sembles le vivre encore comme une malédiction, alors que tu es devenue écrivain, autant dire ce qu'il y a de plus raffiné parmi les êtres humains, aussi en partie grâce à cette enfance particulière-là.

AR : C'est vrai.

SZ : De notre point de vue à nous.

AR : Et pourtant, quand j'ai des problèmes d'argent... c'est comme si ça me collait à la peau...

SZ : Tu sens bien que les gens de ton quartier, les bobos, comme tu dis, tu n'aimerais pas être une des leurs non plus. C'est grâce à ton enfance, grâce à ton parcours, qu'il y a cette différence-là.

AR : C'est sûr, j'aurais eu horreur de vivre dans une de ces familles où tout est bien cadré... j'aime pas ça du tout...

SZ : Il faut le concevoir comme un destin, au sens propre. « Je devais arriver là. » Aujourd'hui je suis heureux, puisque je suis heureux d'être là. D'où vient cette idée de rêves de tristesse, de malédiction?

AR : J'ai des frères et des soeurs, et ils ne sont pas tous bien sortis de cette affaire-là... J'ai une famille qui est encore là derrière moi et qui n'a pas toujours une vie aussi facile que j'aimerais...

SZ : Tu parles de tes enfants…?

AR : Oh non, mes enfants, ça va très bien heureusement. C'est tout ce qui est derrière moi, et qui reste difficile. Et en même temps il n'y a pas que la malédiction, il y a un côté positif qui est important... On est prêt à tout, on est moins coincé dans des cadres et des obligations. Mes deux frères sont devenus musiciens, ils ont pas mal bourlingué, au sens propre et plus encore au figuré... La liberté... Je vois Kafka dans ta bibliothèque, qui me regarde sévèrement...

SZ : Tu connais ce livre?

AR : Non... *J'ai connu Kafka* ...

SZ : Ce sont des témoignages de contemporains de Kafka. Il y a sa prof d'hébreu, d'anciens amis…

Pauvre époque

SZ : Est-ce que tu sens que le monde, la société t'est adverse? adversaire?

AR : Pas trop finalement. Quand j'étais petite, dans ma famille, tout le monde disait toujours Aline elle a de la chance... J'ai grandi avec

ça, et en fin de compte c'est le sentiment qui continue à dominer en moi...

SZ : Parce que tu dis dans *Ma Vie douce* que souvent tu es écœurée par l'état des choses, comme lorsque tu as décidé d'écrire *Poupée, anale nationale*, à cause de la lecture des journaux. Tu es prise d'une sorte de rage en réaction au monde contemporain.

AR : Il ne m'est pas adverse à moi personnellement, mais par empathie... C'est pour ça que quand je suis à la montagne je lis un peu moins la presse, pour me défatiguer...

SZ : On n'a plus envie de lire la presse, de regarder la télé, quand on est ailleurs.

AR : On ne peut pas lire la presse sans éprouver une empathie douloureuse...

SZ : Et dans tes relations avec les autres? Tu n'as pas l'impression que les gens sont tellement abrutis pas *les* propagandes - au pluriel - qu'il n'y a plus de communication possible? Qu'on ne peut parler de rien avec personne?

AR : La plupart du temps, oui. En-dehors de la maison, où je discute beaucoup avec mes fils et avec Olivier, je peux parler par exemple avec Serge Safran, l'un de mes éditeurs. On est de la même génération, on sait d'où on vient, et où on en est. Je ne veux pas dire seulement personnellement, mais en tant qu'individus faisant partie du monde. De temps en temps il m'arrive de parler avec d'autres personnes de cette qualité, mais c'est rare. Parce que même les gens intelligents, même les gens cultivés, sont mangés par leur milieu - untel par le

journalisme, unetelle par la philosophie, un autre par la sociologie ou la psychanalyse... Ils se laissent spécialiser, ils n'ont que des vues, pas de vision. Et ceux qui sont au-dessus de ça, soit ils renoncent à parler parce qu'ils préfèrent garder le silence plutôt que d'entrer dans le brouhaha, soit on les empêche de parler en leur demandant partout de faire vite, donc de se taire...

SZ : Tu ressens aussi cette sorte de chape ? Je ne sais pas si c'était différent autrefois, en tout cas je le sens fortement, je n'ai pas l'impression de rencontrer beaucoup de gens vivants non plus. Et en général, lorsque je rencontre des humains dignes d'intérêt, ce sont des femmes, et ça participe du rapport amoureux ou sensuel. La vraie vie se passe maintenant désormais exclusivement dans les relations privées, et plus du tout dans les bars ni les cafés, au restaurant, dans la rue, dans les relations professionnelles, toutes choses envahis par la pub et son néant. Même les bars confortables diffusent au-dessus du crâne des clients leur musique de merde. Et quant à ce qu'on voit à la télé, ce qu'on écoute à la radio, ce qu'on lit dans les journaux, ce n'est bien sûr pas la vraie vie. Les seuls êtres vivants, en somme, ce sont mes écrivains, mes amis écrivains, c'est-à-dire ceux que je lis, et d'autre part les femmes que j'ai aimées, que j'aime, que j'aimerai. Avec toute la graduation dans le mot amour. Ça peut être de l'amitié, ça peut être purement physique, sexuel, ou une histoire très longue.

AR : C'est peut-être le fait d'écrire qui me coupe un peu des gens... Souvent, je dois me forcer à parler. Parce que ce que je dis me paraît tellement insignifiant à côté de ce que je peux écrire... Par contre

j'aime écouter les autres. Mes fils aînés, leurs copines et leurs copains, qui sont des jeunes adultes, qui ont une autre culture, et forcément une autre attitude que nous devant la vie. Mes fils cadets, même chose. Par exemple, voilà une réflexion du petit dernier, qui à cinq ans et demi attend la naissance de sa nièce : « Elle va être en retard pour naître, hein ! Nous on est tous déjà nés, tout le monde est né, même les vieilles dames qu'on voit dans la rue ! » (*Rires.*) Comme si le monde était déjà au complet, et qu'on n'attendait plus qu'elle, la retardataire ! Voilà, tout d'un coup, tu te trouves confronté à une autre perception du temps, une autre vision du monde. C'est très profond. C'est ce que j'aime, me trouver confrontée à l'étrangeté. J'aime aussi écouter parler les gens qui vivent à la montagne, les bergers, les guides... Et aussi les scientifiques. Mes amis André Langaney et Hubert Reeves... Les paléontologues Henry de Lumley et Jean Clottes que je suis allée voir... Et puis toute sorte de gens, tous ceux qui ont une existence authentique, non formatée. C'est d'ailleurs ce qui m'intéresse dans le journalisme, rencontrer les gens, faire des interviews, des portraits... En fait, c'est ma meilleure façon de parler avec les gens : les écouter, et ensuite écrire. Sinon, je n'y arrive pas vraiment...

SZ : On s'approche peut-être seulement de l'autre dans l'amour physique, quand la vérité des corps peut enfin s'exprimer, se déployer. Elle ne s'exprime plus beaucoup ailleurs, me semble-t-il.

AR : Oui dans un rapport intime, mais pas forcément sexuel. Un rapport charnel dans lequel on trouve une intensité qu'on ne trouve pas ailleurs... On ne communique jamais mieux que par le corps. Les gens

que j'aime, je les aime avec mon corps, même s'il s'agit d'amour maternel, ou même d'amitié, j'ai besoin de les « sentir ». Sinon, c'est vrai, mes relations avec les gens sont agréables, mais le plus souvent superficielles et convenues. Je sens surtout que beaucoup sont mal, paumés. Dès que tu les connais un peu, tu te rends compte qu'ils sont très très mal, dans leur vie privée, amoureuse, leur vie semble n'avoir aucun sens, ils cherchent des repères parfois invraisemblables, parfois on les sent au bord de la secte...

La fin de l'humanité

SZ : Comment expliques-tu que les gens soient si mal?

AR : Le monde ne convient plus à l'être humain. Il n'est plus à notre mesure, on n'arrive plus à y trouver une place convenable. C'est un monde que nous avons reconstruit pour notre confort, mais nous sommes dépassés par notre propre élaboration, qui devient tout aussi angoissante sinon davantage que le monde naturel.

SZ : Nous vivons, ici en Occident, à l'une des époques les plus confortables de l'humanité, et pourtant on ne croise que des gens accablés, ne sachant même pas de quoi ils sont accablés.

AR : Les gens sont désespérés, non ?

SZ : Je crois personnellement en une malédiction générale. L'humanité est en train de payer tout le mal qu'elle a fait depuis qu'elle existe. *Le cœur de l'homme est creux et plein d'ordure*, dit Pascal. Eh bien c'est la vie de l'homme, désormais, qui est creuse et pleine

d'ordures. C'est quasiment providentiel. L'humanité va à sa fin, on est en train de foutre en l'air la nature, les humains en sont à tenter de se fabriquer eux-mêmes, tels de vulgaires objets manufacturés. Il y a une sorte de Jugement de la Providence, qui explique que si l'humanité va si mal, si l'humanité est aussi ennuyeuse et ennuyée d'elle-même, c'est parce qu'elle va vers sa fin. Ce n'est pas le progrès, cet état des chose. Les analyses de Baudelaire sur le Progrès sont si vraies, si actuelles ! Le mépris qu'il a de la croyance au Progrès, l'idéologie du Progrès qui, aujourd'hui, fonctionne à plein. D'autant plus que la technique donne enfin à l'homme les moyens de croire en ses propres poussiéreux fantasmes de toute puissance et d'immortalité, jusqu'à s'auto-manufacturer. Quelles piteuses marionnettes ! J'ai un copain, François Meyronnis, un buisson ardent d'intelligence, de tenue morale et de ténacité, le Daniel d'Arthez de notre temps, qui finit un livre passionnant sur ces questions touchant au nihilisme: *L'Axe du néant*.

AR : On croit au progrès sans y croire, au fond, et c'est peut-être pour ça que les gens sont désespérés. Même si on n'en est pas conscient, le temps est fini où l'on croyait de façon inconditionnelle au progrès. Le sentiment général est quand même celui que le progrès fait aussi peser une menace sur le monde. Cela depuis la bombe nucléaire.

SZ : Je ne crois pas que les gens le voient. Essaie de discuter avec n'importe qui de la facticité de sa propre vie, tu constateras que les gens ne s'en rendent pas compte.

AR : Si tu mets le sujet sur le tapis, ils répondent aussitôt par un mécanisme d'autodéfense en prétendant que tout va bien. Mais quand on

se contente de les écouter, ce ne sont plus que lamentations, ou bien aigreur, jalousies et méchancetés...

SZ : Autodéfense, exactement, parce que c'est tout leur être qui est en jeu. Autodéfense et ressentiment, surtout. Je suis plus sensible à la venimosité des gens qu'à leur malheur. Bien sûr ils sont malheureux, mais il y a tellement de venin gratuit, d'ordurerie.

AR : À Paris, c'est particulièrement répandu... Dans beaucoup de milieux, la méchanceté, la cruauté et la lâcheté font loi, c'est presque une éthique.

SZ : Et puis l'histoire du vingtième siècle, de tous les siècles d'ailleurs, ne donne pas envie de plaindre l'espèce humaine. Si toute la planète devait disparaître, serait-ce une si grosse perte, après tout? Quand on voit, en dix mille, vingt mille ans, ce qu'ils ont été capables de faire…

AR : Une perte pour qui ?

SZ : D'un point de vue surplombant absolu, disons...

AR : Moi je suis partagée. Parfois je vire misanthrope, mais d'un autre côté j'ai beaucoup de compassion.

SZ : Évidemment, si j'ai le choix, je préfère ne pas disparaître, mais je n'ai aucune estime pour le genre humain. *L'espèce humaine n'est pas mon genre* : j'ai écrit ça dans *Mes Moires*, je persiste et signe. Je suis très proche des moralistes, des génies du pessimisme : La Rochefoucauld, La Bruyère, Pascal, Bossuet même… J'exulte quand je lis ça. Ils ont tellement raison.

AR : Je me dis qu'on est soumis à un ordre qui nous dépasse, et je ne sais pas si on peut vraiment faire autrement que ce qu'on fait.

SZ : Il est manifeste que l'être humain occidental – car cela a une origine historique, géographique, géo-politique précise - est en train de détruire la nature. Ça n'est plus réversible maintenant. C'est foutu. Il n'y aura pas moins de pollution, il faut être naïf pour imaginer que ça va s'arrêter, que ça peut régresser. À moins d'imaginer un scénario de science-fiction où une moitié de l'humanité disparaît et l'autre revient à une existence pré-industrielle, mais ce n'est pas plausible. Je constate comme une haine générale de la nature, très proche de la haine de la beauté qu'expriment certaines personnes devant une oeuvre d'art, livre, musique, tableau… L'agressivité face à l'art, je suis très sensible à ça. Peut-être parce que je suis juif, donc habitué à l'agressivité, à l'idée que ta simple existence puisse - ce n'est pas obligatoire – susciter de l'agressivité de la part d'autrui. Aussi ai-je peu de tendances à la mansuétude. En même temps, j'étends cette agressivité à tout. L'humanité se hait elle-même à un point tel qu'elle veut en finir, se saborder. Eh bien qu'elle en finisse! Elle court à sa perte, au sens propre, elle court à perdre haleine, en suffoquant sous la pollution. Il suffit de songer aux actualités d'il y a neuf jours, les avions qui s'explosent contre les tours, à New York. Evidemment, c'est tragique pour chaque personne qui meurt, chaque fois une histoire singulière entière disparaît dans les cendres, mais l'exploitation qui en est faite confine au délire. Les proportions que ça prend, les minutes de silence partout…

New York castrée

AR : Oui oui, ça n'arrête pas...

SZ : Il y a un décalage intégral entre la réalité humaine, qui en effet est tragique - des gens qui meurent, quel que soit leur nombre, par accident ou de famine -, et le cirque promotionnel organisé autour qui annihile le truc.

AR : Ce n'est pas tellement ces six mille morts probables qu'on pleure. C'est nous-mêmes. Le monde moderne, l'homme moderne symbolisé par ces deux tours.

SZ : Ils ont réussi, hein.

AR : Voilà, ça ne vaut rien.

SZ : Ça, on le savait que ça ne valait rien. Tu n'étais quand même pas impressionnée par les deux tours du *World Trade Center* !

AR : New-York, c'est une ville que j'aime, une ville qui nous dit : voilà où est arrivé l'esprit humain en ce début de vingt-et-unième siècle. Avec toute l'horreur et la splendeur que ça comporte. Et là, en direct à la télé, tout s'écroule, notre fonctionnement même.

SZ : Tu parles de l'attentat en soi, ou de l'existence de ces deux tours? C'est comme la tour Montparnasse, ce n'est pas du tout *mon* monde, c'est celui des businessmen. Tu le ressens comme ça, toi, Alina Reyes, participant à ça? Quelque chose s'écroule aussi en toi? Tu es vraiment dans la compassion au sens propre, finalement !

AR : C'est un choc, c'est comme ça, ça m'échappe. Et j'ai certainement éprouvé moins de la compassion pour les morts eux-mêmes qu'une immense tristesse de voir faite la démonstration de la fragilité de cette humanité. En plus ces deux tours sont un symbole phallique évident, non ?

SZ : Oui, c'est vrai. New York castrée.

Rires.

AR : C'est amusant que ces gens tellement...

SZ : Phallocrates…

AR : Oui, phallocrates soient allés faire tomber ces tours...

SZ : Tu as raison, ce n'est pas un hasard si c'est le symbole phallique des États-Unis qui a été visé. Les fanatiques ressentent cette puissance comme une humiliation sexuelle.

AR : Le pouvoir phallique des Etats-Unis, et de la société occidentale en général, qui repose sur des valeurs masculines par excellence comme l'esprit d'entreprise. Peut-être que tout ça s'écroule.

SZ : Et tant mieux. Enfin, tant mieux…

AR : *La femme est l'avenir de l'homme...* Pas si aveugle, Aragon... C'est parti pour la grande régression, le grand retour *in utero...*

Rires.

Pente vers le pire

SZ : Je suis moins impressionné par les attentats et l'écroulement des tours que par les trafics banals, quotidiens, à grande échelle, sur le corps humain. Le fait qu'on tripatouille les gènes, le clonage… Là on touche à quelque chose d'essentiel, et c'est en train de partir en vrille. L'humanité part en vrille. Je le ressens vraiment comme ça. Il y a une pente humaine vers le pire, de même qu'il existe une substantielle propension à la laideur chez l'être humain. *Les abîmes ont leur magnétisme*, dit Balzac pour désigner, chez Lucien de Rubempré, cet appât du pire. Céline dit à peu près la même chose dans son génialissimement prophétique petit discours – le seul qu'il ait jamais fait, en 1933 - intitulé *Hommage à Zola*.

AR : L'abîme, c'est aussi la chute, la régression. J'ai vraiment l'impression qu'on est en train d'opérer un mouvement de retour sur soi. L'espèce humaine, après avoir évolué jusqu'à la conscience de soi et la capacité à poser un regard sur le monde, est en train d'amorcer un mouvement inverse, d'involuer.

SZ : Quand on voit ce qui se passe en Afrique, que l'Occident laisse crever volontairement — quasiment volontairement. Je prends l'exemple de l'Afrique, mais on pourrait considérer beaucoup d'autres cas. Il se trouve que l'Afrique me touche particulièrement, depuis longtemps… Une telle grandeur émane de ce continent - un baobab est tellement plus formidable qu'un platane. L'Afrique est grandiose, et depuis des siècles on la ravage par animosité gratuite, parce qu'on lui en veut justement d'être si belle. C'est mon interprétation de la Colonisation.

AR : C'est une guerre qui ne dit pas son nom...

SZ : La guerre de gens mal-portants contre les bien-portants. C'est nietzschéen. Je reviens tout le temps à ça parce que j'ai l'impression qu'on n'en parle jamais. On en a si peu parlé. Huit cent mille personnes sont mortes massacrées à la machette au Rwanda, en grande partie manipulé par l'Occident qui a laissé ça arriver, qui l'a presque souhaité. On vient d'apprendre que les États-Unis savaient parfaitement - je parle du génocide au Rwanda -, et tout le monde s'en fout. Huit cent mille massacrés, c'est comme si Auschwitz bis était arrivé après tout.

AR : Huit cent mille morts, c'est énorme, et sans image...

SZ : Et depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, il y a eu des tas de génocides comme celui-là. Moi, c'est quelque chose qui me touche plus... Enfin, tout me touche, mais en même temps, ça me questionne plus, voilà. Il y a une pente vers l'autodestruction de l'humanité. *L'évolution humaine – une croissance de la puissance de mort,* écrit Kafka qui comprend toujours tout sur tout. Évidemment, ce n'est pas toute l'humanité qui est contre elle-même, il y a une certaine partie de l'humanité — il se trouve que ça s'appelle l'Occident — qui est quand même la plus engagée dans la destruction active, la destruction de tout ce qui est autour d'elle, y compris de ce qu'elle est elle-même. Et selon moi, c'est inexorable.

AR : La concurrence entre l'instinct de mort et l'instinct sexuel... c'est l'instinct de vie, l'instinct sexuel qu'on veut écraser dans ces continents...

SZ : C'est sûr.

AR : Il y a une grande jalousie...

SZ : Le racisme naît toujours d'une extrême jalousie. C'est une envie mauvaise.

AR : Absolument. Spécialement de la part des hommes, d'ailleurs. Il suffit de parler par exemple d'un rappeur noir pour que tout de suite la moitié des mâles blancs se raidissent et lâchent leur seule arme possible, le mépris ou l'insulte... Les gens sensuels et excitants sont toujours méprisés et insultés...

SZ : Les racines du racisme sont éminemment sexuelles. C'est aussi vrai de l'antisémitisme, d'ailleurs. C'est marrant, parce qu'on donne l'impression de partir dans tous les sens, mais nous en revenons toujours à cette histoire d'énergie qui est au cœur palpitant de la littérature. Ce n'est pas complètement hors sujet non plus à propos de la littérature contemporaine, la manière dont elle traite le sexe aujourd'hui, l'influence du cinéma porno, lequel est d'une frigidité absolue. Tout cela a une grande cohérence à mes yeux.

AR : Le porno, c'est de la consommation. Qui encourage la pulsion, comme la pub, et décourage le travail du désir, de l'individuation à travers le désir.

SZ : Qu'on attaque deux tours phalliques, ce n'est pas un hasard. Tout semble parfaitement cohérent. L'état du monde est cohérent et donc, du coup, la décrépitude du monde contemporain est aussi très cohérente. C'est pour ça que je suis d'un pessimisme absolu. Qu'on en finisse avec cette brute venimeuse et incorrigible qu'est l'être humain.

Pas au sens où il en resterait certains qui massacreraient tous les autres, mais disons que c'est une expérience ratée du début à la fin, Dieu a échoué, qu'on n'en parle plus. D'après les vieux textes, ces millions d'années d'existence de la terre, en comptant selon les dinosaures, ces millions d'années ne sont qu'une demi-seconde de celle de Dieu. Peut-être Dieu est-il en train de se repentir… Son premier jet est vraiment trop bâclé, hop! il le froisse et recommence à zéro. Il y a des textes de la mystique juive qui expliquent qu'avant de créer Adam, Dieu fit plusieurs essais, tous ratés. L'homme anté-adamique était défectueux, Dieu l'a jeté. Peut-être que nous-mêmes appartenons à ces scories que Dieu rejette. On croit que c'est long, l'histoire de l'humanité, mais pour Dieu, c'est dix secondes. Et dans une seconde, Dieu va recréer le monde, en un peu mieux: sans l'homme. Juste des fleurs et des animaux.

AR : Il est en train de regarder, et de dire c'est pas bon...

SZ : Le temps n'est pas le même. Le temps divin et le temps humain ne sont pas synchrones. Il ya une phrase de Kafka, dans son *Journal* : *L'histoire humaine est la seconde qui s'écoule entre deux pas faits par un voyageur.* Cinq mille ans d'existence occidentale, c'est une microseconde de l'éternité divine. Dieu rature tout et recommence, c'est comme le brouillon que tu jettes dans ta poubelle.

Rires.

AR : De toute façon c'est la loi de la nature... Les dinosaures n'étaient pas spécialement ratés, puisqu'ils ont vécu, et régné, pendant des millions d'années - beaucoup plus longtemps que nous pour l'instant.

SZ : Eh oui.

AR : Ils ont quand même fini par disparaître...

SZ : Tu dis ça à des êtres humains, ils te prennent pour un fou. Ils se croient vraiment immortels. Ce n'est pourtant pas nouveau. Diderot appelle ça *le sophisme de l'éphémère* dans *Le Rêve de d'Alembert.* Et dans sa *Lettre sur les aveugles*, il annonce que *le temps, la matière et l'espace ne sont peut-être qu'un point*. Il y a une telle arrogance chez l'être humain. Tu n'es pas d'accord? Tu dis aux gens: « Vous savez, ce n'est rien, le monde va disparaître, et alors? » C'est le *et alors?* qui leur est insupportable.

AR : Une arrogance sur notre devenir, et aussi sur nos origines... On commence juste à accepter l'idée d'avoir des origines communes avec les singes...

SZ : Tu m'avais dit une chose qui m'avait fait mourir de rire, quand je t'avais rapporté ce propos d'une amie éditrice, Catherine Marin, m'expliquant qu'il y a deux images mal vues dans l'édition pour illustrer la couverture de livre : 1) un tableau de Picasso, et 2) une photo de singe. Tu m'avais rétorqué, du tac au tac: « Ben oui, c'est la vérité. On ne supporte pas la vérité. » C'est exactement ça.

AR : Picasso je l'ai aimé très jeune, d'instinct. Sa peinture, son corps, ses yeux... je le sentais. A seize ans, je rêvais de monter à Paris pour aller lui demander de me faire un bébé... Quand il est mort l'année suivante, j'ai pleuré toute la journée ! Mon album de photos de famille s'ouvre sur une photo de deux bébés singes enlacés... Et à Barèges, j'ai mis au-dessus de mon bureau, au centre de photos d'écrivains, celle

d'un chimpanzé en train de fumer, avec un air beaucoup plus profond et pénétré que Malraux la clope au bec... C'est ça, c'est la vérité. Combien de temps ça va durer ?

SZ : Ça peut durer encore très longtemps. Espérons que ça va nous épargner, qu'on mourra de vieillesse, après pas trop de guerres ni de pollution. C'est mal parti, mais enfin, peut-être aurons-nous un relatif répit de trente, quarante ans…

AR : Et nos enfants ?

SZ : A eux de se débrouiller, c'est leur destin. En ce qui me concerne, je suis d'un pessimisme intransigeant, rédempteur à force de solidité. Étant le fils et le petit-fils de gens qui ont survécu à une immense catastrophe, j'étais voué à être dégrisé dès ma naissance. « Dessaoûlé sur place », comme disent les Centrafricains lorsque quelqu'un vomit son trop-plein d'alcool. Je suis né *après* la catastrophe, vacciné contre toute utopie.

AR : Déjà survivant.

SZ : Exactement. « Survivant » est un grand mot, mais enfin je suis d'après la catastrophe. L'idée de désastres à venir ne me surprend pas. Ça ne m'indigne pas que l'être humain soit en soi déplorable, que le destin de l'humanité soit catastrophique. Je ne me suis jamais attendu à mieux, tu comprends. C'est pour ça que j'y ai consacré une petite place dans mon *De Gaulle*. Les récits de guerre de ma grand-mère sont ma vraie vision du monde. Voilà des gens qui n'avaient rien demandé à personne, et qu'on décida soudain d'effroyablement martyriser. Toute la société, toute l'époque délègue ses mouchards, ses envieux, ses ratés et

ses flics pour venir te brutaliser, avec bien entendu la mort au bout. Dans de telles conditions, tu as un intérêt crucial à être plus malin que ton ennemi – lequel est surpuissant mais pas gigantesquement subtil non plus, ce qui te laisse une petite chance -, sinon c'est la mort. Volonté de vie contre volonté de mort, ça donne un pessimisme anti-nihiliste, comme dans la Bible en somme. Il y a ceux que la Mort cherche, et ceux qui recherchent, aiment, désirent et cultivent la Mort. Ce ne sont jamais les mêmes.

AR : Tu as un regard sévère sur la France, d'ailleurs... Malheureusement sévère mais... juste

Rires.

SZ : Il semblerait, oui.

AR : Tu as vu comment les gens ont réagi dans le Midi à l'attentat contre les *Twin towers* ? En se précipitant toute la nuit sur les pompes à essence !

SZ : Non, je n'ai pas vu ça.

AR : Encore un peu, et on était reparti pour le marché noir !

Rires.

SZ : Tu ne bois pas de vin blanc ? La prochaine fois on prendra du vin rouge. J'ai acheté du vin d'Alsace, tout le monde aime le vin d'Alsace, non ? Je suis navré. Tu veux que je te fasse un thé? Un chocolat? Un café?

AR : Je veux bien un café...

SZ : On fait une pause ? Allez !

Changer de corps

SZ : Vas-y. Parle-moi de la mode sado-maso.

AR : Ah, ce qui fait mal ! C'est ça qui marche...!

SZ : Dans les livres, tu veux dire?

AR : Au cinéma, dans les livres... flagellation, autoflagellation... C'est pathologique, non ?

SZ : Alors, comment tu l'expliques?

AR : Ça marche parce que les gens sont comme ça, du moins ceux qui lisent ça sont comme ça (les autres, on ne les entend pas). Forcément, ils apprécient de se retrouver dans la description du malaise et des tourments sempiternels. Je crois que c'est parce que les gens s'emmerdent. Il règne un ennui profond.

SZ : Selon moi, c'est plus que de l'ennui. Je suis d'accord avec toi, il y a un masochisme universel, permanent et généralisé, mais c'est davantage que de l'ennui. Moi qui me suis beaucoup ennuyé, je n'ai jamais eu pour autant envie de me faire du piercing ni de me torturer pour me sentir exister. Le malaise tient à une image défectueuse du corps. Les gens voudraient changer de corps. Leur enveloppe charnelle les encombrent, ils tentent de l'aérer à leur manière, en la trouant aux points sensibles, comme on se pince pour être sûr de ne pas rêver. Eux se percent pour être sûr de ne pas se réveiller. Ça permet de comprendre que les fantasmes de clonage et de procréation artificielle fonctionnent si efficacement. Les gens s'imaginent qu'on va leur fabriquer un meilleur corps que celui dont ils ont hérités, minablement engendré par papa et

maman, précédé par une histoire familiale souvent misérable qui leur tombe sur la tête dès la naissance.

AR : Pourquoi ils veulent changer de corps ?

SZ : Parce qu'ils sont mal dans leur corps. Parce que la plupart des gens sont encombrés par des histoires qui leur rendent leur corps pénible à vivre. La plupart des gens sont houellebecquiens dans leur manière d'être comme de penser. Houellebecq est un poncif incarné, ce qui explique son succès.

AR : Oui tu as raison, l'ennui ne suffit pas à autant de détestation de soi, mais en même temps... je me demande si les hommes, moi, toi, nous tous, n'avons pas besoin d'une certaine dose de tourments...

SZ : Personnellement, tu en ressens le besoin?

AR : Je ne sais pas si j'en ai besoin, mais j'en ai ma part en tout cas.

SZ : Ah! ce n'est pas pareil!

AR : Il y a différentes façons de se tourmenter, et quand la vie des gens ronronne, ils s'inventent des problèmes. Tu parlais tout à l'heure du peuple juif, de tes grands-parents qui avaient dû se soucier de leur survie... Quand tu dois survivre, tu ne vas pas en plus te prendre la tête avec des problèmes relationnels, existentiels, etc., tous ces problèmes qui par exemple aujourd'hui à Madagascar peuvent paraître insignifiants, même s'ils existent...

SZ : C'est vrai.

AR : Peut-être qu'on s'impose des tourments idiots quand on n'en a pas d'autres, parce qu'on a besoin de sa dose de tourments... J'ai lu un

livre d'un éleveur de chevaux très proche de ses animaux, où il explique que le cheval a besoin d'avoir peur.

SZ : Ah bon?

AR : C'est dans son instinct, il doit se méfier de son environnement, comme tous les herbivores menacés par les fauves. Et cet éleveur a remarqué que même dans un univers sécurisant, le cheval garde ce besoin, il aime se faire peur, ne serait-ce qu'avec une feuille qui tremble sur le chemin... Et lui, l'éleveur, il se sert de ça pour dresser les chevaux : il sait qu'ils ont besoin de sensations fortes, d'émotions...

SZ : Ah oui ? Lui l'interprétait comme *un besoin d'avoir peur*, et non comme une sensibilité aux aguets, même lorsque tout est tranquille?

AR : Non non, il parle d'un besoin psychologique d'avoir peur.

SZ : Comme s'il *aimait* sa peur ?

AR : Voilà. Je connais un peu les chevaux, et je crois qu'il a raison. En tout cas il utilise ce besoin des chevaux pour les faire courir, sauter des haies, etc. J'ai l'impression que les êtres humains ont le même besoin. Peut-être que nous on le comble avec la littérature, mais que d'autres ne trouvent pas de moyen satisfaisant de l'assouvir. Sinon, pourquoi se torturent-ils comme ils le font ? Si ça ne vient pas de là, d'où ça vient ?

SZ : Beaucoup de choses viennent de l'enfance. Pas seulement de l'enfance, d'ailleurs, mais enfin, les gens ont des parents cataclysmiques, des romans familiaux abominables, des névroses extravagantes… Je le constate parmi mes proches, dans ma propre famille. Pourtant, c'est la même éducation, le même cercle social, le même milieu socioculturel.

Mais certaines personnes semblent se complaindre dans leurs propres soucis et ne seront jamais heureuses.

AR : Serait-ce une conséquence de la sophistication de notre société ?

SZ : Je crois aux raisons personnelles qui agissent dans chaque histoire individuelle. Le rapport à sa mère, à son père, je suis freudien de ce point de vue. Ça s'est mal passé, pour une raison ou pour une autre, quelque chose s'est cassé, s'est brisé, à la puberté ou avant, et puis on n'arrive pas à le recoller, c'est tout.

AR : Pourquoi alors serait-ce différent dans les sociétés traditionnelles?

SZ : C'est pris en charge différemment. Voilà un point commun entre la culture juive de ma grand-mère, très superstitieuse, avec les esprits, les *dibbouk*, la puissance de la prière, la pensée magique, quoi, et l'Afrique, où la magie, la sorcellerie, les sorts, les gris-gris sont très présents encore aujourd'hui. C'est la place de la nature qui est différente. Tu es un élément de la nature, et du coup tu possèdes la joie, l'énergie solaire de la nature. Tu dépends aussi davantage de choses naturelles que dans une culture factice qui ne vise qu'à te scléroser, et qui n'est d'ailleurs pas la vraie culture. La vraie culture, c'est l'art. Or l'art est beaucoup plus proche de la nature, aussi raffiné soit-il, que toutes les théories intellectuelles, les abstractions mathématiques, la technologie occidentale, laquelle est, au fond, d'une puérilité absolue, même si elle requiert d'énormes efforts d'abstraction.

AR : La joie de vivre ne garantit pas contre la névrose ni contre les autres problèmes psychiques, quel que soit le nom qu'on leur donne, possession ou autre... Et les mathématiques font partie de la nature...

SZ : Mais pas la civilisation construite sur la technique, les mathématiques et la physique, fondée sur leurs résultats.

AR : Je veux dire que les mathématiques et la physique font partie de la nature dans le sens qu'elles fondent ses lois. Ceci dit, il est vrai qu'on devient de plus en plus fragile, de plus en plus sensible aux agressions de toutes sortes. Physiquement et psychologiquement. Par exemple le concept de harcèlement sexuel n'existait pas avant...

SZ : Les gens pleurnichent beaucoup.

AR : On est traumatisé par des choses qui, avant, ne traumatisaient pas tant que ça... On est environné d'images de violence, mais on la supporte très mal...

SZ : Beaucoup d'habitudes qui fragilisent le corps viennent des Etats-Unis, où la puérilité de la technique est à son comble.

AR : Oui, c'est ça, on déréalise le monde...

SZ : Il y a aussi la manière dont la société se représente elle-même à travers les images auxquelles elle se shoote en permanence. On est vraiment anesthésiés et drogués d'images. Une image, autant dire une abstraction purement frigide, substantiellement froide. On regarde la télé, on va au cinéma, on ne voit plus le monde qu'à travers cette vitre qui nous dissocie de toute sensation.

AR : Une fenêtre, c'est aussi le terme pour l'ordinateur. Mais avant d'être des fenêtres, ce sont des écrans. L'écran c'est un support pour l'image, mais c'est aussi ce qui fait écran, ce qui sépare.

SZ : Plus aucune sensation, anesthésie généralisée qui rend dès lors les gens très sensibles à la moindre incursion dans leur corps. À la moindre écorchure de leur enveloppe, ils sont en manque de léthargie, comme un drogué est en manque de dope. C'est donc un mélange d'ultra-sensiblerie et de non-sensualité absolue. Le sadisme, les échanges de domination et de servitude à tous les niveaux de la société, le masochisme, avec le *piercing*, etc., viennent de là. Les gens se maltraitent eux-mêmes, et se maltraitent les uns les autres, précisément parce qu'ils sont sous anesthésie. La prééminence de l'image dans la société contemporaine est intensément responsable de cet état de choses, de la manière dont les gens fonctionnent désormais, de leurs frigidités multiples. D'ailleurs on le sent sur soi. La télé agit comme un analgésique, tu sens nettement que quelque chose t'endors.

AR : Sauf que quand on dort, on rêve. Devant la télé, on glisse plutôt vers un état de stupeur. Scotché dans le canapé, au point d'avoir du mal à se lever pour aller dormir. L'image nous paralyse et nous procure l'oubli, c'est ce repos-là qu'on cherche. Mais la descente est dure...

SZ : C'est une drogue, hein ? L'ordinateur aussi d'ailleurs.

AR : Beaucoup de jeunes remplacent la télé par l'ordinateur, les jeux en réseaux... Ça comble le vide...

SZ : C'est anxiolytique, ça annihile l'angoisse.

AR : Ça annule le temps...

SZ : Alors imagine, toute une civilisation fondée là-dessus !

AR : Je n'ai rien contre les drogues en général, on en a bien besoin, mais encore faut-il savoir s'en servir, et surtout avoir conscience qu'on est drogué. Quand tu es ivre, tu sais que c'est parce que tu as trop bu, et normalement tu sais aussi que tu ferais mieux de ne pas prendre le volant dans cet état. La seule fois où j'ai pris du LSD, c'était une trop forte dose pour moi, et à moment donné je ne me souvenais plus que je l'avais pris, j'étais dans un état insensé sans savoir pourquoi, et ça, c'était terrifiant. Ensuite je n'ai même plus su qui j'étais, non seulement j'avais perdu mon nom, mais je ne savais plus que j'étais une fille, pas même que j'appartenais à l'espèce humaine. Je me trouvais dans la nature, sur une presqu'île, mais je ne percevais qu'un monde extrêmement étrange autour de moi, et moi je n'étais plus qu'un point, c'est-à-dire qu'en fait je n'existais plus, je n'étais plus qu'un point d'exclamation, un point de stupeur, j'étais assaillie d'hallucinations dénuées de sens. C'était une expérience très intéressante et je ne regrette pas de l'avoir vécue, bien que j'y aie sans doute laissé quelques neurones, et qu'elle m'ait guérie de l'envie de recommencer... Je ne le ferais plus, même pas pour retrouver les bons moments... Se droguer passe pour un acte de fuite, donc de lâcheté, mais il faut aussi du courage pour accepter d'abandonner sa raison... J'ai réappris à le faire sans substance chimique, c'est quand même mieux... Je te raconte tout ça par rapport à la drogue que représente la télé - et c'en est bien une, avec phénomènes d'accoutumance, de dépendance, de manque... Dans

certains foyers, et spécialement aux Etats-Unis, la télé est allumée quasiment vingt-quatre heures sur vingt-quatre, c'est devenu un réflexe, un automatisme de l'allumer dès qu'on rentre chez soi, comme s'il fallait absolument ce bruit-là et ce mouvement-là pour combler le vide sidéral que serait le réel, sinon. Je ne suis pas en train de condamner la télé, je la regarde presque tous les soirs et j'y vois parfois des choses intéressantes (j'ai quand même vécu de nombreuses années sans télé, à plusieurs reprises). Mais je crois que c'est très important de savoir qu'elle fonctionne comme une drogue - sans parler des effets dévastateurs qu'elle peut avoir sur ceux qui la font, ceux qui « passent dans le poste ». Il faudrait que chaque téléspectateur sache analyser ça, afin de savoir où il en est dans sa vie, s'il n'est pas en train de se laisser bouffer par l'engourdissement quotidien, s'il vit vraiment sa vie, et si, à l'heure de sa mort il pourra se dire qu'il a vraiment tout fait pour la vivre, au lieu de se terrer dans un refuge, ou d'un refuge à l'autre, en attendant qu'elle passe...

SZ : Et c'est du vide, il n'y a rien, il ne se passe rien… De la bêtise pure. Les gens sont biberonnés à ça. On le constate aussi chez les enfants, aujourd'hui, on le voit, ça les assomme complètement.

AR : C'est le problème de la gueule de bois. J'ai vu ça avec l'un de mes enfants, à qui j'ai dû apprendre à contrôler sa « descente ». Quand il éteignait la télé, après l'avoir regardée pendant une ou deux heures, on le sentait désemparé, il ne savait plus comment reprendre pied sur terre, il devenait agité, parfois même agressif, et alors que dans son état normal il est adorable, extrêmement souriant et créatif, là, après

la télé, il fallait qu'il embête tout le monde pour se sentir exister... On peut en tirer les enseignements qu'on voudra... La télé n'est sans doute pas responsable de la délinquance, mais enfin si on offrait aux jeunes une réalité plus attrayante que les stupéfiants de toute sorte...

SZ : Les gens sont abreuvés de télé, ils n'imaginent même pas qu'il y ait autre chose, radicalement, que le discours télévisuel. Il ne leur vient pas à l'esprit, si on peut parler d'« esprit », que la télé puisse leur mentir. Je me souviens d'une discussion avec un de mes frères, qui s'étonnait que j'ose soupçonner les médias de raconter des conneries. J'étais effaré de découvrir la régression des esprits soi-disant lucides depuis 1968, où le premier étudiant venu savait que *la police vous parle à la télé* ! Il existe des êtres humains qui croient sincèrement que les médias leur servent la vérité quotidienne sur l'état du monde. Ils pensent candidement que ce n'est pas de la propagande idéologique machinale, du mensonge, de la désinformation, ou de la cécité, simplement, car il ne s'agit pas seulement d'une volonté de mensonge. C'est ça qui me renverse, moi, qu'on puisse imaginer lire entendre ou voir la vérité dans les médias, dans les journaux, à la radio, à la télévision !

AR : Parole d'Evangile... Et c'est fou comme ça marche, même pour des trucs grossiers, genre le nuage de Tchernobyl qui s'arrête aux frontières françaises... Puis la guerre du Golfe. Et c'est tout le temps comme ça...

SZ : C'est sidérant de constater qu'on peut tout prendre au premier degré. Tout le monde prend tout au premier degré. Sans aucune distance vis-à-vis du discours ambiant, lequel travaille intensément

chaque minute à abolir davantage la possibilité de cette distance. Or, on en revient toujours là, cette distance, je l'ai acquise par ma solitude, mon travail littéraire. Mais tout le monde n'est pas dans cet état-là, et même personne ne l'est ! Ça les angoisse, d'ailleurs, l'idée qu'on puisse disposer d'une telle distance. Parce que ça signifie qu'une coulisse des choses existe derrière le décor. C'est comme cela que se termine *Invitation au supplice* de Nabokov : il suffit de prendre la décision de traverser le décor, et toute l'illusion s'écroule…

Nudité

SZ : Tu veux qu'on change de sujet? Qu'on prenne un thème plus rigolo? On peut parler de sexe, pour faire plaisir à Maren Sell.

Rires.

AR : Ah oui, ça fait toujours plaisir aux éditeurs...

SZ : De quoi est-ce qu'elle souhaitait qu'on parle aussi, Maren? De la différence entre hommes et femmes ?

AR : LES différences... A part celles qui se voient à l'oeil nu...

SZ : Quand tout ce qu'on est en train de dire maintenant sera transformé en phrases écrites, la photo de couverture sera faite, on peut donc en parler dès maintenant. Pourquoi ça t'a tout de suite amusée, l'idée de poser nus sur une couverture?

AR : Ça ne m'a pas amusé, ça m'a plu.

Rires.

SZ : Pourquoi?

AR : Parce que... je suis complètement exhibitionniste... (*Rires.*) Non, je plaisante... En fait, c'est presque une revendication... J'aime bien être nue. J'adore ça, même.

SZ : Est-ce que par exemple tu fais du nudisme, ou tu te promènes souvent nue?

AR : Pas spécialement, mais c'est un plaisir... C'est physique. Nu, en grec, ça se dit *gymnos*. J'aime la gymnastique et la danse, à voir et à pratiquer. La beauté des corps m'émeut profondément, même quand ils ne sont pas beaux. Et puis, c'est plus que physique. Ce n'est pas pour rien que j'ai choisi comme titre d'un livre *Nus devant les fantômes,* l'expression employée par Kafka dans une lettre à Milena. La nudité, c'est à la fois la transparence et le mystère, la présence et la fragilité... Comme j'ai habité longtemps dans le Sud-ouest, au bord de l'Atlantique, j'ai souvent eu l'occasion de passer des journées entières à poil sur la plage, et c'est super. Ce n'est pas complètement déconnecté de la sexualité, mais pas plus que le fait d'être habillé...

SZ : Nue en présence d'autres personnes?

AR : Oui oui, il y a là-bas un tas de plages où l'on peut être tranquille... Et puis pendant des années j'ai loué une maison avec des amis au bord d'un lac des Landes, et on était tous nus toute la journée, entre le sable, l'eau et la forêt...

SZ : Tout le monde était tout le temps nu !

AR : Quand il faisait beau, oui. Sauf certains enfants, qui à un certain âge deviennent pudiques. Quand ils se rendent compte qu'ils sont nus, alors que la société dit que leur sexe est tabou. Les enfants ne sont

pas seulement des poètes pleins d'énergie, ils sont aussi très conformistes.

SZ : C'était une vraie communauté, une sorte de phalanstère de nudistes, alors?

AR : A la rigueur je préfère le terme naturistes, parce qu'on était dans la nature, et c'était comme ça, il n'y avait pas de règlement, on était bien comme ça et voilà. Il faut savoir que ça n'a rien d'extraordinaire chez moi, sur les plages du Sud-Ouest. C'est très répandu et tout le monde comprend ça, en tout cas ça ne choque personne, pas même les vieux. Il n'y a pas besoin d'avoir sa carte du parti naturiste... Si tu vas sur une plage où tout le monde est en maillot, tu te mets en maillot, sinon c'est comme tu veux, c'est tout... Nous on préférait les plages tranquilles parce qu'on y est tranquille, pas juste pour le bronzage intégral... On était entre amis, et amis d'amis - dont le groupe Noir Désir, dont je suis fan depuis le début... Des gens qui aimaient les plaisirs de la nature. Qui faisaient aussi de la montagne, par exemple. A Paris, on comprend mal ça. Mais chez moi, dans le Sud-Ouest, on est très proches de la nature. On a l'immense forêt des Landes, et puis les plages sans fin de l'Atlantique, les Pyrénées et leur versant espagnol encore plus désert et impressionnant... Tu n'imagines pas comme je raffole de toute cette nature, l'océan, les pins, la montagne... Combien j'ai besoin de ressentir la force de tous ces éléments... Ce qu'il me faut c'est ça, une vraie nature sauvage, pas domestiquée à l'usage des touristes comme dans les Alpes ou le Midi. Et là, dans ce coin de paradis, on faisait de la planche à voile nus, du canoë

nus... Je lisais et j'écrivais sur la plage, nue... Le bonheur... Pas même une feuille de vigne...

SZ : Est-ce que ça exacerbe les désirs sexuels des uns envers les autres? Ça ne les éteint pas plutôt?

AR : C'est à peu près comme sur une plage en maillot de bains, on a regard un peu éteint, en tout cas discret, sur les corps... Ce n'est pas le même code que dans la rue ou ailleurs... Sur une plage naturiste, on ne se regarde pas non plus comme on se regarderait dans un autre contexte, dans l'intimité par exemple.

SZ : Donc ça racornit quand même le désir...

AR : Ça ne l'éteint pas non plus. Au final, c'est bien connu, les plaisirs de la plage sont propices aux plaisirs de l'amour... Quand un couple avait envie de faire l'amour, il trouvait un coin tranquille, et voilà... De toute façon pour moi ce n'est pas un problème, que ça soit plus ou moins sexuel. C'est comme si tu me demandais « mais est-ce que d'être au grand air comme ça toute la journée ça donne plus faim ou ça coupe l'appétit ? » Je ne compte pas les calories, je mange à ma faim, c'est tout. Et j'adore ça, être nue dans la nature. On est bien. Les gens qui connaissent ça le savent, mais beaucoup de gens ne le comprennent pas. Ils n'arrivent pas à croire que ce n'est pas sexuel, un peu bizarre... Pourtant on est né nu. Et c'est une richesse qu'on perd tout de suite. A peine né, on nous habille, et ça y est, c'est fini, on ne sera plus jamais nu de la vie, sauf exception.

SZ : Pour moi, c'est différent. Je suis assez exhibitionniste dans la vie privée, mais avec un côté sexuel immédiat : ainsi ça ne m'intéresse

pas de me montrer à poil devant d'autres hommes. Il y a toujours une sorte de parade de séduction si je me montre nu devant une femme. Le côté sexuel et érotique est très présent, sinon je suis assez pudique. C'est intérieurement que je suis pudique. Je dévoile rarement mes sentiments.

AR : Le problème c'est que quand on dit exhibitionniste, ça induit tout de suite une perversion. C'est quand même le monde à l'envers. On voit bien que la religion est passée par là. Le fait d'aimer se trouver dans l'état le plus naturel passe automatiquement pour une perversion ! Mais la perversion, c'est de s'habiller ! Est-ce qu'une lionne aimerait être engoncée dans un tailleur ? Eh bien moi, c'est pareil. En tant qu'être de culture, je m'habille et j'aime bien ça, mais en tant qu'animal je ne me sens libérée que lorsque mon corps respire complètement. La nuit, même si je suis toute seule, je dors nue. Je ne me sens pas perverse sur ce coup-là. Je me sens juste. Voilà, c'est ça, pour moi être nue c'est être juste.

SZ : Ça m'amuse de nous montrer à poil en couverture de notre livre, je le prends comme un éclat de rire à la face des exhibitions frigides. La démonstration du fait d'être bien dans sa peau. J'aime cette expression : « Etre bien dans sa peau ». On dit aussi « nu comme un ver », c'est « nu comme le vrai » qu'il faudrait dire ! Ou « nu comme un vers », « nu comme un verset » ! Enfin, il y a quand même une très très très légère velléité de provocation. Pourtant, ce n'est pas un acte particulièrement subversif de se faire photographier nu. Bien que cela

n'ait jamais été fait, je crois. Deux écrivains, de véritables écrivains, qui se montrent nus sur la couverture de leur livre.

AR : On montre des corps, mais normalisés. Moi je veux bien me montrer nue, même si j'ai quarante-cinq ans, j'ai eu et allaité quatre enfants, je ne suis ni liftée ni liposucée, je n'ai pas d'implants mammaires, etc., et de plus je suis petite et je n'ai jamais été une beauté fatale... tant pis quoi, c'est comme ça ! Ça ne m'empêche pas de bien aimer mon corps, et de bien le faire aimer...

SZ : On parle tellement de sexe dans les textes, et il y a une telle souffrance, un tel masochisme qui suinte des corps des gens qui écrivent cela, que là, nous qui revenons sans cesse à la joie de vivre, nous allons le démontrer *de visu*, en quelque sorte. Parce que ça se voit tout de suite, sur une photo, l'énergie que dégage, ou pas, un corps. C'est marrant parce que tu fonctionnes en femme et moi en homme. Pour toi, vraiment, tu vas te montrer nue. Alors que pour moi, l'idée du clin d'œil prédomine. Ce ne sera pas vraiment moi que je montrerai. Je me montre nu quand je suis seul avec quelqu'un, et lorsque le désir est présent. Là, vraiment, la nudité a son incandescence intéressante. C'est pour ça que je ne suis pas tellement pour le naturisme. L'idée de la photo me plaît parce que ça me fait rire. Alors que toi, vraiment…

AR : Moi c'est plus sérieux, oui...

SZ : Tu es plus dans la sincérité de la chose.

AR : Oui, ça me semble important... je n'ai pas envie de faire n'importe quelle photo, d'exposer la nudité dans n'importe quel contexte...

SZ : Alors qu'est-ce que tu as envie de faire?

AR : Peut-être montrer le caractère sauvage de la nudité...

SZ : Qu'est-ce que tu imagines ? Là, au moment où on en parle, il faut préciser qu'on ne l'a pas encore faite, cette photo. On n'a pas encore rencontré le photographe. Donc, qu'est-ce que tu imagines, lorsque tu vois le livre fait?

AR : J'imagine faire une photo en ville, pour confronter nudité et civilisation... le choc des deux...

SZ : Où, par exemple? Sur un trottoir? Dans une rue, devant des voitures qui passent? Ou à la terrasse d'un café?

AR : Qu'il y ait des gens, au fond, peu importe, mais j'aimerais qu'on reconnaisse l'environnement que l'homme a créé lui-même (par opposition à la nature).

SZ : À Paris?

AR : Un cadre urbain, des immeubles, un métro aérien, je ne sais pas...

SZ : Le *Flore*, ce ne serait pas mal. Nus et snobs !

AR : Oui.

SZ : Et nous deux nus entourés de personnes habillées ? Ce ne sera pas, par exemple, dans une rue déserte ? Ou au contraire, est-ce qu'il faut que ce soit dans une rue déserte?

AR : Les gens, je m'en fous un peu...

SZ : Dans la ville. Nus dans la ville.

AR : Si le cadre est humain, ça suffit...

SZ : À la Défense. Sous la Grande Arche. (*Rires*.) Nus sous la Grande Arche!

AR : Parce qu'écrire c'est un acte à la fois très civilisé et très sauvage...

SZ : Il faut qu'elle soit en couleurs, c'est mieux qu'elle soit en couleurs, non ? Pour donner l'idée de la chair. Ça habille trop, justement, le noir et blanc. Ça fait smoking. Je pense que Maren préférerait le noir et blanc. Qu'est-ce que tu en penses? Moi j'aime bien qu'on voie vraiment la chair, la couleur de la chair. Je préfère la couleur au noir et blanc d'une manière générale.

AR : J'aime bien le noir et blanc... la couleur aussi... je suppose que le photographe fera des deux, de toute façon...

SZ : À nous de décider. C'est toi et moi qui choisissons.

AR : Je préfère choisir d'après le résultat, pas d'après mes prévisions.

SZ : Il y a un côté gag et provocation qui me plaît, mais aussi, comme dans l'écriture, le fait d'être sans artifice. Je peux me montrer nu de la même manière que je parle sincèrement de moi dans mes livres. Et ce n'est pas une pose. Il y a tellement de malentendus sur ce que je peux être par rapport à ce que j'écris que je me dis voilà, c'est pareil, c'est du même ordre. Le corps, il est là. On en revient à ce qu'on disait. Mon corps est là, je ne vais pas le cacher ni le changer.

AR : Oui... c'est ça, le choc entre quelque chose de très civilisé et quelque chose de sauvage...

SZ : Je nous imagine en train de rigoler sur la photo, tellement ça me fait rire, cette idée. Qui l'a eue, cette idée, au départ? C'est Maren?

AR : Tu avais dit en plaisantant posons en maillot de bains devant le Flore, et j'ai dit oh non c'est nul, c'est mieux tout nu...

SZ : Ah! c'est toi qui l'as eue, alors? (*Rires*.) Ah! oui, c'est vraiment une bonne idée. C'est toi qui l'a eue cette belle idée. Moi ça me fait rire. Le rire de la nudité. La nudité comme éclat de rire. En revanche, je n'aimerais pas tellement baiser en public. Ce n'est pas mon truc. J'aurais pu le faire, j'ai été dans les fameuses boîtes d'échangistes dont tout le milieu parle… Ça ne donne aucune envie.

AR : Ah moi non plus. J'aime bien faire l'amour dehors, ou dans la nature, mais cachée... Où est-ce que j'ai lu ça ? C'est toi qui le dis, peut-être? Les grandes sensuelles sont souvent pudiques, quelque chose comme ça...

SZ : C'est moi qui ai écrit ça, tu es sûre?

AR : Je ne sais plus...

SZ : Je ne me souviens pas. Je crois pourtant que c'est vrai. Peut-être dans *Autour du désir*, ou dans *Mes Moires*, oui voilà : *Paradoxe : Les femmes timides sont les plus vicieuses. Une certaine pudeur est propice au vrai vice, comme au bonheur.* L'exhibitionnisme spectaculaire est issu de la frigidité. Montrons tout puisqu'on ne ressent rien.

AR : C'est un truc protestant, on vit derrière des baies vitrées, rien n'est à cacher, tout est propre...

SZ : Exactement.

Enfin du sexe !

AR : Il y a aussi des gens qui aiment les activités de groupe, quelles qu'elles soient... Je comprends ce qu'on peut chercher dans les partouzes, je ne dirais pas que c'est nul parce que je ne pratique pas, mais ces boîtes échangistes... pour moi c'est comme de partir en vacances au Club Med, ou en voyage organisé... On est réduit à l'état de bétail, c'est une insulte à l'aventure, à la liberté et à l'imagination. Je veux bien être un animal, mais sauvage. On peut trouver de la sauvagerie douce, ardente et délicieuse dans des choses très simples, comme par exemple faire l'amour dans l'obscurité totale...

SZ : Concernant ma propre expérience des caresses, du désir, je préfère aussi la pénombre. Tu te concentres sur ce que capte ta peau.

AR : Ça ne peut pas arriver tout le temps, mais quelquefois, dans la nuit noire, on dort, et puis l'amour vient tout seul, comme une bête qui se faufile dans le lit, tu ne vois rien, et à la limite, même si c'est toujours avec le même partenaire, tu ne sais même pas avec qui ça se passe....

SZ : Je peux aussi faire l'amour en pleine lumière, mais… D'ailleurs, maintenant que j'y pense, les expériences sexuelles les plus intenses que j'ai connues, dans le souvenir, c'est toujours quand c'était imprévu. Ça ne veut pas dire que le reste du temps, c'était moins bon. Ce n'est pas une question d'être bon. Mais cet imprévu-là participe pour moi de l'obscurité que tu évoques. Ça n'arrive pas souvent, ça n'arrive pas tous les jours, mais parfois, tu es dans une situation où tu finis par

faire l'amour alors que tu n'avais aucunement prévu de le faire. En général, c'est avec une inconnue, et ça laisse des souvenirs d'une intensité extraordinaire. Pour moi, l'obscurité est du même ordre que l'imprévisible. Obscurité et imprévisibilité. L'obscurité réinjecte du temps dans l'étendue. C'est le contraire du fantasme scénarisé.

AR : Oui... si tu n'allumes pas ça reste dans le noir absolu, tu y vas à tâtons, tu es encore dans le sommeil... le chaos originel... c'est comme un rêve, un rêve du corps...

SZ : Oui, oui. Ça arrive assez rarement aussi, d'être complètement dans le noir. Là, ce que tu racontes, c'est autre chose, dans le demi-sommeil, la nuit, un désir subit.

AR : Quand on rêve les yeux bougent sous les paupières... Là c'est le corps qui rêve et qui rampe, cherche, s'agite... Les mains, la bouche, le sexe... Ils ne t'appartiennent plus, ils s'appartiennent, ta tête est encore embrumée et eux ils vont tout seuls là où leur désir leur dit d'aller, font ce qu'il leur dit de faire, c'est le milieu de la nuit et rien d'autre n'existe, dans ce trou du temps ça se cherche, ça s'agglomère, ça jouit, ces deux corps sont en train de rejouer la grande scène primitive, celle du début de la vie, du début des temps...

SZ : On plane dans sa somnolence. Le lendemain matin tu te demandes si tu n'as pas rêvé que tu baisais, alors que tu as vraiment baisé. C'est assez rare, surtout chez les couples qui ont l'habitude d'être ensemble.

AR : Ça dépend... (*Rires.*)... Olivier et moi on est ensemble depuis plus de dix ans, mais on n'est pas blasés... On a toujours une

véritable passion physique l'un pour l'autre. Une passion qui s'exprime parfois plusieurs fois par jour... Le plus souvent on travaille tous les deux à la maison, ça encourage les rapprochements... Et même quand on croit avoir tout fait, il se produit encore des choses inédites, de temps en temps on découvre une nouvelle merveille, dont on ne soupçonnait même pas la possibilité... L'amour c'est un filon inépuisable...

SZ : En parlant de vieux couples, tu veux encore un peu de café?

Rires.

AR : Non merci.

SZ : J'ai toujours été sensible à ça. L'idée qu'il faut écouter son corps en faisant l'amour. C'est à la fois très intellectuel et très charnel. J'essaie de goûter et de comprendre mes sensations. Je ne suis pas du tout blasé de baiser. J'adore ça. C'est assez rare, les gens qui aiment bien baiser.

AR : Il suffit de les regarder pour s'en apercevoir...

SZ : « Baiser », le mot ne correspond pas, d'ailleurs. « Faire l'amour » va mieux, puisque c'est un acte.

AR : Au fond, on considère souvent l'amour comme un truc qu'il faut faire parce que malgré tout le corps le réclame, et puis l'environnement le réclame, mais c'est à contre-coeur...

SZ : Oui.

AR : Ils ont envie de baiser, mais c'est autre chose que de faire l'amour.

SZ : Parle-moi des hommes, du continent Hommes. Je ne peux parler que des femmes, de l'expérience que j'ai des femmes. Et en

général, j'ai connu peu de femmes qui aimaient vraiment faire l'amour. Parle-moi des hommes, je ne connais que moi comme homme.

AR : Les hommes qui aiment vraiment l'amour ne sont pas non plus la majorité. Tous les hommes veulent baiser, ce qui n'est pas forcément le cas des femmes... mais je ne veux pas faire de généralités... Les hommes ont très envie disons de coïter, mais aimer faire l'amour, être sensuel, y penser... Ça se trouve quand même...

Rires.

SZ : Heureusement. Mais c'est plus rare.

AR : Je n'ai pas fait de statistiques (*Rires.*)... Et puis c'est difficile de faire des généralités parce qu'on va aussi vers des gens avec lesquels on s'entend bien, donc... ils ne sont pas forcément représentatifs... Si j'essaie de me souvenir des hommes que j'ai rencontrés et que je n'ai pas connus très longtemps, c'est justement parce qu'ils n'étaient pas très... Ils avaient l'air de faire ça pour l'hygiène, quoi. Je veux dire sans vraiment s'impliquer. Une sorte de cuisine internationale. Qui reste fade. Je suis restée avec des hommes avec lesquels c'était vraiment un jeu, et qui pouvait durer longtemps... Quand je dis durer longtemps je ne parle pas forcément de l'acte en lui-même, mais de la durée de la relation. C'est-à-dire d'une façon de faire l'amour dont on ne se lasse pas, qu'on aime... Qu'on creuse... Je ne crois pas que les hommes soient plus doués que les femmes pour faire l'amour. Le désir est peut-être plus présent chez eux, mais après... la sensualité... Ils se laissent peut-être plus facilement convaincre d'apprendre, par contre...

SZ : Oui.

AR : C'est souvent difficile parce qu'on a une histoire trop lourde, les hommes et les femmes... et spécialement les femmes...

SZ : Il ne faut pas généraliser, tu as raison. Avec les femmes c'est compliqué. Des femmes qui, au moment où elles font l'amour, le font uniquement pour le plaisir de faire l'amour, sans se poser de questions sur ce que va devenir le couple en cours, un rapport sexuel qui n'est pas encombré par des tas de choses névrotiques et fantasmagoriques, aussi bien dans un couple permanent qu'éphémère, c'est assez rare. Au fond il y a peu de femmes qui aiment ce dont tu es en train de me parler, qui goûtent ce plaisir-là, la joie de faire l'amour gratuitement, sans se poser de questions. C'est vraiment *nos* corps qui parlent. Les caresses, le plaisir de la caresse. Ça semble si évident, le plaisir de se caresser, et pourtant il existe toujours des arrière-pensées chez les unes et chez les autres.

AR : On a si longtemps dit aux hommes que la femme était là pour qu'ils puissent assouvir leurs désirs... Et aux femmes qu'elles ne devaient avoir ni désir ni plaisir... C'est politique... Tu sais ce que dit mon ami l'écrivain haïtien Dany Laferrière, dont le premier roman s'intitulait *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer ?* Il décrit l'échelle des rôles sexuels : tout en haut se trouve l'homme blanc. Puis on descend les degrés. La femme blanche fait jouir l'homme blanc, l'homme noir fait jouir la femme blanche, la femme noire fait jouir l'homme noir. On peut sauter des barreaux, c'est-à-dire que tous les autres peuvent faire jouir l'homme blanc, mais de toute façon il reste le premier, donc il est dispensé de faire jouir quiconque, et la femme noire

reste la dernière, donc personne n'est obligé de la faire jouir. Je sais que dans ta vie privée tu ne conçois pas du tout les choses de cette façon, mais politiquement c'est encore très vrai, et Dany sait de quoi il parle... Même si ça évolue et s'il y a des « Noirs » et des « Noires » qui n'ont pas la peau sombre, comme ces filles qu'on va acheter en Europe de l'Est pour les prostituer ou même les épouser... (Ça me rappelle un article que Milena Jesenska a écrit en 38, et où elle accuse l'Europe d'avoir maintenant ses Nègres blancs, c'est-à-dire tous les émigrés juifs, socialistes, etc, qui ont fui le nazisme, et qu'elle traite de façon indigne...) J'en ai discuté avec Stomy Bugsy, qui s'est surnommé le « gangster d'amour », comme d'autres rappers qui ont compris que le meilleur moyen pour eux de se faire une place était de jouer les objets sexuels, ou bien de brandir leur haine et leur violence. Lui-même considère son statut aux yeux des Blancs comme comparable à celui des femmes. Il est là dans le rôle du Black qui promet aux Blanches de les faire jouir, comme Doc Gynéco. Même si on voit des Noires dans leurs clips, en fait ils sont invités à la télé par des Blancs, pour venir faire fantasmer un public majoritairement blanc... Où de temps en temps ils glissent qu'en ce moment ce qui les fait « kifer » c'est comme par hasard la bourge un peu mûre... (c'est-à-dire celle qui est juste au-dessus d'eux sur l'échelle). Heureusement ils sont plus intelligents et plus doués que ceux à qui ils se vendent, et ils continueront à évoluer pendant que les autres ranciront sur place... Pour en revenir à l'échelle de Dany, on peut dire qu'en tant que femme blanche je ne suis pas trop mal placée, mais quand même moins bien que toi...

Rires.

SZ : Tu le ressens comme ça, dans ta propre histoire?

AR : Je ressens par exemple que si tu avais écrit *Le Boucher* à ma place, tu aurais sans doute suscité moins de curiosité, n'étant pas du point de vue des marchands un morceau de chair fraîche aussi excitant à jeter en pâture aux consommateurs, mais on t'aurait pris au sérieux, et on aurait accepté que tu développes ton oeuvre dans le sens que tu voulais... Ce qui n'a pas été du tout le cas pour moi. C'est Sollers qui le premier m'a clairement résumé la situation : « Ils veulent vous oublier comme on veut oublier une fille de passage... » Voilà, j'avais enfreint l'interdit du plaisir. Non seulement j'avais donné du plaisir, comme les femmes de mauvaise vie, mais de plus, circonstance très aggravante, j'en avais ressenti sans demander l'autorisation à personne, ni en copinant avec le milieu littéraire auquel j'étais complètement étrangère, venant de ma province, ni en me conformant aux poncifs du genre, ni en me justifiant par un quelconque discours intellectuel, ni en prenant la pose, ni en m'insérant dans un courant ou en me réclamant d'une avant-garde, d'un mouvement, d'une mode ou que sais-je encore. J'avais pris et donné du plaisir comme ça, toute seule, comme ça m'était venu, comme une fleur pousse au bord de l'autoroute, et ça, quand ça arrive, on ne le pardonne pas tout à fait à un homme, et pas du tout à une femme. Alors oui, cet interdit, je sais très bien qu'il existe. Et moi personnellement, dans mon corps de femme, je l'ai senti jusqu'à ma mère, la génération de ma mère... Et dès mon enfance, j'ai su que pour moi, ce serait différent...

SZ : En général, c'est vrai que les femmes - j'ai des exemples assez précis en tête -, les femmes les plus sensuelles le sont depuis leur enfance.

AR : Je n'ai eu aucune expérience sexuelle dans mon enfance, je n'avais aucune idée de ce que c'était vraiment, mais je sentais que j'aimerais ça... Que ça serait merveilleux, même... C'était sans doute aussi une façon de braver d'avance l'interdit. Maintenant le mot d'ordre a changé, il faut jouir à tout prix... L'orgasme est un produit de consommation que toute femme à la mode se doit de posséder. Mais comme on n'en trouve pas en boutique, elles sont désemparées. Il faudrait avoir la force de désobéir à tous ces diktats, de les reconnaître pour ce qu'ils sont : des mensonges, et de chercher en soi sa propre vérité...

SZ : Pourtant les hommes ne sont pas si mieux placés, alors qu'ils n'ont pas vécus tous ces interdits.

AR : Après c'est une question de don, comme pour la musique ou les mathématiques... Les hommes s'interdisent moins le plaisir parce que c'est valorisant d'être viril, d'avoir souvent envie de faire l'amour...

SZ : C'est intéressant ce que tu disais, que les hommes ont surtout envie de tirer leur coup. Mais entre tirer son coup et ressentir le moment de l'acte sexuel comme quelque chose d'intense, c'est très différent.

AR : Voilà.

SZ : C'est tellement agréable. *Il est bon de jouir tendrement d'une femme,* dit Thétis à Achille pour le consoler de la mort de Patrocle. Voilà, Homère a dit la chose mieux et en moins de mots que

tous ses concurrents réunis depuis trente siècles. C'est vraiment la chose la plus agréable au monde, la plus à portée de main. Pourquoi on ne le fait pas plus? Pourquoi on n'y accorde pas plus d'importance?

AR : C'est un talent, un goût qu'on a plus ou moins, tout simplement. Moi je trouve que faire l'amour c'est à chaque fois un chef-d'oeuvre, chaque fois différent. L'orgasme c'est un point d'orgue, et finir par un point d'orgue c'est intervenir sur le cours du temps... C'est littéraire... Ça ouvre une porte vers l'autre côté du temps... Je l'ai écrit dans un poème,

à force de creuser
ton sexe dans mon corps
qui creuse une pensée...

Et c'est comme la poésie, c'est gratuit !

SZ : Oui, voilà, c'est gratuit. On s'emmerde dans la vie pour essayer d'obtenir des choses tellement plus compliquées.

AR : C'est ce qui est gratuit qui est le meilleur dans la vie... lire, chanter, faire l'amour... tout le contraire de ce que nous proposent les marchands... Mais tout le monde n'est pas obligé d'être très sensuel... Et puis chaque corps a ses propres besoins, ses propres désirs...

SZ : Entre assouvir son désir et aimer faire l'amour, tu as raison, c'est très différent. En tout cas, en ce qui me concerne, les expériences les plus agréables que j'ai eues, c'était avec des femmes qui aimaient faire l'amour.

AR : Oui, forcément...

SZ : Qui éprouvaient une sincère curiosité pour le sexe, au sens étymologique du *soin* que l'on prend de quelque chose.

AR : Je dis forcément parce que ça paraît logique, mais quelquefois une femme qui aime faire l'amour, ça fait peur aux hommes...

SZ : Non seulement ça fait peur aux hommes, mais il y a des hommes qui te diront que ce n'est pas ce qu'ils aiment.

AR : Ils préfèrent... une femme avec laquelle ils s'emmerdent mais qui ne les laisse pas tomber... Une mère, quoi.

SZ : Oui, d'ailleurs ceux-là ont le plus de stéréotypes sur le corps des femmes. Comme par hasard. Alors qu'à la rigueur, je pourrais presque distinguer les femmes en fonction de la sensation de leur vagin, au moment où on fait l'amour. Mais avant, bon. J'ai raconté dans *Autour du désir* une expérience avec une femme très laide. Eh bien, au moment où tu fermes les yeux, c'est quasiment la même chose.

Rires.

AR : Oui, c'était très drôle...

SZ : Je l'avais fait par curiosité. Il y a bien un minimum esthétique dont on a besoin pour bander, ou pour s'exciter, mais après tout, je me suis dit, avec un peu de courage je pourrais même me marier avec elle. C'était une femme qui était vraiment très très laide, immonde! Et pourtant, ce n'est pas plus désagréable. Le vagin s'en fout de l'aspect extérieur. Le vagin ignore le reste du corps. Je veux dire la sensation du vagin autour du pénis. Pour un homme, c'est ça. Enfin, pour moi, c'est ça.

AR : Oui, c'est ça...

SZ : Et en même temps, c'est vrai que faire l'amour avec une femme qui est belle extérieurement… C'est bizarre. J'ai connu les deux expériences. Enfin, je n'ai jamais couché avec des femmes très très laides, hormis cette expérimentation-là. J'ai connu des femmes qui n'étaient pas des top-models mais dont la sensualité était intense. C'est le côté narcissique qui aimante vers une belle femme. La plupart des types que j'ai connus, qui se promènent avec une bombe, c'est par pur narcissisme. Souvent d'ailleurs par homosexualité inconsciente, c'est-à-dire qu'ils désirent attirer sur eux, à travers leur femme, le regard des hommes.

AR : C'est aussi une façon de se valoriser. Comme les types qui roulent en bagnoles de luxe... Ceci dit, on peut aussi aimer sincèrement les belles voitures et les belles femmes. Moi j'adore les Jaguar, elles me font un effet carrément sexuel, si j'étais riche j'en aurais une et même plusieurs... Et si j'étais désoeuvrée, en plus, je collectionnerais bien les beaux mecs...

Rires

SZ : Aujourd'hui je couche avec ma Ferrari, demain avec ma Lamborghini! J'ai connu quelqu'un qui était le summum de la frigidité charnelle se rengorgeant de n'avoir été qu'avec des femmes splendides qui attirent tous les regards. Il les décrivait comme cela, inconscient de ce que ça révélait, cette jouissance du regard des autres mâles sur elles avec lui, donc sur lui. Pourtant, ça ne donne pas obligatoirement grand

chose au lit, la bombe des soirées peut se révéler un pétard mouillé dans l'intimité.

AR : Les femmes qui font vraiment bander les hommes ne correspondent pas forcément aux canons en vigueur. Bret Easton Ellis décrit dans ses romans des personnages qui ne se tapent que des top models, pour la galerie évidemment, et ni eux qui sont également des canons, ni ces filles, ne font aucun effort au lit parce qu'ils se considèrent réciproquement comme de tels cadeaux qu'on doit s'en contenter.

SZ : La personnalité compte beaucoup. Il y a une sensualité de la personnalité. Une femme très belle qui me sort des choses révulsantes m'ôte toute envie de faire l'amour avec elle.

AR : Ou qui a un langage ou un accent terrible, par exemple ?

SZ : Ah! non non. Non, je parle vraiment au point de vue du contenu, de ce qu'elle dit. Je ne sais pas, par exemple, des conneries racistes, ou des choses qui révèlent sa cruauté. Même pas bête parce qu'il y a quelque chose de touchant, même de sensuel dans la bêtise. Enfin, la bêtise, c'est idiot de dire ça. Le manque de culture, disons. Non, c'est la méchanceté qui me refroidit. La cruauté. Une femme superbe qui se moquerait d'un mendiant, par exemple… Ce n'est pas une position morale, mais je n'ai plus envie de la baiser, c'est tout. Je me souviens d'une discussion avec un ami de mon frère, il y a très longtemps. Il me racontait que sa petite amie lui avait sorti des trucs antisémites. Je lui demandais: « Tu as encore eu envie de rester avec

elle? » Il m'avait répondu que oui, que du coup, c'était pour la punir. Il la baisait pour la punir d'avoir…

AR : Baiser pour punir... Je sais que c'est une conception assez répandue, mais c'est bizarre, non ? Si la fille le veut, ça me paraît plutôt de l'ordre de la récompense...

SZ : C'était une sorte de vengeance sadique : « Cette salope, je vais la baiser parce qu'elle m'a sorti des injures antisémites. » Je prends cet exemple-là parce qu'à quinze ans j'étais très sensible à ça. Mais la personnalité importe énormément. Et, à l'inverse, certains traits de personnalité d'une femme sont extraordinairement sensuels, indépendamment de son physique. L'attention à la nature. L'attention aux animaux. L'attention aux enfants. Des choses comme ça, tu vois. Une sorte de tendresse dans la personnalité qui va se réverberer en une tiédeur sur l'épiderme, de sorte que la relation sexuelle sera également attendrie. Moins dure, moins froide, moins frigide, quoi.

AR : Je suis très sensible à la beauté des hommes, mais la sensualité n'est pas toujours dans la beauté. Pour moi ce qui est important, c'est de sentir un amour de la vie. Les gens qui aiment la vie sont sensuels. Et les gens méchants manquent justement de cet amour-là.

SZ : Tu le ressens aussi comme ça, quelque chose faisant écho dans le rapport sexuel? Ce que peut dire quelqu'un, ou son ton de voix?

AR : Moi j'aime bien les gens simples. Les hommes... je ne dirais pas idiots, mais... simples, authentiques. Dans Paris, il y a beaucoup d'hommes qui me déplaisent... le genre petit intellectuel imbu de lui-même, faisant de belles phrases... Par exemple j'adore voir Olivier

couper les arbres qui vont nous chauffer tout l'hiver, à la montagne... J'aime bien les gens physiques, voilà.

SZ : Ça, ça détruit le désir, les intellos.

AR : Ah oui, là il n'y a pas de désir. Je dis qu'à Paris il y a beaucoup d'hommes de ce genre parce que tu ne sens pas leur physique, on dirait que leur corps est juste une enveloppe un peu embarrassante, s'ils pouvaient s'en passer ça serait parfait.

SZ : C'est vrai, tu as raison. Enfin, chez beaucoup d'intellos, j'en connais aussi. Ils se pommadent à la verbalité, laquelle d'ailleurs n'est pas littéraire, en général. Ce ne sont pas de vrais écrivains…

AR : Ils sont dans l'anecdote...

SZ : Le fait de briller dans les dîners mondains… Ça, c'est typique des dîners mondains.

AR : Oui, c'est ça, briller...

SZ : Ce sont des pansements de mots pour dissimuler leur corps. Il semblerait qu'il y a des femmes que ça excite, que ça séduit quand même.

AR : Ben oui. Tant mieux. Comme ça ils ne sont pas tout seuls. (*Rires*.) Mais en général ils ont des histoires très compliquées, ces gens-là...

SZ : Ah bon ?

AR : Ah oui, quand ils se mettent à raconter les affres de leurs liaisons... Evidemment moi aussi je connais les difficultés de l'amour, mais si on peut être simple, aller au plus simple, prendre le désir comme il vient, le plaisir comme il est...

SZ : Les corps sont là, je suis tout à fait d'accord. Les corps sont là, tout est à notre disposition pour que ce soit réussi, alors pourquoi s'encombrer d'idéologie, de faux-semblants, de vanité, de névrose? Un homme ça bande, une femme, c'est excité, ça mouille, c'est manifestement fait pour aller ensemble. C'est si agréable. C'est vrai que c'est agréable, l'amour. On se demande par quelle inconcevable débauche d'énergie les gens se gâchent le simple fait que c'est bon de baiser, encombrent leur sexualité avec des considérations extérieures.

Sexualité enfantine

AR : Dès l'enfance on est conditionné... On s'attache quand même à démontrer aux enfants que le plaisir c'est mal... J'ai eu quatre garçons, donc j'ai pu les observer et j'ai essayé de ne pas être castratrice... Mais c'est la règle, en général. Tout petits, les enfants ont des appétits sexuels, et on leur apprend à ne pas exprimer ça. Evidemment il faut leur apprendre à faire la part du public et du privé, mais j'ai souvent vu des petits enfants entre eux, garçons et filles, qui faisaient l'amour à leur façon... D'ailleurs ils disent « faire l'amour ». Ils pouvaient s'enfermer dans une chambre, dans un lit... Tant que ce sont des enfants du même âge, et qu'ils ne le font pas au salon devant tout le monde, je ne vois pas pourquoi j'irais m'en mêler, leur dire d'arrêter, de se rhabiller... Mais la réaction des autres parents en général, c'est ça. Parce qu'on reproduit ce dont on a été victime soi-même.

SZ : T as senti ça dans ton enfance? La censure des parents qui t'entravait…

AR : Je n'en ai pas de souvenir. Mais je n'étais pas une enfant précoce sur ce plan-là. Je jouais tout le temps avec les garçons du voisinage, et je les invitais à venir se bagarrer avec moi sur mon lit... (*Rires*.) C'était ça ma sensualité, en toute innocence... J'adorais ce contact physique, c'était super. (*Rires*.) Et ma mère vraisemblablement n'y voyait pas de mal non plus, puisqu'elle ne m'a jamais interdit de faire ça...

SZ : Ah oui, voilà.

AR : Et toi ?

SZ : Pour moi c'était toujours un peu dissimulé, je me doutais que les adultes ne nous laisseraient pas faire ces trucs-là, « jouer au docteur »… Du coup, il suffisait de trouver un coin isolé, en bas de l'escalier, ou dans le grenier. Je ne me souviens pas avoir jamais été interrompu ni surpris puisqu'on s'appliquait à se cacher. Ce n'est pas plus mal, finalement. Ça me fait penser à ce que tu dis, concernant ce qu'il faut expliquer aux enfants. Le fait que les parents donnent des règles qui invitent les enfants à la pudeur, ça leur permet aussi de mener leur vie dans leur coin. Le secret suit la pudeur, la sensualité suit le secret.

AR : Voilà, il y a un espace privé... C'est important à la fois de ne pas les culpabiliser sur leur sexualité, et de ne pas non plus en faire une affaire triviale et publique. Montrer qu'on ne s'en désintéresse pas, qu'on en parle volontiers, avec sérieux et légèreté, et en même temps

qu'en dernier recours ça ne nous regarde pas, c'est leur intimité, ils doivent la respecter pour préserver leur liberté. Mais la plupart des adultes ne comprennent pas ça.

SZ: Il me semblait évident que mes parents auraient été choqués s'ils avaient surpris mes jeux sexuels…

AR: Soit tu le fais dans ton coin, personne ne le voit et tout va très bien. Soit ils s'en aperçoivent, et ça les choque. Même aujourd'hui. Je l'ai constaté plusieurs fois.

SZ : Il est probable que durant leur propre enfance, on ne les a pas laissés jouir de ça. C'est une jouissance absolue, la sensualité de l'enfance, tu éprouves un pouvoir énorme, une séparation radicale et privilégiée d'avec le monde des adultes.

AR : Ah oui, une puissance, l'affirmation de soi...

SZ : La découverte que ton corps peut t'apporter de tels plaisirs. Je me souviens d'expériences très intenses avec ma cousine germaine. On était à la campagne, mes parents avaient une maison de campagne, nous étions allongés dans l'herbe et on avait découvert un jeu consistant à se caresser délicatement l'épiderme de l'avant-bras. C'était délicieux, vraiment pâmoisif, nos épidermes se hérissaient de plaisir, nos parents ne s'apercevant de rien, à dix mètres de là ; on passait des heures comme ça, chacun son tour à caresser l'autre : « Maintenant à moi, je te l'ai fait cinq minutes. À toi, à moi, à toi, à moi… » C'était un véritable jeu sexuel avec ma cousine, sensuel plutôt. On en a eu d'autres plus tard, des jeux sexuels, avec cette cousine. Le souvenir que j'en ai, c'est la cécité des adultes, qui ne pouvaient deviner à quel point c'était intense

pour nous. Je les trouvais très nigauds de ne pas voir notre stratagème. Ils auraient dû nous l'interdire s'ils s'étaient aperçus à quel point on prenait du bon temps à leur barbe et à leur nez.

AR : C'était bon, oui, oui...

Rires.

SZ : Ça a l'air de t'évoquer des souvenirs précis à toi aussi !

AR : Non, je ne sais pas…

Rires.

SZ : Enfin, l'idée, c'est ça. Les adultes sont des nigauds.

AR : Soit ils ne voient rien, soit ils voient et ils ne le supportent pas. On ne supporte pas le plaisir des autres...

SZ : Comment l'expliques-tu ? Le constat de base, c'est que les gens ne supportent pas le plaisir d'autrui. Même le plaisir physique. Est-ce que toi tu es comme ça?

AR : Non, mais je peux le comprendre. Je me souviens d'avoir dormi une nuit dans un camping, et il y avait des gens à côté qui faisaient l'amour bruyamment, et …

Rires.

SZ : Tu n'étais pas complice?

AR : ... c'est vrai que ça peut être assez horripilant ! (*Rires*.) C'est excitant, et puis il y a de la jalousie... C'est énervant quoi, parce que c'est pas toi... Tu peux t'y mettre aussi, mais tu ne fais que copier... Donc, même si j'ai tendance à trouver amusants les bruits des ébats des voisins, je comprends qu'on puisse se sentir exclu par le plaisir des autres.

La joie d'être

SZ : Moi je me sens assez complice. Complice de mes souvenirs. Lorsque je vois, par exemple, des jeunes, des adolescents en train de se rouler des pelles dans la rue, je me dis qu'ils ont raison. Qu'ils en profitent, puisque moi aussi j'en ai profité. C'était tellement bon. Avoir eu une enfance heureuse compte radicalement. Ça détermine toutes les attitudes dans la vie. Or peu de gens ont eu une enfance heureuse. Moi oui, et je ressens profondément, du coup, l'agressivité jalouse des autres. A tout propos, à toute occasion. Sur des détails. Pas seulement concernant l'argent, ou le confort. J'ai eu une enfance vraiment très heureuse, grâce au ciel… assombrie d'aucun nuage, ce qui m'a préservé de succomber à l'envie. Ma force vient de là, aujourd'hui. Cette énergie dont nous parlions tout à l'heure, elle provient de cette enfance-là, insouciante. Au sens propre du terme. Et en même temps, je suis très sensible à l'agressivité que je déclenche chez les autres, aujourd'hui, en tant qu'adulte. Le simple fait de parler fort, de rire bruyamment. Parfois tu vois les gens se décomposer devant toi… C'était le cas avec Houellebecq, que je connais depuis longtemps, bien avant qu'il ne devienne célèbre. Quand il me voyait arriver dans une pièce, il le formulait à voix haute, il était désarmant de franchise: « Ah non ! pas encore lui! » Rien qu'en m'entendant parler à l'autre bout de la pièce. Combien de fois j'ai entendu ça! « Tu parles trop fort! » « Tu rigoles trop fort! »

AR : Oui c'est tout le temps comme ça. Ce n'est pas mon problème parce que je suis plutôt discrète, mais je vois ça...

SZ : La présence du corps joyeux est insupportable aux autres.

AR : Quand quelqu'un est comme ça très exubérant, d'une part les gens en profitent parce que c'est agréable en société, et d'autre part ils se vengent, ils le lui font payer...

SZ : Exactement. Ils comptent sur ton énergie. Mais ils réagissent par de l'envie, de l'aigreur, de la méchanceté.

AR : Ils se vengent de cette énergie...

SZ : Les gens t'adorent, mais ils ne savent te le témoigner qu'agressivement. Et très vite, tu leur manques, ils ont besoin de te revoir pour se réchauffer agressivement à ton énergie, se nourrir de ton électricité. Depuis mon enfance je connais ça. Sans doute ma solitude est-elle fondée là-dessus. Il y a une répartie de Proust que j'adore, dans sa *Correspondance* : un ami, Gautier-Vignal, veut lui présenter des connaissances, « des gens très intelligents » ; Proust lui répond : *Mais, mon cher Louis, je fabrique moi-même mon électricité*. (*Rires*.) Ça m'a beaucoup plus, ça, l'idée d'une centrale nucléaire portative. J'ai connu, je dois dire, une seule personne comme ça, avec qui je me suis bien entendu par cette commune débauche d'énergie, c'est Nabe. Il a été un très bon copain pendant des années. Maintenant il est fâché, très fâché contre moi à cause de la radiographie que j'ai faite de lui dans mon *De Gaulle*, et il va passer le reste de son existence à tenter de se venger. Mais, quand je l'ai connu, je me suis dit : « Tiens, c'est marrant, je trouve enfin quelqu'un qui a cette énergie en lui, comme moi »…

AR : Ah il est comme ça, lui ?

SZ : Ah oui, beaucoup. Avec d'autres aspects plus contraints de sa personnalité, mais il a un pôle très jovial, exubérant, rapide. Ça va aussi avec la rapidité intellectuelle. Il ne s'agit pas juste d'être un fanfaron, une grande gueule… C'est quelque chose d'enfantin, vraiment. Cette énergie des enfants qu'on retrouve chez peu d'adultes.

AR : C'est aussi une question de personnalité. Même les enfants ne sont pas tous comme ça...

SZ : Oui, c'est vrai. Quand je parle des enfants, je généralise. C'est à ma propre enfance que je pense, ou aux enfants que j'ai pu observer.

AR : Quelque chose que tu gardes de ton enfance...

SZ : Ils sont quand même souvent comme ça. Les enfants aiment bien rire, ils parlent fort. Les parents font tout le temps: chut! chut! dans les lieux publics. Un enfant ne se rend pas compte qu'il parle fort dans un lieu public, il est tout à la joie d'être, la joie d'être lui-même, la joie de pouvoir fabriquer des mots et des phrases. Un enfant qui se tait trop est un enfant éteint. Ce n'est pas seulement du narcissisme. C'est très différent. La joie d'être soi. *La joie d'être*.

AR : C'est devenu tellement suspect que ça passe pour du narcissisme...

SZ : Ça existe aussi le narcissisme exacerbé. Il y a des types délirants de narcissisme, moi-même j'ai un côté assez narcissique derrière lequel je dissimule mon vrai corps calme, mais cela n'a rien à voir avec la joie d'être, parce qu'elle émane même dans la solitude. Il

m'arrive d'éclater de rire lorsqu'une idée me traverse l'esprit, pourtant je suis seul. Personne ne me regarde. Ce n'est pas de l'exhibitionisme, c'est un véritable éclat de rire. Ta personnalité explose en un grand éclat de rire. Comme la forme, lorsque tu constates: « Je suis en pleine forme. »

AR : Rire tout seul en public, c'est gênant, comme une obscénité. J'ai eu des fous rires en lisant dans le train, par exemple. Une fois en lisant un fait divers raconté par Kafka… Une autre fois en lisant le *Voyage dans les Cévennes avec un âne* de Stevenson… Ensuite je n'osais pas affronter le regard des autres voyageurs... Et une fois en classe, quand je faisais des remplacements de profs. On avait réuni deux classes de cinquième pour leur projeter *Le Bourgeois gentilhomme,* avec Serrault dans le rôle. Les cinquante ou soixante enfants et l'autre prof étaient là, très sérieux, et moi à cause de Serrault que je trouve irrésistible j'étais morte de rire, je ne pouvais plus m'arrêter. Personne ne mouftait et moi je me tordais littéralement, c'était horriblement gênant. Vraiment, la prof dans cet état... Comment pourrais-je avoir de l'autorité sur eux, après ça? Je me réfugiais au fond de la salle et je leur tournais le dos en hoquetant, la bouche dans la main, c'est tout ce que je pouvais faire pour me cacher... J'en garde quand même un souvenir merveilleux, c'était trop bon...

SZ : Ce n'est pas de l'exhibition ou de la démonstration vis-à-vis d'autrui. Tu t'en fous qu'autrui soit là ou pas. Du coup tu as l'habitude qu'autrui le prenne mal. Ce n'est pas grave. Ce n'est pas une attitude composée ni artificielle. Vraiment, c'est là. La joie d'être.

AR : Bien sûr oui...

Suite sur la joie

AR : Et toujours la joie de vivre au menu...

SZ : Alors, tu parlais de la danse.

AR : Oui, danser, chanter, marcher, faire de la gymnastique... Ce sont aussi des façons pour moi d'exprimer ma joie de vivre. Depuis que je me suis remise à chanter, je déborde de bonheur, j'ai la musique dans la tête nuit et jour, j'ai envie de dévorer la vie... J'adore danser, et j'ai parfois l'impression de danser d'une manière exagérée dans le regard des gens. On se doit de garder une certaine mesure ! Mais je le fais aussi bien chez moi, je mets de la musique et je danse, toute seule ou avec mes petits garçons, on s'éclate !

SZ : Mais tu as déjà eu des remarques à cause de ça?

AR : Oui, oui... Quand je fais un truc physique comme ça j'y vais à fond, et ça peut me valoir de passer pour une exaltée. Je le suis, d'ailleurs... Mais il se trouve toujours quelqu'un qui trouve ça de mauvais goût...

SZ : Il n'y a pas ça, par exemple, du tout, chez les Africains, pour qui la danse va de soi. Comme le rire.

AR : C'est toujours la même histoire. Si tu prends trop de plaisir, ça dérange. C'est mal vu d'exprimer trop fort son plaisir ou ses émotions. Ça doit être subversif...

SZ : La joie est *très* subversive. Ça rejoint ce que tu disais. C'est pour cela que les bons écrivains sont substantiellement heureux. Il y a quelque chose de très littéraire dans la joie. La joie, c'est un mot général pour désigner cette énergie isolante. Qui devrait être contagieuse et qui est isolante. On n'a plus besoin de personne quand on est en joie. Comme dans la baise. Tu n'es jamais aussi seul que lorsque tu baises, pas par rapport à la personne avec qui tu baises, quand ça se passe bien, mais le reste du monde peut s'écrouler autour de toi… Tu n'es plus du tout dans l'idéologie, tu n'es plus dans la propagande, tu es dans l'isolement.

AR : C'est pourquoi il faut préserver son intimité...

SZ : C'est d'ailleurs pour ça qu'il y a autant de discours sur la baise, en réaction à sa terrible acidité asociale. D'où tant de mauvais livres là-dessus : on tente de remettre le grappin sur cette autonomie qui éclôt lorsqu'un couple fait l'amour. Ça peut être pour une seule nuit, peu importe, il ne s'agit pas de l'aspect sentimental. Faire l'amour… c'est un isolement extraordinaire. Ça participe énormément du plaisir de faire l'amour. C'est essentiel. Enfin seul! Pourtant on est à deux.

AR : Le plaisir embête le monde...

SZ : Parce que les gens souffrent.

AR : Pourquoi l'être social se défend de celui qui prend du plaisir? Pourquoi on traite Don Juan de pédé refoulé ?

Rires.

SZ : Et Casanova d'être un raté, et Sade d'être ennuyeux, et Shakespeare d'être Ben Johnson, et Homère de n'avoir pas existé, et

tous les écrivains, finalement, d'être malheureux. On cherche toujours ce qu'il y a pu avoir de misérable dans leur vie, dans leur biographie…

AR : Toujours, oui...

SZ : C'en est comique.

AR : Je connais une personne qui n'est pas homosexuelle mais qui est fascinée par la Gay Pride, et qui va la voir tous les ans..

SZ : Je croyais qu'elle n'avait pas eu lieu à cause des événements du 11 septembre? Un homme, donc.

AR : Non, une femme... qui montre avec délectation les photos qu'elle y prend, et finit par dire « au fond, tout ça, c'est bien triste »...

Rires.

SZ : Mais « tout ça », quoi? De quoi elle parle? De ce qu'elle veut ou de ce qu'elle est, ou des homos?

AR : Des homos. Elle veut dire que c'est bien triste d'être homo. Et voilà, tu montres ton plaisir, et on te dit que ce que tu vis est bien triste !

Rires.

SZ : Le plaisir ressortit plus à l'analyse, et la souffrance, la tristesse, à la synthèse. Le plaisir analyse, le plaisir pense. Je crois beaucoup à ça. Le plaisir déconstruit, en effet, il est du côté de la subversion, de la déconstruction, de l'analyse, de la pensée, de tout ce qui dissocie les choses. Alors que la morosité, la tristesse c'est plus englobant. Il y a une brume générale de la tristesse, une glue du mal-être.

AR : On ne veut pas du plaisir, on préfère se délecter du malheur.

SZ : Exactement. L'idéologie, d'ailleurs, est du côté de la tristesse.

AR : La religion aussi...

SZ : La religion, dans ce qu'elle comporte de douloureux, en effet. Mais il existe aussi l'autre versant. Un *Alleluia* de Mozart, c'est un phénomène religieux, comme une Vierge de Raphaël, une cantate de Bach…

AR : Oui. J'ai chanté le *Magnificat* de Bach, la *Messe du Couronnement* de Mozart, le *Requiem* de Verdi... C'est une des plus grandes joies qu'on puisse connaître. Mais ce n'est pas ce que les gens aiment en général dans la religion... Plutôt, dans le meilleur des cas, le kitsch « allégresse mélodramatique », le gospel genre *He touched me* d'Elvis Presley - que j'adore aussi, parce qu'il me fait trop rire...

SZ : La religion au sens social, c'est la secte, quoi. On est tous ensemble…

AR : La religion est liée à l'art depuis l'aube de l'humanité, c'est certain... Leroi-Gourhan et Jean Clottes ont écrit des choses très intéressantes là-dessus... Mais entre le sentiment religieux du croyant de base et la religion utilisée comme support, ou comme prétexte, par les artistes, il y a un abîme... Les artistes exaltent la grandeur humaine à travers son aptitude à la transcendance, mais ce que retiennent les pratiquants, c'est plutôt « nous sommes des êtres misérables »...

SZ : En tout cas pas du tout dans le judaïsme. Pour moi, la religion est si associée à l'art, à la racine de l'art en Occident, que

lorsque je dis le mot *religion*, ça a une connotation positive. Je ne parle pas du côté névrotique de la religion. Je songe d'abord au côté sensuel.

AR : Le côté névrotique, c'est pourtant ce qui nous entoure...

SZ : Oui, d'accord. Mais, pour moi, la religion c'est la grandeur du judaïsme, du catholicisme, de l'islam, dans ce qu'ils ont de beau. Pas dans ce qu'ils ont de laid. Et puis la religion, c'est très vaste. Aujourd'hui, la communauté républicaine et pseudo-athée est en réalité névrotiquement religieuse. La société fonctionne de manière infiniment religieuse. La télévision, la politique, le rapport à autrui est très religieux. Et très triste, toujours. Faussement divertissant.

AR : Toujours ce mode triste et voleur d'identité, d'individualité...

SZ : On en revient à ce qu'on disait. La solitude est bienheureuse. La *vraie* solitude est vraiment bienheureuse.

AR : Oui...

SZ : Tu ne le sens pas à chaque à chaque seconde de la journée, mais il existe, ce bonheur d'être soi-même… Isolé, ce qui ne revient pas exactement à être seul. C'est le bonheur d'être soi, qui est d'ailleurs la seule source possible d'un véritable altruisme… Ça, c'est une grande jouissance.

AR : Ce bonheur, c'est une liberté aussi.

SZ : Bien sûr. Ça va de pair avec la sensation d'une liberté absolue.

AR : Dès que tu es dans un lien, ça t'apporte des choses, mais aussi de l'attachement, donc de la contrainte...

SZ : Tu peux être parmi d'autres, mais tu es heureux d'être toi. Ce que je veux dire c'est que tu ne fuis pas les autres. Ce n'est pas la posture de l'ermite. Je l'éprouve souvent en me promenant dans la rue, par exemple. Tu te sens seul et en même temps tu goûtes le mouvement de la vie autour de toi, dans une grande ville comme Paris.

AR : Voilà, tu te sens seul, mais tu te sens intègre. Là par exemple, on est en train de parler tous les deux, je ne me sens pas complètement moi-même. Je suis sectionnée. Je suis celle qui parle avec toi, et toi tu es celui qui parle avec moi. C'est bien, parce qu'il y a un échange, mais ensuite on a besoin de la solitude pour se recomposer. Quand on est pris sans cesse dans des relations sociales ou familiales, on ne peut jamais se recomposer.

SZ : Mais ils n'ont pas envie! Les gens n'ont rien à recomposer. Il faut avoir goûté une fois ce paradis perdu de la solitude pour désirer le retrouver. Après tout, certains n'ont jamais ressenti ce dont nous parlons comme d'une évidence. Et ils te le reprochent quand tu l'exhibes dans un livre. Par envie, simplement.

AR : Ça fait peur, oui, de se retrouver face à soi-même... Parce qu'on a tous été dressés comme ça. Dès l'enfance on doit aller à l'école, respecter des horaires, respecter une vie sociale, des règles... et après on ne veut pas avouer qu'on a perdu sa liberté...

SZ : Tu as de très bons amis avec qui tu discutes de ce genre de choses?

AR : Je discute avec Olivier

SZ : Avec Olivier, vous avez des discussions vraiment sérieuses et profondes ?

AR : Oui, beaucoup.

SZ : Et lui ressent les choses comme toi, vous partagez ce point de vue ?

AR : Oui.

SZ : D'ailleurs, tu racontes, dans *Ma Vie douce*, vos discussions complices.

AR : Ce qu'on constate tous les deux, c'est combien la dépression est à la mode. Certaines personnes sont intriguées par nous parce qu'elles nous perçoivent comme un couple heureux - ça ne veut pas dire qu'on ne vit pas aussi des galères, mais le noyau dur du bonheur est là, elles le sentent et ça leur paraît incroyable.

SZ : Ça n'a rien à voir avec la situation sociale concrète. Tu peux être dans les emmerdes jusqu'au cou, c'est le corps, c'est la luminosité de ton corps qui les importune.

AR : Ça attire et ça dérange. Notre force vitale individuelle, et aussi en tant que couple. Beaucoup de couples se complaisent dans leurs difficultés de couple, comme si c'était leur seul moyen de ne pas sombrer définitivement dans l'ennui. Face à nous, ils expriment facilement leur envie, et comme toujours l'envie a tendance à se retourner en envie de détruire... C'est quelque chose qu'on ressent tous les jours. Evidemment on parle aussi de beaucoup d'autres choses, de notre conception de la vie, de nos rêves, de notre perception du monde...

SZ : C'est très rare et très précieux. Hemingway décrit de tels couples. J'ai vécu autrefois avec une femme avec qui j'avais ce genre de relations. Ce qui, d'ailleurs, n'empêche pas d'autres difficultés de s'abattre sur le couple, ce n'est pas non plus la panacée d'un couple réussi, mais ça sauve beaucoup de choses, la compréhension commune de la misère des autres, et de la chance qu'on a de voir cette misère, et d'y échapper. Tu la vois parce que tu y échappes. C'est parce que tu es destiné à y échapper que tu la vois de façon si flagrante.

AR : Et les autres veulent sans cesse t'y ramener... C'est quelque chose que j'ai ressenti dès l'adolescence. A dix-sept ans, je me suis débrouillée toute seule pour partir en Grèce et en Turquie, avec d'autres jeunes un peu plus âgés que moi, j'étais folle de joie, jusque là je n'étais jamais allée plus loin que Bordeaux, à 90 km de chez moi, et je me souviens qu'alors une de mes tantes m'a dit : tu as raison d'en profiter tant que tu es jeune, parce qu'après, tu verras, la vie t'empêchera de faire ce que tu veux. Ça m'avait révoltée, je savais que c'était archi-faux, et je me disais mais qu'est-ce qu'ils ont tous, les adultes, à vouloir nous mettre la tête sous l'eau ? A vouloir qu'on ait une vie aussi ratée que la leur ?

SZ : Toute la littérature contemporaine fonctionne sur ce mode-là : « Rassure-toi lecteur, je suis aussi malheureux que toi. »

AR : La littérature est aussi là pour traduire des choses qui existent...

SZ : C'est très discutable. Pour moi ce n'est pas le rôle de la littérature. Vas-y, continue. Excuse-moi.

AR : Elle peut avoir d'autres buts, mais c'est normal que ce dont on parle se retrouve dans la littérature...

SZ : Tu peux le retrouver au sens où tu le décris, ou alors au sens où ta littérature est envahie par ça. Les deux modes sont distincts. La littérature n'est pas juste un sismographe sociologique de ce qu'éprouvent les gens. Elle est là aussi pour le combattre, pour s'y opposer, en le décrivant comme personne ne le voit. Parce que les gens ne le voient pas, ça. La seule image qu'ils ont d'eux-même, c'est celle que veut bien leur offrir le Mensonge, c'est-à-dire la société.

AR : Il existe une littérature, comme la tienne, la mienne et celle de bien d'autres...

SZ : Qui combattent ça?

AR : Oui, qui combat ça, mais elle n'est pas sur le devant de la scène. Il est normal qu'il y ait une littérature qui décrive toute cette misère...

SZ : Qui en témoigne.

AR : Oui, qui en témoigne, et qui s'en fasse même le porte-parole. Ce qui est plus grave c'est que toute la critique s'en empare comme si c'était le modèle à suivre, l'idéologie du moment, la seule expression possible de la modernité, à laquelle tout le monde doit se conformer. Comme s'il n'y avait pas d'alternative, comme si nous devions tous sombrer. La critique se comporte comme ma tante, comme ces adultes qui veulent inculquer aux jeunes combien la vie est accablante...

Houellebecq and Co

SZ : C'est assez logique. Soyons clair, parlons de Houellebecq qui connaît un succès phénoménal depuis quelques années pour des raisons idéologiques précises. Ça m'intéresse beaucoup.

AR : Il est sur le devant de la scène, mais il n'y est pas seul...

SZ : Non, mais il incarne vraiment de manière flagrante, archétypique et presque tératologique, ce dont nous sommes en train de parler, à savoir la volonté de misère, la pulsion misérabiliste contemporaine. Il en est à la fois le symptôme et le témoin le plus radical. D'autre part, il exerce une fascination sur les critiques littéraires, qui ne savent pas ce qu'est la littérature, ne l'ont jamais su et ne le sauront jamais ; ils savent juste que ce n'est pas eux, et ils en souffrent beaucoup. Critiques et crétins, même combat ! Pour citer l'infini Balzac : *Quelle belle peinture serait celle de ces hommes médiocres, engraissés de trahisons, nourris de cervelles bues, ingrats envers leurs invalides, répondant aux souffrances qu'ils ont faites par d'affreuses railleries, à l'abri de toute attaque derrière leurs remparts de boue, et toujours prêts à jeter une part d'os à quelque mâtin dont la gueule paraît armée de canines suffisantes, et dont la voix aboie en mesure!* Or Houellebecq est l'écrivain qui permet aux journalistes, aux critiques littéraires, à tous ceux qui le rencontrent, de se sentir à l'aise. Ouf ! enfin un écrivain qui se révèle inférieur au journaliste venu l'interroger, au critique littéraire qui va parler de lui... Un type aussi manifestement mal dans sa peau, aussi intellectuellement hébété, aussi socialement dupe, aussi spirituellement inepte, dont la littérature surtout est si

vulgaire tout en décrivant, sous la forme d'autoportraits vaguement ironiques, la misère absolument banale de l'*homo ça-pense-pas-loin*, ça rassure beaucoup plus la larve de base qu'un Picasso ou un Mozart, forcément…

AR : Une littérature qui valorise ce qu'ils sont...

SZ : Tout à fait, l'inverse de ce dont nous parlions, ces gens qui t'en veulent parce que tu es gai, parce que tu danses, parce que tu parles haut, parce que tu n'entends pas laisser ton corps au vestiaire de ton existence.

AR : Quelqu'un qui valorise le fait d'être mal dans sa peau. C'est aussi le phénomène Angot...

SZ : Angot bégaie sa douleur, hoquette sa rancoeur. Elle est aussi vaniteuse qu'ignare, incarnant à la perfection le courant contemporain, qui a pour pathétique principe le miroir de la misère à l'intention des minables – les humains -, lesquels jouissent de s'y contempler. A tous les niveaux, jusqu'au moindre détail. Le fait de citer des marques connues, par exemple, pour que le lecteur se sente dans le livre comme chez lui, c'est-à-dire comme dans son supermarché…

AR : Oui, ils plagient Brett Easton Ellis, sauf que chez lui, ça a un dimension réellement littéraire et un vrai sens... Et puis il a un vrai style.

SZ : Haine de soi et de son corps conçu comme viande souffrante jusque dans les titres, c'est commun à beaucoup d'écrivains aujourd'hui. C'est comme s'ils plagiaient très mal ton *Boucher*, qui me semble au contraire parler radicalement de la résurrection de la chair. Prenons un exemple récent, en dehors de tout jugement de valeur de ma part :

Valérie Mréjen, jeune vidéaste, écrit un petit livre intitulé *L'Agrume*, qui a un succès critique très vif, et qui décrit la passion non réciproque, mélancolique et légèrement ironique d'une femme pour un homme. Or celui-ci a pour étrange propension d'apprécier les aliments… putréfiés! La *corruption* de notre temps contamine ainsi tout ce qui bouge : de l'économie jusqu'aux romans, des affaires politiques jusqu'aux goûts dégénérés des artistes contemporains… C'est là qu'on voit que le langage – en l'occurrence tout l'éventail du concept aristotélicien de la *Corruption*, opposé à celui de la *Génération* - offre des réponses aux questions que l'Idéologie ne se pose surtout pas. Pour le dire de manière un peu schématique, ce qu'on constate quotidiennement, c'est que la Corruption entend triompher définitivement de la Génération, comme la génétique et la procréation artificielle aimeraient en finir avec le génie artistique, c'est-à-dire, au fond, la grâce vivifiante du désir. J'ai consacré à cette question un livre intense, *Autour du désir*, qui a été résolument et très logiquement enfoui par la critique - à ta seule exception dans *Elle*, je dois dire. C'est une question primordiale que nous ne faisons ici que survoler, mais j'aimerais te citer une phrase de Heidegger que je viens de lire dans le livre de mon ami Bernard Sichère, *« Seul un Dieu peut encore nous sauver », le nihilisme et son envers* : *Seulement est en notre pouvoir ce que nous désirons. Mais, d'autre part, nous désirons en vérité seulement cela, qui de son côté nous désire nous-même, c'est-à-dire dans notre être, en se révélant à notre être comme ce qui nous tient dans notre être.* Tu vois, je ne parle pas encore couramment le Heidegger, comme mes amis Fédier, Sichère, Meyronnis ou Haenel,

mais lui me parle pourtant déjà intimement… Bref, je t'ai donné un exemple anodin de giclée nihiliste, tiré d'un roman contemporain – j'aurais aussi bien pu citer Dustand, Nabe, Dantec, Angot, Breillat, ou Virginie Despentes que j'aime bien humainement - , mais le phénomène est universel, il s'étend à tous les domaines de cette Mort-vivante qui caractérise notre temps…

AR : Virginie Despentes, je trouve qu'elle est un peu à part de tout ça... Elle cherche à se venger, mais au fond, malgré toute sa violence, elle n'est pas aussi haineuse... Malgré les apparences, et quoiqu'on pense de son oeuvre, au fond elle est positive, elle est dans la compassion et la rébellion : c'est pour ça qu'elle a fait travailler des actrices de porno.

SZ : Breillat aussi est en colère.

AR : Oui, mais surtout contre elle-même. Il se dégage de ses films un masochisme abyssal. Même *Romance,* qui est le plus léger et le plus positif si on peut dire, puisqu'à la fin l'héroïne trouve l'extase dans l'enfantement... Mais enfin pourquoi cette fille s'obstine-t-elle pendant tout le film à aimer un homme qui ne bande pas pour elle, et choisit-elle comme amant de compensation un vieux sadique plutôt que le délicieux Rocco Siffredi, qui est extrêmement beau et bien monté, et de plus, dans le film, amoureux, gentil, élégant, riche et prévenant ? Franchement, quand j'ai vu le film, qui est beau par ailleurs car elle a beaucoup de talent, comme je m'identifais à son héroïne, j'étais révoltée par son attitude, j'avais envie de lui crier « mais qu'est-ce que tu déconnes ? Vas-y, tape-toi Rocco, jouis franchement ! » Imagine que tu aies le choix

entre une Marilyn Monroe énamourée et une veille dominatrice qui te donnerait du martinet dans un cérémonial de grand-guignol, laquelle tu prendrais ? Quand je vois ça, ça me rend malade. On en revient au vieux cliché comme quoi l'érotisme des femmes se passe dans leur tête et pas ailleurs. Mais je suis désolée, à la sortie du film, que j'ai vu en avant-première avec des copines qui découvraient Rocco pour la première fois, elles ne parlaient toutes que de lui, avec des airs extasiés qui énervaient d'ailleurs un peu les mecs qui étaient avec nous... Mais voilà la littérature et le cinéma français contemporain: il faut absolument prendre le parti de la morosité, rester dans la morosité et le mal-être, parce que personne n'a les couilles de se confronter à la vie, et d'y aller. Toute l'Europe est plus ou moins touchée, les Anglais ont encore un peu de force notamment grâce à leurs immigrés et Martin Amis a écrit les livres de Houellebecq vingt ans avant lui en un peu moins sordides... C'est pour ça que je te parlais des Américains. Eux au moins ils n'ont pas peur d'y aller, ils ont encore du souffle... Je comprends que Dantec se soit exilé dans l'espoir de trouver un environnement plus propice à son écriture... Mais moi le Québec j'ai déjà donné, au bout d'un an je me suis rendu compte que c'était pire qu'ici. Je finirai peut-être par partir quand même quelque part ailleurs... En attendant, je me dis que c'est en moi qu'il faut que je trouve la force... De nager à contre-courant...

SZ : Il suffit de comparer nos contemporains, leurs tics, l'idéologie qui les asservit malgré eux, aux écrivains que nous aimons, toi et moi, qui sont notre vrai diapason. Pas pour faire une hiérarchie, mais pour essayer de comprendre, de découvrir les lois, le décalogue de

la littérature universelle, depuis Homère jusqu'à Nabokov... Est-ce que Faulkner est là-dedans? Pas du tout. Est-ce que Proust est là-dedans? Pas du tout. Est-ce que Kafka même est là-dedans? Pas du tout. Pour moi, c'est ça qui importe. Ce n'est pas une question de compétition : « Les autres écrivains sont vivants, je suis vivant en même temps qu'eux, je veux donc être meilleur qu'eux ! » Le problème n'est pas là. J'ai toujours à l'esprit l'algèbre propre aux très grands écrivains que j'admire. Ces génies-là ne sont jamais les témoins passifs et complices de la misère humaine. Leurs écrits ne vont jamais dans le sens de ce que veulent ou de ce que pensent les critiques et la société. Parce qu'il y avait aussi des critiques à l'époque de Kafka, à l'époque de Faulkner, d'Hemingway, de Balzac, de Molière et même d'Homère ! Zoïle est le Sainte-Beuve d'Homère ! Or il ne s'est strictement jamais vu que des critiques littéraires pensent comme les grands écrivains de leur temps, ni qu'ils captent à sa juste mesure ce flux qui émane d'une grande écriture. Jamais, jamais, jamais. Depuis La Fontaine, depuis Molière, depuis Swift. Donc, tu vois, c'est un bon moyen de se dégriser, si on avait tendance à se laisser leurrer par l'apparente évidence des courants littéraires contemporains. Ce misérabilisme existentiel ne va pas de soi. Tous mes jugements naissent de là. Je n'ai pas de l'estime pour qui me défend, du mépris pour qui me censure. Je me conforme à l'enseignement du Dieu de la Bible, je ne fais pas « acception de personnes »… Je suis les règles de la vraie littérature. Pour prendre un exemple, non pas trivial, mais très simple, chez Faulkner, dans *Lumière d'août*, on rencontre des personnages racistes, mais lui n'est jamais

complice de ça. Et il n'est jamais non plus dans la dénonciation sociale ou idéologique de ça. Il le fait surgir, et métamorphose cette boue idéologique en beauté littéraire… De même, Proust n'est pas snob à l'instar de ses duchesses. Prenons un exemple précis, chez Kafka... Ceci dit, chez Kafka, c'est plus compliqué, parce qu'il est immédiatement dans la métaphore.

AR : Ou dans la parabole.

SZ : Dans la parabole. Pour prendre un exemple simple, prenons la nouvelle *La Colonie pénitentiaire*. *La Colonie pénitentiaire* n'est pas une simple dénonciation du totalitarisme. Il y a quelque chose d'autre, ce dont nous parlions, la manière dont l'écriture émane du corps, et ce qu'il peut y avoir de douleur lorsque cela est imposé de l'extérieur. Tu vois, c'est improvisé, mais au fond *La Colonie pénitentiaire* traite exactement de notre propos. L'écriture, l'énergie du corps, l'aspect charnel de l'écriture, l'épiderme de l'écriture est censuré et interdit. Et la punition consiste en une inversion de cette luminosité heureuse, retournée en souffrance gravée à même ta peau. Tu es puni par là où tu voulais, non pas pécher, mais jouir. On inscrit sur ton propre épiderme le texte de ta condamnation pour châtier ton corps d'éprouver des sensations plaisantes qui, en liberté, nourrissent une écriture qui les remercie en témoignant de ces sensations positives et de cette liberté. On te châtie de prendre acte de ta liberté par un contre-acte qui plagie en l'inversant ta manière d'être libre. C'est la raison pour laquelle le condamné ne connaît pas sa propre sentence. Comme l'explique l'officier au voyageur : *Il serait inutile de le lui faire savoir puisqu'il va l'apprendre*

sur son corps. Autant dire que *La Colonie pénitentiaire*, la nouvelle de Kafka, pas le supplice qu'il décrit, c'est vraiment de l'anti-Houellebecq. De l'anti-littérature contemporaine, pour ne pas faire d'attaque personnelle. Tu es d'accord?

AR : C'est ça. Excellent. On est dans la punition. On se punit soi-même, on punit son corps par l'écriture. Mais Kafka, c'est aussi de la littérature, tout simplement. Ouverte à une multiplicité d'interprétations. Evidemment les livres fabriqués sont plus faciles. Le sens, quand il y en a un, est tout de suite là, de par sa simplicité, voire son simplisme.

SZ : Pas seulement. C'est aussi parce qu'ils ne dérangent pas quelque chose qui ne veut pas être dérangé. Ils peuvent être très alambiqués, mais ils ne bouleversent rien. Tu as des tas d'essais philosophico-sociologico-intellos-pseudosubversifs qui ne contrarient pas l'ordre de la bien ni de la mal-pensance somnolente universelle. Après tout, Houellebecq, ce n'est pas du roman de gare, c'est de l'Auguste Comte à la sauce névrotico-ironico-porno.

AR : Ils ne dérangent pas, non... Ou juste en surface. Ceci dit, je trouve que le travail de Houellebecq n'est pas inintéressant.

SZ : Tu l'as lu?

AR : Oui, et je trouve qu'on en fait trop dans l'adoration comme dans la détestation de ses livres. Il donne sa vision de la société française, ce qui est déjà beaucoup, et puis il est drôle, et il a le mérite de provoquer le débat. Et il correspond bien à son époque : il a l'air relativement inculte, en tout cas il s'en vante presque, et ça effectivement c'est moderne.

Rires.

SZ : Je ne l'ai jamais lu, c'est pour ça que je te pose des questions. Ça se voit quand tu le lis ?

AR : On n'a pas besoin de voir la culture de l'auteur dans un roman. On n'a d'ailleurs pas besoin d'avoir une immense culture pour être écrivain, mais si on ne veut pas rester au niveau zéro de l'art et de la pensée, il faut quand même se forger des bases... J'ai entendu l'une de ces auteurs à la mode dire à la télé qu'elle n'avait pas de culture et qu'elle ne se servait pas de dictionnaire, qu'un écrivain ça n'avait pas besoin de ça. Voilà, c'est la tendance. L'avancée de la débilisation. Les mots n'ont pas d'histoire, la littérature non plus. On fait des livres comme les petits enfants ou les malades psychiatriques font de l'art. Ça peut être très intéressant, il y a eu une exposition sur ce thème il y a quelque temps. Mais c'est aussi très limité. Quand Rimbaud prône le dérèglement des sens, c'est une démarche volontaire ; celle des surréalistes est aussi expérimentale, et nourrie de références ; Burroughs camé jusqu'à la moëlle n'en est pas moins un aventurier déterminé, un penseur extrêmement lucide, un inventeur littéraire digne des plus grands, qui connaissait très bien des auteurs comme Shakespeare ou Rimbaud, et les utilisait dans son oeuvre... Moi les auteurs que je lis en France, et que je continue de lire à travers les années, ce sont des penseurs et stylistes fameux comme Sollers et Le Clézio, ou plus discrets comme Jacques Lacarrière et Jean-Luc Hennig. Ce sont tous des érudits, pas des gens qui s'imaginent que leur mal-être, leur infantilisme, leur hystérie ou la boursouflure de leur ego suffira à faire une oeuvre. La

critique ne voit rien, ne dit rien... elle est très coupable. Une fois, pour *Lilith,* on m'a accusée de « fausse érudition ». Qu'est-ce que ça veut dire, fausse érudition, sous la plume du type qui a écrit la suite des *Misérables* ? Lors d'une petite manifestation où nous étions invités tous les deux, j'ai voulu le rencontrer pour lui demander de me l'expliquer, mais comme par hasard il n'est pas venu... Moi je n'ai pas peur d'affronter les gens physiquement, je me suis même battue dans la rue avec un type d'1m80 qui m'avait piqué ma carte bleue, et je la lui ai reprise ! Mais dans ce milieu, dès que c'est un peu chaud, les gens n'osent même pas te parler au téléphone... Eux et moi, on n'est pas du même monde...

SZ : Eux sont à la fois dans le camp de la carte bleue et des *Misérables* ! Ça les résume bien, non ? Le problème, outre les contemporains qui après tout font ce qu'ils peuvent, c'est qu'on a une critique très conne, surtout, dans le bien comme dans le mal. Hormis de très rares exceptions, quand le journaliste est aussi écrivain, sait ce que cela coûte d'écrire, n'éprouve aucune jalousie et ne fait pas un plan de carrière sur ton dos. C'est rarissime. Parlons de nos cas personnels. Toi, quand tu lis des articles sur tes livres, est-ce que tu es contente des articles positifs et mécontente des articles négatifs? Tu n'as pas toujours l'impression d'une grande indigence dans la manière de parler de ce que tu as écrit?

AR : A peu près toujours à côté de la plaque. Et ça depuis le début.

SZ : En bien comme en mal. Tu es d'accord?

AR : Bien sûr.

SZ : Depuis *Le Boucher* ?

AR : Depuis le début. De temps en temps on lit une ou deux phrases assez justes, mais l'ensemble est très superficiel. La critique se copie, se répète, elle est facile...

SZ : Exactement. Ils ne connaissent rien à la littérature. C'est quand même le plus petit commun dénominateur de la majorité des critiques. Ils passent leur temps à parler de livres – de mauvais livres - et n'ont aucune expérience de ce qu'est en substance la littérature.

AR : Ils ne la comprennent pas...

SZ : Comme si on n'avait pas lu les mêmes auteurs. Ils citent des noms mais pour eux c'est de la pure frime, de l'esbrouffe.

AR : Comme un critique musical qui n'aurait pas d'oreille...

SZ : Qu'ils disent du bien ou du mal, c'est toujours très con, très bête. C'est bizarre, est-ce que seule la critique française est comme ça? Je pense que ça doit être assez généralisé.

AR : C'est certainement général, et de tous temps...

SZ : Il y aurait de quoi écrire un livre, un recueil de tout ce que les écrivains ont formulé contre les critiques depuis des siècles. En commençant par *Le serpent et la lime* de La Fontaine, jusqu'aux derniers livres de Debord.

AR : A toutes les époques tout le monde a toujours été catastrophé par la critique. Et les critiques se sont toujours trompés.

SZ : Il y a un sens à ça. Ce n'est pas un hasard.

AR : Quant à Houellebecq, comme n'importe quel autre auteur il fait ce qu'il a à faire. Ensuite c'est à la critique de prendre ses responsabilités, et aux lecteurs de réfléchir à ce qu'ils lisent...

SZ : Houellebecq est plus un symptôme qu'autre chose. Ce qui m'intéresse dans ce phénomène, ce n'est pas tant son succès commercial que la manière dont la critique le considère comme un génie… Je lisais récemment dans un journal gratuit distribué dans le métro l'interview d'un libraire de province expliquant qu'avec les *Particules*, Houellebecq lui était apparu comme le plus grand auteur de notre temps. Et qu'avec *Plateforme*, Houellebecq était devenu manifestement le plus grand auteur du vingtième siècle… Pour son prochain ce sera quoi ? Le retour en gloire de Jésus-Christ ? L'alter-ego de Bouddah ? Napoléon XXX ? Miss Univers ? Quand je pense qu'il y a des abrutis qui imaginent que je jalouse Houellebecq ! Je le bénis d'exister chaque matin en me levant : tout ce qui rend ce vingt-et-unième siècle encore un peu plus absurde et grotesque est digne d'être remercié. C'est du pain béni pour un observateur sarcastique dans mon genre.

AR : Quand la critique s'empare d'un auteur, ce n'est pas l'auteur qu'on entend, c'est elle.

SZ : Tu as raison, Houellebecq est devenu LE Houellebecq à son corps défendant. C'est marrant, là, son dernier scandale en date, ses insultes contre les musulmans. S'il y en a un aujourd'hui qui doit se prendre la tête entre les mains, c'est le pauvre Renaud Camus ! Pour avoir sorti trois phrases très connes à propos des juifs, il s'est pris un tombereau de censure sur la face. L'autre éructe des insultes contre le

Coran, ça fait rigoler tout le Milieu. C'est aussi con dans un sens que dans l'autre, mais tout le monde cherche à excuser Houellebecq, ce grand provocateur. « Quel génie dans la provocation ! » Ça a été hilarant, le demi-embarras de tous ceux qui l'avaient soutenu. Il y a un fond de *provincialisme* dans ces misères parisianistes que j'ai bien l'intention de montrer et de moquer dans mes *Mémoires* à venir. Quant aux antisémites, ils doivent penser qu'ils ont bien raison de vociférer que les juifs ont un tel pouvoir puisque nul ne peut les insulter aussi impunément que les musulmans. Alors que la réalité est ailleurs : ça tient à la culpabilité énorme et spécifique qui perdure en France vis-à-vis des juifs. On ne supporte pas l'idée que la haine – qui est toujours très vive - , va s'échapper, jaillir au grand jour. Dès qu'un type sort des choses que des tas de gens pensent, on se jette sur lui à bras raccourcis pour qu'il ne soulève pas la tenture derrière laquelle les murs de l'Hexagone sont rongés de lèpre. Combien de personnes, dans ce pays, intellectuels ou pas, pensent strictement comme Renaud Camus qu'il y a des juifs partout, qu'il y a trop de juifs à la télé ou à la radio? Dans les discussions, ça revient sans cesse. Or on ne veut pas que Camus révèle au grand jour cette monstruosité sociale de la haine en l'incarnant, alors que tout le monde pense également comme Houellebecq. Qui ne déteste pas les Arabes en France ? Pas besoin d'être très lucide pour savoir ça. Mais là, on peut jouir du racisme, là on peut rigoler, alors que c'est aussi insultant. Tu imagines, quand même, un type qui dit purement et simplement: « Dans le Coran, il n'y a que des conneries »… Il insulte le livre sacré de millions de musulmans en France.

AR : Oui...

SZ : Et là ça fait rigoler tout le monde.

AR : Tout le monde, non...

SZ : Beaucoup de gens, disons. « Tout le monde », c'est un tantinet exagéré, mais que beaucoup de gens n'aiment pas les Arabes, en France, ça me semble évident.

AR : C'est exagéré parce que d'une part tout le monde n'est pas dans ce cas, et d'autre part beaucoup de ceux qui ont tendance à être racistes le sont par pulsion, comme c'est toujours le cas, mais à regret, en essayant de se garder de l'être. En même temps si ceux qui se croient non racistes et non antisémites étaient vraiment sûrs de leurs sentiments, ils supporteraient plus facilement d'entendre de temps en temps des déclarations « incorrectes »...

SZ : Souvent ils ne se rendent même pas compte qu'ils le pensent. Ils répètent des clichés malgré eux. Et ce qui est intéressant, c'est qu'on a supporté que Houellebecq le dise. Tous ceux qui le défendaient auparavant ont pris spontanément sa défense. Alors que pour Camus, ça a été plus coton. Parce qu'il y a un rapport de culpabilité différent entre eux. D'un point de vue historique c'est très différent, la manière dont on perçoit les juifs et la manière dont on perçoit les Arabes en France. Les manifestations de la haine anti-arabe datent de la guerre d'Algérie. Alors que la haine antisémite remonte, pour rester dans le vingtième siècle, à vingt ans plus tôt. Avec tout ce qu'elle charrie de silence et de refoulement. Ce sont des refoulés profonds en France. Ce n'est pas juste un type qui a dit une blague sur les juifs et un autre qui a dit une blague

sur les Arabes. Il n'y a pas de hasard, vraiment, dans les manières dont ça se distribue.

AR : Est-ce que Houellebecq s'en serait pris de la même manière aux juifs?

SZ : Jamais !

AR : Ç'aurait été beaucoup plus chaud pour lui...

SZ : Ce ce n'est pas un hasard s'il le dit sur les Arabes. Parce qu'après tout, il ne doit pas penser tellement différemment de Camus, ou de n'importe qui, sur les juifs. Mais il ne le dira pas, ça. Il sait que ça nuirait momentanément, pas très longtemps d'ailleurs, à sa carrière. Comme j'ai dit une fois à Nabe : « Si au lieu de commencer ta carrière par un livre antisémite, tu avais écrit, comme moi, un livre à la gloire de la pensée juive, tu aurais mille fois plus d'ennemis aujourd'hui .»

AR : Moi je crois qu'il ne faut pas être trop puritain sur ces questions... Tout en restant vigilant, c'est vrai, sinon c'est la porte ouverte à toutes les saloperies...

SZ : La question n'est même pas morale. Pour moi, ce n'est pas: doit-on ou ne doit-on pas le dire? C'est: comment est-ce que ça réagit? Chacun dit ce qu'il veut, on s'en fout.

AR : Les réactions trop vives contre certains dérapages ou provocations sont parfois aussi suspectes que les dérapages eux-mêmes...

SZ : Bien entendu. *Nul ne ment autant qu'un homme indigné*, dit Nietzsche. Je cite ça dans le désert depuis mon *Céline*.

Le sexisme

AR : C'est une espèce d'hystérie qu'on retrouve aussi chez certaines féministes, qui se sentent continuellement et insupportablement agressées.

SZ : C'est différent concernant les femmes, parce que là il n'y a pas quelque chose d'historiquement de précis, dans l'histoire récente du pays. C'est encore plus profond, plus millénaire.

AR : Pas précis, mais enfin...

SZ : Il n'y a pas eu de massacres de femmes, de persécutions de femmes ce dernier siècle dans ce pays. Toutes les femmes n'ont pas été mises dans des camps, ostracisées... …

AR : Ce n'est peut-être pas précis, mais c'est là quand même, la ségrégation que les femmes ont dû subir au cours de l'histoire.

SZ : Là, ça devient intéressant. Tu es d'accord, que ce n'est pas exactement du même ordre que le racisme? Il ne s'agit pas de dire que les uns ont plus souffert que les autres. Mais ce n'est pas le même type de négation. La manière dont les hommes nient ou ont nié les femmes à travers les âges est très différente de la manière dont on a nié certaines catégories par racisme. Je ne dis pas que ça n'existe pas, mais c'est différent.

AR : Les femmes ont quand même été opprimées pendant des siècles, pour ne pas dire des millénaires, les hommes le savent et c'est d'ailleurs pour ça qu'il y a des choses qu'ils n'osent plus dire, comme

on n'ose plus dire certaines choses sur les juifs, les Noirs, les Arabes, et d'une manière générale toutes les « minorités » qu'on a opprimées...

SZ : Ah, c'est très différent, Alina...

AR : C'est de la ségrégation. De même que l'antisémitisme est différent du racisme en général.

SZ : Il y a quelque chose qui se passe à l'égard des femmes, on est d'accord, une grande agressivité, il faudrait l'analyser d'ailleurs, ça mérite d'être décortiqué. De même qu'on ne peut pas parler, selon moi, de racisme anti-jeunes ou de racisme anti-vieux. Ce sont des choses différentes, précisément pour des raisons sexuelles. Parce qu'il y a quelque chose qui est de l'ordre de la jalousie sexuelle dans le racisme. Toujours. L'idée qu'ils vont jouir entre eux et qu'on est exclu de cette jouissance. Quand tu étudies un peu l'histoire du racisme ou de l'antisémitisme, ça revient toujours. Contre les Noirs. Contre les Arabes. Contre les juifs.

AR : Il y a quand même un enjeu sexuel aussi entre les hommes et les femmes !

SZ : Oui, mais en même temps on ne peut pas dire: les femmes ne jouissent qu'entre elles, quelles égoïstes ! Quoiqu'en y réfléchissant, les femmes pourraient parfaitement se passer des hommes. C'est l'argument choc de ma belle-sœur féministe Anne-Marie! Un seul mâle parmi des milliers de femmes suffirait à recréer toute l'humanité, alors que l'inverse n'est pas vrai. Moi j'imagine surtout le pauvre forçat de l'éjaculat !

AR : Avec les techniques du clonage, on peut même se passer complètement des hommes. Et puis il y a ce fantasme vieux comme Tirésias selon lequel les femmes jouiraient plus que les hommes...

SZ : C'est vrai qu'il y a quelque chose de cet ordre-là dans la jouissance, dans la manière dont on conçoit la jouissance féminine. Cependant c'est une jouissance à laquelle on a, par définition, pour peu qu'on soit hétérosexuel, partie liée. Ce n'est pas une jouissance solitaire. L'invention du harem prouve que la peur n'est pas sur ce point-là. Ce n'est pas comme si les femmes étaient réputées se branler entre elles et jouir dans leur coin parce qu'elles adorent se branler, comme si chaque homme était par essence exclu de la jouissance des femmes. La jouissance féminine existe aussi au moment où tu fais l'amour. Donc il y a du rapport, ou plus exactement il y a une croyance au rapport sexuel, pour ne pas contredire Lacan. A l'inverse, si on s'imagine que les Noirs ou les Arabes sont fabuleusement heureux, ou que les juifs font leurs trafics dans leur coin, c'est pour se plaindre de ne pas y être admis. C'est ça le problème de l'antisémite et du raciste. C'est pour ça d'ailleurs qu'il s'oppose de manière délirante au mélange. Le raciste déclare les raisins trop verts parce qu'il se sent exclu de leur dégustation. Il hait les Arabes et les Noirs qu'il imagine dotés d'une virilité infinie. S'il est vrai que d'une certaine manière, les hommes peuvent se sentir exclus de la jouissance féminine, la séparation entre les hommes et les femmes est plus floue, d'autant plus que les hommes ont une part féminine - et homosexuelle en eux - très forte. Or la jouissance naît du contact de deux polarités irrévocablement dissociées. Ceci dit, tu

as raison au sens où le racisme et l'homosexualité inconsciente sont fortement liés.

AR : Dans tous les cas, la racine est dans le refoulé...

SZ : Ce que je veux dire, c'est que ce ne sont pas deux catégories culturelles, les hommes et les femmes, aussi facilement séparables qu'Arabe et Occidental ou juif et non-juif ou Noir et Blanc.

AR : Le sexisme n'est pas un racisme comme les autres, mais comme tu le dis, aucun racisme n'est comme les autres. Le point commun, c'est qu'il s'instaure un rapport d'oppresseur à opprimé.

SZ : Tu le ressens comme ça, vraiment?

AR : Ah oui. Moi je ressens vraiment le sexisme comme une espèce de racisme, et je pense que toutes les femmes le ressentent comme ça. Beaucoup d'hommes en sont d'ailleurs inconscients, même parmi ceux qui se croient féministes.

SZ : C'est vrai que je n'ai pas l'impression que les femmes souffrent même si je sais qu'il y a des stéréotypes, des machos… Autant je peux comprendre qu'un Arabe ou un Noir me dise: c'est pénible de vivre en France à cause du racisme. Être un Noir ou un Arabe en France, c'est quand même assez ardu. Mais qu'une femme me dise: c'est difficile d'être une femme… J'ai l'impression qu'il y a tellement d'avantages à être une femme…

AR : Parce que c'est un truc que tu ne vis pas. Moi je n'y croyais pas non plus quand j'étais jeune, parce que je n'en avais pas encore fait l'expérience. Je me sentais l'égale de mes frères et de mes copains, pour moi ça allait de soi, il me semblait que le combat féministe avait été bien

utile en son temps, mais qu'on n'en avait plus du tout besoin. Une fois que j'ai été adulte, plongée dans la société, et qu'en travaillant ici ou là j'ai été victime de sexisme... C'est un truc qui arrive pratiquement tout le temps. Dès que tu sors de chez toi, en gros. Et même à la maison, parfois. Les petits garçons ont de temps en temps des pulsions machistes, on sent très bien que c'est sexuel, à ce moment ils veulent prendre du pouvoir sur leur mère en tant que femme. C'est aux mères de montrer qu'elles ne s'en laissent pas conter, tout en restant affectueuses évidemment. Il m'est arrivé quelque chose d'étrange avec l'un de mes fils, alors âgé de cinq ans. Un jour où je lui ai dit que quand j'étais petite je voulais être cosmonaute, il m'a rétorqué : « Mais c'est pas un métier de femme ! » J'en suis restée bouche bée. Je n'ai pas dit un mot mais il a compris que j'étais choquée, et il s'est excusé gentiment. Dans le monde du travail, la première fois que j'ai été confrontée à une réaction franchement misogyne, c'est le jour où j'ai été embauchée dans une entreprise de services informatiques. Tous les employés étaient des hommes, sauf la secrétaire. Le patron voulait une autre femme pour créer un poste de relations publiques, et ce fut moi. Tout en établissant mon contrat de travail, il m'a déclaré d'un air de mépris supérieur qu'ici, on n'aimait pas travailler avec les femmes. C'était un petit con mal dans sa peau, il m'avait engagée parce qu'il pensait qu'il fallait une jolie jeune femme à un tel poste (comme il lui fallait l'abnégation d'une femme pour abattre l'énorme et ingrat boulot de la secrétaire), mais il tenait à me le faire payer dès la première minute. La plupart du temps, le sexisme s'exprime de façon plus insidieuse. Ça ne m'a jamais gênée d'être sifflée

ou complimentée avec plus ou moins de délicatesse par des inconnus dans la rue, je n'arrive même pas à en vouloir à ceux qui ont des gestes déplacés, ni même à ceux qui ont pu se méprendre et me demander mon prix, juste parce que je portais des collants noirs et une mini-jupe... Tant qu'ils n'expriment que du désir, je les comprends. Mais ceux que je déteste vraiment, c'est ceux qui font payer aux femmes le poids de leur propre incapacité à jouir joyeusement. Ils ont du ressentiment envers leur mère, et ils se vengent sur les autres femmes. C'est extrêmement courant mais la plupart du temps, heureusement, comme le racisme, ça ne s'exprime que par bouffées que la raison éteint. Ceux qui en sont atteints au point de ne plus pouvoir raisonner en sont défigurés de haine. On doit aussi apprendre à supporter une perpétuelle condescendance. Pour se soulager de leur désir, ou même s'en prémunir, les hommes n'ont souvent que deux tactiques : rabaisser l'objet de leur désir, ou au contraire, comme dans un rapport fils-mère, l'idéaliser jusqu'à en faire une figure sacrée, quasiment intouchable. Dans le premier cas, dénier à la femme une autre dimension que sexuelle ; dans le deuxième, dénier sa dimension sexuelle. Il est normal que tu ne voies pas ça, puisque ces visages, ces regards ne s'adressent pas à toi.

SZ : Et tu ne le perçois pas comme une infériorité manifeste par rapport à un plus grand raffinement, une plus grande finesse qui serait typiquement féminine? Dans le simple fait de constater que ce sont de gros porcs, des gros lourds de machos. Ce sont toujours des exemples de lourdeur humaine, pitoyable, mais ça n'a pas la violence de quelqu'un

qui te traite de sale Noir, ou de sale Arabe, et qui prend un ascendant sur toi, par son agressivité.

AR : Mais l'insulte sexuelle existe aussi... On a vu des femmes ministres, par exemple, en faire les frais. Le racisme ordinaire s'exprime au quotidien de façon insidieuse, comme le sexisme. Un Maghrébin ne se fait pas traiter à tout instant de sale Arabe, pas plus qu'une femme ne se fait traiter continuellement de sale pute ou de pouffiasse. Dans les deux cas l'ostracisme passe plutôt par des regards, des attitudes, des paroles ambigües... Et puis des faits concrets, des discriminations et des disparités, selon les cas, dans la recherche d'emploi, les salaires, la recherche de logement, la représentation politique et médiatique...

SZ : Je ne me rends pas compte, moi, c'est drôle. Quand tu ne vis pas dans un univers comme ça, tu ne le conçois pas.

AR : Je n'y croyais pas non plus avant d'en faire l'expérience...

SZ : Ça ne m'étonne pas que tu me le dises, je me doute bien que ça existe, mais c'est comme quand tu es Blanc, tu ne sais pas ce que c'est que d'être chinois. Quand tu es un homme, tu ne sais pas ce que c'est que d'être une femme.

AR : La critique ne se comporte pas non plus de la même façon avec un auteur femme. L'autre jour, au *Masque et la plume,* ils parlaient des derniers livres de Ravalec et de Nothomb. On comprenait que dans leur ensemble, les critiques présents les avaient trouvés tous les deux un peu puérils, mais alors qu'ils tâchaient de sauvegarder l'honneur de Ravalec, ils traitaient Amélie Nothomb de petite fille, « âge mental treize ans », des trucs comme ça, des termes qu'ils n'emploient jamais pour les

hommes. Des auteures comme Annie Ernaux sont régulièrement raillées avec une misogynie évidente. Ça m'est arrivé aussi pour l'un de mes livres. Un blanc-bec prétentieux qui officie sur France-Culture s'était permis de le traiter d'ouvrage tout juste bon pour les filles de dix-huit ans, et comme ça le faisait jouir de cracher son venin - et de se faire mousser à peu de frais, la méchanceté est si facile -, il a rajouté un truc comme « et encore ne soyons pas si méprisants envers les jeunes filles »... As-tu déjà entendu parler comme ça d'un livre d'homme ? Et pourtant, autant que je sache, ils sont quelques niais à sévir dans les librairies... Je n'ai vu s'exprimer un tel fiel qu'envers Paul Smaïl, cet auteur qui comme par hasard se fait passer pour un beur...

SZ : Oui, pourtant je ne suis ni noir ni arabe, mais je perçois l'agressivité énorme qu'il y a aujourd'hui dans notre société à l'égard des Noirs et des Arabes. Beaucoup plus que des juifs. Tu assistes à des scènes dans les rues, tu le vois à l'air libre. En fait, je sais pourquoi il y a cette cécité de ma part concernant les femmes : parce que je connais la part de désir que les femmes suscitent, à la fois chez moi et chez la plupart des hommes, de sorte qu'à mes yeux, les femmes sont toujours subjectivement plus dispensatrices de désir que de haine. L'agressivité macho, c'est du dépit à l'égard des femmes. L'agressivité vis-à-vis des femmes naît du dépit de ne pas parvenir à les séduire.

AR : C'est un peu plus délicat, oui... Il y a un vrai désir de l'homme pour la femme qui rend moins simple le rapport de dominant à dominé.

SZ : Même si on découvre aussi dans le racisme du dépit sexuel quand on approfondit un peu la question. Je dis ça parce que j'ai vécu dans un quartier émigré et que je voyais des scènes d'humiliation quasiment quotidiennes. Sur le trottoir du commissariat près de chez moi. Tout le temps. Ça m'a marqué. Alors que les femmes possèdent un pouvoir abstrait de fascination, ajouté à celui de se refuser ou de s'offrir au désir qu'expriment les hommes. Alors, les hommes l'expriment sans doute maladroitement, mais ils expriment tout maladroitement. De toute façon, les hommes sont balourds et, face aux femmes, ils sont dans une situation d'infériorité manifeste. Selon moi, une femme qui sait intriguer peut mener n'importe quel mec par le bout du pénis. Elles ont une supériorité dans les rapports de force. C'est pour ça que je ne les conçois pas comme des victimes, les femmes. Je ne peux pas concevoir une femme comme une victime. À part une femme violée, tabassée, des choses très violentes de ce genre.

AR : Il existe un jeu spécifique entre les hommes et les femmes, en effet. Le problème vient aussi du fait que les hommes perçoivent toujours les femmes comme des femmes, alors que les femmes ne se perçoivent pas à tout instant comme femmes...

SZ : Mais perçoivent-elles toujours les hommes comme des hommes?

AR : Oui mais, elles peuvent se percevoir comme des hommes aussi. On dit un homme pour un être humain, ce n'est pas par hasard. Quand j'étais petite, sans m'en rendre vraiment compte, je me prenais pour un garçon. Je jouais avec mes frères, avec des copains, je me

sentais comme eux... Quand je voulais faire la fille, je jouais le rôle de la fille. A ce moment-là j'allais avec une copine et on faisait les filles, on jouait ostensiblement à des jeux de filles, on minaudait et on énervait les garçons comme des filles... C'était un rôle. Sinon, j'étais un garçon. Ça voulait pas dire que j'avais un zizi, ça voulait dire que j'étais une personne. Etre une fille, c'était en quelque sorte une possibilité d'identité supplémentaire. Pour être une fille, il fallait « la faire ». On croit que c'est naturel, les filles elles-mêmes le croient, mais si on essaie d'être un peu lucide, il faut admettre que c'est essentiellement culturel. C'est pareil pour une femme. On *est* femme évidemment, mais c'est intérieur, ça ne se voit pas forcément. Le plus souvent, on est femme aux yeux des hommes parce qu'on fait la femme. D'ailleurs, pour la plupart, ils peuvent très bien se contenter, pour fantasmer ou jouir, d'une *image* de femme, que ce soit une photo, un travesti, ou une poupée. La femme, c'est avant tout le fantasme de l'homme. C'est quand même très culturel. Si on élevait un petit garçon en lui apprenant à faire la fille, il y a de grandes chances qu'une fois adulte il sache faire la femme aussi bien que moi... Les petits garçons aiment souvent autant que les filles se déguiser en femmes - s'ils le font moins, c'est parce qu'on les en décourage. Ça ne veut pourtant pas dire qu'ils seront homosexuels ; ça veut dire que, comme tout le monde, ils sont attirés par la sensualité du *mundus muliebris,* et que jusqu'à un certain âge, jusqu'au moment où ils seront capables d'identifier clairement leur désir des femmes, c'est leur moyen d'en jouir. De là aussi vient le malentendu : les hommes voient toujours la femme (c'est-à-dire le vagin) dans les femmes, alors

que les femmes ne se perçoivent pas toujours elles-mêmes en tant que femmes, en tant qu'êtres différemment sexués. Par exemple, si un homme traite une femme de salope dans la rue, elle va recevoir ça comme une insulte grave. Mais pendant l'amour, elle peut au contraire trouver ça excitant : parce que c'est un moment où elle a envie de jouer à fond la différence des sexes.

SZ : C'est la première fois que j'entends ça, de manière aussi franche ! A mes yeux, le désir, la séduction, l'attrait, l'attirance, la sympathie sont tellement immédiats entre un homme - en l'occurrence moi, je ne sais pas comment ça se passe pour les autres -, et une femme, et n'importe quelle femme… Après, le reste vient se rajouter: ça peut être une femme que tu aimes, que tu n'aimes pas, qui t'énerve ou que tu méprises… enfin, tu peux éprouver toute la palette des sentiments humains, mais au départ il y a quand même quelque chose qui participe de l'attirance. De la curiosité. Le monde féminin m'attire. Celui des hommes - la communauté de l'amitié - me laisse parfaitement froid. De même, petit, j'allais voir ce qu'il y avait sous les robes des filles, sous les jupes des filles, et sous les habits de leurs poupées. Je déshabillais les poupées de mes cousines pour voir ce qu'il y avait sous la robe. Je conçois mal, du coup, qu'une femme ne puisse pas, réciproquement, non pas être attirée par le monde des hommes, mais savoir qu'elle est, elle, objet de cette curiosité intense, et donc disposer de cet ascendant-là. Pour moi, une femme est toujours au départ en position d'offre, alors que l'homme est en position de demande. Il y a toujours un ascendant sur ma curiosité de la part d'une femme. Elle est créditée d'emblée du

désir – sexuel et intellectuel, ça va de pair – qu'elle suscite chez moi. Ça peut s'évanouir très vite, au bout de trois minutes, ou de trois jours, ou de trois ans, mais, à l'origine, elle n'a aucun mal à me convaincre de manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Le serpent a peu de boulot à faire, avec moi. C'est pour cela que j'ai du de mal à les percevoir comme des victimes, en dehors des cas tragiques. Cette curiosité de ma part confère aux femmes un pouvoir abstrait et vaporeux. Je comprends ce que tu dis, mais lorsque tu m'expliques qu'une femme peut ne pas se sentir femme, ne pas sentir cette puissance-là, spontanée, qu'elle incarne, je ne l'avais jamais entendu avant. Je n'ai jamais entendu une femme me dire que parfois elle n'a pas envie de faire la femme, qu'elle aimerait se reposer un peu de son pouvoir.

AR : Mais souvent, en dehors de la sexualité, les hommes, même hétéros, préfèrent la compagnie des hommes...

SZ : Oui, eh bien moi non. Moi je m'emmerde avec les hommes. Mais ce n'est pas uniquement sexuel. La sexualité vient après, à un autre niveau d'intimité, bien après. Par exemple je préfère regarder une femme qu'un homme.

AR : Les femmes aussi regardent beaucoup les femmes. Dans la rue, je suis presque plus flattée quand une femme me regarde, plutôt qu'un homme. On se dit que les hommes regardent à peu près toutes les femmes, alors que les femmes font une sélection, elles regardent celles qui peuvent les inspirer pour leur propre féminité. Quand moi je regarde une femme, c'est parce que je la trouve belle, bien « arrangée », et que

je cherche en elle plus ou moins un modèle. En fait tout le monde est attiré par la féminité, on en revient toujours au même point. Si les femmes n'étaient pas attirées par la féminité, on ne verrait pas autant de femmes dans les magazines féminins. Mais en dehors du regard que les hommes posent sur les femmes, ils préfèrent passer leur temps entre eux.

SZ : Je sais. C'est pour ça que je ne me sens pas concerné par ce que tu me racontes du sexisme. Parce que chez moi, c'est l'inverse. J'ai du mal à comprendre que les hommes s'amusent entre eux, par exemple.

AR : Et moi, même en dehors de la sexualité, je préfère la compagnie des hommes. Je me dis souvent que c'est parce que j'ai eu des frères.

SZ : Moi aussi j'ai eu des frères, mais j'adorais autant jouer avec des filles. Je me souviens de jeux très précis, c'était vraiment à la toute petite école, on jouait à chat ou à je ne sais quoi, avec des petites filles, j'étais le seul garçon, et je me souviens du plaisir immense, presque érotique, que cela revêtait d'être admis parmi elles. Comme le racontent, d'ailleurs, certains homosexuels.

AR : Oui, on a toujours peur que les garçons qui jouent avec des filles deviennent homosexuels...

SZ : Pourtant j'adorais également les jeux de garçon.

AR : Moi aussi ! Le foot, les billes, les osselets, la bagarre...

SZ : La bagarre sur ton lit ! (*Rires*.) Je me souviens d'une sorte de ronde, j'avais été placé au centre de la ronde, c'est un souvenir précis. C'est demeuré indélébilement comme quelque chose de très jouissif. C'est un plaisir érotique, évidemment. Et je n'ai jamais rejeté une fille

de mes jeux de garçon. Les jeux avec ma cousine, les jeux d'enfants qui me viennent à l'esprit, en général étaient des jeux immédiatement, spontanément sexuels. C'était toujours très positif. L'aspect sexuel était immédiatement positif. La différence des sexes était une grande aventure. Donc le machisme m'est foncièrement étranger, mais pas par idéologie : par goût. Un peu comme tu me dis que tu ne savais pas ce que c'était un juif, parce qu'il n'y a pas d'antisémitisme dans ta famille. Entre nous soit dit, c'est la meilleure attitude, l'indifférence. On ne peut pas comparer, moi je savais ce qu'était une femme, mais il n'y a aucun machisme dans mon éducation, ni chez mes parents ni chez mes grands-parents. Une fille, c'était un autre être humain que j'avais envie de déshabiller, pour savoir comment c'était entre ses jambes. Donc, tout de suite les jeux de docteur, et le plaisir de le faire, de l'avoir fait.

AR : Peut-être sommes-nous des personnes qui érotisons tous les rapports humains… C'est une affaire de curiosité. Etre attiré par l'autre sexe, c'est comparable à être attiré par d'autres cultures. Moi je suis xénophile. Ce qui ne veut pas dire que je fais forcément de la discrimination positive envers les étrangers, mais ils m'intéressent d'emblée, parce que je sais que je peux apprendre des choses d'eux.

SZ : D'après ce que tu me racontes, tu as vécu dans un univers d'hommes pendant toute ton enfance. Et tu te concevais, apparemment, comme un garçon parmi les autres garçons. Moi je ne peux pas dire que j'ai été élevé dans un univers de femmes puisque j'ai deux frères. Nous étions donc quatre hommes, avec mon père, face à une femme, ma mère.

Nos deux situations diffèrent. D'autre part, d'après ce que tu me dis, tu n'y mettais pas une connotation spontanément érotique.

AR : Très peu en effet.

SZ : Alors que moi, oui. Dès que j'étais en présence d'une petite fille, enfin… je te raconte ces souvenirs-là, je n'en ai pas des centaines, mais, par exemple, avec une voisine en bas de chez moi, c'était immédiatement sexuel. C'étaient des jeux de docteur. On se dénudait, on se palpait, on s'étudiait, on s'excitait. Avec une autre petite voisine, nous nous étions dissimulés derrière un banc, elle m'avait montré son petit vagin rose, et moi mon petit pénis beige. On avait cinq, six ans, on était vraiment très petits. Je m'en souviens aujourd'hui avec le même plaisir que j'ai dû éprouver à ce moment-là. C'est bizarre que ce soit resté si vif, quand même. Comme des révélations. Et c'est encore comme ça maintenant. Je préfère parler avec une femme qu'avec un homme. Les hommes m'ennuient le plus souvent, sauf si on parle sérieusement de littérature, ce qui est rarissime.

AR : Je pense que je sentais aussi confusément que c'était quand même mieux d'être du côté des garçons. Je crois même que c'était très clair dans mon esprit...

SZ : Ils avaient des privilèges que n'avaient pas les filles, c'est ça que tu veux dire?

AR : Qu'offre-t-on aux garçons ? Des ballons, des jouets pour prendre du plaisir, développer leur imagination. Et aux filles ? Des poupées, et tout ce qui tourne autour, c'est-à-dire des jeux pour apprendre à s'occuper des autres, à les soigner, ou à les séduire et à les

attendre, comme le prince charmant... Et l'autre jour j'ai lu dans *Femina Hebdo,* qui est un magazine hyper lu puisque c'est le supplément du *JDD* et de plusieurs autres journaux du dimanche, un article qui m'a révoltée. Le thème était l'esprit de curiosité des enfants. On nous présentait trois exemples de la façon dont cet esprit peut se manifester : 1) le garçon qui veut toujours savoir « comment ça marche », l'expérimentateur ; 2) celui qui se pose des questions existentielles et a soif de connaissances ; 3) et enfin la fille. La fille, elle, pose des questions comme : pourquoi tatie est venue sans tonton ? Car nous explique-t-on, la curiosité féminine est d'ordre émotif, alors que celle des hommes est intellectuelle ! Comment se fait-il, alors, qu'à l'école les filles soient souvent les meilleures en classe ? J'ai pensé à mon troisième fils, qui tire toute sa richesse de sa sensibilité... J'ai pensé à l'ex-copine de mon fils aîné, qui était la plus jeune et la meilleure de sa classe de maths sup, qui est aujourd'hui une brillante agrégée de maths, et prépare sa thèse... Longtemps on a dit que les filles n'étaient pas douées pour les maths. Elles sont de plus en plus nombreuses à intégrer ces études. Comment peut-on encore colporter une telle idéologie ? Je dois ajouter qu'en toute bonne logique, à la fin de l'exemple du petit garçon assoiffé de savoir, on mettait en garde les parents contre un trop grand intérêt de leur enfant pour les livres, qui risquait d'empêcher sa bonne socialisation ! Ben voyons ! Quant à la fille, ils auraient pu au moins la gratifier d'une sensibilité artistique... Mais non, tout ce qui l'intéressait, c'était de savoir s'il n'y avait pas de l'eau dans le gaz entre tatie et tonton... C'est absolument lamentable, et malheureusement, c'est dans ces préjugés

communs que les filles doivent grandir... Si tu vas faire un tour dans les grands magasins, tu verras la différence entre le rayon jouets des garçons et celui des filles...

SZ : C'est vrai, c'est très idéologique. Apparemment, il y a une demande, aussi. Elles ne s'en plaignent pas. On leur impose pas de jouer à la poupée, aux filles. Mais je suis d'accord avec toi, c'est très idéologisé, c'est une évidence. En même temps ce n'est pas une souffrance non plus, de la part des filles.

AR : Euh... non. Moi en tout cas j'avais horreur des jeux de poupée, sauf avec la Barbie de ma voisine, parce que je pouvais la déshabiller et lui toucher les seins... Mais peut-être que je n'étais pas une fille normale, après tout. Ah si !, il y a une poupée que j'ai aimée, c'était Cannelle, ma poupée black. Les poupées noires, on n'en voit pas tellement aujourd'hui, ça devait être encore plus rare à l'époque. Je crois que je l'avais vue dans une fête foraine, et je l'avais voulue. Grâce à sa couleur de peau, je n'avais pas à m'imaginer, comme avec les poupées ordinaires, coincée à la maison avec des marmots. Au contraire, elle me propulsait hors de mon environnement... comme le premier petit garçon dont je suis tombée amoureuse, à l'école maternelle : c'était le seul métis de tout le pays!

SZ : Eh oui. Noire est la beauté, j'en sais quelque chose . Ceci dit, les petits garçons et les petites filles aujourd'hui jouent à peu près tous à la même chose, à savoir les jeux vidéo, ce genre de conneries.

AR : Ça a un peu changé, mais... Si un jour tu as une fille, et si tu veux favoriser son intelligence et son épanouissement, tu auras peut-être

plus envie de lui acheter des jouets au rayon garçons, là où on trouve les Lego, les Playmo, tous les jeux de construction et d'imagination. Alors qu'aux filles on propose un univers absolument niais, des trucs roses, des poussettes, des fers à repasser, des trucs qui en gros veulent dire « ta vie sera consacrée à séduire un homme, faire des enfants, t'occuper de la maison »...

SZ : Bobonne. Oui, c'est vrai, je comprends ce que tu veux dire.

AR : Quand je jouais avec des garçons…

SZ : À la bagarre sur ton lit !

Rires.

AR : C'était beaucoup plus léger et amusant que quand je jouais avec des filles, à des histoires à la noix... C'est vrai que j'ai toujours perçu les modèles de la féminité, et ça perdure avec les magazines féminins, comme quelque chose de bête et de lourd à porter... Comme je ne suis pas misogyne, je pense que c'est culturel. Le seul aspect amusant, c'est la séduction...

SZ : Ça, tu l'as ressenti aussi?

AR : Oui, bien sûr... Quand on fait la fille... Après on fait la femme parce qu'on aime ça, la société aime ça... mais on ne le dit pas. Les hommes aiment tellement le mythe de l'Eternel féminin... Les hommes aussi peuvent aimer ça. Beaucoup de gays en particulier aiment se préoccuper de leur apparence, de leur corps, cultiver leur coquetterie, leur pouvoir de séduction. Ce sont des hommes, pourtant. Les hommes peuvent aimer ça aussi bien que les femmes. Inversement, certaines femmes ne sont pas du tout coquettes. C'est peut-être plus une question

de goût et de tempérament que de sexe. Et bien sûr de culture. A la cour de Louis XIV, les hommes portaient des talons hauts, des bas, des perruques, des parfums, des dentelles, une épaisse couche de poudre sur le visage... Dans beaucoup d'autres civilisations, les hommes sont ou ont été au moins aussi coquets que les femmes...

SZ : En ont-elles vraiment conscience? de « faire la femme » ? D'avoir un masque de minauderie, de théâtralité, assez bien représenté par le maquillage, d'ailleurs. Ce n'est pas devenu une seconde nature?

AR : Ça dépend des femmes... Il y en a qui ne font pas grand-chose pour ça... Il y en a même qui ne font rien du tout...

SZ : Ça fatigue de faire la femme? Ça fatigue de susciter le désir? C'est quand même assez rare, une femme, qui n'aime pas se maquiller, qui n'aime pas se préparer quand elle sort.

AR : Rare ?

SZ : Non ? ce n'est pas rare?

AR : Viens à la sortie de l'école avec moi, tu verras que beaucoup sont austères...

SZ : Mais une femme qui n'aime pas l'idée qu'elle va être belle en sortant en soirée?

AR : Là encore, il y en a qui font le minimum. Tu vois peut-être moins ça à Paris. Mais parmi mes amis bordelais, je me fais plus ou moins gentiment railler parce que je suis toujours coquette, même à la montagne...

SZ : J'adore assister au plaisir de la femme qui se prépare à susciter le désir. Franchement, je n'ai jamais connu de femme n'éprouvant pas ce plaisir-là.

AR : C'est aussi une affaire de culture. Dans certaines familles, dans certains milieux, une femme sexy est une femme vulgaire... La coquetterie fait vite mauvais genre...

SZ : Mais se maquiller en Dior et s'habiller en Chanel doit procurer le même plaisir qu'aux splendides « bimbos » africaines qu'on voit parader à Château-Rouge, sur lesquelles j'ai écrit un petit texte très élogieux. Ma mère, enfin toutes les femmes que j'ai connues, que j'ai pu observer, passaient quand même pas mal de temps dans la salle de bains, à se préparer.

AR : Je ne dis pas qu'il n'y a pas de plaisir, mais quelquefois c'est aussi un automatisme, l'adéquation à une convention sociale. Ça fait partie de la toilette : on se douche, on se coiffe, on se maquille...

SZ : Ça me semble universel, le plaisir de se parfumer, de se pomponner, de jouir en prévision des regards qui vous atteindront comme autant de caresses, non? C'est possible que ce soit juste une catégorie de femmes, et que je ne connaisse pas les autres catégories.

AR : Ce n'est pas une question de catégories, c'est plus nuancé que ça. Disons qu'il y a des femmes qui aiment plus ou moins ça... En tout cas, moi je regrette beaucoup les temps où les hommes s'habillaient de manière sexy, avec des collants bien moulants, des chemises à froufrous... Ces temps qui étaient d'ailleurs ceux de Laclos et de Casanova, entre autres... Même aujourd'hui, beaucoup d'hommes et de

garçons sont très préoccupés par leur look. Spécialement quand ils sortent.

SZ : L'époque où les hommes étaient les plus beaux, c'est les années cinquante, les beaux costumes, les chapeaux, comme dans les films américains, les hommes qui se levaient quand une femme arrivait à table…

AR : Les Italiens sont encore comme ça...

SZ : Exactement. Les Italiens sont comme ça. Ce sont les plus beaux !

AR : Ils ont envie de séduire...

SZ : C'est dommage, maintenant je ne m'habillerais pas comme dans les années cinquante, ça fait un peu clown, il y a un côté trop théâtral, mais c'était une période élégante.

AR : Les Africains aussi soignent leur élégance.

SZ : Voilà. Les Africains sont encore comme ça. Les hommes africains s'habillent encore comme ça. Pas tous. Pas tout le temps. Mais fréquemment.

AR : Et les Touaregs, enveloppés dans leurs belles étoffes... Leurs voiles qui mettent en valeur leurs yeux de biche…

SZ : Ils ont cette élégance qui semble d'une autre époque pour nous.

AR : C'est donc bien culturel...

SZ : Bien sûr que c'est culturel, tu as raison. Bon, on arrête ? La prochaine fois, il faudra se souvenir de raconter l'adolescence, les

premières expériences de la sexualité, les premières règles, les premières éjaculations. Qu'on entre dans le vif du sujet.

Rires.

AR : Oui, on racontera des choses concrètes...

SZ : Oui, du concret. Il ne faut pas oublier de raconter tout ça. Il me semble que tu en as parlé dans tes livres, comme moi dans les miens.

II

Jeudi 27 septembre 2001, 9h30, Paris, V^{ème} arrondissement

Premiers émois d'Alina

AR : Alors, par quoi on commence ? Par l'adolescence ?

SZ : Parlons de sexe. Vas-y, dis-moi, pour toi, comment ça a commencé.

AR : Moi, je n'étais pas précoce. Physiquement, j'avais l'air d'une petite fille, et je me contentais de rêver à l'amour en choisissant pour copines celles qui étaient les plus femmes, qui avaient déjà des aventures et qui pouvaient m'en parler.

SZ : Tu étais déjà pubère?

AR : J'avais... entre douze et quinze-seize ans. Je me souviens que la grande question qui se posait à ces filles, c'était : faut-il ou non coucher ? Certaines, rares, l'avaient déjà fait, les autres débattaient du reste, à savoir : jusqu'où faut-il aller, doit-on laisser les garçons nous mettre la main dans la culotte, etc.

SZ : Vous discutiez d'une limite à ne pas dépasser, jamais de ce que vous ressentiez en faisant ça?

AR : Non, non. Le sujet, c'était celui des limites, qu'on avait envie de franchir ou non.

SZ : C'était assez formel, en fait.

AR : Moi, je parlais de rien, puisque...

SZ : Vous ne parliez pas de vos sensations?

AR : Moi, je me disais toujours le jour où je sors avec un garçon, alors là, je couche tout de suite !

Rires.

SZ : « Avec moi, ils peuvent allez jusqu'où ils veulent ! »

AR : Et c'est d'ailleurs ce que j'ai fait... Ça m'intrigait beaucoup de les entendre parler de ces questions, c'était très intéressant... Même si ça me semblait frustrant, et peut-être même un peu malsain de ne pas aller jusqu'au bout... Certaines franchissaient le pas, quand même... Au tout début, quand personne ne le faisait, on se demandait combien de temps durait l'acte sexuel. Certaines disaient une heure, d'autres cinq minutes... C'était le mystère...

SZ : Elles ne racontaient pas?

AR : Non, pas vraiment. Elles disaient « moi je l'ai fait ». Ça leur conférait un statut de femme impressionnant pour les autres gamines, mais elles, elles avaient l'air de dire moi, maintenant, je suis au-dessus de tout ça... Moi, j'avais quatorze ans quand j'ai embrassé mon premier garçon sur la bouche. C'était juste pour savoir ce que c'était, j'ai pris le premier qui se présentait...

SZ : Avec la langue ?

AR : Oui

SZ : Et avant, même pas de petits bécots ?

AR : Si, mais pas grand-chose... J'étais pas précoce du tout... Avec la langue, j'ai voulu savoir ce que ça donnait..

SZ : C'était agréable?

AR : C'était dans une ruelle... On a fait ça, et puis je me suis vite cassée, et j'ai craché par terre...

Rires.

SZ : Sensation de dégoût !

AR : Je trouvais ça plutôt dégueulasse... D'ailleurs, encore aujourd'hui, je suis pas très forte en baisers sur la bouche...

SZ : C'est vrai que quand on a connu le sexe, ce n'est pas le truc le plus intéressant. Le grand baiser langoureux, c'est plutôt réservé à l'adolescence.

AR : Par contre, quand j'ai découvert l'amour, à dix-sept ans, là j'étais absolument enthousiaste...

SZ : Dès la première fois? Ça ne t'a pas fait mal? Tu n'as pas eu de déception?

AR : Si, ça m'a fait mal, mais je n'étais pas du tout déçue, au contraire, j'étais radieuse, j'étais vraiment... trop contente !

SZ : Et avant, tu ne t'étais jamais masturbée? Jamais de trucs entre filles, des caresses avec des copains?

AR : J'ai découvert l'orgasme vers dix ans, toute seule, sans me toucher...

SZ : Non !

AR : Oui oui, un vrai orgasme... Ça se passait la nuit, je pensais à des choses érotiques, et ça venait tout seul...

SZ : Un vrai orgasme sexuel ?

AR : Oui oui.

SZ : Et à quoi tu pensais?

AR : J'avais un fantasme récurrent, c'était que je trouvais au fond d'une forêt... c'est parce que quand j'étais toute petite, j'étais un peu comme le Petit Chaperon rouge. On habitait chez ma grand-mère, et juste derrière la maison, il y avait la forêt, où bien sûr je n'avais pas le droit d'aller. Mais quelquefois, je poussais le petit portail en bois vert - c'est vraiment comme dans les contes... J'allais dans la forêt, et je me faisais un peu peur... Au fond de la forêt, il y avait un bordel...

SZ : Un véritable bordel?

AR : Oui, un vrai bordel, avec la lampe rouge, qui était construit sur un blockhaus, tout hérissé de tessons de bouteilles, et gardé par un berger allemand qui faisait peur à tout le monde, à tous les enfants en tout cas... C'était impressionnant...

SZ : Et tu savais que c'était un bordel, à l'époque?

AR : On le savait vaguement... On savait qu'il y avait des filles qui habitaient là, et que les hommes y allaient... Je ne sais pas jusqu'à quel point je comprenais bien ce qui s'y passait, parce que j'avais à l'époque quatre ou cinq ans, mais quand même... C'était un endroit louche, où on ne pouvait pas aller, il y avait toute cette atmosphère... Donc j'allais dans cette forêt, qui était traversée par une piste cimentée que les Allemands avaient construite pendant la guerre, et de l'autre côté

de laquelle se trouvait un autre blockhaus, abandonné celui-ci. Toute petite, vers trois ans, j'avais assisté là à une course de karting, et devant moi l'un des concurrents était sorti de la piste, et était allé se crever les yeux dans les ronces - du moins dans mon souvenir. Cette forêt était donc un endroit très chargé de sens pour moi : le sexe, le sang, les souvenirs de la guerre et de la mort... Quand on se hasardait à pénétrer dans le blockhaus, il y faisait noir, une vraie *bouche d'ombre*... pleine de graffiti sexuels... et puis bien sûr il y avait la nature, les arbres, et les sensations de désir et de peur qu'ils peuvent faire naître... Il y avait aussi une voisine qui laissait ses poules en liberté dans la forêt, et de temps en temps on allait ramasser des oeufs... Il fallait aller les chercher dans les herbes, dans les buissons... Tu vois, c'était aussi un symbole... de vie...

SZ : Le plaisir de quelque chose de dissimulé à aller explorer.

AR : Exactement. Donc, je partais dans la forêt... Ah oui, il y avait aussi que mon père prétendait que la nuit, un fou courait à travers la forêt en hurlant... Je ne sais pas pourquoi il racontait ça, il était un peu fantasque... (*Rires.*) Tout ça, ça m'impressionnait beaucoup, j'allais dans la forêt, j'étais toute petite et je savais qu'il y avait quelque part le chien, comme une espèce de loup, et le bordel là-bas qui était dangereux... Et donc mon fantasme, c'était que je pénétrais dans cette forêt, je parvenais à une clairière, et là, sur une dalle de vieux béton mangé par la mousse, je trouvais une femme nue, allongée sur le dos, inconsciente... Il fallait que je m'occupe d'elle, et j'en profitais pour la toucher...

Rires.

SZ : Tout ça en imagination ?

AR : Oui, j'imaginais tout ça avant de m'endormir, et c'est comme ça que j'ai connu l'orgasme... sans me toucher...

SZ : Et ces orgasmes se manifestaient comment?

AR : Eh bien... j'avais du plaisir entre les jambes... une espèce de vertige...

SZ : Au niveau du sexe?

AR : Ah oui oui, tout à fait...

SZ : Ça chauffait? C'était une sorte de chaleur?

AR : Oui, oui, une chaleur, qui se transformait... en orgasme, quoi...

SZ : Et tu savais ce que c'était?

AR : Je me rendais bien compte que c'était sexuel, forcément...

SZ : Et tu ne ressentais aucune culpabilité, aucun retour du pendule ?

AR : Ben, non.

SZ : Tu avais découvert le moyen de te faire jouir toi-même. C'est marrant.

AR : Cette femme, je suppose que c'était mon propre corps rêvé de femme... J'inventais des choses, ça pouvait durer longtemps... Mais tout ça, c'était dans ma tête, quoi. Et la première fois que j'ai fait l'amour, j'avais dix-sept ans. Ça s'est passé dans la forêt, d'ailleurs. C'était un garçon de la région parisienne que j'avais rencontré au bord de la mer, là où j'habitais. C'était l'été, il avait planté sa petite tente au

milieu des pins, et on était à même le sol... Voilà, dans l'odeur de la forêt, au coeur de la forêt... Et alors là, c'était merveilleux pour moi.

SZ : Pourquoi?

AR : Parce que... D'abord c'est moi qui lui ai demandé, au garçon. On sortait ensemble depuis deux ou trois jours, et je lui ai dit que je voudrais bien faire l'amour. Il était surpris, il a dit que d'habitude les filles se font prier (*Rires.*)... il était presque décontenancé...

Rires.

SZ : C'est bon, ça ! Sans préservatif, sans rien?

AR : Non... à l'époque, c'est vrai qu'on craignait les grossesses... Mais quand on est jeunes, on ne pense pas forcément à ça... Et puis j'avais mes règles tous les trois ou quatre mois, je me disais que je ne risquais rien.. Donc voilà, ça s'est passé, et je trouvais ça super... On était dans la nature, nos corps nus, en contact... Même si d'un point de vue purement sexuel c'était plutôt douloureux, c'était quand même très sensuel.

SZ : C'est marrant, parce que ça a abouti tout de suite à faire l'amour. Il n'y a pas eu de caresses auparavant.

AR : Non non, jamais.

SZ : Tu as tout découvert d'un coup, en fait.

AR : C'était ce que je voulais, ce que j'avais toujours voulu.

SZ : Et entre quatorze et dix-sept ans, tu te racontais encore des histoires pour te procurer l'orgasme, ou c'était fini?

AR : C'était fini.

SZ : Et tu ne te masturbais pas non plus?

AR : Non, non. Je m'en souviens pas vraiment... Je me souviens de ça vers dix-onze ans, mais après, non. Peut-être que ça continuait, mais je ne m'en souviens pas. De toute façon, vers onze-douze ans, je me suis remise à penser aux garçons.

SZ : Au fond, tu étais assez précoce avec cette histoire d'orgasme enfantin.

AR : Oui oui...

SZ : C'est la première fois que j'entends ça. C'est toujours, en général, un prétexte, en faisant du cheval, ou à la gymnastique, on ne s'en rend pas compte, ou la couture d'une culotte qui frotte en marchant, quelque chose comme ça… Mais savoir que tu as découvert l'autonomie de ta jouissance en te racontant des histoires, en plus… Ce n'est pas sans rapport avec le fait que tu écrives maintenant.

AR : Oui, c'est passé par le fantasme...

SZ : Ensuite, ce qui est drôle, c'est que ça s'interrompt, et qu'il te faut attendre d'avoir dix-sept ans pour tout découvrir tout à la fois. C'est assez atypique comme parcours, comme développement.

AR : Ensuite j'ai été contente de découvrir l'amour physique... Mais de toute façon, je n'étais pas prête avant... Physiquement, j'étais mal nourrie (j'ai retrouvé une note du médecin scolaire signalant que j'étais anémiée), trop menue, pas du tout développée... Ça avait un avantage, j'étais la seule à pouvoir passer entre les grilles du lycée, et donc à pouvoir sortir quand c'était fermé. Je n'étais pas prête du tout... J'ai été très amoureuse d'un garçon, pendant deux ou trois ans, en secret. C'était un Iranien de dix-neuf ans qui était arrivé à l'internat en

cours d'année. Très beau, très élégant, le seul à porter des costumes, c'était L'HOMME. Toutes les filles étaient amoureuses de lui, et il se les tapait toutes, mais comme elles ne voulaient pas coucher, il les laissait tomber aussitôt. Ensuite elles se plaignaient de lui, mais moi je trouvais qu'il avait bien raison. Il a quand même dû remarquer quelque chose, parce qu'un jour il m'a donné un petit baiser.

SZ : Ah! bon ? Tu avais quel âge, là?

AR : Je crois que j'étais en cinquième... Et puis après, à dix-sept ans, j'ai eu cette relation avec ce garçon, et ma vie sexuelle a démarré.

SZ : Tu n'as jamais été déçue après cette première expérience? Tu as toujours trouvé le sexe sympa?

AR : Ah oui, moi j'ai toujours trouvé ça merveilleux. Vraiment, c'était le soleil dans ma vie.

SZ : Quand on pense au nombre de gens pour qui - entre l'enfance, l'adolescence et la névrose de l'âge adulte -, pour qui avoir un sexe, c'est une plaie… A mon avis, pour les neuf dixièmes de l'humanité, c'est ça. Et toi, tu dis que ce fut une grande découverte, c'est quand même unique.

AR : Je m'en rends compte parce que ça surprend...

SZ : Entre le faire beaucoup, l'avoir fait beaucoup ou l'avoir découvert précocement, et le concevoir comme une source vraiment radieuse dans sa propre existence - parce que c'est vrai que c'est gratuit, c'est la chose la plus disponible, et lorsque tu aimes ça, c'est vraiment merveilleux - c'est différent, et très rare. Beaucoup de gens peuvent baiser fréquemment - surtout à notre époque -, mais entre baiser ou avoir

beaucoup baisé et dire: « le sexe, pour moi, est une source de lumière, d'enseignement, d'apaisement », c'est très différent. Tu as une grande chance. C'est une grande force.

Libero

AR : Oui... J'aimais bien mon corps, j'aimais bien être nue... J'ai découvert récemment, grâce à un article paru dans la revue *Supérieur Inconnu,* qu'un homme de ma famille, Libero Nardone, a été l'un des modèles préférés de Rodin. Il a posé entre autres pour *le Baiser*, pour certains *Balzac*... C'est cet homme nu que tu vois en photo sur le mur, en train de poser, à plus de soixante-dix ans, pour Germaine Richier...

SZ : La vérité nue, c'est lui !

AR : Mon père était quasiment acrobate, très souple et très musclé, lui aussi aimait son corps. Le corps nu, c'est à la fois l'animalité et l'art, l'art de vivre qui s'inscrit dans le corps, et aussi la conscience d'une transcendance possible par le corps. Libero (quel prénom !) était très conscient de l'importance de son métier de modèle, de sa part dans la création de l'oeuvre. Moi-même j'ai toujours été fascinée par le motif du *peintre et son modèle,* depuis près de vingt ans j'ai sur mon bureau la reproduction d'un tableau de Picasso sur ce thème, on y voit l'artiste de dos, et le modèle, face à lui, prend les proportions d'une grande ombre inquiétante... En tant qu'artiste, j'utilise mon propre corps comme modèle... Et aussi celui des hommes que j'aime, que j'ai aimés... C'est pourquoi je n'ai jamais gardé pour eux que de l'amour...

L'amour

SZ : Tu étais toujours amoureuse des garçons avec qui tu as fait l'amour ? Tu n'as jamais eu d'aventure sexuelle, comme ça, d'une nuit ou d'une soirée?

AR : Une nuit, non, mais deux ou trois, oui, ça m'est arrivé...

SZ : Ça ne t'est jamais arrivé de rencontrer un type dans une boîte, comme ça, et sachant que tu ne le reverrais plus après, de faire l'amour avec lui?

AR : Si, ça m'est arrivé une fois. Mais on peut aussi être amoureuse le temps d'une soirée... Et quelles qu'aient été les circonstances de la rencontre, j'ai toujours gardé comme un sentiment de gratitude envers les hommes avec qui j'ai fait l'amour. On s'est donné l'un à l'autre quelque chose qui vaut une solidarité définitive. C'est valable même avec ceux avec qui je l'ai fait seulement en rêve...

SZ : Tu n'as jamais eu d'histoires qui ont mal tourné, quand ça s'aigrit terriblement, avec des engueulades…?

AR : Non. J'ai eu des séparations difficiles, on pleure, on a mal, mais c'est normal...

SZ : Jamais dans la violence, dans la colère ?

AR : Non. En tout cas de ma part, non, jamais.

SZ : Tu es plus dans la complicité vis-à-vis de l'autre sexe que dans la rivalité, dans l'adversité, dans la haine.

AR : Oui.

SZ : C'est bien, et rare.

AR : Toi, c'était pareil ?

SZ : Ah! oui, j'ai toujours été très complice. Ce n'est pas exactement comparable, mais enfin, il y a toujours eu une idée de complicité, puisqu'on va pouvoir se faire réciproquement du bien… C'est quand même ça, l'idée. Je ne suis pas homosexuel, j'ai donc besoin de toi, comme femme, pour qu'on fasse l'amour et que ce soit bien, qu'on passe de bons moments, quoi. C'est toujours mieux de passer des bons moments à deux à faire l'amour que de se branler tout seul dans son coin. Tu vois, il y a d'emblée l'idée selon laquelle on est deux, donc on va pouvoir se faire davantage de bien que si on était chacun seul dans son coin. Tu es une femme, je suis un homme, autant s'entendre ensemble.

AR : C'est ça, on s'est fait du bien...

SZ : C'est si positif ! Après, quand la relation s'installe, puis se dégrade, tu te dis : « Quel gâchis ! » C'est si bon le corps à corps. Quel gâchis quand le pathos vient s'abattre là-dessus… Les nuages qui assombrissent l'ensoleillement de départ. Mais la base est toujours telle que tu la décris, c'est-à-dire très ensoleillée. Deux corps qui se caressent, sans idéologie, sans blabla, rien. Deux corps qui se caressent et jouissent l'un de l'autre. C'est tellement agréable, c'est presque enfantin, en réalité. Je suis sûr, d'ailleurs, que les gens qui aiment bien faire l'amour, ou qui ont une sexualité relativement épanouie, sont des gens qui ont réussi à traverser le sas de l'adolescence, lequel est une épreuve vraiment décisive. Ça passe ou ça casse. On garde son enfance

en soi si on a une sexualité épanouie ensuite. Le rapport qu'on a à son corps dans son enfance détermine tout..

AR : L'enfance est déterminante, notamment en fonction des rapports qu'on a avec sa mère. Les rapports entre la mère et le petit enfant sont très sensuels, et plus ou moins réussis.

SZ : Et toi, tu avais de bons rapports avec ta mère ?

AR : J'ai une mère très maternelle, tendre, enveloppante... C'est comme ça qu'on apprend à aimer le contact des corps... Evidemment il faut trouver une juste mesure, et éviter l'abus.

SZ : Moi j'ai eu pas mal de petites expériences dont j'ai gardé la mémoire très vive, dans mon enfance. Une fois aussi avec un garçon. On se réunissait avec mon frère et un garçon de notre âge, le fils du fermier qui vivait en face de notre maison de campagne… On se retrouvait dans le grenier, on se montrait nos petits pénis en érection… C'était bien avant la puberté. Donc j'ai eu une sorte d'expérience homosexuelle assez jeune. Et puis, ensuite, beaucoup de micro-expériences avec des filles, toujours sous le signe du désir et de la curiosité.

Circoncision

SZ : Alors ça c'est la cassette n° 4 qui commence… Je te parlais des petites expériences enfantines avec toujours une grande curiosité à la limite de l'obsession. Très attiré par ça. Je me souviens d'une époque, qui correspond en gros à ce que Freud nomme la *période de latence*, où j'étais culpabilisé. Un jour je suis entré dans la chambre de mon frère et

lui ai déclaré, fièrement: « Tu sais, maintenant, je ne suis plus un obsédé sexuel !» Par exemple, en classe, je jetais ma règle par terre pour, en la ramassant, regarder sous les jupes des filles. C'est comme si, le jour où j'annonçai cela à mon frère : «je ne suis plus un obsédé sexuel», j'avais senti quelque chose s'apaiser, une pulsion irrépressible s'éteindre en moi. Ce phénomène très usuel qu'est la période de latence, je me souviens surtout l'avoir ressenti, l'avoir vécu, en m'apercevant que quelque chose s'intériorisait en moi, une tension qui diminuait, et l'avoir revendiqué comme une plus grande maturité. Il y a aussi la question de la circoncision, de ce que c'est qu'un pénis circoncis, un pénis non circoncis surtout, parce que mon père, mes frères et moi, nous étions tous circoncis. Je n'avais jamais vu de pénis incirconcis. Je me souviens aussi, entre parenthèses, d'un autre exemple de cette curiosité, de cette avidité sexuelle : dans notre maison de campagne, il y avait un trou dans la porte en bois de la salle de bains où nous allions, avec mon frère et Philippe le fils du fermier, observer ma mère prendre sa douche. Ma mère était pudique, elle ne se montrait jamais nue devant nous, ni mon père d'ailleurs. Je revois le pubis noir corbeau de ma mère, que je n'ai sans doute aperçu que cette fois-là. Planait donc un double mystère. D'une part les femmes, comment est fait le corps d'une femme, qu'est-ce qu'elles ont entre les jambes… D'autre part, le mystère de ce sexe bizarre qu'est celui des petits garçons incirconcis que j'avais pu entrevoir, à de rares occasions, en colonie de vacances ou à l'école, aux toilettes... Dans ma tête de gamin, un pénis non circoncis, ça ressemblait beaucoup à un sexe de chien, l'aspect irrégulier, le petit bout rouge vif…

Ça ne me semblait vraiment pas esthétique comparé à mon pénis à moi ou à celui de mes frères. Je me souviens d'une douche prise avec un ami en classe de neige, on avait quoi, neuf dix ans, et il m'avait montré à quoi ressemblait son pénis, m'expliquant comment il devait le laver, chaque jour, en retroussant le prépuce et en nettoyant bien, parce que sinon ça risquait de s'infecter ou de devenir sale. Il m'avait montré toute l'opération, j'étais assez étonné, je n'avais jamais vu cela de ma vie. Je n'avais jamais vu surtout un gland tout rouge comme ça, et ça m'a évoqué immédiatement, très subjectivement, un chien en érection – tel que j'avais pu en voir à la campagne, ou même en ville. Sensation d'une grande différence, donc, d'une part entre moi et les femmes, anatomiquement, et entre moi et les non-juifs, la majorité, autrement dit entre moi et *tous les autres*. Avec tout de même un léger complexe de supériorité à cause de cette révélation-là, à savoir que les pénis des non-juifs ressemblait à des sexes de chien.

AR : C'est peut-être le but de la circoncision ? Etre moins animal?

SZ : Ah! c'est compliqué, la circoncision. On peut en parler, si tu veux. Il y a la question du rapport entre le masculin et le féminin, à même le sexe. On pratique une incision dans la chair pour la marquer avec quelque chose qui est de l'ordre de la prière, de la verbalité divine, du symbolique.

AR : Il y a quand même peut-être de ça... Par exemple, les Américains sont tous circoncis...

SZ : Oui, mais pour les Américains, c'est par hygiène. Dans le judaïsme, c'est le symbolique qui importe.

AR : La circoncision, c'est aussi une façon d'affirmer la domination de l'esprit sur le sexe et le corps, non ?

SZ : Je ne pense pas, franchement, que ce soit en rapport à l'animalité. Peut-être inconsciemment. Ou archaïquement. Mais d'un point de vue symbolique, il y a plusieurs choses dans la circoncision, dans le judaïsme. Il y a l'idée, d'abord, qu'on enlève, qu'on ôte du sexe ce qui représente une sorte d'enveloppement féminin. On creuse encore un peu plus la différence des sexes en ôtant ce petit bout de peau, le prépuce. Il y a l'idée aussi qu'on ouvre le corps. On aère le corps. Donc il n'y a plus de cloisonnement absolu - ou d'imperméabilité absolue - du corps, tel qu'il pourrait demeurer ou se croire définitivement pur. C'est une question essentielle dans le judaïsme: la question de l'impureté. De la pureté et, corrélativement, de l'impureté. C'est pour ça que j'ai écrit *L'impureté de Dieu*. Quand on étudie un peu les textes, on s'aperçoit que la pensée juive a, d'une manière extraordinairement riche et complexe, élaboré tout un système pour empêcher que qui que ce soit se croie définitivement pur. L'impureté, d'ailleurs, est toujours réversible. De même que la pureté n'est jamais définitive, l'impureté est réversible. Cest aussi en rapport avec la circoncision: le corps n'est pas quelque chose de fermé. D'une part, on ôte à l'homme cette enveloppe «vaginale» qui entoure son pénis, d'autre part, on lui offre quelque chose de propre à l'anatomie féminine, qui est l'ouverture du corps, cette scission supplémentaire du corps. N'imagine pas que ton corps est une forteresse fermée qui puisse rester pure de toutes les influences du monde. Le judaïsme est une pensée de la porosité, de l'aller-retour

possible entre pureté et impureté. Au contraire d'autres religions, comme, en particulier, la Gnose. Les gnostiques concevaient un Dieu qui n'avait même pas créé le monde lui-même, tant ç'aurait été déchoir que de se mêler à cette matière, de prendre part à la création, à la manipulation de cette substance inférieure. De ce point de vue, le christianisme doit beaucoup, évidemment, au judaïsme, dans son idée d'un Dieu qui se fait homme, qui condescend à s'incarner, à participer à ce qu'il y a de plus inférieur, d'une certaine manière, et de plus impur, de plus accessible à l'impureté : la chair, la faible chair souffrante et concupiscente de l'homme. Le Dieu tout-puissant s'incarne en un homme dont le destin est de se laisser affaiblir et briser pour vaincre, cela n'est pas étranger à cette dialectique de l'impureté et de la pureté. Ce Dieu créateur de l'univers vient se livrer à la misère et à la faiblesse, saigner, souffrir, sans oublier non plus la pute – Marie-Madeleine - qui le caresse, le nettoie avec ses cheveux, tout cela est aussi très influencé par cette dialectique juive de la pureté et de l'impureté.

AR : Pour en revenir à la circoncision, c'est une intervention sur la chair... Ce n'est pas une façon de dire « mon esprit humain est supérieur à mon corps animal »?

SZ : Oui, sauf que ce n'est pas conçu sous un aspect doloriste. La sexualité est bien vue dans le judaïsme.

AR : On n'en a pourtant pas trop l'impression...

SZ : D'abord, la circoncision a lieu très tôt. Le judaïsme est la religion, la coutume qui le pratique le plus tôt, vers huit jours. Moi, on me l'a fait vers quinze jours, on a dû attendre parce que j'étais

maigrelet. On te le fait donc quand tu es bébé, quand tu ne peux pas en avoir conscience. De mémoire de pénis, on n'a jamais vu un juif se souvenir de sa circoncision. Et on ne t'en parle plus après. Ce n'est pas quelque chose qui revient toute la journée : « Méprise ta sexualité ». Il n'y a pas ce côté puritain ni doloriste dans le judaïsme. Cette importance de la sexualité, cette positivité de la sexualité, expliquent aussi que ce soit malgré tout l'un des peuples les moins agressifs. Bon, là, les questions de guerre israélo-palestinienne n'ont que cinquante ans. Ce n'est rien dans l'histoire d'un peuple - sur deux mille ou cinq mille ans. Au cours de leur histoire, ces gens se sont montrés singulièrement peu fanatiques. On pourrait comparer ça aux bonobos, aux singes du Congo qui sont les moins batailleurs parce qu'ils baisent en permanence. Eh bien dans le judaïsme, la sexualité n'est pas trop refoulée. Rien à voir ni avec l'islam ni avec le christianisme exigeant de se retirer du monde, de fuir les vains plaisirs de la chair… Au contraire, la joie est très valorisée, les plaisirs de la vie – enveloppés par une éthique intense, évidemment - sont très présents.

AR : Mais très contrôlés, non ?

Les religions

SZ : Pas tant que ça. Certains passages du Talmud expliquent que si tu éprouves un désir irrépressible, tu es autorisé à aller voir une prostituée, à condition de le faire discrètement, sous cape. D'autres midrachim racontent des histoires d'amour entre un Docteur de la Thora

et une pute. Plusieurs putes sont d'ailleurs des héroïnes de la Bible. Quant au désir féminin, il est aussi pris en compte. Un roi doit baiser sa femme où elle l'exige ; si c'est sur une paillasse plutôt que sous le baldaquin, il doit la suivre, son plaisir prévaut sur le sien. Il doit lui parler d'abord tendrement pour éveiller sa ferveur, expliquent les textes, etc. Après, bien entendu, dans la vie privée, quotidienne, celle des juifs comme des autres, le vieux pudding de la narcose humaine vient se greffer là-dessus.

AR : Oui, quand même...

SZ : La même différence existe entre l'islam mystique, l'érotisme arabe, les harems, la danse du ventre, et la manière dont c'est vécu concrètement dans les pays musulmans. Les religions comportent un pan sexuel incontournable qui peut être refoulé ou pas dans la vie quotidienne. En général, le pan sexuel est combattu par la société parce que le désir est le plus puissant des dissolvants, il ruine la stabilité sociale et politique ; il est donc logiquement interdit, combattu et nié. Mais il est essentiel de distinguer le noyau qui luit au coeur de la religion, de la façon dont les gens l'enregistrent et l'organisent socialement. C'est toujours régimenté de manière très sombre, évidemment. C'est également vrai des non-religions. L'humanité s'est toujours organisée de manière très obscurantiste, très amoindrissante par rapport au potentiel des civilisations et des cultures qui l'ont sustentée. Les Talibans ne sont pas moyenâgeux, comme le ressassent les journalistes, ils sont infiniment modernes au contraire, ils sont le miroir caricatural de la haine du désir en Occident. Un magazine féminin, c'est

une burka de bêtise pontifiante dont se recouvrent les femmes pour ne pas se libérer de l'image que la société leur impose. Si Houellebecq a insulté sexuellement les musulmans, c'est parce qu'il a vivement senti et craint cette concurrence ! Ainsi, la façon dont ça s'organise dans la vie réelle ne signifie pas que la civilisation a poussé ses arborescences dans ce sens-là. C'est plutôt l'inverse, même. La vie sociale s'organise en lutte contre ce que véhicule la culture sur laquelle elle se fonde. C'est la raison profonde pour laquelle la sociologie est une imposture, elle ne révèle jamais aucune vérité humaine mais, dans le meilleur des cas, égrène des stéréotypes de groupe. C'est la science du fascisme à visage humain. L'islam, avec sa mystique du Cri, de la Voix, du Chant, de l'Arabesque, est une religion extraordinairement sensuelle après tout. L'islam, c'est à la fois la religion la plus rationnelle et la plus sensuelle. Après que Houellebecq a insulté les musulmans, ces derniers jours, un type a répondu, je crois que c'est le recteur de la Grande Mosquée de Paris, en ironisant: « Oui, on est peut-être des cons, mais enfin, c'est nous qui avons inventé la boussole, l'arithmétique, le calcul, la géométrie, l'algèbre… » Et il avait raison.

AR : Moi j'ai l'impression que la conséquence directe des trois religions monothéistes est un grand contrôle social sur la sexualité des gens...

SZ : À la fois oui et non.

AR : Du fait, peut-être, qu'il y a un seul dieu qui est là, au-dessus de l'individu, comme une espèce de surmoi totalitaire...

SZ : De censure surplombante?... La société contrôle de toute façon beaucoup la sexualité. Il se trouve qu'en Occident la société est judéo-chrétienne depuis 2000 ans, mais le noyau énergétique, le coeur nucléaire de ces religions n'est pas, lui, responsable de la censure et de la surveillance. Il en est la victime au contraire. La surveillance et la censure viennent d'ailleurs. Je ne crois pas qu'on puisse trouver une société organisée, quelles que soient les bases de sa civilisation, où cette surveillance ne se soit pas greffée sur le socle de la civilisation elle-même.

AR : Je pense qu'au contraire ça vient du noyau des religions. Même si certains textes comme le *Cantique des cantiques* font l'éloge de la sensualité, ce Dieu tout-puissant est à la base un Grand Contrôleur...

SZ : Il y a des signes qui montrent que ça ne vient pas du noyau.

AR : Ah ?

SZ : Les religions se sont organisées socialement autour d'une interprétation négative, censurante, par les hommes, de leur propre culture, en lutte contre elle. C'est moins évident dans le judaïsme, qui était très malmené de l'extérieur et n'avait pas le temps, si j'ose dire, de se censurer soi-même. Mais sinon, c'est vrai de toutes les grandes cultures qui portent une fibrillation artistique en elles. C'est assez évident dans le catholicisme, qui s'est répandu dans les arts de manière très sensuelle. Il y a cet apport, cette énergie considérable, proche, d'une certaine manière, de l'énergie naturelle, qui fonde ces grandes cultures, et que la société, ensuite, refoule, s'organisant de manière à nier cette

pulsation originelle. L'organisation sociale est un moyen de lutter contre la liberté qu'offre la culture. C'est aussi pour cela que l'art surgit et se développe, comme une soupape de sécurité, un débordement de sensualité irrépressible, plus ou moins récupéré socialement. C'est la théorie de la sublimation chez Freud. Et ce n'est pas un hasard si ce même Dieu, dont tu dis qu'on peut le considérer comme un immense censeur, un omnipotent surveillant des corps, est en même temps, depuis toujours en Occident, dans l'esprit de tous les artistes, y compris des grands écrivains mystiques, le sujet principal de leur art. On ne peut pas ne pas tenir compte de cela. Il y a cette grande énergie sexuelle au départ, dont la société ne veut pas, craignant pour sa stabilité. Elle veut éviter de se laisser lézarder par cette vibration, et dès lors la bétonne. Tandis que les artistes au cours des temps, eux, la captent spontanément et la redéploient à leur manière. Comme un flux, un fleuve auquel la société fait barrage, se transformant en digue pour empêcher ce flux de se répandre. Mais, comme dans un barrage hydro-électrique, la tension produit une électricité qui est infusée et diffusée de façon éclatante et singulière par les artistes.

AR : En Afrique, où les religions sont animistes, le contexte est très différent, mais l'art est omniprésent... Je trouve même que très peu d'arts atteignent la puissance des arts d'Afrique et d'Océanie.

SZ : Oui, bien entendu, mais il faudrait connaître en détail comment s'organisait telle ou telle civilisation africaine pour savoir s'il n'y avait pas une manière de surveillance, de censure sexuelle. Il faudrait savoir comment vivaient les femmes au treizième siècle dans le

Royaume du Bénin, ou chez les Nok au Nigéria cinq siècles avant Jésus-Christ… C'est pas aisé. L'excision, par exemple, est encore un autre phénomène, physiquement et symboliquement, que la circoncision. Et la circoncision à six ou treize ans ne laisse pas les mêmes traces conscientes et inconscientes que chez un nouveau-né.

AR : Quels que soient les systèmes religieux, la nature humaine reste la même... Elle a peur d'elle-même et elle vit en permanence le conflit entre les aspirations de l'individu et les intérêts de la société.

SZ : Selon moi, la nature humaine ne veut pas de la liberté que lui offre la nature. Ici, la question du langage est cruciale. C'est-à-dire que le langage, dès qu'il se sclérose dans la communication, agit comme une chape de plomb sur les corps et sur les énergies qui irradient directement des corps. Et je crois que la vraie lutte est là, dans la manière dont les êtres humains reçoivent ce qu'on peut appeler une infinie décharge verbale de divin - dans le cas des monothéismes -, ils reçoivent cette énergie verbale, cette puissance langagière, *en lui résistant*. Ils en veulent à cette énergie d'exister. La Bible ne décrit que cela, la résistance et la désobéissance des Hébreux à leur Dieu. Si tu l'appliques à des rapports humains plus banals, tu t'aperçois que c'est universel. Quand tu apportes du soleil, les gens grimacent, ils exigent de l'ombre. Les gens ne s'aiment pas eux-mêmes, donc la société s'organise, les êtres humains s'organisent entre eux pour chapeauter cette énergie sexuelle, sensuelle, et verbale libératrice. La servitude est toujours volontaire. Ce qu'ont souvent constaté, à leurs dépens, les artistes. Dès que tu décortiques les grands courants de civilisation ou de religion avec

un œil qui n'est pas un œil social ou socialisé, tu retrouves aisément cette grande liberté. Tu n'as pas l'air très convaincue…

Rires.

AR : Oui, je suis à moitié convaincue... ce que tu dis est vrai, mais il y a une autre vérité, c'est que le christianisme par exemple est une religion masochiste, qui induit des comportements masochistes.

SZ : En partie, c'est vrai. Pour certains courants du christianisme. Ce ne sont pas les seuls. Il y a aussi tout un courant extraordinairement sensuel.

AR : Il y a de la sensualité dans le masochisme... Mais c'est une religion qui réduit l'homme à une chose misérable - c'est d'ailleurs très à la mode... Ce que Nietszche a pu proférer contre le christianisme, disant que c'était une religion *contre la vie*, est très juste...

SZ : Oui, mais Nietzsche s'est affronté à une certaine facette du christianisme, le protestantisme. C'est un christianisme puritain dans lequel s'est épanouie sa culture à lui, Nietzsche, et dont il a dû se dégager. Mais tu as, dans l'histoire du christianisme (quand même deux millénaires), des périodes de grande effusion artistique. Ce qu'on appelle le baroque, par exemple, qui puise dans le christianisme, dans le catholicisme, et aboutit à tout autre chose que le dolorisme, ou le jansénisme qui constitue un aspect plus réservé, plus maîtrisé du dix-septième siècle. Et puis après tout, Racine ou Pascal, ce n'est pas non plus exactement la haire et le cilice ! Il y a des périodes et des lieux à distinguer. Le catholicisme italien n'est pas l'espagnol, le calvinisme n'est pas l'orthodoxie grecque, les Jésuites ne sont pas les

Franciscains… Le christianisme qui a donné, comme tu dis, des réflexes de misère, de masochisme, est bien sûr très présent. L'image du Christ en croix n'est pas là par hasard…

AR : Là, on y est...

SZ : C'est vrai que là aussi on est dans le noyau chrétien, en effet. L'image du Christ en croix est devenue prépondérante ; mais il y a aussi l'image du Christ avec Marie-Madeleine. Moi, ce qui m'intéresse, c'est que les artistes (et c'est vrai particulièrement de l'art pictural en Occident, mais c'est valable pour l'ensemble des arts) ont capté l'autre versant de ce masochisme, de cette montagne de douleur, la face ensoleillée. Il y a des périodes de l'histoire où la face sombre l'emporte sur la face ensoleillée - au dix-neuvième siècle, par exemple, ou simplement de nos jours, comparés au dix-huitième siècle qui a été une ère de grande exubérance sensuelle...

AR : Et de grand athéisme...

SZ : Et de grand athéisme aussi, en effet. L'athéisme conçu comme volonté de rivaliser en puissance avec la religion. On le comprend en lisant Sade. Le discours libertin n'est pas celui des *baba-cool* des années 1970. « Soyons plus libres avec nos corps », etc. C'est plus complexe que ça.

AR : C'était en quelque sorte « on va tuer Dieu »...

SZ : Chez les philosophes qu'on a appelés les Libertins, aux dix-septième et dix-huitième siècles, il y a la volonté manifeste, et plutôt inédite, de penser Dieu. Pensons Dieu plutôt que de le subir. Avec mille débats autour de l'existence de Dieu, la nature de Dieu, la substance de

Dieu, la permissivité ou le despotisme de Dieu, la création de Dieu, etc. Descartes, Spinoza, Pascal, Bossuet… pensent Dieu sans visée socialement subversive ; les Libertins pensent, ou plus exactement contre-pensent Dieu, au sens d'une contre-attaque, avec une volonté explicitement subversive. On constate donc une débauche d'énergie sur ces questions-là - comme lors des dissertations des personnages de Sade -, ce qui prouve bien que ces questions comportent suffisamment d'énergie en elles pour qu'on puisse s'y pencher et les penser sans fin. Une civilisation ou une culture ne se met pas à disséquer quelque chose qui n'a pas en soi assez d'épaisseur pour s'offrir à la dissection.

AR : Et la « mort de Dieu » a fini par se produire...

SZ : Oui, mais assez transitoirement (ce qui correspond bien à la substance resurrective du divin), puisque le dix-neuvième et le vingtième siècles, jusqu'à aujourd'hui, jusqu'au 11 septembre même, témoignent du retour mal refoulé de Dieu. D'ailleurs, chez Sade, les rituels sont des parodies blasphématoires des rituels chrétiens. Des pantomimes en négatif du rituel apostolique et romain. Il y a une sorte de respect de l'ennemi, de conscience de la puissance de l'adversaire, puisqu'il faut s'y attaquer, de cette façon-là, avec une telle force, démontrant en cela même que l'adversaire est très fort.

AR : Oui, Sade a besoin d'un adversaire auquel s'affronter...

SZ : Ce sont des rivalités d'énergie. Le style et la pensée de Sade combattent pied à pied avec la plus grande gloire de Dieu. Je pense que l'art, les artistes et les écrivains, ont toujours été complices du versant ensoleillé de ces mêmes religions, qui ont tendance, socialement, en

effet, à se scléroser dans leur carcan de ténèbres. Bien sûr qu'en ce sens les religions sont des éteignoirs. Que ce soit vécu de manière névrotique, obsessionnelle, dans l'organisation des communautés juives aujourd'hui, c'est assez logique, et ça donne la même chose que les grenouilles de bénitier chez les catholiques. Ça, c'est universel, mais ça c'est la névrose. On le retrouve chez les houellebecquiens athées aujourd'hui. (*Rires.*) Cette névrose persévère dans une culture où la religion n'a plus beaucoup de poids social. Comme quoi ça vient bien d'ailleurs, cette misère mentale. Et ça fonctionne toujours selon les mêmes réflexes, haine du désir, mépris de la femme...

AR : Ça vient peut-être d'ailleurs, mais le problème c'est que les religions sont des instruments très efficaces pour justifier, répandre et normaliser ces névroses...

SZ : On peut se servir de tout, bien sûr.

AR : Et pas seulement les répandre, mais les perpétuer.

SZ : C'est vrai. C'est marrant parce que toi et moi avons deux visions vraiment différentes de ce qu'on appelle les religions. Il est vrai que je n'ai pas subi le côté sombre dans mon éducation, la mâchoire censurante. Et l'énergie sexuelle, pour en revenir à notre propos, jaillit dans les textes, à commencer par la Bible où on trouve l'inceste, le désir, la prostitution, l'adultère, le viol mis en versets, sans pudibonderie ni illusion sur l'espèce humaine. Pour ma part, il se trouve que je n'ai pas eu d'éducation très religieuse ni très traditionaliste. En tout cas, dans les textes, et dans la pensée juive, qui est la part artistique du judaïsme, il y a de nombreuses choses en faveur de la sensualité. Y compris, par

exemple, les interdits que respectent seulement les gens très religieux, comme ceux concernant une femme qui a ses règles. Pour prendre un exemple simple, si une femme qui a ses menstrues doit passer du sel à table, son mari ne peut pas saisir directement la salière de sa main, il faut qu'elle la pose, qu'elle enlève sa main, avant qu'il ne prenne la salière. Parce qu'elle est dans un état d'impureté, *nidda* en hébreu, à quoi le Talmud consacre tout un traité. Comme si les législateurs avaient compris l'intérêt de renouveller la pulsation du désir entre l'homme et la femme. On remet une barrière très sévère pendant quelques jours dans le mois, ça fait durer les couples plus longtemps.

AR : Oui... Moi je me méfie beaucoup de ces concepts de pureté et d'impureté.

SZ : Ça fait un peu peur, décrit comme ça, mais c'est très positivé dans le judaïsme.

AR : A mon sens, on est là dans une idéologie manichéiste, moralisante et pétrifiante... Pour moi, toute doctrine est un mensonge, au sens où elle repose sur des dogmes, comme « l'âme est immortelle », qui ne reposent eux-mêmes que sur la foi - laquelle est bien souvent fille de la crédulité. J'ai écrit quelque part :

Je ne crois à rien
sauf à la nécessité de vivre ou de mourir.
Ce à quoi il faut croire n'existe pas.

Si l'on se met à croire, c'est justement parce que l'on n'a aucune certitude sur ce à quoi l'on veut croire. Personne ne croit en cette table, par exemple. Puisqu'elle est si manifestement là, pourquoi avoir foi en

elle ? Et pour en faire un objet sacré, il faudrait soit un curé, soit un artiste moderne, à la Duchamp, soit une marque et un publicitaire... Pour ne pas douter de la valeur transcendentale, artistique ou marchande de cette table, il serait nécessaire de la mettre en scène de façon à provoquer la foi, de manière pavlovienne (une table dans une église est un autel, dans une galerie un objet d'art, dans une pub un bien de consommation valorisant). Autrement dit, dès qu'on se mettrait à *croire* à cette table, elle deviendrait un mensonge. C'est la mise en scène qui fait la foi. Le contexte, et non le texte. La plupart des catholiques de France n'ont jamais lu la Bible. On vit dans l'approximation, jamais dans la vérité. Le catholicisme, qui aime les ors et le spectacle, est largement dépassé par le « médiatisme ». Tout est dans l'emballage. La télé fonctionne comme un paquet-cadeau. On passe des heures devant l'écran à ouvrir des paquets-cadeaux qui contiennent un autre paquet-cadeau, qui lui-même... et ainsi de suite à l'infini, en abîme. On est dans la subjugation. La vie passe, et rien ne se passe dans la vie des gens. On est au paroxysme du mensonge religieux, celui qui enferme la vie dans un corset de cultes et/ou de valeurs. Chaque vie est un texte, une sorte d'île cernée par un océan de contexte qui en rend l'accès difficile, périlleux. Beaucoup s'y noient, la plupart se contentent d'y surnager, et les rares qui parviennent à accomplir la traversée se retrouvent isolés. Evidemment que pour vivre dans un tel univers de mensonge on a besoin de la foi. La foi justifie tout, y compris et d'abord l'abandon de la vie. A tous les coups, la foi est le masque de la défaillance. Elle sert à atténuer les angoisses du doute, mais si les croyants étaient lucides, ils verraient

qu'elle est le symptôme éclatant de leur doute. Toute doctrine est l'hérésie d'une autre. Le premier sens du mot hérésie en grec, c'est le *choix.* Toute doctrine est un choix de vérités, donc un rejet d'autres vérités, donc un mensonge. On en revient à la question de la vérité nue. La société du spectacle, telle qu'analysée par Debord, est une puissante religion, une religion ni écrite ni même orale, mais pire encore, non-dite et non-pensée, pratiquée dans une inconscience collective des plus barbares - ou des plus modernes... Or toutes les idéologies et toutes les religions qui ont tenté ou qui tentent de s'opposer à ce système de non-pensée dominant n'ont pu le faire qu'en se radicalisant jusqu'à la négation d'elles-mêmes, et donc à l'échec. Si j'ai une dent contre les religions, c'est avant tout parce qu'elles légitiment insupportablement la bêtise, tout en s'appuyant sur des sentiments bien bas : la peur du sexe, de la mort et de la pensée. Pour la plupart des croyants, leur religion est un prêt-à-penser ignoblement confortable. J'ai du respect pour les religieux qui pensent, mais penser à l'intérieur d'un cadre pré-établi, d'un texte déjà écrit, n'est pas la même chose que penser tout court, ou du moins penser en s'autorisant à écrire son propre texte. Ceci dit, je m'intéresse beaucoup aux religions en tant que systèmes mythologiques. Le mythe est un mensonge qui avance à visage découvert dans la mesure où, comme le mot le dit lui-même, le mythe est une fable. Savoir qu'on est dans la fable fait toute la différence, sans empêcher pour autant le surgissement de sentiments mystiques. (Je suis moi-même mystique. Mystique et athée, c'est difficile à comprendre, non ? Je rejette la foi, mais je recherche et j'atteins la transcendance par l'intuition ; mon

mysticisme n'est pas spirituel, mais physique). Le mysticisme et la religion sont deux choses aussi différentes que, par exemple, l'amour et le mariage. Les religions m'intéressent en tant que mythes, en tant que livres donc, puisque la littérature et les mythes, tous deux à base de verbe, d'histoires, de fiction, sont des mensonges organisés pour dire des vérités. Les religions sont des systèmes de représentation du monde et de rapport au monde, qui ont été conçus par le génie humain, mais en aucun cas l'expression d'une quelconque parole divine. En disant cela je ne les rabaisse pas, je les anoblis au contraire en leur ôtant ce poids de la foi, qui est aussi celui de nos doutes, de nos peurs, de notre misère, de notre mythomanie honteuse - j'allais dire masturbatoire-, inavouée.

SZ : C'est vrai que l'énergie du verbe n'est pas l'aspect communautaire le plus flagrant. Mais ça, c'est universel. Sociologiquement, les choses sont toujours très éteintes, très surveillées, rancies, violentes et cruelles. Or moi, mon boulot, en tant qu'écrivain, c'est d'essayer de capter le soleil enfoui. Exactement comme pour la sexualité. Ça peut être un enfer pour certaines personnes, un fardeau absolu, et pour toi, ce fut un éblouissement.

AR : ...Un ensoleillement qu'on retrouve à travers tous les grands textes fondateurs, y compris les épopées, comme *L'Iliade* ou *l'Odyssée*... Malheureusement les religions véhiculées par les églises servent avant tout de carcan, de bâillon, d'instrument de censure et de maintien de l'ordre, et invitent leurs adeptes à la mortification de la chair...

SZ : Oui, mais elle est également mortifiée par beaucoup d'autres choses, Alina. Le vingtième siècle a été ravagé par deux idéologies, le nazisme et le stalinisme, qui chacune à sa manière luttèrent contre les religions monothéistes. Et le stalinisme et le nazisme ont fait plus de dégâts que toutes les religions réunies.

AR : Oui, on utilise les idéologies de la même façon...

SZ : C'est bien la preuve que ça vient d'ailleurs. Les grandes idéologies au vingtième siècle ont fait plus de mal en nombre de morts, en puissance de massacres, que toutes les croisades et les djihads des siècles précédents, et il se trouve que c'étaient des idéologies non-religieuses, qui s'opposaient en tout cas explicitement aux religions officielles tout en fonctionnant de manière très religieuse, comme des sectes. C'étaient des sectes à l'état pur n'ayant pas leurs racines dans les grandes religions, lesquelles au contraire, ont été des foyers de résistance. Au sein de ces idéologies-là prévaut une haine évidente contre le potentiel de résistance à leur dévastation que portent le judaïsme et le christianisme. Donc, c'est assez complexe.

AR : L'art lui-même peut être récupéré dans ce sens...

SZ : Comme par hasard, l'art officiel des Soviétiques et des Nazis a toujours été un art absolument minable.

AR : Je veux parler de l'art véritable : Wagner ou Nietszche justifiant le mythe du sur- et donc du sous- homme...

SZ : La récupération des génies, c'est encore autre chose, et elle est à peu près inévitable. Mais les artistes officiels contemporains de ces idéologies-là, comme par hasard, étaient toujours des ratés. Et

continuent d'être des ratés. C'est valable aujourd'hui pour une grande partie de l'art et de la littérature. L'art et la littérature d'aujourd'hui, qui correspondent aux nouvelles misères ambiantes, fonctionnent comme des religions dont l'Argent est le Dieu jaloux, pour détourner une formule mal inspirée de Marx. *Misère de la Littérature*, c'est ça qu'il faudrait écrire aujourd'hui en réponse à toute cette sous-littérature de la misère. Moi je distinguerais la religiosité, ou le fonctionnement religieux des êtres, et les grandes religions qui, elles, sont des phénomènes de civilisation. Et civilisation, ça signifie à la fois Michel-Ange et les Croisades. Le soleil et l'ombre. La Lumière et les Ténèbres, pour reprendre la dialectique qui ouvre l'*Evangile selon saint Jean*. Prenons la Grèce. Maintenant, avec le recul, on ne distingue que le côté ensoleillé parce que cette civilisation s'est écroulée et que seule la poussière d'or de ses ruines est parvenue jusqu'à nous: Homère, Héraclite, Aristote, Phidias, Périclès, Thucydide… Mais au jour le jour, c'était aussi une civilisation très dure. La civilisation romaine, la civilisation chinoise, c'est *idem*. Ce qu'il faut tâcher de comprendre, c'est que l'obscurantisme est un couvercle surimposé par haine des épiphanies de sa propre culture. « Malaise dans la civilisation », comme dit l'autre. La culture est une liqueur au goût raffiné, mais gâté par un tanin d'aigreur qui croît en son sein. On a l'habitude de se focaliser sur le mal qu'ont fait les grandes religions. Mais le mal en soi ne provient pas du noyau ensoleillé de ces religions. C'est une bile sécrétée par la société qui entoure ce noyau d'énergie, c'est l'huître s'acharnant à phagocyter sa perle. Et c'est quelque chose que j'observe, que je

constate à longueur de journée, dans la vie privée. Lorsque tu exprimes trop de joie de vivre, ça suscite de l'aigreur en face. Un contrecoup de ressentiment, l'autre prend ombrage d'un trop fort éblouissement.

AR : C'est désespérant... Quoiqu'invente la grandeur humaine, il semble que la bassesse et la noirceur se développent dans les mêmes proportions...

SZ : Exactement. En Inde, par exemple, c'est *idem*. La religion officielle n'est ni l'islam ni le catholicisme ni le judaïsme, tu as pourtant des ethnies entières qui se haïssent et se massacrent à bras raccourcis. Le côté massacrant de l'être humain est universel. J'ai imaginé je ne sais plus dans quel texte qu'à Lascaux, déjà, le premier génie de l'humanité devait être guetté à la sortie de la grotte par un Australopithèque iconoclaste pour le tabasser à coups de massue… Les religions ont apporté aussi les massacres parce qu'elles se sont organisées socialement, et qu'à partir du moment où ça s'organise socialement, c'est terminé. Une fois que ça se socialise, la laideur humaine prend le relais.

AR : Quand on vit dans une société, on est obligé de lutter contre la religion, quelle qu'elle soit parce que la religion relie l'homme à Dieu, mais aussi les hommes entre eux. Et tous les phénomènes de masse sont dangereux...

Éducations

SZ : Le lien qui surgit dans *religare* participe aussi de la ligature, de l'entrave. Pourtant, dans mon éducation, ça n'a jamais été vécu comme cela. D'ailleurs, la religion ou la religiosité était très faible dans ma famille. Mes parents n'étaient pas très croyants. Mes grands-parents paternels davantage. Et puis surtout, appartenir à une religion minoritaire modifie ta vision des choses. Une culture, une religion qui, non seulement est minoritaire mais a été persécutée à peine quelques décennies avant ta naissance, ça change tout. Tu n'as pas la même vision du monde si tu nais juif, musulman, catholique ou hindou.

AR : Si tu as une culture à protéger...

SZ : Tu ne le vis même pas comme ça. Dans mon enfance, on ne passait pas son temps à me dire: « N'oublie pas que tu es juif, que tu dois préserver ta religion, qu'elle est en danger, etc ». C'était juste que je savais, à l'école, que j'étais le seul juif. Il y avait un ou deux Noirs, un ou deux Arabes, un ou deux Vietnamiens, et un ou deux juifs. J'appartenais à ces catégories minoritaires, et en même temps je me sentais pleinement dans mon univers. J'étais né là, l'école, les autres enfants, c'était mon monde, à la différence de mes parents qui ont connu la peur d'être dénoncés parce qu'ils n'appartenaient pas à la religion majoritaire. Pas moi. C'était un univers pleinement ouvert à l'intérieur duquel j'avais une place à part. Et cette place à part était vécue de manière positive. J'ignorais le sentiment de honte, même si j'avais vaguement l'idée que les autres n'aimaient pas cette place à part. On me racontait des histoires selon lesquelles ça avait chauffé quelques temps auparavant. C'était très flou, dans ma petite enfance, je ne connaissais

pas bien tout cela. Mais je savais que les grands-parents avaient un accent étranger et que, plus ou moins à cause de ça, ils avaient eu des ennuis, on les avait un tantinet taquinés. Je ne savais pas ce qu'était l'antisémitisme, j'entendais juste des choses vagues. Ce qui est marrant, c'est que ça irradiait mon propre corps, qui était lui aussi à part avec cette affaire de circoncision. Comme si le judaïsme avait pressenti que dans le racisme, ou dans la haine, il y toujours quelque chose de profondément sexuel. Et c'est une haine de la sexualité, justement. Ce qui, d'ailleurs, est relativement facile à comprendre, si tu prends la peine de disséquer la manière dont fonctionnent le racisme et l'antisémitisme. Mais, pour moi, ça relevait du même ordre, la sexualité et la mise à part. C'est-à-dire que, ce que je t'ai raconté, lorsque j'étais avec ma petite cousine et qu'on se caressait sous les yeux des autres, qui, eux, ne s'apercevaient absolument de rien, l'idée qu'on était entre nous, en train de s'offrir de la jouissance réciproque dans une bulle qui, à la fois nous séparait des adultes et nous protégeait, ce n'était pas si éloigné de la bulle dans laquelle je me situais par rapport aux autres enfants et aux autres adultes, qui m'était offerte par la culture de mes parents et de mes grands-parents. Je savais que la grande majorité, elle, allait au catéchisme, à l'église, contrairement à moi. Il y avait l'idée d'un monde à part, d'une sorte d'autonomie bienheureuse. Tout ça était mélangé dans mon esprit, mais il y avait quand même toujours cette idée-là. Toujours du côté de la sensualité, de l'ensoleillement. Il se trouve que, dans ma famille, on rigolait beaucoup, on parlait fort, on était exubérants. Pas trop du côté de ma mère, mais du côté de mon père, oui.

Moi je parle fort, c'est vrai, je ris fort, à l'italienne, à l'africaine, à la juive. Le Stentor d'Homère devait être circoncis, faudrait vérifier ! J'ai toujours entendu, dans mon enfance, parler fort, rire fort. Les malheurs, c'était du passé. Nous, au contraire, étions toujours très joyeux, toujours très heureux, toujours pleins d'énergie.

AR : Moi aussi j'ai été élevée dans une famille très gaie. Aujourd'hui encore, quand on se voit, on rit beaucoup.

SZ : C'est essentiel.

AR : Chez nous, contre le voisinage mais aussi contre tout le reste de la famille, on était communistes. A l'âge de dix ans, comme on l'obligeait à aller à la messe du dimanche, mon père avait lancé à ses parents « puisque c'est comme ça, quand je serai grand, je serai communiste ! »

SZ : Aïe!

AR : Sur quoi il avait reçu une bonne baffe, et finalement il avait tenu parole... Ils ont fini par s'en sortir, mais malheureusement le communisme nous a servi longtemps de religion de substitution. Ce que disait *L'Huma* était parole d'Evangile... Et bien sûr la foi était en complet décalage avec la réalité. Comme chez ces chrétiens qui n'ont que le mot amour à la bouche parce qu'on le leur a appris au catéchisme, mais qui méconnaissent, craignent ou même fuient ce sentiment à tel point qu'ils se révèlent incapables de l'exprimer comme de le recevoir, et perpétuent leur carence sur des générations... En fait, mes parents étaient tous les deux farouchement indépendants et individualistes, limite

mauvaises têtes, je ne vois pas comment ils auraient supporté le collectivisme...

SZ : Donc, pas trop d'interdits sexuels, d'après ce que tu m'as raconté?

AR : Non, pas vraiment... Disons que mes parents, bien que marqués par les vieux tabous, étaient quand même conscients du poids de l'hypocrisie sociale... Ma mère, elle, avait été très marquée par son éducation religieuse. Pourtant ses parents pratiquaient sans piété, par pur conformisme, comme les parents de mon père d'ailleurs. Mais dans son enfance elle était rêveuse et calme, et quand elle devait se présenter le dimanche devant le curé, elle était obligée d'inventer pour la confession...

SZ : Des péchés!

Rires.

AR : Oui, de s'inventer des péchés. Et elle en était restée mortifiée - alors que mon père estimait surtout qu'il avait mieux et plus amusant à faire que d'aller à la messe. Tous les deux rejetaient en tout cas avec force l'hypocrisie des curés, des croyants et même des simples pratiquants. Mais ma mère avait gardé quelque chose de cette mortification chrétienne dans sa chair. Elle n'osait pas montrer son corps, contrairement à mon père qui cultivait son physique d'athlète. D'un autre côté, comme elle était anti-obscurantiste, elle nous donnait des cours d'éducation sexuelle... qui se limitaient à nous révéler comment on faisait les bébés, mais à l'époque c'était déjà pas mal. Entre sa pudeur et son désir de dire la vérité, ça faisait un drôle de mélange. Je

me souviens aussi qu'elle me rapportait très librement les conversations sur le sexe qu'elle pouvait avoir avec les voisines, ou avec ma grand-mère paternelle ; on y sentait à la fois la fascination et la honte. Elles parlaient de choses très précises, comme la fellation ou la sodomie, et bien sûr des différents moyens « artisanaux » de contraception, mais autant que possible à demi-mot. Les questions d'hygiène revenaient souvent aussi. Comment se laver, comment s'essuyer après l'amour... On savait qui préférait l'eau chaude ou l'eau froide, qui était désinvolte de ce point de vue, qui était pointilleuse... J'ai même entendu parler, plus que jamais à demi-mot et même si possible à quart de mot, de pratiques sado-masochistes, scatologiques, ou d'ondinisme... Là c'était du domaine de la rumeur, il était question de femmes qui se feraient payer des manteaux de fourrure en échange de choses très spéciales, mais ça se passait ailleurs et loin. Chez nous et à des heures à la ronde, nulle femme ne possédait ni diamants ni vison... Et pour finir elle me disait qu'il vaudrait mieux que je reste vierge pour l'homme que j'aimerais...

SZ : Elle parlait de mariage ?

AR : L'homme qu'on aime et l'homme qu'on épouse, c'était le même... Moi je lui répondais que si l'homme que j'aimais voulait que je sois vierge, eh bien, c'est que ce n'était pas le bon, et puis c'est tout.

SZ : Tu étais encore vierge quand tu disais ça ?

AR : Oui oui, j'étais petite, j'étais encore vierge. Mais je n'étais pas du tout d'accord avec cette idée-là, je trouvais même ça révoltant, qu'on puisse vouloir avoir des droits sur moi. Plus tard ma mère a

évolué, mais à ce moment-là, elle était encore dans la tradition. Et je n'ai pas eu l'impression d'avoir des parents sexuellement très heureux et libérés. Il était clair qu'il y avait des frustrations... mais au moins ce n'était pas un sujet tabou, ce n'était pas l'horreur traumatique que j'ai pu constater plus tard dans des familles chrétiennes. Je t'assure que quand tu vois les ravages que la religion peut faire, comment elle peut détruire des corps, des vies entières... C'est non seulement très triste, mais c'est aussi très révoltant, parce que tu te dis, là, devant tel ou tel cas humain précis, oui, c'est la religion qui a servi d'instrument du crime contre la joie dont il a été victime dès sa plus tendre enfance. Quand tu vois la cruauté de certains parents cathos (et certainement d'autres confessions, mais ce sont ceux que je connais le mieux) envers leur progéniture, qui est le fruit du péché... Ah, ils le leur font payer, de détester leur plaisir... Et bien sûr tout ça reste inconscient, soigneusement refoulé... On prêche l'amour mais on déteste l'amour, parce qu'il signifie le contact et le bonheur des corps... et aussi le risque, l'aventure... la vie...

SZ : La manière dont est vécue la religion a une réelle influence. Le père de ma mère était communiste. Sa mère n'était pas croyante. Et les parents de mon père, eux, étaient très religieux, mais enfin c'était vécu de manière rituelle et plutôt enjouée, comme ça, sans caractère coercitif. Mon père avait eu une éducation assez libre. Il est vrai que c'était un garçon. Et puis, surtout, la guerre avait bouleversé toutes les données pour l'un comme pour l'autre. La seule question essentielle était celle de l'existence ou de l'inexistence de Dieu, après ce qui s'était passé. Ça avait rendu mes parents sceptiques, mais pas antireligieux. Et

puis être juif, ce n'est pas seulement pratiquer un culte. Ça change évidemment toute ta vision des choses. C'est aussi pour cela que je conçois les religions sans agressivité. Mais je dois dire que ma réflexion a rejoint mes réflexes d'éducation. En pensée, j'ai compris pourquoi il y avait le côté à la fois ensoleillé et le côté sombre, et pourquoi il fallait l'universaliser à quelque chose de plus vaste que les seules religions. L'appliquer à la société en soi. Qu'il y ait des religions ou pas, il y a toujours de la religiosité. Une grande religion, c'est un grand texte et ses épiphanies esthétiques.

AR : Oui, je n'aime pas les religions, mais j'aime bien le « religieux ». Le religieux c'est un sentiment intime, une intuition, alors que la religion c'est une élaboration contraignante.

Idéologies

SZ : C'est très différent. La religiosité n'est pas la religion. Ça, c'est dans Freud. Freud a bien montré que la religion, c'est la névrose, la névrose obsessionnelle. C'est le rite, le rituel, etc. Un névrosé obsessionnel recrée à son usage une religion personnelle. Les sectes, c'est ça. C'est la religion sans l'art, une coquille vide, quoi. Le stalinisme, c'est une religion sans art. Le nazisme, c'est une religion sans art. Ce furent des sectes devenant majoritaires à coups de massacres et de propagande. On pourrait aussi le dire du capitalisme, les massacres y étant juste plus dilués dans l'espace et le temps. Ce n'est pas un hasard si ces idéologies s'attaquèrent violemment au judaïsme et

au christianisme. Du coup, les religions malmenées par l'Idéologie qui réclame le monopole de la religiosité deviennent des foyers de résistance subversifs, radicaux et très forts. On a vu ça, par exemple, lors de l'écroulement du communisme, où le catholicisme polonais de *Solidarnósc* a joué un rôle non négligeable. Une organisation religieuse dans laquelle il n'y a que de la religiosité, ça n'a jamais créé d'art. Ça n'existe pas dans l'histoire humaine. Le versant ensoleillé n'y est pas. C'est un peu comme si des personnages de Sade existaient dans la réalité. Ce ne serait plus du Sade, ce serait quelque chose de beaucoup plus fade, le crime sans le style: la Terreur, en somme. Les scènes étrangement belles décrites par Sade constituent comme autant de facettes en miroir de ce laminoir terrorisant que la société de son temps allait déchaîner dans la réalité. Sade témoigne d'une manière subversive de ce satanisme qui jaillit pour transir la société, et dont la revendication officielle - je pense à la Terreur et au culte de l'Etre Suprême – fut d'en finir avec le christianisme.

AR : Bien sûr...

SZ : Comme quoi c'est compliqué. La religion catholique ne fut pas massivement remise en cause au dix-huitième siècle, lequel comme par hasard fut d'une grande liberté sensuelle ; les corps y étaient beaucoup plus libres qu'au siècle suivant. C'est seulement à la fin du dix-huitième siècle que les philosophes ont gain de cause, et que leur cause va s'ébattre dans des bains de sang. Le dix-neuvième siècle est évidemment très religieux, mais la croyance en Dieu y est plus facilement remise en question qu'au cours du dix-huitième. Il faut

nuancer, c'est-à-dire que la religion est remise en question dès le dix-septième siècle par les philosophes, les Libertins, plus tard par Voltaire et les Encyclopédistes, qui ne sont pas la majorité de la population. Cette critique de la religion se répand des élites intellectuelles jusqu'à la population pendant le dix-neuvième siècle, pour aboutir à la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et à l'anticléricalisme militant.

AR : Le siècle du retour de bâton...

SZ : Autre exemple : la Terreur, période de sauvagerie absolue, est un temps à la fois de religiosité intense et d'anticatholicisme militant. Robespierre envisageait de saper l'édifice de son concurrent saint Pierre jusqu'à ce qu'il n'en reste plus pierre sur pierre… Le culte de l'Être Suprême entendit tout changer, tout rebaptiser, les mois, les saisons, détruire ce que le christianisme avait élaboré pour le remplacer à l'identique en quelque sorte, mais sans le noyau solaire. D'ailleurs tu n'a pas de grand artiste issu de la Terreur. Le seul auquel on puisse penser, c'est le peintre David, contemporain et complice de la Révolution…

AR : Le peintre officiel de la Révolution...

SZ : Oui, et comme par hasard, c'est contre lui, David, que se définit la grande peinture française du début du dix-neuvième siècle: Prud'hon, Ingres, Delacroix, Géricault, et leurs successeurs. Il n'y a pas non plus de grand écrivain qui ait fait l'éloge de la Terreur. Le grand contemporain de la Révolution, c'est Sade. Mais Sade, c'est très particulier. On ne peut pas concevoir Sade, si on le lit un peu intelligemment, comme un apologiste de la Terreur. Bien au contraire. Et

le grand génie littéraire qui succède à Sade, qui assiste à la Terreur et va s'y opposer littérairement mieux que nul autre, c'est Chateaubriand. Tout en l'immortalisant, dans des pages indépassables des *Mémoires d'Outre-tombe*, il s'y oppose et la rend abjecte à jamais. Ça n'existe pas, un écrivain ou un artiste qui aurait été foncièrement stalinien, foncièrement nazi et qui aurait laissé une trace importante dans l'histoire de la littérature. Ce n'est pas un hasard. Ça ne signifie pas que la méchanceté ne peut pas créer d'art, c'est plus compliqué, ce n'est pas une affaire de morale. On ne fait de littérature ni avec des bons ni avec des mauvais sentiments, mais avec des sensations.

AR : Il manque un fond aux idéologies...

SZ : Un fonds (avec un s) d'énergie.

AR : D'énergie, et de temps... Les religions ne sont pas nées en un jour...

Encore la circoncision

SZ : Précisément. La sédimentation, la pensée, le temps qu'il a fallu pour que ça s'élabore. Pour en revenir à notre discussion, à propos de la circoncision, tu me dis: Est-ce que Dieu n'ordonne pas que l'on vienne tailler dans la chair pour l'empêcher de jouir? Dieu ne vient-il pas s'opposer à la sexualité, à la jouissance? C'est une interprétation possible, c'est celle de Philon d'Alexandrie en l'occurrence. Mais en tout cas, ce n'est pas la première qui vient à l'esprit, pour plusieurs raisons. D'abord, parce que la sexualité humaine n'est pas la sexualité

animale. La jouissance, dans la sexualité humaine, est différente de la sexualité purement animale, que Dieu serait venu, selon ton interprétation - et celle de Philon, au premier siècle -, entraver. Et la différence, c'est le langage. Or la circoncision, comme tous les rituels, est aussi un phénomène de langage. Ce n'est pas juste hop! on coupe et on n'en parle plus. Il y a des prières, il y a du rituel, il y a du symbolique. Et surtout, le terme même qui désigne la circoncision, en hébreu, c'est *berith mila*, «l'alliance du mot». Dans la Bible, Dieu demande à Abraham de se circoncire – Abraham est le premier circoncis de l'Histoire - , afin de lui rappeler l'alliance qu'il a contractée avec lui, la promesse de lui donner une descendance plus nombreuse que le sable de la mer et les étoiles du ciel. La fécondité à laquelle s'est engagé Dieu, la prospérité et la fécondité, sont intimement liées à la circoncision. En outre, cette alliance est également représentée dans la Bible, après le Déluge, par l'arc-en-ciel, ce qui brille après la pluie, autrement dit ce que j'appelle depuis tout à l'heure le noyau ensoleillé des choses. Dans la mystique juive, pour te montrer comme tout est imbriqué, l'arc-en-ciel, *qéchèt*, désigne aussi le pénis, sur lequel la circoncision trace comme un arc. C'est le tracé à même le sexe du creux de la Présence divine, laquelle est aussi une manifestation de la part féminine de Dieu, disent les textes.

AR : L'alliance comme un anneau de mariage... L'arc en ciel en est un symbole dans toutes les religions de la haute antiquité, entre Ouranos et Gaïa… Qu'il soit vu comme l'arc d'un dieu victorieux, un serpent lové, un pont entre terre et ciel, ou l'écharpe d'Iris, messagère

des dieux, dans toutes les cultures c'est en tout cas un symbole universel de lien. Mais il y a un côté sacrificiel, aussi, dans la circoncision ...

SZ : Un peu, en effet, on altère un fragment de sa sa chair.

AR : De la chair précieuse... On la brûle après ? Le feu pour achever la purification, ce serait logique... Le mot « tabou » vient d'un mot polynésien qui signifie « menstrues » : c'est bien une affaire d'impureté du sang, qu'il faut conjurer par un sacrifice sanglant. En ce sens la circoncision et l'excision sont en quelque sorte des exorcismes. Dans d'autres rites, on pratique la tonsure ou l'épilation... Et il existait une ethnie africaine où les gens s'arrachaient des dents pour ne pas être comme les animaux. C'est aussi une motivation importante. Et comme tu l'as dit, il y a la volonté de marquer, de trancher la différence des sexes - le clitoris vu comme masculin, le prépuce comme féminin. Mais il y a encore autre chose, je crois : c'est que le rite récupère le fantasme universel du rapprochement de la chair et de la lame - et spécialement de la chair la plus intime, celle du sexe. Je me souviens d'avoir été très frappée par une scène d'une des nouvelles érotiques d'Anaïs Nin, où l'homme coupe aux ciseaux les poils pubiens de la femme - c'est même la seule scène, de toutes ses nouvelles, dont je me souvienne. Et de tous les contes de Perrault que j'ai lus dans mon enfance, c'est celui de *La Barbe bleue* qui m'a le plus impressionnée, et même hantée, à cause des corps dans le cabinet secret, du soleil qui poudroie sur le chemin, et du grand couteau qu'il tient à la main, pour égorger sa femme. C'est comme ça que j'ai eu l'intuition de la profondeur, à la fois de la littérature et de la sexualité. A dix-sept ans, quelques jours après avoir été dépucelée,

j'ai volé son poignard à mon premier amant. Je l'ai gardé longtemps enfermé à clé dans un tiroir, avec mon journal intime. J'éprouvais une jubilation profonde à savoir qu'il était là, et à le regarder de temps en temps. Et mon premier roman commence, autant qu'il m'en souvienne, par ces mots : *La lame s'enfonça doucement dans le muscle...* Il y a une attraction irrésistible entre le froid et la rigidité de l'acier d'une part, la chaleur et la tendreté de la chair d'autre part. Et puis c'est comme si toute fente aspirait à être encore fendue, toute fragilité à éprouver sa résistance... La lame, c'est l'essence du minéral, la chair celle du sang, entre elles il y a une aimantation, comme si leurs atomes voulaient se redissoudre dans le chaos originel... La peau du prépuce est délicieusement douce, on a envie de la cajoler comme un bébé, ou même de la manger, ça représente un danger pour la virilité de l'homme... c'est peut-être pour ça aussi qu'on préfère la couper... La mort rôde dans ces histoires de lame et de sang... une mort pour-de-faux, une petite mort évidemment... On passe du rut au rite... Et réciproquement, si on a la santé...

SZ : Franchement, je ne sais pas exactement comment on se débarrasse du prépuce après une circoncision, en tout cas il n'est pas plus tabou qu'un ongle ou un cheveu coupé. Ça devient aussitôt un déchet, ce n'est pas un gri-gri ou un fétiche qu'on conserverait toute sa vie. Je te racontais que le premier prépuce qu'il m'a été donné d'observer, c'était à l'âge de dix, onze ans, en classe de neige. Je prends ma douche avec ce copain (je me souviens encore de son nom), qui me montre et m'explique son prépuce. Chaque jour, il doit dégager son

gland de son prépuce, il me montre comment et je vois ce petit bout vermillon qui apparaît, je n'avais jamais vu cela auparavant, et il m'explique comment il doit le nettoyer, avec du savon, etc. Et il me demande: « Mais toi, tu ne fais pas ça? » On ne m'avait jamais appris qu'il fallait faire ça. Tu n'en as pas besoin quand tu es circoncis. Et ton gland a pris la même couleur beige que le reste du pénis. Aussi je lui réponds : « Non, moi, c'est autonettoyant. » (*Rires*.) Tout cela explique que je n'ai jamais été dégoûté par mon propre corps.

AR : Ah oui, je n'avais jamais vu les choses sous cet angle...

Premières expérimentations de Stéphane

SZ : J'ai eu une éducation, de ce point de vue, qui aurait pu devenir maladive, car ma mère était très maniaque sur la propreté, sa propre mère étant une maniaque proche de la névrose grave, question propreté. C'est vrai que dans la culture juive, l'hygiène est importante. On se lave les mains à chaque repas, etc. Donc une éducation assez propre. Même très propre. Au point que maintenant, il m'est resté des réflexes, je me lave les mains avant d'aller à table, des choses de ce genre. Mais, du coup, tout cela s'organise, se déploie dans la sexualité selon l'idée que le corps, c'est propre. Ce n'est pas sale d'avoir un corps. On m'a appris à bien nettoyer mon corps, et en même temps il est propre. Ça forme un imaginaire très particulier. Pas d'attirance pour la merde, pour la fécalisation, pour la pourriture, pour la décomposition, thèmes récurents de la littérature misérabiliste contemporaine, qui

correspondent à une fascination pour un état dégradé du corps. Pas de conception non plus du corps de la femme comme sale, comme un réceptacle d'impuretés. Au contraire ! J'ai eu très vite envie de lécher le sexe des femmes, de le découvrir d'abord, de le voir, de le contempler, puis de le lécher. À ce propos, il y a plusieurs anecdotes amusantes qui précèdent mon dépucelage. L'une des anecdotes amusantes, c'est la première fois où j'ai découvert l'éjaculation. Il faut que je te raconte ça. Je devais avoir treize ans environ, j'étais pubère, j'avais des poils sur le pubis, je pense que je devais être capable d'éjaculer, mais je n'avais pas vérifié. Je ne savais pas exactement où j'en étais. Je n'avais jamais éjaculé de ma vie, ça ne vient pas d'un coup, comme les règles. Les spermatozoïdes attendent leur heure. En général, la première fois, ce n'est pas par masturbation. C'est une éjaculation nocturne. Il faut que je te dise que quelques mois auparavant, j'étais en vacances au ski dans une colonie juive, et j'étais sorti avec une fille, c'était un petit flirt. La colonie était assez libre, les filles et les garçons y baisaient très tôt, les filles se faisaient dépuceler vers seize dix-sept ans. Moi j'appartenais à une catégorie plus jeune. Ma copine était une Juive séfarade. Elle avait seize ans, trois ans de plus que moi, je crois. On se retrouve donc dans un lit, un soir. Je me souviens que j'appréciais beaucoup cela, je l'ai caressée, je l'ai masturbée, je me souviens qu'elle avait de beaux seins plantureux, elle était assez plantureuse elle-même, et elle sentait très bon, son parfum me plaisait beaucoup, je me souviens encore de son parfum ! Donc, ce soir-là, il y avait une fête ou une petite animation en bas, dans la salle à manger, et nous deux nous étions isolés dans sa

chambre, tout nus. J'avais mis un doigt dans son vagin, je sentais son sexe très mouillé, c'était la première fois que je masturbais une femme. Je ne devais pas être très habile mais enfin je savais *grosso modo* comment il fallait faire, et j'étais en érection, j'en avais très envie, évidemment. Et je me souviens avoir pensé: « Est-ce que j'y vais, ou est-ce que je n'y vais pas? » Je craignais, n'ayant jamais éjaculé auparavant, que ce soit du sang qui jaillisse, que ça m'abîme le sexe, comme si j'allais utiliser ou user quelque chose d'encore trop fragile. La crainte m'a retenu. Comme quoi, tu vois, je manquais d'éducation sexuelle. Je me disais : « Si tu enfonces ton sexe dans son vagin, qu'est-ce qui va jaillir? » En même temps, j'avais peur qu'elle ne se moque de moi si le sperme ne sortait pas. Et d'un autre côté, je me disais : « Mais si je bande, c'est que je peux le faire… » J'étais très partagé, mais je n'ai pas osé franchir le pas. Elle était un peu déçue d'ailleurs, je crois me rappeler. Je pense qu'elle l'aurait fait, elle aurait accepté qu'on fasse l'amour. Je ne sais pas si elle était vierge. Elle avait deux, trois ans de plus que moi. Donc, tu vois, j'avais très envie de le faire, mais j'étais ignorant de ce qui allait se produire. Est-ce que ça n'allait pas se détraquer ? Peut-être qu'après je ne pourrais plus faire l'amour ?… Et puis surtout, je ne savais pas vraiment ce que c'était qu'éjaculer, je n'avais jamais vu de sperme. Tu sais vaguement qu'il y a quelque chose qui jaillira de ton sexe, quand tu seras un peu plus grand, mais tu ne sais pas quoi, ni comment.

AR : Ça doit être impressionnant pour les garçons...

SZ : Bien sûr que c'est impressionnant. Tu as très envie de connaître ça, mais tant que tu n'as pas connu la vraie jouissance de l'orgasme masculin, tu ne sais pas ce que c'est. Une grande différence avec les femmes, c'est que tu n'as jamais connu l'orgasme. Tu connais le désir, tu connais l'érection, mais tu ne connais pas l'orgasme. Tu connais l'envie d'y aller, tu n'as pas de réticence, contrairement aux jeunes filles, à l'idée d'être dépucelé, mais tu ne sais pas ce qu'est un orgasme. Ça c'est venu la même année, en été. J'étais avec mes parents dans le sud de la France, à Boulouris. Un matin, à mon réveil, il y avait dans mon slip une matière visqueuse. Je me suis dit: « Tiens, c'est sans doute du sperme », car j'avais fait pendant la nuit un rêve érotique. J'avais rêvé que je draguais une fille de mon lycée qui me plaisait bien, que je l'embrassais sur le palier de son appartement… C'était l'été de mes quatorze ans. J'avais eu quatorze ans au printemps, et là on était en août. Ce jour-là, je suis revenu de la plage où j'étais avec mes parents, en début d'après-midi, je suis rentré seul dans la chambre de l'hôtel et je me suis masturbé pour la première fois. C'est alors que j'ai découvert un truc fabuleux: une sensation de plaisir, une pointe de chaleur au moment où tu jouis, et tu n'as besoin de personne pour te la procurer. Ça correspondait à une période de mon adolescence où je commençais à m'emmerder sec. Mes grands frères étaient partis tous les deux en vacances avec leurs copains aux États-Unis, et moi qui adorais être avec mes grands frères, je m'ennuyais vraiment sans eux. J'étais tout seul, je n'avais pas de copines, pas de copains…

AR : Avec un merveilleux jouet...

Rires.

SZ : Avec ce merveilleux jouet que je découvre enfin ! Je me suis intensément masturbé cet été-là, quasiment deux, trois, quatre fois par jour. D'ailleurs, jusqu'à un âge assez avancé, je me suis beaucoup masturbé.

AR : Tous les garçons font ça, non ?

SZ : Écoute, je n'en sais rien, je n'ai pas eu de confidences des autres garçons. En tout cas, moi j'ai fait des tas d'expériences… Après je te raconterai autre chose qui est intéressant par rapport à l'écriture… Ce qui est drôle, c'est que cet été-là je me suis tellement masturbé, qu'à un moment je vis mon sexe se ratatiner. Après avoir éjaculé une fois, déjà, ton sexe est rétréci, mais un adolescent rebande facilement. Et après deux, trois, quatre éjaculations dans la journée, le soir mon sexe était tout ratatiné ! (*Rires*.) Je me souviens, on dînait au restaurant, avec mes parents, je suis allé aux toilettes examiner mon pénis, et je vois ce sexe tout petit, tout rabougri d'avoir été trop masturbé ! Je me suis dis: « Merde! J'ai peut-être fait une connerie ! Peut-être que je l'ai usé. » (*Rires*.) J'ai failli en parler à mon père, je me suis retenu, par pudeur, parce que je ne voulais pas parler de ma sexualité. Aussi ne me suis-je confié à personne. J'allais vite m'habituer, mais ce soir-là, j'étais dans une grande perplexité. Est-ce qu'il y a un nombre limite de fois? Est-ce que je n'étais pas en train de me bousiller le corps ? Y a-t-il un nombre au-delà duquel c'est irréversible, où on endommage son sexe et son corps? (*Rires.)* Des ignorances qui provenaient de mon défaut d'éducation sexuelle.

AR : Ce qui est merveilleux dans le sexe masculin, c'est que c'est mécanique, alors voilà, hop ! on l'actionne et ça marche. En même temps, comme toute mécanique c'est faillible... Ça peut tomber en panne... Chez la femme on ne voit pas comment ça marche, c'est plus mystérieux...

SZ : C'est vrai que le pénis est un peu un jouet. Les années suivantes, je n'eus plus aucune retenue. Je fis des tas expériences. Je me masturbais beaucoup parce que c'est la période, l'adolescence où les désirs sont d'une grande intensité. La libido est puissante, tu ne peux pas facilement l'assouvir, tu ne fais pas l'amour fréquemment. Entre quinze et vingt ans, je me masturbais jusqu'à six fois par jour. J'expérimentais mon propre corps. Je goûtais mon sperme, toujours pareil, n'éprouvant pas de dégoût de mon propre corps. Ce n'était pas particulièrement naturel, l'idée de goûter ou d'avaler son propre sperme, mais je me disais que j'aimerais bien qu'une femme me fasse une pipe. Ce n'est pas sale de faire une pipe, si je suis avec une femme que j'aime, me disais-je, et qu'elle n'a pas envie de le faire, j'essaierai de la convaincre. Donc je peux bien le faire moi-même. J'étais pour l'égalité des sexes. Je ne voulais pas imposer à autrui, à une femme, ce que je n'aurais pas été capable de faire moi-même. Si je veux qu'une femme avale mon sperme, je peux bien l'avaler moi-même ! Donc je me lavais bien le sexe, les mains, pour pas qu'il y ait des microbes, et je goûtais. Je m'éjaculais dans la main et j'avalais mon sperme, qui n'avait pas un goût très délicieux, ni très répugnant. Du blanc d'œuf un peu amer, légèrement salé, tu connais le goût du sperme, je ne vais pas t'apprendre ça…

Rires.

AR : Ça devenait très expérimental...! l'esprit scientifique...!

SZ : Oui, oui, vachement. Combien de fois par jour je peux me branler. Je me branlais devant une glace pour observer les réactions de mon visage. Pour voir ce que devient mon visage au moment où je jouis. Ça gâche tout le plaisir, évidemment !

Rires.

AR : C'est génial...!

Les pisse-froid

SZ : Je me branlais dans le bain pour observer quelle consistance prend le sperme qui jaillit dans l'eau. Je me branlais partout, dans les trains, dans les avions. N'importe où. C'est la dernière anecdote, parce qu'après je suis très curieux de savoir ce que tu as à me dire sur ce sujet. Tu sais que j'ai raconté cette anecdote, la dégustation de mon sperme, et toutes ces expériences assez drôles, dans *Mes Moires*. Eh bien ça a rendu un journaliste fou de rage, hors de lui. Il a lu en direct à la radio quelques phrases qui l'avaient terriblement offusqué. C'est marrant, parce que toute sa libido mal refoulée s'est déchaînée d'une façon très audible dans sa voix, dans son énervement. Pour en revenir à mes masturbations, je me suis masturbé partout: dans l'avion, dans le train, dès qu'il y avait un lieu vierge, comme un animal qui marque sa trace. J'allais dans les toilettes des trains, je me masturbais. Dans les toilettes des avions. J'étais très content. Je me disais : « C'est formidable, tu es

en train d'éjaculer à dix mille mètres au-dessus du sol ! » (*Rires*.) Ce n'est pas le kamikaze, c'est l'éjaculateur aérien… Dans les hôtels aussi. « J'ai joui partout », ça sonne mieux que *Je suis partout*. Dès que j'étais dans un lieu qui n'avait pas été marqué d'une masturbation, je le faisais. C'est un paraphe. Comme écrire partout : éjaculer partout. Bref, je décris tout cela dans *Mes Moires*. Je le résume dans un chapitre où je raconte ces expériences, j'explique que, tel Chronos dévorant ses enfants, j'avalais mon sperme... Et le type, il s'agit du journaliste Serge Koster, lit ça à l'émission *Panorama*, sur France-Culture, fou de rage, s'excitant tout en lisant, et termine en vociférant: « Le livre de ce monsieur est imbuvable, sperme compris ! ». (*Rires*.) On ne lui avait pourtant rien demandé ! Ce fut l'une des émissions où j'ai déclenché le plus d'agressivité. Je n'y étais pas, mais une telle agressivité autour d'un de mes textes, c'était exceptionnel. Ça ne s'est reproduit qu'avec *Noire est la beauté*, où l'équipe de Sylvain Bourmeau s'est excitée sur mon cas (on les entendait haleter en parlant), m'accusant violemment de racisme pour avoir écrit autant de bien des Noirs. Dans les deux cas, c'est l'écriture, le récit d'un corps sexuellement épanoui, d'une jouissance bien vécue, curieuse, expérimentale, ça les met hors d'eux. Ce sont des pisse-froid, simplement. Les pisse-froid sont révulsés par la jouissance chaude. Il suffirait de faire parler chacun dix secondes de lui pour découvrir ce qui le motive. Ils mènent en général des vies mentales et sexuelles parfaitement misérables.

AR : Ah oui oui, c'est classique... je connais bien ça... moi une fois à France-Culture...

Rires.

SZ : Ils sont très poisseux à France-Culture!

AR : Ah oui, ils sont terribles. Dans un de mes livres qui s'appelle *Mon corps et moi...*

SZ : *Mon corps et moi*, c'est le titre d'un de tes livres?

AR : Oui, c'est un titre de René Crevel...

SZ : C'est René Crevel qui a utilisé ce titre? C'est incroyable, parce que c'est le titre d'un de mes textes...

AR : Autant que je m'en souvienne, ça se passe dans un hôtel à la montagne, il est seul et malade, ce n'est pas très gai. Mais il y a la lumière du surréalisme. C'est un jeune homme qui veut savoir, qui veut vibrer, qui veut être lucide, ne pas refuser la vérité - ce qui le conduira quelques années après au suicide.

SZ : Je ne savais pas que ça venait de René Crevel.

AR : En fait, c'était le titre de ma chronique dans *Libé magazine.* Ensuite mon livre, qui rassemblait des articles sur ce thème, s'est appelé *Corps de femme...* Et dans un chapitre consacré aux seins, je raconte que quand on allaite un enfant, la sensation se communique directement au sexe, c'est très jouissif... Vraiment. Ce n'est pas une métaphore... Et le journaliste dit « mais pourquoi dire ça ? comme si on ne le savait pas depuis longtemps... ça n'a aucun intérêt... », etc. Alors qu'en fait, évidemment, ça ne se dit pas...

SZ : Moi je ne le savais pas, par exemple.

AR : Et il y a certainement des femmes qui refusent d'allaiter à cause de ça... ce côté trop physique... plaisir physique...

SZ : Ça souille l'idée de la pureté de la maternité.

AR : Oui, et ça contrariait beaucoup ce type... L'idée que sa mère ait pu jouir, ou pire encore, refuser de jouir, en l'allaitant... Que sa femme puisse jouir dans une relation intime avec son bébé, hors de son mari... On revient à ce que tu disais, à propos du racisme qui viendrait d'une angoisse que les autres jouissent entre eux, sans toi... Or voilà, les femmes n'ont pas que les hommes dans leur vie. Elles ont aussi les enfants. C'est cette concurrence qu'ils détestent, et qu'ils essaient de nous faire payer soit en disant : puisque c'est comme ça, restez enfermées avec eux ; soit en prétendant que les enfants sont un piège pour les femmes, qu'une femme libérée peut se passer d'enfants, que l'instinct maternel n'est qu'une baliverne réactionnaire, ce genre de discours colporté par des esprits soi-disants ouverts, genre Michel Onfray, et même par certaines femmes qui confondent féminisme et refus du corps de la femme. Le corps de la femme en tant que corps animal. (Les modèles dont je m'inspirais, quand j'étais enceinte puis avec mes nouveau-nés, c'étaient les chattes et les chiennes que j'avais pu observer, avec leurs petits - des modèles plus instructifs que les livres de puériculture...) Il est vrai qu'on peut très bien faire et réussir sa vie sans enfants - qu'on soit homme ou femme - comme on peut aussi la faire en restant vierge. Il n'empêche que la paternité est fondamentale pour beaucoup d'hommes, et que pour moi, en tout cas, la maternité est une expérience aussi importante et jouissive que la sexualité. Ne pas l'admettre, c'est tout simplement un autre puritanisme. Et si la maternité n'est pas jouissive, c'est certainement parce que la sexualité ne l'est pas

non plus, ou l'est mal. Dire cela, c'est scandaleux aux deux bouts du spectre, aussi bien pour les puritains qui s'affichent puritains que pour ceux qui s'affichent libertins. C'est pour ça que ce pauvre critique tentait de se défendre de cette désagréable vérité en adoptant le déni classique de l'hypocrite : taisez-vous, tout le monde le sait, inutile d'en parler...

SZ : Quand tu analyses un peu les choses, tu t'aperçois que tout le déni de ce que tu as écrit provient de la sexualité mal vécue de ces gens-là. C'est toujours ton corps qui les dérange, finalement, même si tu parles de tout autre chose. Ils veulent faire croire que c'est un débat d'idées, mais ce qui les dérange, de façon palpable, dans une écriture, c'est la présence du corps. J'ai senti la présence de ton corps dans tes livres, c'est pour cela que je les aime. Aujourd'hui, à l'inverse, on est inondé par une littérature où le corps est abhorré, détesté, méprisé, pleurniché, laquelle a d'ailleurs pour ces raisons un immense succès. Les gens sont massivement entravés par leur corps. Ils ne supportent donc pas que certains corps puissent exprimer une liberté qui leur échappe. Eux sont en prison, et ils voient quelqu'un à travers les barreaux de cette prison qu'est leur corps mal vécu, leur dire: « Coucou! Regardez, je suis libre! » Quelle que soit la phrase que tu écris. La phrase s'en ressent, et eux le sentent aussi, et y réagissent négativement. Ils réagissent de la manière la plus violente quand tu parles explicitement de sexualité, mais c'est toujours pour autre chose. Serge Koster, par exemple, qui s'excita si violemment contre moi, vient de sortir un livre où il recense et acclame les pratiques érotico-urinaires. Le pipi-caca social s'offusque de l'éjaculation solitaire… Et pourtant, tu vois, ces gens n'ont pas eu une

éducation religieuse astreignante, coercitive. C'est le même phénomène finalement, de réaction, de censure à l'encontre d'une flambée de jouissance, d'une trop grande liberté.

AR : C'est vrai, l'éducation religieuse, c'est un épiphénomène... Après tout, c'est nous qui l'avons inventée... c'est une réaction humaine...

SZ : C'est beaucoup plus universel, bien sûr. C'est vrai que c'est passé majoritairement par les religions. Mais la religion l'a utilisée comme un moyen, si tu veux, comme une arme.

AR : C'est ça, un instrument.

SZ : On pourrait croire que tout est tellement libéré aujourd'hui. On est au vingt-et-unième siècle, il n'y a plus de tabous, il n'y a plus d'interdits, et pourtant les réactions sont aussi hostiles et violentes face à une liberté corporelle qu'autrefois.

AR : On invente toujours autre chose pour se retourner contre le corps... La lutte de l'être humain contre son corps... Et ça ne fait que commencer... Mais bon, on en était à ta découverte enchantée...

Stéphane déviergé

SZ : Découverte enchantée, voilà, oui. Je me souviens aussi de la première fois où j'ai fait l'amour. Allez, je te raconte comment j'ai été « déviergé », comme on dit à Bangui, et après c'est toi qui me racontes, parce qu'on a encore bifurqué. Donc la première fois que j'ai fait l'amour, j'avais quinze ans, j'avais une copine plus âgée que moi, elle

avait dix-sept ans. Elle s'appelait Sophie, « Sagesse » en grec: j'ai été dépucelé par la Sagesse! Et, hélas, et ça aussi ça allait se reproduire assez souvent dans mes rapports avec les femmes, elle n'a pas aimé ça. C'est dommage, tu vois, j'aurais dû te rencontrer toi, peut-être que ça aurait tout changé. Je n'aurais peut-être pas écrit les mêmes livres ! Je serais devenu hyper-optimiste, l'ami du genre humain ! « J'ai été dépucelé par Alina Reyes ! Allelouia ! Aimons-nous les uns les autres ! » (*Rires.)* Après, j'ai passé mon temps à chercher des femmes qui aimaient faire l'amour, et je tombais régulièrement sur des femmes qui n'aimaient pas leur corps. C'est sans doute vrai aussi des hommes, d'ailleurs. Mais, bon, il se trouve que moi, c'étaient des femmes que je rencontrais. J'ai connu beaucoup de femmes qui avaient un rapport détestable à leur corps. Et ça, ça fout toute leur sexualité en l'air.

AR : Quel que soit leur âge, ou plutôt quand elles sont jeunes, qu'elles ne connaissent pas encore bien leur corps ?

SZ : Ah! non non non. Quel que soit l'âge. Et j'ai connu, inversement, des femmes libérées, de tout âge.

AR : On pourrait imaginer, ou espérer, qu'avec l'âge ça irait mieux...

SZ : Eh bien très franchement, non. Donc, cette jeune fille, qui s'appelait Sophie, était une voisine, dans ma résidence. Nous étions très amoureux, on passait des heures à s'embrasser sur des bancs, et on a fini bien entendu par baiser. Le premier problème, c'est qu'elle ne voulait pas tomber enceinte. Elle me disait : « On fera l'amour quand je prendrai la pilule .» Mais elle ne disait pas le mot « amour » ; dans son langage

adolescent, elle disait: « On fera tac-tac »… (*Rires.*) Déjà, ça ne promettait pas quelque chose d'éminemment sensuel, le mot « tac-tac », l'idée du « tac-tac »… Elle avait des relations détestables avec son père, avec sa mère, éducation ratée, très agressive elle-même, en conflit permanent avec le reste du monde. L'expression « faire tac-tac » dénotait quand même quelque chose dans son imaginaire, dans sa conception de l'amour, d'assez dur, d'impénétrable. « On fera tac-tac quand ma mère me donnera la pilule .» Je lui disais: « Va lui demander la pilule, qu'on puisse le faire. » Et du coup, un peu poussée par moi, elle en parle à sa mère, qui lui dit: « Tu n'es pas un peu trop jeune? Et Stéphane n'est-il pas un peu trop jeune? »

AR : Déjà, demander l'autorisation de sa mère...

SZ : Ça partait très mal. Je le sentais, je voyais que ça partait mal, mais bon, c'était ma copine, je l'aimais, et j'avais vraiment envie de faire l'amour. Elle a fini quand même par demander la pilule. Un jour, elle vient me voir - je revois très bien ce jour, il faisait très beau, c'était dans l'herbe, dans les vergers derrière chez nous -, et elle m'annonce: « Ça y est, ma mère a accepté, elle va m'amener chez son gynécologue qui me donnera la pilule. » Puis elle a éclaté en sanglots. J'ai poussé un gros soupir intérieurement.

AR : Oh... Il allait falloir qu'elle y passe...

SZ : Oui, c'est ça, mais en même temps, je me disais: « Quel dommage. Ça allait devenir si bon… on allait enfin bien s'amuser. » Si elle m'avait dit: « C'est fabuleux, on va enfin pouvoir faire l'amour », si elle avait été enthousiaste, j'aurais été fou de joie. Mais elle m'annonce:

« Ma mère a dit oui, a accepté », et elle éclate en sanglots de dépit, tellement elle avait peu envie de faire l'amour. Avec le recul, je comprends qu'à dix-sept ans, c'était une gosse, et moi aussi. J'étais désolé, je me disais: « Oh! merde! » Et ça s'est retrouvé souvent ensuite, dans la vie, le gâchis, la névrose qui vient tout gâcher. Voilà, c'est comme ça que ça a commencé. On a fini par faire l'amour dans ma chambre d'adolescent. Et là, deuxième mauvaise nouvelle : ça lui faisait mal. Non seulement la première fois, mais à chaque fois. Je l'entendais gémir, et à chaque fois j'espérais que c'étaient des gémissements de plaisir… Et à la fin, je lui disais: « Tu as aimé? » Elle me répondait en boudant: « Non. » C'était quand même assez traumatisant. Heureusement que je ne suis pas une fille parce que j'aurais pu être entravé à vie. Pour un garçon, c'est moins grave d'avoir des premières expériences sexuelles bancales, ratées, décevantes. Je lui léchais le vagin, je ne savais plus quoi faire pour essayer de la faire jouir. Je lui faisais des trucs que j'avais lus dans les *SAS* de mon grand frère - parce que je lisais en secret la bibliothèque érotique de mon frère, qui avait toute la collection des *SAS*. Tu vois ce que c'est, *SAS*?

AR : Oui, oui...

SZ : Des romans policiers abominables, idéologiquement et littérairement exécrables, mais dans lesquels il y avait des descriptions sexuelles relativement précises. C'était très excitant pour un jeune adolescent, et j'y avais surtout appris que l'orgasme masculin est une explosion multicolore de plaisir, de la vraie pyrotechnie. J'ai longtemps cherché cette explosion de plaisir, parce que je ne la ressentais pas

comme ça. Même au moment de l'éjaculation, ce n'était pas aussi bien que la description qu'on en faisait dans *SAS*. Évidemment, c'était gâché par l'atmosphère, par Sophie qui pleurnichait, qui avait mal. J'ai mis longtemps ensuite, à ressentir la jouissance comme une décharge électrique radieuse, surtout lorsque je comparais la baise à mes masturbations. Pour différentes raisons techniques, parce que je serrais plus fort le pénis avec ma paume, j'avais l'habitude, je connaissais parfaitement mon sexe.

AR : Tu contrôlais mieux le truc...

SZ : Je contrôlais mieux le truc, voilà. J'étais assez déçu, au départ, je me disais que c'était presque en dessous de la masturbation. En même temps, il y avait quelque chose de plus intéressant, il y avait un autre corps, le corps féminin, les seins, le vagin, les rondeurs et les gracilités du corps féminin, que j'adorais… Un poignet, une clavicule, une nuque de femme me touchent encore profondément. Je la léchais beaucoup, je me souviens, et je crois qu'elle aimait assez que je la lèche, mais sans plus. Je ne sais pas comment c'est pour les autres hommes, mais pour moi le cunnilinctus a été une expérience sexuelle immédiate. Quasiment en même temps que le dépucelage. C'est pour ça qu'aujourd'hui ça réapparaît dans mes livres, parce que ça m'a toujours plu, ça, le fait de lapper le vagin d'une femme. Bon, enfin voilà. On a fait quelquefois l'amour et puis ensuite on s'est quittés. Toujours pareil, elle pleurnichait beaucoup. Toujours une larme à l'œil, toujours en train de gémir, de maugréer. Elle me rappelait ma mère, en fait. Ma mère qui pleurait beaucoup également. Anaphrodisiaque radical.

AR : Le masochisme des femmes...

SZ : Eh oui. Mais ça fout la sexualité en l'air, c'est vraiment dommage. Il a fallu longtemps avant que je ne découvre le côté radieux de la sexualité. Je me suis aperçu de quelque chose, bien plus tard, c'est que, pour rejoindre cette part épanouie, il faut rester un certain temps avec une femme. Il faut que les corps se laissent le temps de s'explorer et de s'apprivoiser. J'ai connu aussi des expériences sexuelles très brèves et très intenses, mais c'est quand même plus rare. Je me suis aperçu que, dans une relation avec une femme qui dure quelques mois, quelques semaines, ça finit toujours par s'améliorer. Il y a un moment, un déclic, où ça devient vraiment merveilleux. Ce ne sont pas les débuts, ce n'est pas le premier jour.

AR : C'est rarement le premier jour...

SZ : Rarement les premières fois. Ce fut aussi une découverte qui a beaucoup influencé ma conception de la baise. Je ne suis pas devenu un Don Juan justement pour ça. J'ai compris que pour connaître un surcroît de plaisir, il valait mieux s'attacher à explorer la même femme. Je n'ai jamais gobé l'idéologie du stakhanoviste du sexe qui veut se taper une fille différente chaque soir. En général, le playboy n'aime pas la baise. Il tourne en rond dans son Œdipe, veut juste ne pas trahir sa maman en restant fixé avec une autre femme. Ça m'est déjà arrivé, des relations rapides, mais souvent, elles étaient moins intéressantes que les relations plus continues, où tu te donnes le temps de découvrir le corps de l'autre. Ceci dit, tout arrive.

AR : Parce que l'amour, l'amour sexuel, ça s'élabore... c'est comme une oeuvre d'art... qui se fait à deux... par une recherche... C'est très différent des rencontres occasionnelles, qui ont un autre charme...

SZ : Oui, mais assez moindre, franchement. Quand tu es dans une relation sexuelle qui marche bien… Pourtant Dieu sait si je n'adhère pas à l'idéologie de la fidélité, j'ai souvent été infidèle, enfin quand il le fallait, quand je me retrouvais sans ma copine, ou quand l'occcasion et le désir se présentaient ensemble… Dans une relation sexuelle épanouie, lorsque ça se passe bien par ailleurs, que tu aimes faire l'amour avec la femme avec laquelle tu es, les relations plus éphémères ne peuvent être que décevantes, parce que tu as construit quelque chose, en effet, une complicité de la vie de tous les jours qui irrigue aussi ton épanouissement sexuel. Donc, à moins de rencontrer une autre femme de sa vie au même moment… Mais là, c'est une autre histoire et un autre livre… Bordel ! je suis vraiment bavard ! Alors, maintenant, à toi, raconte-moi tout. Tu as dix-sept ans, et tu es avec ce garçon avec qui tu fais l'amour pour la première fois.

Alina dépucelée

AR : Eh bien avec ce garçon, c'est resté un peu douloureux..

SZ : Tu m'as dit que c'était merveilleux tout à l'heure !

AR : Je n'avais pas un plaisir complet, mais je compensais par le plaisir clitoridien, plus toutes les autres joies de l'amour que je découvrais...

SZ : Est-ce que tu imaginais que la douleur perdurerait, ou est-ce que tu savais qu'elle n'accompagnait que les premiers rapports?

AR : Je me disais que ça allait passer... Je ne m'inquiétais pas du tout. C'est une question de regard sur soi, et sur ce qu'on fait. J'étais délibérément positive. Et même si ce n'était pas encore parfait, l'important c'était que j'adorais ça. Lui il avait deux ans de plus que moi, dix-neuf ans donc, et il me disait qu'au cours d'un voyage en Angleterre il avait « tout appris » sur l'amour. Et ce qui était bien c'est qu'il avait un petit côté pédagogue, il m'apprenait à son tour. Pas seulement des positions, mais surtout à le toucher, toucher son corps et me laisser toucher, ne pas avoir peur de son sexe, le prendre dans ma main, le porter à ma bouche...

SZ : Ça t'a plu tout de suite ? Aucun dégoût? Aucune réticence?

AR : Ah moi j'étais contente de tout... Tout ce qu'il me proposait me ravissait... Il y avait quand même un truc étrange, c'est que, comme il vivait en camping sauvage ou dans un squat, il ne se lavait qu'à l'océan. Ce qui fait que sa peau avait un goût de sel, une odeur à la fois d'amour et de mer qui faisait un mélange puissant, une odeur de fauve...

SZ : Une bonne odeur ?

AR : Disons que c'était une odeur limite. A la fois très attirante et un peu repoussante.

SZ : C'était excitant comme odeur, comme les odeurs des sexes, au moment où tu fais l'amour?

AR : C'était une odeur sexuelle décuplée. Il fallait que je passe outre, c'était comme une épreuve initiatique.

SZ : C'est marrant, parce que tu ne t'es pas laissé rebuter par des choses qui auraient pu engager ta sexualité dans une tout autre voie. Quelqu'un d'autre que toi aurait pu être dégoûtée. Ça existe, j'en ai connu des femmes comme ça. Pas avec moi, mais… Je connais quelqu'un qui était écoeurée par l'odeur de l'homme avec lequel elle vivait.

AR : Oui mais, je ne sais pas, pour moi tout avait une dimension poétique. On était tous là, assis par terre contre les murs du squat, à faire tourner les joints. C'était une pièce unique, partagée en deux par une toile de parachute tendue au plafond. Quand on voulait faire l'amour, on passait derrière le parachute, on se déshabillait, et voilà, on entrait dans une autre dimension. Dans mon souvenir, il y avait toujours le soleil sur nous. Alors que de l'autre côté de la pièce c'était sombre. On était sans doute sous un vasistas, parce que je ne vois que de la lumière sur nos corps.

SZ : C'est là que tu as connu pour la première fois le goût du sperme ?

AR : Oui. Enfin, un peu...

SZ : Tout ça, à dix-sept ans, ce n'est pas mal, hein? Toutes les positions, alors c'étaient quoi, les positions?

AR : Ça restait quand même des choses simples, à part la petite acrobatie du 69... Et puis il aimait bien que je le masturbe et moi j'adorais ça, m'amuser avec ce jouet que j'aurais bien aimé avoir... Encore aujourd'hui, si je pouvais en avoir un à emporter partout avec

moi... dans ma poche... Tu sais, comme ces chapelets que les orthodoxes égrènent toute la journée...

SZ : C'est marrant, ça. C'est quoi, l'idée? Ça jouit plus facilement, plus mécaniquement?

AR : Oui, la mécanique, la magie...

SZ : Et pas avec le sexe féminin?

AR : C'est intérieur... Je ne peux pas jouer avec de la même manière... Un sexe d'homme, ça s'empoigne... Ça grandit, ça change de forme... Ça se métamorphose... On sait ce qu'on peut en tirer, de manière bien visible, bien nette... Avec le sexe féminin, c'est diffus, c'est moins spectaculaire...

SZ : À chaque fois que tu sortais avec un garçon, après lui, tu faisais l'amour aussi, ou pas obligatoirement?

AR : Oui, et j'ai fait une rencontre importante à la fin de cet été-là. J'ai rencontré le garçon qui est ensuite devenu le père de mes deux premiers fils. Et là, ça a été une vraie histoire d'amour. Alors que le précédent, je l'aimais bien, mais... je me souviens qu'il voulait que je lui dise que je l'aime, et que ça m'embêtait... Lui il le disait un peu comme ça, parce que ça se fait... On s'aimait bien, je me sentais même amoureuse, mais je savais que l'amour, c'était quand même autre chose... Et quand j'ai rencontré celui que j'appelle dans mes livres Yannick, et avec qui je suis restée sept ans, j'ai tout redécouvert. L'amour avec amour. C'était comme si je n'avais rien su avant, comme si j'étais vierge. Notre rencontre avait été placée sous le signe de la littérature. On s'est croisés sur les marches d'un café, face à la mer. On

s'est assis là, et on s'est mis à discuter de Mallarmé, de Nerval, et de Raymond Roussel qu'il m'a fait découvrir... Et toutes les années que nous avons ensuite passées ensemble ont été absolument poétiques.

SZ : Tu avais quel âge, là?

AR : Dix-sept ans, toujours.

SZ : Et de dix-sept à vingt-cinq ans, tu es restée avec Yannick, c'est ça?

AR : Oui, jusqu'à vingt-quatre ans. Avec lui, j'avais l'impression d'inventer chaque geste de l'amour. C'était comme une exploration d'un continent où personne ne serait jamais allé. Vraiment, comme si je n'avais rien connu avant. L'amour c'est comme les livres, chaque fois que tu en commences un nouveau, tu as l'impression d'avoir tout à faire, tout à réinventer...

Physiologie du couple

SZ : Je trouve quand même qu'il y a plus de liberté, de richesse, dans la littérature qu'en amour. C'est toujours très bon, c'est toujours délicieux, mais je n'éprouve pas ce renouvellement à chaque fois différent lorsque je fais l'amour. Beaucoup de choses se ressemblent, même si c'est très bon.

AR : La découverte du corps de l'autre, c'est quand même toujours nouveau. Et tu n'es plus la ou le même, puisque tu es avec une personne différente. Je ne désire pas tous les hommes de la même façon... Tu composes avec toi-même et avec ton partenaire en fonction

de ce qu'il t'inspire, et de ce que tu lui inspires... Et chaque fois tu redécouvres ton corps, puisque tu es caressé différemment, aimé différemment...

SZ : Tu veux dire à chaque fois que tu fais l'amour ? ou quand tu rencontres quelqu'un de nouveau?

AR : Chaque fois que tu rencontres quelqu'un, en tout cas... Moi personnellement je n'ai pas fait l'amour de la même manière avec mes différents partenaires... On est deux pour faire l'amour...

SZ : Oui. C'est vrai aussi pour moi, ça s'est passé à chaque fois différemment. Je pense aux femmes avec lesquelles j'ai vécu un certain temps.

AR : Oui, il faut vivre assez longtemps ensemble pour s'en apercevoir. Les premiers contacts sont souvent plus communs... Le temps permet d'approfondir...

SZ : Mais une fois que tu es avec une femme et que tu as instauré un certain mode de relation avec cette femme-là, le mode de relation change relativement peu.

AR : Je ne sais pas pourquoi, j'ai toujours une impression de nouveauté, même quand ça ne l'est pas du tout...

SZ : Ce n'est pas une redécouverte, comme d'un livre à l'autre, où tu peux changer complètement de sujet. Je ne placerais pas la comparaison sur ce point-là. Plutôt dans l'énergie, qui se renouvelle indéfectiblement en toi. Le désir est inépuisable. C'est une aimantation intense, tu n'es jamais blasé de faire l'amour. Pour la littérature, c'est pareil. La peinture, la musique, ne blasent jamais non plus. Il y a

beaucoup plus de choses à explorer dans l'écriture que dans la baise. Surtout à nos âges. Arrivé à mon âge, j'ai l'impression que faire l'amour avec des femmes différentes, ou des femmes inconnues, ça ne va pas me révéler grand-chose. Les bonnes surprises sont rarissimes, et les mauvaises n'en sont pas parce que je ne me fais d'avance aucune illusion. D'abord, j'ai connu des femmes différentes au cours de relations distinctes. J'ai connu l'épanouissement dans des relations différentes, je ne suis pas, comme à vingt ans, à la recherche de l'inconnue qui me ferait enfin découvrir le bonheur sexuel. Ça y est, je l'ai connu, et je sais pour l'avoir expérimenté que c'est de toute façon rare, malheureusement, que ce soit très réussi avec quelqu'un de nouveau. Au début, en tout cas. Donc, je ne conçois pas la sexualité comme quelque chose en dehors de mon existence qui serait fabuleux, et dont la vie que je mène me prive. Au contraire, je sais qu'ayant plutôt une sexualité heureuse, je suis plus enviable que celui qui a besoin d'aller en permanence voir ailleurs pour assouvir son désir. Ça implique un rapport différent aux autres femmes, d'être épanoui sexuellement.

AR : Il y en a qui passent leur vie à courir après un peu de satisfaction... Ou à y renoncer...

SZ : Lorsque tu es dans une relation durable avec une femme. Les rapports de séduction sont différents. D'abord tu fais l'amour assez souvent, lorsque tu vis avec quelqu'un au jour le jour, donc tu es moins en demande. Tout change. J'ai l'impression que les écrivains sont plus portés sur le sexe que, je ne sais pas, les hommes d'affaires, les médecins… Non ?

AR : En tout cas ils en parlent... Mais il me semble que les musiciens, par exemple, sont très portés sur le sexe.

SZ : Plus que les peintres, les écrivains?

AR : J'ai connu pas mal de peintres et de plasticiens quand je vivais à la Cité des Arts, mais à part mon ami Oscar, qui débordait d'énergie, ils étaient plutôt ternes. Il est vrai que l'art contemporain n'est pas extrêmement jouissif... Alors que beaucoup des musiciens que j'ai rencontrés - toutes sortes de musiciens - avaient manifestement un bel appétit sexuel...

SZ : Peut-être que le fait d'écrire, de faire de la musique, de créer d'une manière générale, place dans une dynamique de donation et d'ouverture de son corps à l'extérieur. Tu diffuse des choses, ça émane de toi. Pour les musiciens, ce sont des sons qui sortent très facilement de leurs instruments, donc de leur corps.

AR : C'est très physique, la musique...

SZ : Le fait que ça sorte, que ça émane, que ça jaillisse, c'est peut-être aussi le signe d'une sexualité relativement facile, relativement paisible. Parce qu'après tout, baiser, c'est aussi laisser échapper de soi de l'énergie. Comme Jésus, lorsque la femme qui a des pertes de sang touche son manteau dans son dos, sent un peu de sa puissance taumathurge sourdre de lui. Moi, c'est la comparaison que je ferais. Sauf que peu de femmes ou d'hommes ont envie d'être guéris. Ils comptent sur les éprouvettes congelées néo-nazies pour pallier leurs pertes de substance…

AR : Et le fait de créer, ou même seulement de jouer d'un instrument ou de chanter, donne un tel bonheur qu'en effet ça ouvre le corps, et ça le met en appétit...

SZ : C'est le contraire d'être renfermé, renfrogné. Tu éprouves un bonheur qui n'est pas le contentement de l'avarice, l'âpre conservation de son énergie pour soi. Dans la création artistique comme dans le sexe. D'ailleurs, c'est marrant, parce qu'en ce qui me concerne, la jouissance de la femme est une condition *sine qua non* de ma propre jouissance. Une femme qui jouit moins, ça me gâche mon plaisir. Je ne suis pas du tout égoïste en sexualité. Au contraire, j'ai besoin que l'autre jouisse également.

AR : Oui, c'est important de voir que l'autre jouit...

SZ : Comme tu racontais que tu aimais bien masturber ce garçon, mais tout le monde n'est pas comme ça. Il y a des femmes et des hommes égoïstes, sexuellement. Je me demande d'ailleurs si nous ne sommes pas la minorité, ceux qui jouissent de faire jouir les autres aussi, ceux qui apprécient que les deux jouissances s'additionnent.

AR : Il existe quand même une grande curiosité des hommes pour la jouissance des femmes... Dans les films pornos par exemple, il y a souvent une scène de masturbation féminine. Les prostituées le savent, qui simulent la jouissance avec leur client... Et pas seulement les prostituées, d'ailleurs... Faire jouir les femmes, ça rassure les hommes sur leur virilité... Est-ce que les hommes simulent ?

SZ : Tu ne peux pas vraiment simuler l'éjaculation, mais tu peux simuler plus ou moins le désir. Tu peux faire l'amour à une femme avec

qui tu n'avais pas envie de coucher. Ça m'est déjà arrivé, et il m'est même arrivé, à une époque, non pas de me faire violer, mais enfin… j'aurais été une femme, ç'aurait été du harcèlement sexuel caractérisé. J'ai connu une fille qui débarquait, me dérangeait à chaque fois, ne demandait jamais la permission de me rendre visite, et elle venait vraiment pour se faire sauter. Je n'avais rien à faire, elle me sautait dessus, me déshabillait… Ça n'a pas duré très longtemps, et puis ça ne me déplaisait pas non plus tant que ça. (*Rires.*) Tu es un homme, tu te mets à bander, ça y est, tu ne te poses plus de questions. Mais ça m'embêtait. Je l'apercevais depuis ma fenêtre, en bas de chez moi, en train d'attendre que je lui donne la permission de monter, c'était pitoyable… (*Rires*.) J'ai connu la sensation, tu vois, que connaissent plus fréquemment les femmes… Et il m'est arrivé aussi autre chose, ça c'est assez marrant, c'est à la fois un mélange de générosité, de perversité et de curiosité de ma part : tu es avec une femme, tu sens que tu l'attires (les femmes doivent ressentir ça assez souvent, un homme qui a envie d'elles alors qu'elles ne le trouvent pas à leur goût…), eh bien c'est l'inverse qui m'est arrivé. Je sentais que je plaisais bien à une fille, et je ne voulais pas lui faire de peine. Donc j'allais jusqu'à la drague, même jusqu'à la baise, pour ne pas faire de peine à une femme. La baise par charité. Pour ne pas heurter une femme par ma froideur. Ça ne m'est pas arrivé si fréquemment parce que j'ai un éventail très large. Il n'y a pas de femmes qui ne soient pas désirables, une fois placées dans une certaine perspective – laquelle peut être très brêve. Il n'y a pas, ou très peu, de femmes qui ne méritent pas qu'on s'intéresse à elles… La

curiosité s'évapore plus ou moins promptement, c'est tout, et ça ne dépend pas de la beauté. Pour moi, toute femme peut être désirable. Je ne suis pas dans le fétichisme - ce que j'explique dans *Autour du désir*…

AR : Oui...

SZ : Je ne subis pas le fétichisme du mannequin, de la beauté de magazine. Une très belle femme peut ne pas être excitante. Parfois, bon, il arrive qu'une femme ne t'excite absolument pas. Ce n'est pas obligatoirement à cause de son physique. Ça peut être à cause de ce qu'elle dit, ce qu'elle est, ce qu'elle pense… Mais l'idée de vexer horriblement une femme en me refusant à elle me met mal à l'aise, et du coup, je me laisse toujours aller. Ou plutôt je les laisse toujours venir. C'est vrai que je suis un homme, et qu'un homme y va toujours. Ça doit être assez rare, un homme qui se refuse à une séance de baise, à une expérience sexuelle. Parfois, je me suis dit : « Je suis quand même sympa, parce que si j'étais un goujat… je lui dirais : Écoute, j'ai autre chose à faire. » Voilà, quand je sentais que la fille était physiquement attirée par moi, je lui offrais mon corps. J'en tirais un certain plaisir, bien sûr, mais j'aurais pu tout à fait m'en passer. Ce n'était pas vraiment avec cette fille-là que j'aurais voulu le faire à ce moment-là.

AR : C'est le genre de situation classique en sens inverse... Le mec te veut, toi tu résistes... Moi je résiste très mal, du moins si le mec me plaît... le désir est communicatif... Mais j'ai l'impression que les femmes sont de plus en plus demandeuses. Non ?

SZ : Ah bon?

AR : Comme celle qui venait te voir...

SZ : Ah oui, mais c'est arrivé une fois dans ma vie. Ce n'est pas un phénomène de société.

Les femmes mûres

AR : Je voyais ça quand j'allais à des cours de gym collectifs... Les femmes de mon âge, à la quarantaine...

SZ : Moi ça me rassure, si tu dis que les femmes vont devenir vachement demandeuses, tant mieux.

AR : Oui, très autour du moniteur, à lui lancer des petites réflexions genre « oh, montrez-nous vos tablettes de chocolat ! » Exactement comme certains mecs de quarante ans draguent des filles de vingt ans avec des petites réflexions sexuelles, quoi...

SZ : Carrément des propositions !

Rires.

AR : Et tu vois le moniteur, ou le maître nageur, qui rougit presque, qui est gêné... Et moi aussi je suis gênée, j'aurais horreur de faire ça. En fait c'est un rapport de pouvoir. Ces femmes-là, qui ont bien assis leur position sociale, traîtent ces jeunes hommes un peu comme des objets... Des « Noirs », pour en revenir à l'échelle de Dany... (d'ailleurs les moniteurs de gym sont souvent noirs).

SZ : Un rapport de domination, comme un PDG avec sa secrétaire...

AR : Voilà. Ça devient très fréquent. C'est sans doute aussi un signe positif, une attitude qui indique que les femmes assument leur désir.

SZ : C'est vrai que la différence d'âge joue beaucoup. A vingt, vingt-cinq, trente ans, tu t'aperçois, lorsque tu fais l'amour avec une femme plus âgée, disons de quarante ans, qu'elle est beaucoup plus entreprenante, moins chichiteuse, en effet, que les femmes de ton âge. En plus elles baisent mieux, en général, qu'une femme de vingt ans, envahie de rêveries et de critères : est-ce que c'est l'homme de ma vie ? est-ce qu'il me plaît ? est-ce qu'il ne me plaît pas? Toutes ces choses qui font que tu corresponds ou pas à la niche qu'elle prépare à son toutou idéal. Une femme de quarante ans n'a plus tant d'illusions hollywoodiennes sur le prince charmant. Et si tu es prêt à leur faire l'amour, quand tu as vingt, vingt-cinq ans, tu t'aperçois qu'elles jouissent de la fraîcheur de ton corps, une fraîcheur, une vigueur que leur mari de cinquante ou de soixante ans n'a plu. Là, elles plongent.

AR : Oui, elles plongent... Ça m'est arrivé d'avoir des liaisons avec des hommes plus jeunes. Mais dans ce cas il me semble que ça n'est pas utile d'accentuer la différence en se comportant de cette façon un peu vulgaire...

SZ : En plus elles ont une certaine expérience sexuelle, elles ont dépassé les réticences de l'éducation. C'est très agréable, en réalité. J'ai connu plusieurs relations avec des filles plus âgées que moi, la différence n'était pas énorme, c'était de l'ordre de dix ans, mais il m'est arrivé une fois de fréquenter une femme qui avait vingt ans de plus que

moi… C'était il y a quelques années, elle était très très demandeuse, elle adorait baiser, c'était une très belle femme qui avait été splendide à vingt ans. Là, elle avait dans les cinquante et quelques, et elle était encore très belle, mais elle aurait vraiment pu être ma mère. C'était une relation très sexuelle, très intense, délicieuse. Ce n'est pas le même corps, évidemment, qu'un corps de trente ans, ou même de quarante ans. Ça a duré sur plusieurs années, on se voyait de temps en temps, c'était très bon, elle était légèrement amoureuse de moi, elle était adorable, on avait de très bonnes relations. Il n'était pas question d'avoir une liaison régulière, mais le sexe était lié à de la tendresse, de la sympathie. C'était très intéressant. La chose amusante, dans cette histoire-là, c'est qu'elle portait le même prénom que ma mère ! Ça me faisait beaucoup rire, et en même temps ça me plaisait beaucoup de savoir que je pouvais avoir une liaison avec une femme qui avait le même prénom que ma mère et qui aurait pu être ma mère par son âge.

AR : Ça peut être très bien, oui. Mais on m'a raconté aussi des expériences où c'était presque du viol...

SZ : Pour le garçon? Mais comment ça peut être du viol? Parce qu'à partir du moment où tu as une érection, ça y est.

AR : Oui, pas vraiment du viol, mais... C'est encore une affaire de pouvoir, et il arrive que le garçon n'ose pas résister à l'espèce d'autorité naturelle d'une femme plus âgée... Mais ça peut aussi être très bien vécu. J'avais une amie dont la mère se tapait les copains. Elle avait vingt ou vingt-cinq ans de plus qu'eux, et ils étaient très contents de la bonne aubaine. Souvent, ils finissaient par tomber très amoureux même si elle

n'était pas particulièrement belle, elle avait un grand pouvoir de manipulation plus ou moins inconscient à cause de sa personnalité qui était plus développée que celle d'un adolescent. Ça se passait dans la bonne humeur et tout allait bien, et puis ce n'est pas moi qui vais condamner les relations entre femmes mûres et jeunes hommes... Mais il peut y avoir des abus, c'est vrai. C'est-à-dire que le garçon y va, mais ensuite il en garde un souvenir déplaisant, parce qu'il a le sentiment d'avoir été un peu contraint. Ça arrive...

SZ : Il y a aussi un côté agréable. Tu n'as plus à convaincre, à déployer des efforts pour convaincre la nana de baiser.

AR : Oui bien sûr...

SZ : Ça change un peu.

AR : C'est ça, ça peut être très bien, mais ce n'est pas forcément idéal. Parce que beaucoup de femmes ne se sentent pas très à l'aise avec le fait de sortir avec un jeune homme. Et à cause de ça, la relation peut prendre un caractère plus ou moins sado-masochiste, c'est ce qu'on voit dans plusieurs films de cinéastes françaises… ou entre Duras et Yann Andréa.

SZ : La différence d'âge, c'est particulier. La femme peut te plaire, être très attirante, mais tu n'aurais peut-être pas pensé spontanément à la draguer. C'est elle qui est aimantée par ta jeunesse, par ta fraîcheur relative. Et là, tu sens, d'une certaine manière, que les choses s'inversent, tu as l'impression de ressentir enfin ce que doit ressentir une belle jeune femme courtisée.

AR : Etre désiré...

SZ : Voilà. Tu peux choisir si c'est oui ou non. La décision est entre tes mains. Moi c'est tout le temps oui, mais je ne suis pas un cas d'école. À partir du moment où tu es en érection, ça y est, tu n'as plus d'hésitation, tu n'as qu'une envie, c'est d'éjaculer. Et tu es moins, évidemment, dans la découverte du corps qu'avec une femme de ton âge. Cette femme dont je te parle, qui avait vingt ans de plus que moi, elle ne se déshabillait jamais entièrement. C'était une très belle femme, mais elle hésitait à se montrer entièrement nue.

Le charme

AR : C'est très important, la situation dans laquelle on se trouve : celle de celui qui désire, ou de celui qui est désiré. Souvent, entre gens dont les niveaux d'âge, de beauté et de culture sont à peu près équivalents, le désir est aussi à peu près partagé. Mais une disparité peut t'entraîner dans la position du désiré ou du désirant...

SZ : Ça dépend aussi de ton physique.

AR : Et aussi de ton tempérament. Moi j'ai remarqué que je n'aimais pas tellement être désirée.

SZ : Tiens donc !

AR : C'est resté longtemps inconscient, mais quand je me remémore mes histoires d'amour, je me rends compte que la plupart du temps, c'est moi qui ai fait le premier pas. Même si ça m'amuse qu'on essaie de me séduire, finalement ça marche mieux pour moi quand c'est surtout moi qui suis en demande. Pourtant ça ne m'est pas facile... Il doit

aussi y avoir un échange, évidemment. J'aime le partage, je ne suis pas du tout dominatrice. Je ne vais pas non plus me morfondre longtemps à aimer sans être aimée... Mais au départ, j'aime sentir très fort mon désir. Etre dans le désir, c'est ça qui me plaît.

SZ : Ça ne t'est jamais arrivé, le plaisir habituel que connaît une femme d'être draguée, courtisée?

AR : Oui oui, ça m'est arrivé. Mais ça n'a jamais rien donné. Enfin si, quelquefois... Ça ne veut pas dire que dans les autres cas tout venait de moi, loin de là... Et puis il m'est arrivé aussi de faire le premier pas, d'obtenir ce que je voulais, et ensuite de laisser tomber rapidement... Au fond, il n'y a pas de règle absolue...

SZ : C'est si complexe pendant l'adolescence, les impressions, non seulement les impressions, mais l'image que tu as de ton propre corps est tellement subjective. Je me souviens, adolescent, j'étais parti à Los Angeles avec cette même colonie de vacances juive, j'avais quinze, seize ans. Et sur la plage, une nana du groupe m'a lancé, devant toutes ses copines : « Tu es canouche, toi, quand même ! » C'était de l'argot sépharade de l'époque pour dire: tu es canon, tu es mignon. C'est la première fois qu'une fille me faisait un compliment comme ça. Elle-même était assez mignonne, même si ce n'était pas celle qui me plaisait le plus dans le groupe. J'ai éprouvé un contentement narcissique inédit et très agréable. Je n'étais pas habitué à l'idée de plaire à une fille sans rien faire, sans la draguer, sans en passer par le parcours labyrinthique de la séduction. Plus tard, quand des femmes m'ont trouvé beau - ce n'est pas automatique mais ça m'est arrivé -, quand des femmes

considéraient que j'avais un corps avenant, disons, ce n'est pas que ça me surprenait, parce qu'au bout d'un moment tu finis par t'habituer, mais tu conçois que c'est tout de même plus facile, quand ton corps suscite de l'attirance, et tu te dis: « Quel enfer ça doit être pour les gens laids! » Je parle des gens vraiment laids, positivement laids. Je ne me considère pas comme faramineusement beau, comme on peut dire d'un mannequin, d'un acteur, qu'il est beau. Mais savoir que tu suscites une certaine attirance, tous les hommes et toutes les femmes ne sont pas nécessairement dans cette position-là. Et tu tires des enseignements radicaux de tes corps à corps que les laids, eux, n'ont pas l'opportunité de capter.

AR : Parce qu'ils n'en ont pas envie, aussi... La laideur, c'est très relatif... C'est une question de volonté. Une fille peut être laide ou belle, du moins charmante...

SZ : Elle peut être désirable. Oui, d'accord.

AR : Mais même un garçon... Suivant le parti qu'on prend de son corps, et la façon dont on choisit d'en user... Certaines personnes sont laides, et pourtant très séduisantes...

SZ : Oui, dans le cas de Gainsbourg, de gens comme ça. Mais c'est un cas très particulier où, probablement l'image qu'il a de lui-même n'est pas une image si laide que ça. Il a du charme, je suis d'accord, ce n'est pas la laideur physique qui compte, c'est le charme, plutôt.

AR : Voilà... Le charme, il faut vouloir l'avoir. Il faut vouloir aller vers les autres et les séduire...

SZ : Justement, ça, par exemple, ça m'a été révélé par les filles, que j'avais un certain charme. Une fois, toujours à l'époque de l'adolescence, ma cousine, celle des premières expériences sexuelles enfantines, m'a dit cette phrase étonnante, qui m'a marqué: « Toi, tu n'es pas vraiment beau, mais tu as du charme. » Ça m'avait vexé à l'époque, d'ailleurs. (*Rires*.) Plus tard, j'ai compris que je n'étais pas beau comme un éphèbe peut l'être. Ça te donne une grande confiance en toi, l'idée que les femmes te trouvent du charme. Et tu as 90% du boulot de fait, grâce à cette confiance en toi. C'est pour cela que je me dis, parfois: « Quel enfer ça doit être pour les gens dont le boulot n'est pas fait .» Or, tu vois, à l'inverse, les femmes, pour moi, sont toujours assez facilement attirantes, toujours désirables.

AR : Moi, je crois beaucoup au charme du désir. Quand ta personnalité exprime le fait que tu t'intéresses aux gens - aux hommes ou aux femmes -, que tu les aimes, que tu les trouves désirables, forcément tu deviens charmant... Même une personne relativement laide. Je crois aussi à l'influence de l'esprit sur le corps. J'ai entendu un jour Isabelle Adjani dire que même avec son physique, elle aurait aussi bien pu choisir d'être laide. Je crois que c'est très vrai. J'ai assisté dans mon enfance à la métamorphose d'une petite marchande de chaussures, dans mon village. Elle était laide, terne et renfrognée, jusqu'au jour où elle est tombée amoureuse. Elle s'est complètement ouverte, elle est devenue coquette, et on a découvert qu'elle était jolie, ce qu'on n'aurait jamais soupçonné avant. C'est comme dans les contes, de laideron l'amour l'a changée en jolie fille...

SZ : Tu as raison. Dans la rue, je constate souvent que les femmes pourraient être beaucoup plus belles. Comme si certaines voulaient imposer leur laideur. Voiler, dissimuler leur beauté possible. Chez les adolescentes surtout. Le côté terne, morose, renfrogné. Tout ça, ce sont des questions de charme. Des femmes mal attifées, pareil pour les hommes. Comme s'ils voulaient placer un obstacle, une barrière au désir. Il y a des gens, c'est assez manifeste, qui ne veulent ni éprouver ni susciter de désir. Ils ne sont pas du tout dans la séduction, ça leur fait peur. Tu as raison, c'est très mental, c'est-à-dire que tu séduis avec beaucoup plus d'aisance si tu sais que tu es séduisant. Et surtout tu es séduit quand tu sais que tu es séduisant. C'est plutôt comme ça que ça fonctionne.

AR : Le désir est très communicatif... comme les fantasmes... Et notre corps est modelé par ce qu'on vit. On a reçu au départ un corps plus ou moins attrayant, mais...

SZ : Il y a aussi la pression sociale, c'est-à-dire qu'un certain modèle de corps est vendu comme une marchandise, comme étant le corps idéal. C'est de la propagande. Je connais un type qui est fasciné par toute nana ressemblant exactement à l'icône trafiquée qu'on voit dans les magazines. Ce type ne se rend pas compte que ce qu'il aime, c'est substantiellement une image, c'est-à-dire un mensonge. Je l'ai décrit sous le surnom de « Marco Banana » dans *Pauvre de Gaulle*! Le type qui ne bande qu'aux mannequins et déteste maladivement les pédés. Sa névrose est vraiment sur pilote automatique, il manifeste d'ailleurs candidement une homosexualité refoulée intense, d'où quelques tracas

confus vis-à-vis des juifs également. Tu lui révélerais qu'il est lui-même foncièrement pédé, il ne te croirait pas.. C'est vraiment un personnage proustien : Charlus Banana!

AR : C'est classique... les mecs qui travaillent dans la mode adorent les femmes en tant qu'images...

SZ : Personnellement, j'ai toujours été attiré par les corps des femmes, mais dans le temps plus que dans l'espace… comment ça va se passer, quel geste elle va faire quand je vais approcher ma main d'elle, ma bouche de sa bouche, quel va être le contact. Le contact ! c'est moins la vision que le contact.

AR : Des femmes réelles...

SZ : Voilà, exactement. Il m'est déjà arrivé de faire l'amour avec de très belles femmes au sens classique du terme etavec des femmes qui sont belles parce qu'elles sont belles, comme ça, quoi, par charme. Elles me plaisaient à moi, elles n'auraient peut-être pas plu à d'autres. Je n'ai aucun critère, il ne faut pas que les fesses soient de telle ou telle manière, qu'elle soit blonde, brune, grande, petite… « Toute femme est plausible », ai-je déjà écrit. Avec cette conscience qu'à l'arrivée, quelle que soit l'enveloppe et ses simulacres, le pénis pénètre le vagin, sensation assez universellement délicieuse. Et là, ce n'est plus du tout de l'ordre de la vision, puisque ça se passe à l'intérieur d'un des corps, à un endroit que tu ne peux pas regarder, en même temps que tu le connais au sens biblique. Ça a lieu au niveau des épidermes et des muqueuses. C'est pour ça que je n'ai jamais été fasciné par les films porno. J'en ai connu, j'en ai vu, je me suis déjà masturbé, un film porno, bon, c'est

mécanique, ça fait bander, tu te branles, tu éjacules, et puis ça y est… Mais, pour moi, ce n'est pas du tout une conception idyllique de la sexualité. Comparé à ma réalité sexuelle, les films porno, je trouve ça très pauvre. On n'a pas dit ça, l'autre fois, que c'était mieux dans l'obscurité? Qu'on sentait mieux les corps?

AR : Dans l'acte, tu es vraiment face à toi-même et face à l'autre... Dans le réel.

SZ : Il n'y a plus d'idéologie, voilà. Les épidermes négocient sans intermédiaire.

AR : Si le couple ne reste pas secret, il n'est plus une simple union de deux personnes, il comprend un troisième protagoniste : le regard de l'autre, celui qui voit avec qui tu couches...

SZ : Un tiers qui vient imposer ses jugements.

AR : Et une pression muette.

SZ : Qui peut être invalidante.

Ruptures

AR : Il y a des vies amoureuses qui semblent construites essentiellement pour épater la galerie. On est dans le bluff, la vanité, le narcissisme... C'est d'ailleurs en grande partie ce qui fait que les histoires d'amour finissent mal. Lors d'une rupture, je crois qu'on pleure au moins autant que la perte de l'autre la perte de soi dans le regard de l'autre. Si l'on a un ego un peu fragile, la blessure narcissique est

d'autant plus profonde... Si tu t'aimes suffisamment, de manière assez posée, l'épreuve est moins catastrophique.

SZ : Tu as connu plusieurs ruptures de couple?

AR : J'en suis à mon troisième couple.

SZ : Comme moi. Trois couples sur plusieurs années, avec deux ruptures, donc.

AR : Et ça s'est passé avec le plus de respect possible.

SZ : La rupture, tu veux dire, ou le couple?

AR : La rupture, et le couple évidemment. La rupture est un peu symptomatique de ce qui s'est passé avant dans le couple... Il y a des choses qui affleurent, alors qu'elles étaient restées enfouies...

SZ : Des aigreurs, des contentieux émergent, chacun accuse l'autre de porter toute la responsabilité… Moi, il m'est arrivé de tout faire pour essayer de maintenir mon couple, parce que je n'avais vraiment pas envie que ça explose, et puis tu vois ton couple quand même s'effriter entre tes mains, et tu ne peux rien faire contre. Il y a des disputes, des choses très dures. Moi je tiens assez bien le coup, j'ai des nerfs en acier trempé, alors en général c'est l'autre qui craque. Je peux devenir très impénétrable, psychologiquement. Et puis après, tu essaies de te radoucir. Enfin, tout ça se passe sur plusieurs mois, tu vois. Tu essaies de tout faire pour conserver ton couple. Ce n'est pas facile, c'est tout un travail sur toi, et puis au bout d'un moment, tu n'as plus rien à faire. Moi je me suis toujours laissé quitter. J'ai beaucoup de mal à quitter une femme. Même quand je vois que le couple est fini, qu'il n'y a plus d'amour, plus rien…

AR : Les hommes n'aiment pas quitter...

SZ : Parfois, c'est vraiment par charité. Et c'est une sorte de faiblesse. Il y a aussi les mecs qui larguent de manière très dure. Il y a des hommes cruels.

AR : Bien sûr... On a toujours tort de généraliser...

SZ : Ce que j'ai compris, dans les cas où ça s'est durci, avant la rupture, c'est que les hommes sont interchangeables pour une femme. Tu peux être l'homme de la vie d'une femme, sincèrement, et au bout d'un moment, une vitre vient s'interposer entre toi et elle, un paravent d'indifférence, qui est comme le contrecoup du romantisme exagéré du départ. Je ne sais pas si ça a à voir avec mon écriture, mais j'ai de la tendresse pour les souvenirs. Et je ne peux pas ne plus aimer une femme que j'ai aimée une fois. Elle a une certaine place dans mon cœur, elle devient une petite sœur, l'affection remplace l'amour, mais ça ne se transforme jamais en haine. Inversement, j'ai l'impression que les femmes peuvent se séparer plus facilement. Elles coupent un de leurs membres qui repoussera ensuite, comme la queue des lézards. J'ai vécu avec une femme qui possédait dans ses tiroirs des dizaines d'albums de photos de son ex, tandis que durant les années où nous étions ensemble, il y avait des photos de moi et de nous deux partout, dans son appartement. Et je disais en riant : « Quand tu changeras d'homme, tu n'auras qu'à changer le papier peint. » Un homme, ce n'est pas beaucoup plus qu'un papier peint. (*Rires*.) C'est vraiment un peu ça. Il y a une moindre sensibilité de la part des femmes. Celles que j'ai connues en tout cas, étaient moins dans l'affection. Comme si toute leur

affection, toute leur tendresse, était réquisitionnée soit par la maternité, soit réservée aux premiers temps, quand elles sont éperdues d'amour pour le mec. Mais dès que ça commence à aller mal, et surtout lorsqu'elles ont perdu l'infernale bataille des pleurs, elles récupèrent ce qu'elles ont investi dans la relation et le sauvegardent pour un autre homme, presque avec soulagement.

AR : C'est vrai, j'ai été un peu comme ça moi aussi. Dans une espèce de hâte à faire table rase, pour passer à la suite. Même si j'aimais encore l'homme que je quittais, je ne pouvais pas m'empêcher d'être dans cette impatience-là. Il me vient tout à coup à l'esprit que c'est peut-être ça aussi, la figure de Pénélope. La fidélité incarnée, certes, mais qui cacherait un besoin compulsif de tout remettre à zéro. Ça serait pour ça qu'elle défait chaque nuit ce qu'elle fait le jour... Je me suis souvent comparée à un serpent : pour pouvoir continuer à vivre, j'ai besoin de muer, de changer de peau. Changer de peau d'homme, ça peut être un moyen... Il reste peut-être dans les gènes des femmes quelque chose d'un instinct primitif qui les poussait à changer d'hommes pour diversifier leur progéniture, lui donner de meilleures chances de survie et accélérer le brassage des gènes de la tribu... En tout cas c'est vrai, elles peuvent être très dures dans ces cas-là...

SZ : Le contraire de ce qu'on s'imagine. Pour moi, la femme est le sexe fort.

AR : Elles peuvent être impitoyables...

SZ : D'une dureté que je ne sentais pas en moi. Pourtant je peux être très dur dans le conflit, plus solide que dur, en réalité.

Insubmersible, mais plus souple. Alors, qu'une fois qu'elles ont décidé que c'est terminé, c'est résolument terminé. C'est irréversible. Elles tournent la page beaucoup plus facilement que les hommes. Comment tu expliques ça?

AR : L'insatisfaction est un peu moins exacerbée chez les hommes. Pourquoi les femmes partent ? Parce qu'elles ont supporté l'insatisfaction pendant des siècles, maintenant elles n'en veulent plus. Quand ça va moins bien, elles se disent il n'y a pas de raison que je m'en tienne là. C'est aussi une conséquence de la libération des femmes : on a envie de profiter de notre liberté. On se dit qu'après tout on n'est pas attachée à un homme, et si on peut être mieux qu'avec lui... C'est la consommatrice, l'ogresse qui ressort... On prend avec beaucoup d'appétit, alors c'est ça, les photos partout... Moi je ne le fais pas, mais ça se manifeste autrement, sans doute... Et puis une fois qu'on a calmé son appétit... Ceci dit, il y a aussi des hommes qui se comportent comme ça... Mais les hommes sont attachés au foyer. Il y a une part de mère dans chaque femme... et on n'abandonne pas sa mère comme ça... Les hommes ne veulent pas se séparer de la mère qui est en leur femme. Alors que pour une femme, le père étant quand même moins le gardien du foyer, c'est moins difficile de le quitter...

Les mères

SZ : C'est vrai, c'est aussi comme ça que je l'ai ressenti, à chaque fois que j'ai essayé de construire une relation, c'est que tu viens

t'immiscer entre une femme et sa mère. Toi, tu tentes de lui faire tourner le dos, tu fais en sorte que la femme avec laquelle tu es tourne le dos à sa mère, mais elle n'est jamais définitivement émancipée. Ça m'est arrivé une fois, dans une relation très dure, où le conflit était posé précisément dans ces termes-là. Il y a un poème extraordinaire de Hemingway où il retrace toutes les frontières dans le couple: *Intelligence critique*. Et j'ai senti - ça, c'est encore autre chose - la volonté de vampirisme de ma mère sur moi, je l'ai sentie à mon adolescence. J'ai palpé le jour précis où j'ai rompu avec elle. Ça a été une grande libération. Je me rappelle le jour où j'ai brisé la volonté de crampon de ma mère, non sans une vague culpabilité. Je savais que si je ne dépassais pas cette culpabilité due à la rupture, si je ne le faisais pas maintenant, je ne le ferais jamais, toute ma vie risquait d'être foutue. Il se trouve que j'ai eu des rapports relativement conflictuels à l'adolescence avec ma mère, et que je me suis émancipé de ma mère en qui je sentais un vertige, une avidité d'aimantation. C'est tout bête: j'habitais en banlieue, je prenais ma mobylette pour aller en soirée le samedi. Mon père me disait à chaque fois: « Appelle-nous quand tu seras arrivé à cette soirée, tu sais comme ta mère est angoissée quand tu es en mobylette. » Au début je le faisais, et puis au bout d'un moment, je trouvais ça puéril - j'avais quinze, seize, dix-sept ans –, le type qui appelle pour rassurer sa mère. Alors j'ai cessé de le faire. Je me suis dit : « Qu'elle garde ses angoisses, tant pis pour elle ! » Je me sentais bien un peu coupable : j'allais passer pour le salaud incapable de faire un petit geste pour rassurer sa mère, je savais que ma mère allait en souffrir, mais je sentais

aussi que j'allais gagner en autonomie. Je ne me le suis pas formulé comme ça, mais je l'ai éprouvé comme une coupure du cordon ombilical. Je me suis préféré à ma mère. Ce fut une sensation d'émancipation très forte, à partir d'une connerie, une simple histoire de mobylette. Ma mère était ravagée par son angoisse depuis sa petite enfance, pourtant je la laissai à son maelström pour m'exorbiter vers mon propre destin.

AR : On voit aussi des hommes se transformer en leur père... Pour le pire, parfois... Il faut alors souhaiter que ce soit le plus momentané possible... Nos parents nous rattrapent parfois comme une malédiction. Et souvent il vaudrait mieux ne pas connaître les parents de la personne qu'on aime... Ça peut faire peur... Un jour j'ai écrit une mini- fiction là-dessus, où l'on voyait une femme très amoureuse être prise de panique en se rendant compte que son amant avait le même grain de beauté que son père, lequel était un connard macho et insupportable... Mais bon en effet il y a un moment où on est obligé de quitter sa mère. Et peut-être que les hommes ont plus de mal à quitter leur femme à cause de ça, c'est culpabilisant...

SZ : Comme s'ils quittaient leur mère, c'est ça?

AR : Oui. Alors que pour les femmes, quitter un homme c'est se retrouver du côté de sa mère, en opposition à l'homme. Etre du côté des femmes...

SZ : Ç'a été assez manifeste dans certains cas, dans ma vie.

AR : Il y a toujours une rivalité...

SZ : Entre la mère et l'homme?

AR : Oui, déjà pour l'enfant, c'est le choix impossible entre le père et la mère. Et ensuite pour une fille, préférer les hommes, c'est en quelque sorte dire qu'on préfère son père à sa mère, rejeter sa mère. Alors dire « moi je jette les hommes si je veux », c'est conjurer la trahison, retourner du côté de la mère. C'est compliqué, mais c'est déterminant. Peut-être aussi que les mères vont devenir meilleures. Tant que les femmes étaient frustrées à tous les points de vue, est-ce qu'elles pouvaient être des bonnes mères ? Elles avaient l'air d'être des bonnes mères, puisqu'on ne leur laissait pratiquement que cette fonction et que cette vertu - d'où la rengaine machiste « ma mère était une sainte femme », un truc que mes fils ne pourront pas dire de moi, et tant mieux - mais n'étaient-elles pas plus souvent des mères abusives ?

Le combat des femmes

SZ : Tu partages un peu la vision de Catherine Breillat : les femmes soumises pendant des siècles... Je crois que c'est plus compliqué, c'est-à-dire que s'il y a, à la surperficie de la société, depuis l'Antiquité, une domination des hommes sur les femmes, dans la vie privée les femmes ont organisé un contre-pouvoir intense. Et je persiste à penser - comme Nietzsche - que le sexe fort, c'est les femmes.

AR : Nietzsche n'est pas un modèle de féminisme ! Le pouvoir des femmes, c'est celui des esclaves...

SZ : Entre le dix-huitième siècle et maintenant, ce n'est pas non plus un esclavage absolu. Une femme libérée d'aujourd'hui est

davantage asservie à bien des égards. Une secrétaire qui prend le métro, ou une *executive woman* qui va s'engluer en voiture dans les embouteillages, qui bosse comme une malade tous les jours, qui s'abreuve de bêtise aux journaux féminins et se fait charcuter les seins pour ressembler à une héroïne de jeux vidéo, même si elle est sa propre patronne, elle vit une autre forme d'esclavage et d'aliénation spécifiquement contemporains.

AR : Peut-être mais elle n'est pas prisonnière d'un homme. Et si tu ne sais pas pourquoi les femmes préfèrent ça, elles, elles le savent.

SZ : Je ne suis pas sûr que les femmes appartiennent à un genre si à plaindre que ça. À part dans les cas extrêmes, chez les Talibans, aujourd'hui, d'accord.

AR : Tu ne sembles pas très au courant de ce qui se passe à travers le monde. Les viols et les meurtres de femmes quasiment institutionnalisés au Brésil... Les petites Chinoises tuées à la naissance... Les réseaux d'esclavage pour la prostitution... Les mariages forcés... Et j'en passe... L'année dernière j'ai eu en mains un dossier sur les violences faites aux femmes un peu partout sur la planète, ça n'avait rien d'anecdotique. Là il ne s'agit pas de penser ou non comme Catherine Breillat, qui est d'ailleurs une fille intelligente et une véritable artiste (je la connais, et son oeuvre aussi), il s'agit de constater. Ceci fait, à chacun d'apporter sa réponse, et la mienne ne correspond pas à celle des femmes qui répondent à la violence par la violence (contre les hommes ou contre elles-mêmes), parce que je crois qu'il est indispensable, tout en nous battant pour préserver ou gagner nos droits, nos « droits de

l'homme », de trouver la paix avec nous-mêmes, et avec les hommes... A la demande de *l'Humanité,* j'avais écrit une lettre ouverte aux femmes afghanes, et elle se termine sur ces mots : *Je t'en supplie, garde dans ta chambre noire la lumière qu'ils ont perdue et dont ils auront besoin, un matin...*

SZ : Tu as raison, mais ce que je crois malgré tout, c'est que les femmes disposent depuis l'aube des temps d'un vrai pouvoir occulte, mystérieusement lié au désir, un pouvoir qui n'est pas m'as-tu-vu comme celui des hommes. Je ne crois pas que les femmes soient si faibles que ça face aux hommes.

AR : Le fameux pouvoir occulte... c'est toujours celui du dominé...

SZ : Pas seulement. Tu peux être ravagé et n'avoir aucun pouvoir, tout simplement. Par pouvoir occulte, je veux dire une domination qui ne se manifeste pas comme telle, qui ne s'exerce pas dans la démonstration, comme le despotisme: « Coucou ! Regardez, c'est moi qui détiens le pouvoir! » Peut-être est-ce d'ailleurs le pouvoir le plus efficace, celui qui ne se montre pas ? Ce que tu me dis me fait penser à une théorie de ma très pugnace belle-sœur, Anne-Marie : Si les femmes se font traiter de « salopes », c'est principalement lié à l'idée qu'elles trompent leur homme. Or le danger de cette « trahison », qui donne son sens à la guerre des sexes, c'est le risque réel et imminent qu'elles engendrent un « bâtard ». Entre hommes et femmes, il y a donc un problème de confiance, puisque concernant sa descendance, l'homme dépend exclusivement de la parole de la femme. C'est pour çà que dans de

nombreuses cultures, explique Anne-Marie, la femme doit être la propriété de l'homme, afin que les enfants qu'elle engendre soient, de façon indubitable, sa descendance à lui. Pour une femme, cette question ne se pose jamais, elle est naturelle. Chez l'homme, elle est toujours culturelle, régie par des lois sociales : le nom de famille, le mariage… Le « pouvoir » des femmes est là. Comme dit Anne-marie : « Puisque les hommes veulent la guerre, nous allons les submerger de bâtards !… » (*Rires.*) Quand j'observe les rapports entre les hommes et les femmes, je trouve que les femmes ont plus d'ascendant, d'influence, de dureté, de solidité. Sans doute parce qu'une longue lignée de mères en filles leur sert de colonne vertébrale inconsciente. Ça va dans le sens de ce qu'on disait : une femme peut quitter plus facilement son homme. Elles sont moins faibles que les hommes. Je trouve les hommes très faibles, très dupes de leur fausse force. Les femmes, censées être le sexe faible, me paraissent bien plus tenaces et dures.

AR : Moi je crois beaucoup à l'Histoire, à la culture... Je ne crois pas qu'on soit déterminé comme ça à la naissance. Les femmes peuvent être dures, mais c'est qu'elles ont beaucoup à endurer...

SZ : Au sens où Faulkner, dans l'*Appendice Compson*, résume la condition de Dilsey et des siens en écrivant, sobrement : *Ils enduraient* ? Franchement, ce n'est pas comparable. Tu ne te fais pas cracher dessus dans n'importe quel magasin parce que tu es une femme! Tu n'es pas insultée dans la rue parce que tu es une femme! Tu ne te fais pas mépriser par la majorité de la population parce que tu es une femme. Il n'y pas un rapport majorité-minorité. Les femmes, c'est la moitié de

l'humanité. Les Noirs américains furent traités comme des chiens par les Blancs pendant des siècles. Même le sort des juifs, qui en ont pourtant bavé au cours du temps, ne peut être comparé à leur lente, longue humilation ininterrompue…

AR : Par exemple on peut dire que les Noirs en Amérique ont eu leur pouvoir occulte, celui du jazz... Mais est-ce satisfaisant ?

SZ : Le Jazz, ce n'est pas un pouvoir, c'est un art majeur, c'est très différent. Mais on a parlé de tout ça déjà l'autre fois, non?

Rires.

AR : Oui, on en a parlé.

SZ : « L'antiféminisme est-il un racisme? »

AR : Ça n'a rien à voir. Le féminisme n'est pas un être humain, c'est une doctrine. On peut être antiféministe, anticommuniste, antisioniste, anti-islamiste, anticonformiste... et même anti-antiraciste, sans être raciste. Etre contre une doctrine ne signifie pas forcément se croire supérieur à telle ou telle catégorie de gens, ce qui est le fondement du racisme. C'est la phallocratie qui fonctionne comme un racisme. C'est elle qui mène à la discrimination et à l'exclusion, comme le racisme. En fait, le racisme est certainement décalqué sur la phallocratie, plutôt que l'inverse. Puisque de toute façon le racisme est un sophisme, il est prouvé génétiquement qu'il n'existe pas de races humaines. Le racisme se déclenche en réaction à un désir sexuel qu'on veut réprimer. Pour le raciste, l'étranger est en quelque sorte une femme, une pute qui le provoque, et bien sûr il se met aussitôt à haïr son désir...

SZ : Bien sûr, mais il n'y a pas eu de grandes civilisations fondées sur l'esclavage des femmes. Il y a une répartition du pouvoir entre l'homme et la femme, la femme a une certaine influence sur l'homme dans une certaine sphère. C'est plus privé, moins visible. Les rapports de séduction jouent beaucoup, les grandes reines, les impératrices, les femmes de gouvernants, les maîtresses, les favorites ont joué des rôles politiques éminents. De Cléopâtre à Golda Meyer, en passant par Mme de Maintenon et la grande Catherine, les femmes n'ont jamais été complètement exclues du pouvoir. Une moitié de l'humanité n'a pas asservi l'autre pendant dix mille ans!

AR : Quand avons-nous eu le droit de vote, en France ? Il y a un demi-siècle...

SZ : Est-ce vraiment un signe de pouvoir ? Le droit de vote appartient à l'histoire de la République française, c'est très ponctuel, ce n'est pas l'essence du pouvoir.

AR : Si, quand même. Excuse-moi, mais quand tu n'as pas de place dans la société...

SZ : Tout le monde a le droit de vote aujourd'hui. Est-ce que tu as pour autant l'impression d'avoir le moindre pouvoir sur le destin du pays ? Sur les décisions des gouvernants?

AR : Dans un village par exemple, pourquoi n'y aurait-il que des hommes au conseil municipal ? Pourquoi les femmes ne pourraient pas participer à la vie de la cité ?

SZ : Oui, bien sûr, elles ont longtemps été et restent en partie exclues de la vie politique, on est d'accord. Mais la vie politique n'est

pas le seul et unique lieu de pouvoir, de domination ou de régulation de la société.

AR : Non, mais moi je veux bien que les hommes aient du pouvoir au sein du foyer aussi...

SZ : Les rapports de force semblent en faveur des hommes, mais les femmes ne se sont pas de toute éternité considérées comme infiniment à plaindre. C'est pourquoi parler d'esclavage ou d'exploitation, ça me semble peu adéquat appliqué au rôle des femmes dans la société humaine depuis des millénaires.

AR : Je n'en sais rien, moi je n'ai pas vécu comme une femme d'autrefois donc je ne peux pas témoigner pour elles. Mais quand tu vois qu'aujourd'hui les femmes, qui peuvent enfin écrire, se mortifient à longueur de livres... Sans parler du cinéma... Toutes ces histoires de désir contrarié, de sexe sordide, d'amours tragiques, c'est épouvantable... En fait on est en pleine guerre des sexes. Dans le monde anglo-saxon les femmes la mènent en se comportant de manière agressive envers les hommes. Chez nous, comme malgré tout il y a toujours eu des liens de forte complicité entre hommes et femmes, on dirait que les femmes culpabilisent aujourd'hui de les rompre. Alors elles se retournent contre elles-mêmes, et voilà elles se font et se refont tout le mal possible, il faut absolument que le plaisir soit désastreux, elles croient que c'est de la révolte et elles la crient par-dessus les toits alors qu'en fait elles ne font que des caprices de petite fille qui veut être regardée et aimée par papa-maman... Tout ça est d'une puérilité consternante, il y en a qui essaient d'intellectualiser leur hystérie mais on

est au niveau zéro de la pensée. Pendant ce temps il y a des femmes qui vivent autrement, qui travaillent autrement, de façon responsable et créative, mais c'est toujours pareil, le système privilégie l'hystérie, la misère sexuelle et la pauvreté du discours... Au fond, ça arrange tout le monde de constater que les femmes ne s'intéressent qu'à leur corps, et que leur corps va toujours mal. Le résultat est le même qu'en Amérique: les femmes n'en finissent pas de se revendiquer comme des victimes, et c'est vrai qu'elles l'ont été et qu'elles le sont encore trop souvent, mais au lieu de faire le pas, de se prendre en mains et de passer à autre chose, elles s'enfoncent dans ce statut, j'allais dire elles s'y roulent avec délices... Il y a aussi du puritanisme là-dedans, puisque ça se résume à dire : jouir, ça ne peut que faire du mal... Ça ne concerne pas que les femmes. On dirait que toute l'humanité a été transportée aux Urgences. On est soit anesthésié, soit souffrant. Mais c'est de l'idéologie. Moi, je veux vivre dans un monde poétique et combatif, je veux de la vitalité... Et je lutte autant que je peux... Par mes livres évidemment, et aussi chaque fois que j'écris dans la presse. Inlassablement j'enfonce le clou, j'analyse, je dénonce, j'essaie de donner l'envie d'être lucide, et d'aimer et de penser librement... C'est vrai que ça n'est pas si facile pour les femmes de sortir de ce qu'elles ont si longtemps enduré. C'est difficile, même pour les hommes. De l'admettre, et de trouver une autre place satisfaisante.

SZ : Je n'arrive pas à concevoir les femmes comme une espèce martyrisée par les hommes. C'est vrai que je ne peux pas m'empêcher de généraliser mon *a priori* positif personnel envers les femmes.

AR : Martyrisées, beaucoup l'ont été, ou le sont.

SZ : Par exemple, les femmes qui ont laissé des traces dans la littérature ne sont pas des femmes qui se mortifiaient. Il n'y en a pas eu tellement, mais entre Madame de La Fayette, Madame de Sévigné ou Colette plus près de nous, Anaïs Nin ou Lou Andreas Salomé, les grandes figures féminines ne passaient pas leur temps à dire: « Oh! que je suis malheureuse d'avoir été une femme. »

AR : Non, parce qu'elles se sentaient sans doute relativement privilégiées, mais aujourd'hui, comme davantage de femmes s'expriment, tous les vieux contentieux et le malheur accumulés ressortent.

SZ : Pourtant elles n'ont jamais été aussi libres. D'ailleurs les hommes se plaignent autant, les écrivains hommes se complaignent dans la misère, la haine de soi, l'autodestruction. C'est unisexe, cette histoire-là. Les femmes ne sont pas les seules à se plaindre. Je n'ai pas le souvenir d'avoir lu, d'avoir entendu parler d'une période où, culturellement, pendant longtemps, les femmes auraient souffert et se seraient plaintes. Le droit de vote, ce n'est rien dans l'histoire de l'Occident.

AR : Tout le dix-neuvième siècle et le début du vingtième, c'est le règne de l'idéologie bourgeoise, avec Madame à la maison, et Monsieur dehors, pour les affaires comme pour le plaisir...

SZ : Est-ce que Madame Bovary se plaint d'être dominée par des hommes? Non. Elle a une certaine liberté, qu'elle acquiert. L'impression que j'ai, c'est que les femmes sont conscientes que les hommes restent

avec leurs joujoux, exactement comme tu parlais du sexe masculin comme d'un joujou. Voilà, les hommes ont leur joujou: c'est le pouvoir. Mais elles méprisent en même temps un peu ça. J'ai toujours trouvé que les femmes étaient plus malignes que les hommes, plus au fait de la réalité du pouvoir. Moi, je ne les plains pas du tout, les femmes. C'est en cela qu'on n'est pas d'accord, je ne vois pas en quoi les femmes seraient à plaindre. Je les trouve plus fortes que les hommes, plus dominatrices.

AR : Je ne les plains pas, je leur en veux même parfois de ne pas chercher davantage à se libérer, parce qu'elles sont aussi responsables de leur enfermement. Mais je trouve qu'elles se sont battues à juste titre. Tant que les femmes ont été confinées à la maison, elles ont développé une domination sur les enfants qui a pu être très néfaste pour les futurs hommes et les futures femmes... Et une forme de vengeance sournoise sur leurs maris, aussi. Si on ajoute au tableau la tyrannie des pères et la goujaterie des maris... Sale ambiance au foyer...

SZ : Et tu trouves que le droit de vote a changé radicalement cet état de choses ?

AR : Je ne m'imagine même pas ne pas avoir le droit de vote.

SZ : Là, on parle d'un cas particulier, un cadre bourgeois, classique, le mari, le père… Pourtant, pendant tout le dix-neuvième siècle, par exemple, tu avais le point incandescent du bordel, lieu de subversion des rapports de pouvoir. La société traditionnelle se composait du mari, de la femme, des amants officieux de celle-ci et des maîtresses officielles de celui-là, le bordel jouant un rôle de pivot autour

duquel tout le manège tournoyait et révélait ses coulisses. Et ce rôle n'était pas tabou. L'argent y jouait sa propre part essentielle, bien entendu, mais une bonne partie de la vie bourgeoise de l'époque s'organisait en-dehors du foyer familial, ce qui rendait l'épouse maîtresse de sa maison, pendant que le mari allait subir, lui, l'ascendant des filles. Tâches ménagères et sexuelles se répartissaient ainsi par une connivence inivisble entre femmes. Et artistiquement, le bordel était un piédestal incontournable du féminin à la française.

AR : Tu me parles de LA femme, mais moi je te parle DES femmes... LA femme, elle avait du pouvoir au bordel et du pouvoir à la maison, entendu. Mais LES femmes, elles, elles n'avaient le choix qu'entre s'emmerder au foyer, à pas jouir parce que c'était interdit, ou à jouir dans la honte, ou servir d'esclave au bordel...

SZ : C'est assez vrai au dix-neuvième siècle, pas au précédent.

Les parents

AR : Oui, mais on vient directement du dix-neuvième... Et il y a eu, il y a encore d'autres victimes de ce système, au-dessous des femmes, ce sont les enfants. Les parents type, c'est soit le couple père absent-mère abusive (Rimbaud), soit le couple père tyrannique-mère effacée (Kafka). Ce sont des foyers où tout le monde est extrêmement contraint.

SZ : J'aimerais que tous les gens contraints et ravagés deviennent des Rimbaud et des Kafka, ça changerait ! C'est vrai qu'en même temps,

par pure compensation, le mythe de la femme idéale, l'éternel féminin, naît au dix-neuvième siècle. Est-ce que les femmes d'aujoud'hui qui travaillent, qui mènent d'abominables vies actives, ont beaucoup de pouvoir, sont de meilleures mères? Je ne sais pas.

AR : Maintenant elles manquent souvent de temps. Et puis les situations familiales ne sont pas toujours meilleures. Elles sont même parfois catastrophiques. J'avoue qu'on ne peut affirmer qu'on a fait des progrès...

SZ : Et puis être mère, en soi, c'est exercer un grand pouvoir.

AR : De toute façon, oui. Etre père, aussi.

SZ : Voilà, c'est pour ça que je suis à la fois tout à fait d'accord avec ce que tu dis, et ça ne cadre pas avec ma vision de la manière dont se répartit le pouvoir entre les hommes et les femmes. Lorsque j'y pense, je sais pourquoi je n'arrive pas à plaindre les femmes, c'est parce que les femmes ont le pouvoir de la procréation et de l'éducation, c'est un pouvoir énorme, presque absolu. Ce sont elles qui façonnent tout. Elles peuvent être à la fois dans un rapport de soumission, d'ennui, d'enfer vis-à-vis de leur mari, et souvent, tu as raison, elles répercutent ça sur leurs enfants, mais du coup, les enfants, elles les dirigent à la baguette, elles les créent, elles les façonnent. C'est un pouvoir énorme de façonner un autre être, c'est le pouvoir du maître sur son chien.

AR : En pire. On ne peut pas façonner son enfant, mais on peut le détruire. Ou du moins le marquer à vie, comme aux fers rouges.

SZ : Un pouvoir gigantesque.

AR : Auquel il faut savoir renoncer.

SZ : Pour laisser son enfant s'épanouir?

AR : Bien sûr. Et pour pouvoir y renoncer, il faut être assez occupée par ailleurs.

SZ : Oui, mais c'est rare que les femmes y renoncent.

AR : C'est vrai.

SZ : Et puis il faut avoir envie de renoncer. On peut ne pas avoir envie de se dire : « mon fils ou ma fille sera plus heureuse si je renonce à l'influence envahissante que j'ai sur elle ». Ce n'est pas facile de renoncer à ça. Quand tu vois les gens avec leurs enfants, n'importe où, dans les supermarchés, ou même dans les familles - je n'ai pas d'enfants, je ne peux le voir que de manière secondaire -, les gens sont souvent dévastateurs pour leurs enfants.

AR : Ça me préoccupe beaucoup, j'en parle dans certains de mes livres... Les pères aussi peuvent exercer une torture mentale sur leurs enfants. Beaucoup sont maladivement égocentriques, ils veulent rester les rois absolus de la maison, alors ils n'ont de cesse de démolir leurs enfants, surtout leurs fils, avec un sadisme dont ils ne sont même pas conscients.

SZ : Les gens sont abominables. Ils traitent leurs enfants comme des chiens, comme des esclaves.

AR : Mais même quand on est conscient du problème, c'est pas facile. Comment élever les enfants ? La famille, c'est étouffant, pas de famille, c'est terrible...

SZ : Après comparaison, je trouve que l'éducation que j'ai reçue était excellente. Beaucoup de défauts, mais il n'y a pas d'éducation

parfaite. Je me sens heureux, c'est donc bien qu'elle n'a pas été si ratée que ça. C'est vrai que c'est difficile, parce que mes frères, qui ont eu la même éducation que moi, n'ont pas la même vision de cette éducation. De toute façon, on ne peut rien faire d'autre que de répéter l'éducation qu'on a eue. J'ai de la chance, je la trouve bien, je l'ai jugée, je l'ai jaugée à mon âge adulte et, globalement, je ne me plains pas de ce que je suis devenu en partie grâce à mon éducation. Je donnerai donc la même à mes enfants, en la modernisant juste un peu, probablement. De toute façon, on innove rarement en matière d'éducation.

AR : Et puis finalement j'ai l'impression que l'éducation n'est pas si déterminante. A moins d'abus caractérisé, de traumatisme sévère, elle est plus ou moins agréable à subir pour l'enfant, mais on naît tel qu'on est...

SZ : Il y a des destins.

AR : C'est ça. En observant les nouveau-nés, j'ai pu constater à quel point leur personnalité est déjà formée, dès la naissance. Un nouveau-né ne ressemble pas plus à un autre qu'un adulte à un autre. Peut-être moins même, car il n'est pas encore passé par le moule de la socialisation. Le malheur des hommes ne vient donc pas de leur éducation. Il est inscrit en eux-mêmes. En nous-mêmes.… On arrête un peu, on va manger ?

Sexe et terreur

SZ : On parle des attentats sur New York et le Pentagone ? Nous sommes le 27 septembre 2001, ça a eu lieu il y a seize jours.

AR : Il y a un lien avec ce dont on parlait tout à l'heure... A propos des femmes...

SZ : De leur pouvoir.

AR : Ce pouvoir dont elles ne sont pas toujours conscientes mais dont les hommes, eux, sont très conscients...

SZ : À quoi tu penses?

AR : Ces talibans qui opposent tant d'obstacles aux femmes, il faut qu'ils aient à ce point peur...

SZ : Ils ont peur du désir, c'est sûr. Pour asservir autant les femmes, il faut qu'ils redoutent leur ascendant. On n'asservit pas un être faible. Surtout pas de cette manière-là. De quoi ont-ils peur en les dissimulant, en les cachant, en les empêchant de faire des études?

AR : Oui, ils ont peur de leur désir... au point de faire tomber les tours phalliques de New-York...

SZ : Elle est bien, ton interprétation, originale. Personne n'a fait ce rapprochement.

AR : Au fond, les affrontements humains, comme chez les primates, sont toujours motivés par la domination sexuelle... L'Amérique a une domination sur le reste du monde, y compris du point de vue sexuel, avec son cinéma... Elle impose son éthique...

SZ : Elle impose ses fantasmes, autrement dit la pauvreté de son imaginaire, comme elle dispense sa bouffe merdique à travers tous les

fast-food de la planète. Bon, on développe ? on parle des Houris ? l'histoire des soixante-dix vierges ?

AR : Oui.

SZ : Il y a quelques années, je vis un reportage consacré à un jeune kamikaze palestinien qui s'était fait sauter près d'un barrage où se tenaient des soldats israéliens. Il avait appuyé sur le bouton de sa bombe qui ne s'était pas déclenchée. Les soldats lui tirent dessus, il s'évanouit et se réveille quelques heures plus tard à l'hôpital, et en prison, donc, en Israël. On mit plusieurs jours avant de le persuader qu'il n'était pas au Paradis ! Il était persuadé qu'au moment même de son fulgurant martyr, il grimperait au Paradis. Le journaliste, venu l'interviewer en prison, lui demande - c'était un reportage de CBS, je crois: « C'est quoi, pour vous, le Paradis? » Je suis parti d'un immense éclat de rire, ce fut une révélation, lorsque le jeune commença à décrire le Paradis conformément à sa doctrine fanatique. C'était une vision si niaise, si mièvre, qu'elle dévoilait spontanément la face puérile du terrorisme, l'aspect nunuche de la terreur. Ce n'est pas un hasard, après tout, si on emploie le mot « terreur », un sentiment propre à l'enfance.

AR : Les terreurs enfantines...

SZ : A l'âge adulte, on n'a plus souvent l'occasion d'être terrorisé. Or ce jeune kamikaze décrivait le Paradis tel qu'on le lui avait vendu, une sorte de Disneyland éthéré, il y avait de l'herbe, des vergers, des arbres, des fleurs, des jardins, et, évidemment, soixante-dix vierges, des *houris* à sa disposition. Les houris sont des vierges paradisiaques réservées à la seule consommation du saint musulman, « cloîtrées »,

selon la sourate 55 *Le Miséricordieux*. Elles incarnent la beauté idéale en ce que leurs yeux tranchent par le contraste entre le noir et le blanc, et ce sont des Vierges puisque ni homme ni djinn ne les a touchées auparavant. On reconnaît sans peine une dialectique du pur et de l'impur très pauvre, obsessionnelle, ségrégative, hygiéniste, sans aucune comparaison possible avec la subtile dialectique de l'herméneutique juive sur ces mêmes questions, herméneutique que le Coran rejette comme par hasard violemment. Donc ce type-là avait été capable : 1) de se suicider; 2) de semer la terreur autour de lui sans tenir compte de ce que cela signifie, uniquement pour pouvoir se taper soixante-dix vierges, se faire une partouze privée de *houris* à Disneyland! Tu imagines la puissance du fantasme. D'autant que dans les pays musulmans - tu connais bien les pays arabes, moi je n'ai passé que sept jours à Rabat, mais ça m'a suffit pour le palper très concrètement -, il y a des interdits sexuels gigantesques, les hommes et les femmes ont une libido ultracomprimée qui ne demande qu'à jaillir, du coup, qui ne demande elle-même qu'à exploser. C'est maintenant qu'il faut parler de nos bonobos, ces cousins des chimpanzés, grands singes très particuliers du Congo, qui sont les moins agressifs de tous parce qu'ils passent leur temps à baiser les uns avec les autres, y compris homosexuellement.

AR : Et pas comme des animaux... avec art, en diversifiant les positions, en recherchant vraiment le plaisir...

SZ : Sans barrière des sexes. J'ai appris ça récemment. Les mâles forniquent entre eux, c'est la grande partouze généralisée où la libido - si

on peut parler de libido pour les animaux - se dissipe comme ça, en permanence. Et, du coup, ils sont très peu agressifs, ne se battent quasiment jamais. Les bonobos sont les anti-talibans. (*Rires*.) Bonobos contre Ben Laden! Qu'est-ce que tu as pensé, la première fois que tu as vu les images? Tu as vu un symbole phallique s'écrouler?

AR : Pas forcément, mais s'ils avaient fait autant de morts sans faire tomber ces tours, ç'aurait été beaucoup moins traumatisant pour tout le monde. On s'est beaucoup ému aussi lorsqu'ils ont détruit les bouddhas de Banyan. Plus que pour toutes les victimes humaines qu'ils faisaient chaque jour dans le pays. C'étaient de grandes statues dressées, une représentation de l'esprit humain... Par ces actes hautement symboliques, ils nous montrent que c'est à l'esprit humain qu'ils en veulent. Même si on ne parle pas de puissance phallique pour les tours de New-york, c'était du moins le symbole de l'Amérique debout.

SZ : Et de l'argent ! *Wolrd Trade Center*, « Trade », c'est le commerce, les affaires, les échanges, non ?

AR : Des tours de Babel dédiées à l'argent, au dieu Dollar. Les faire tomber, c'était abattre le symbole de notre civilisation. Même si on n'est pas américains, c'est quand même plus notre civilisation que l'islamisme, de toute évidence... En tout cas c'est le modèle de civilisation qu'on suit, même si c'est en renâclant...

SZ : C'est un modèle occidental : l'économique. C'est vrai qu'il est hypertrophié et règne sans partage aujourd'hui, mais il y en a d'autres, au cœur même de l'Occident et de son histoire.

L'Image et la Mort

AR : C'est que notre civilisation s'est vraiment déplacée vers l'occident géographique, c'est-à-dire vers le modèle américain, alors qu'historiquement elle était implantée au cœur de l'Europe, et même de l'Europe centrale et orientale. Au-delà de ça, le *World Trade Center* était aussi le symbole de l'esprit humain en général - toutes les civilisations ont élevé des tours, qui sont des symptômes d'*ubris,* d'orgueil humain, de défi à Dieu, ou en tout cas des marques de l'humanité triomphante. Les voir tomber, c'était comme si quelque chose tombait en moi-même, cet esprit conquérant qu'on connaît depuis que l'Occident est ce qu'il est, un monde qui va de l'avant, qui croit au progrès... Et tout d'un coup, eh bien voilà le monde post-moderne, ces valeurs-là, qu'on les ait aimées ou pas... elles s'écroulent. Le nombre de morts, ce n'était pas le plus choquant - on en compte tous les jours, et davantage, on a l'habitude... Mais cette image, je la voyais même en fermant les yeux... Toi, tu l'as vue dans l'après-midi ?

SZ : Oui. Mon frère m'a appelé, il m'a dit: « Tu as vu ce qui se passe à New York? » J'ai cru que c'était une blague quand il me l'a décrit: des terroristes se crashant sur le *World Trade Center*, je n'y 'ai pas cru.

AR : On a besoin de le regarder et de le re-regarder pour s'en convaincre...

SZ : J'ai presque ressenti un rire pervers, le truc le plus invraisemblable qui arrive… un scénario de film. Des terroristes qui

attaquent New York, ça ferait un bon film amerloque. On se dit: « Tiens, c'est rigolo, allons voir ça de plus près. » Et ce qui m'a vraiment frappé, quand j'ai vu les images, c'est le côté justement imagé, visuel de cet acte. Comme si ç'avait été fait pour être filmé. C'est un peu le cas d'ailleurs. C'est une des principales thèses de Debord, toute la réalité est tellement imbibée d'images, que les images ont pris la place de la réalité. Dans ce cas-là, ce sont des images qui se sont jetées à l'assaut d'autres images.

AR : Et ce qui est extraordinaire, c'est que tout le monde est touché... Ce sont des gens qui sont là pour combattre cette société du spectacle qui nous donnent le spectacle le plus spectaculaire...

SZ : Parce que, précisément, la société du spectacle a tellement tout envahi qu'elle a irradié parfaitement ceux qui croient la combattre. Il n'y a plus que le spectacle. Le spectacle a vraiment, ontologiquement, remplacé la réalité. *Là où le monde réel se change en simples images, les simples images deviennent des êtres réels, et les motivations efficientes d'un comportement hypnotique*, écrit Debord. Quand il parle de spectacle, ce n'est donc pas la télévision, c'est l'image devenant marchandise et dont les échanges, *trade* en anglais, induisent un unique mode de relations entre les hommes, un mode total, sans contradictions ni ailleurs, bien plus absolu que le totalitarisme ancien qui était très fruste dans son marketing imposé du bonheur. *Le spectacle est le contraire du dialogue*, dit-il. Et également de la logique, qui est née du dialogue. Ce qui implique un remaniement de la conception du temps, de la vie, de la mort, etc. *La réalité du temps a été remplacée par la*

publicité du temps. Ce qui m'a marqué, en l'occurrence, c'est d'une part l'acuité presque prévisionnelle des films hollywoodiens, puisque lorsqu'un vrai avion rentre dans une vraie tour - ce qu'on a pu voir en boucle à la télé -, l'explosion a exactement le même caractère visuel, c'est aussi léché que dans un film hollywoodien. Je n'ai pas du tout pensé au truc phallique, j'ai eu l'impression, le lendemain, quand ils ont montré le second avion sous plusieurs angles, qu'il plongeait dans une nappe d'eau verticale. On voit l'avion s'enfoncer au ralenti, disparaître comme s'il s'évanouissait dans une flaque d'argent liquide, la tour rester intacte quelques fragments de seconde, puis l'explosion ressortir de l'autre côté en une immense flamme orange, comme un dragon éjaculant son feu. C'était assez joli, cette vision de la flamme qui ressort. Comme si un truqueur supercalé d'Hollywood avait organisé la chose, pour obtenir une belle explosion digne d'être *broadcastée*, comme ils disent. C'est très exactement la première pensée que j'ai eue: « Incroyable ! dans la réalité, les explosions sont aussi parfaites que dans les films. » C'est intéressant que la réalité vienne rejoindre Hollywood. Et même en s'écroulant, la tour s'est bien gentiment effondrée, ce n'était pas confus, chaotique, elle n'a pas bavé dans toutes les directions. Ça ressemblait à la destruction de barres HLM à la dynamite qu'on voit parfois aux infos. Il paraît qu'il faut des experts très forts pour que ça s'écroule au millimètre, que ça ne tombe pas sur des bâtiments à droite ou à gauche. Or là, sans aucun expert, ça s'est écroulé au millimètre.

AR : C'était très esthétique. Au début de notre conversation, on disait que la littérature finissait par précéder la vie. Et maintenant c'est

l'image qui précède la réalité. La tour en danger, c'est un thème ultra-récurrent à Hollywood, et ça finit par arriver... On dirait que ça engage non seulement la philosophie, mais aussi la physique... comme si quelque chose s'était inversé dans les relations entre l'espace et le temps... l'énergie et la vitesse... l'essence et l'existence... comme si un élément dans notre équation à échelle humaine avait produit un renversement des valeurs... Là encore on est dans une sorte de régression. L'été dernier, avant le 11 septembre donc, j'ai commencé à prendre des notes sur une idée à laquelle j'ai envie de travailler, à savoir comment on serait en train de passer de l'évolution à l'involution... En tout cas nous créons des images, et ensuite nous nous y conformons...

SZ : Bien sûr.

AR : Hollywood écrit le scénario, Ben Laden le réalise... Si c'est comme ça que ça marche, les Américains feraient mieux de s'intéresser un peu plus à ce qui s'écrit et à ce qui se filme en-dehors de chez eux. C'est une culture tellement fermée sur elle-même… Le peuple américain ignore complètement la réalité du monde extérieur alors que le monde entier est au courant de ce qui se passe aux Etats-Unis. Ce n'est pas étonnant que la réalité leur tombe dessus de façon aussi brutale et inattendue pour eux.

SZ : Il faut aussi l'interpréter en tenant compte de ce dont nous parlions, du désir, de cette haine et cette crainte du désir que manifestent les Talibans et les fanatiques musulmans. Parce qu'à la rigueur, on pourrait comprendre qu'un Palestinien, frustré en permanence, qui vit dans un camp, victime d'interdits sexuels qui pèsent sur lui toute la

journée et le surexcitent psychologiquement, se fasse sauter contre ses ennemis de toujours, les Israéliens. C'est stupide mais logique. Là, il s'agit d'une configuration psychologique très différente. Les types vivaient apparemment depuis longtemps aux États-Unis, ils avaient des copines, ils n'étaient pas dans la frustration. En apparence en tout cas, car tout le monde est frustré, tout le monde est houellebecquisé. On vient de retrouver récemment les *call-girls* avec lesquelles ils avaient passé plusieurs nuits avant les atentats. Ils n'étaient pas - en tout cas à la surface - dans la frustration sexuelle. Comme si, malgré tout, l'idée de s'en prendre à ces tours phalliques, à la puissance de l'argent, à la souveraineté commerciale de l'Amérique, c'était une manière excitante, pour eux, d'en finir avec le désir, avec le désir tel que l'Occident le promeut et le vend, en images, en permanence. Y compris le désir d'argent, d'ailleurs. L'avidité de l'argent, qui est très liée à la mort. Enfin, c'est comme s'ils avaient voulu s'en prendre à l'image du sexe telle qu'elle apparaît partout dans le spectacle occidental.

AR : Ça veut dire qu'il y a quelque chose de vraiment insupportable dans cette société. Profiter de son confort, et malgré tout donner sa vie pour la détruire... Nous, on s'y fait, pourtant... Les immigrés aussi, en général...

SZ : Mais ce n'était pas le confort qu'ils visaient, finalement C'étaient les ersatz du désir qui inondent cette Amérique dans laquelle ils vivaient depuis des années, où ils voyaient des photos de femmes à moitié à poil partout, dans les magazines, dans les vitrines, les films porno à la télé. Ça leur est insupportable parce que, d'une certaine

manière, ça suscite leur désir et que ce désir entre en compétition avec leur propre idéologie. C'est une guerre vidéologique.

AR : Pas mal...

SZ : C'est pathologique. Il faut, de toute façon, être fortement malade mental pour susciter la terreur en se faisant sauter soi-même. La guerre, la rage, la haine, l'envie de massacrer son ennemi, les attentats anarchistes, c'est vieux comme le monde. Mais là ils innovent dans l'histoire de la sauvagerie humaine, ils inventent le suicide comme contagion de néant. C'est le mot de Samson, trahi par son désir, se sacrifiant pour ensevelir avec lui les Philistins. « Que je meure avec les Philistins ! » Comme d'habitude la pensée juive – que l'Islam, comme le Christianisme, abhorre - avait tout prévu. Ces types errent dans la cécité de leur désir. Leurs propres femmes, dans les pays musulmans, ils exercent sur elles une domination intense, très empirique et primaire, à la Taliban. Mais les Occidentales échappent à leur volonté de puissance. Les images de pub sont autant de Dalilas aguichantes qui les excitent et les trahissent à la fois en les désarmant, puisqu'en Occident ils ne sont plus que des étrangers assez mal vus qui doivent obéir aux lois impures de l'égalité relative des sexes. Résultat, leur seule manière d'échapper à l'asservissement aveugle de leur désir, c'est de faire s'écrouler sur eux-mêmes et leurs ennemis les colonnes phalliques de la maison où sont réunis les princes philistins. Voilà l'interprétation par Rabbi Zagdanski de *Juges*, chapitre 16. Tout y est. Pour en revenir aux kamikazes, il y a quelque chose d'intense dans leur désordre psychologique. On ne parle pas de n'importe quelle personne venant s'installer aux Etats-Unis, étant

très choquée parce qu'elle voit des photos de femmes nues dans les rues. Ce sont des mecs qui, personnellement, chacun pour des raisons diverses, devaient être très dérangés. N'importe qui ne fait pas ça. Or qu'est-ce qu'il y a de très dérangeant pour quelqu'un de très dérangé? Le désir. Le désir est déjà puissamment subversif et bouleversant pour n'importe qui, mais si en outre tu es ravagé par ces questions-là, ça suscite ce genre de réaction folle. Un type sent poindre en lui un désir dont il ne veut pas. Pour eux, le désir est lié à la mort ou à l'après-mort. Cette manière de se crasher, c'est aussi une éjaculation morbide et mortifère. Comme pour le jeune persuadé qu'il va se taper soixante-dix vierges. Pourquoi des vierges, d'ailleurs? (*Rires*.) Tu vois, on retombe sur la question de la pureté et de l'impureté de la femme. Il ne veulent pas qu'elles aient été touchées par un autre. « Je vais jouir enfin *après* la mort, et je vais jouir de la mort. Je vais enfin jouir sexuellement, mais après ma mort, donc dans ma mort. » Et de Samson suicidant les 3000 Philistins, il est dit : *Les morts qu'il met à mort en sa mort sont plus nombreux que ceux qu'il avait mis à mort en sa vie*. C'est la traduction de Chouraqui, qui respecte la dialectique tournoyante de la mort dans le texte original.

AR : La vierge fait moins peur, parce qu'elle n'a pas été possédée, donc elle ne se possède pas elle-même encore. La vierge n'est pas encore une femme.

SZ : Comme quoi, il y a une cohérence avec ce que nous disions ce matin, tu vois. Il faut toujours essayer de trouver la cohérence dans l'incohérence. C'est la supériorité des bonobos sur les Talibans.

AR : Et dans la réalité les vierges leur sont inaccessibles, ils ne peuvent les trouver que dans ce paradis imaginaire...

SZ : La vierge ne demeure vierge que jusqu'à ce que tu la baises. Une fois déflorée, son statut désirable de vierge s'évanouit. Les Chrétiens ont résolu cette vieille question d'une autre manière, plus pacifique, avec la Bienheureuse Vierge Marie. Et comme les fanatiques sont très tracassés par ces questions assez archaïques de pureté et d'impureté, proches de l'hygiénisme raciste des Occidentaux, le seul moyen de conserver une vierge perpétuelle, c'est de la posséder dans la mort. Une vierge éternellement vierge, c'est une vierge *post-mortem*. Il y a l'autre aspect aussi, du point de vue occidental, qui est ce que j'appelle *la mort économe*, partant de l'équivalence mythologique entre Plouton, dieu des morts, et Ploutos, dieu de la Richesse. Sans oublier que l'argent est « du travail mort » selon la géniale définition de Marx. Le Centre Mondial du Travail-Mort mis à mort ne pouvait logiquement que ressusciter sous la forme foisonnante de l'argent. L'Argent s'est mis à saliver à l'instant même de la destruction des tours. Il serait naïf de négliger que le spectacle de l'événement, sa mise en images, c'est encore de l'argent. Toutes les télés du monde ont payé au prix fort ces documents appartenant à CNN, ou à je ne sais quel autre network américain. La demande a pulvérisé l'offre. Le Journalisme planétaire, en se ruant sur ces images, en les diffusant et les reproduisant en boucle, a suscité une immense fortune. La vente des magazines s'est démultipliée, les pubs avant et après les *news* ont augmenté de tarif… On sent aussi l'indécente gourmandise des journalistes à parler de ça. Ils attendent

tous que ça se mette à bombarder sec en Afghanistan, parce que ça va leur faire une guerre du Golfe bis. Ils piaffent d'envie de relayer la désinformation, la platitude et la propagande, c'est leur somptueux gagne-pain. J'ai tout de suite pensé à la guerre du Golfe en voyant les tours s'effondrer. On sait désormais l'immense manoeuvre de propagande qui a accompagné la médiatisation de la guerre du Golfe. Désinformation complète du début à la fin. Ce n'était pas du tout une guerre propre comme ils l'ont dit, elle a fait des milliers de morts civils qu'on ne voyait jamais en images, comme on ne voit pas aujourd'hui les victimes des kamikazes. Pourquoi ? Par pudeur ? Trêve de blague ! L'Occident contemporain est un immense loft ou rien ne se cache, sauf la mort concrète qui préfère avancer masquée. On a su aussi qu'ils n'avaient pas tant envie que ça de virer Saddam Hussein du pouvoir. Bref, on sait désormais que les choses étaient bien plus complexes et perverses qu'on pouvait candidement l'imaginer sur le moment. Or tout repart. Les journalistes dans tous les camps se font manipuler avec un plaisir presque masochiste, ils se laissent manipuler et participent à leur propre manipulation. Ce sont vraiment des valets dans l'âme !

Désinformation

AR : Et puis on voit maintenant sans cesse des reportages sur l'Afghanistan, mais on ne sait pas du tout ce qui se passe ailleurs. En Irak par exemple, on entend dire qu'il y a aujourd'hui des dizaines de milliers de morts du fait de l'embargo, de cette guerre mal réglée. Qui

n'est toujours pas « propre », ça continue à être sale. Tout ce qui est sale là-bas, on ne nous le montre pas. Pas plus que ce qui est sale en Arabie Saoudite... On voit le malheur en Afghanistan, le malheur à Manhattan, et c'est tout.

SZ : Pour des raisons tactiques et stratégiques précises. On ne nous montre les images qu'en fonction des réactions qu'on veut qu'elles suscitent dans l'opinion, afin que celle-ci soutienne à mort - c'est le cas de le dire -, les décisions économiques, militaires et politiques des États-Unis. C'est pour ça qu'on ne voit pas les cadavres, pour éviter que l'opinion ait peur à l'idée d'une guerre, c'est pour ça qu'on ne voit que l'Afghanistan, comme tu le dis. L'opinion est dirigée de A jusqu'à Z. Mais ce qui frappe le plus, c'est la gourmandise du Journalisme, son avidité de se faire manipuler comme des chiens qui se ruent sur des croquettes, car ils savent qu'en se laissant diriger, ils vont aussi gagner beaucoup d'argent. En abandonnant leur propre liberté critique, ils bénéficient d'un retour de salaire immédiat. Je pense à ce médecin américain qui filme le nuage de fumée de la tour s'écroulant, venant sur lui, qui se dissimule derrière une voiture en disant: « Je vais peut-être mourir, ce sont peut-être mes dernières images… », il dit tout ça bien fort devant la caméra, très pro dans son reportage improvisé, et il continue de filmer longuement… Je ne crois pas que le mec n'ait pas songé une demi-seconde à la fortune qu'allait lui rapporter cette cassette s'il survivait. Et, en effet, le jour même elle était revendue à CNN. Ça vaut une fortune en la circonstance un document pareil. C'est peut-être un hasard s'il avait sa caméra vidéo ce jour-là, mais ce n'est pas un

hasard s'il l'a laissée tourner en permanence. Pendant l'événement. Même chose pour ces femmes qui ont vendu le coup de fil de leur mari sur le répondeur depuis l'avion se dirigeant sur le Pentagone. Tout ça se mélange mais garde une certaine cohérence que, me semble-t-il, personne ne semble vouloir analyser.

AR : Tous ces « reportages » ont été exactement réalisés dans l'esprit des productions de base holywoodiennes, avec sentimentalisme exacerbé et glorification de l'esprit de solidarité américain. On aurait pu se croire dans une série. On a droit à des pseudo-analyses, mais pas au fond de l'affaire. C'est toujours pareil... C'est un autre sujet, mais c'est la même chose pour la critique littéraire...

Rires.

SZ : Tu avais dit qu'on n'en reparlerait pas !

Rires.

AR : Tout le monde s'engouffre dans un même sens, que ce soit pour la critique littéraire ou pour n'importe quoi d'autre...

SZ : OK. Parlons de la critique littéraire, avec plaisir.

Rires.

AR : La presse marche comme un seul homme, et effectivement c'est plus vendeur d'ameuter les foules autour d'un sujet vedette... C'est la religion du spectacle, il faut vénérer ses demi-dieux...

SZ : Ce sont des idoles, plutôt. Le côté mensonger, grotesque, fanatique et mensonger, c'est ça, c'est l'idolâtrie. Finalement, les gens *aiment* le mensonge. Ils veulent du mensonge. Cela fonctionne comme la peur du désir. Le désir est révélateur, donc il est haï. Les gens aiment se

voiler la face. Si tu vends quelque chose qui aide à te voiler la face, tu auras beaucoup plus de succès que si tu vends quelque chose qui est dans le dévoilement. Tout le travail que j'ai fait autour de De Gaulle, c'était un peu ça. Dis aux gens: « Le roi est nu », c'est exactement comme dans la fable, l'enfant se prend une baffe parce que tout le monde voit que le roi est nu, mais personne ne veut qu'on le lui révèle.

AR : C'est drôle parce que samedi soir j'ai parlé de ton livre à une copine, qui connaît bien ton ami Marc-Édouard Nabe...

SZ : Ah oui, celle qui avait fait rencontrer Lucette Destouches à Marc-Édouard? C'est marrant.

AR : ... Et elle a paru très choquée, elle a dit « je ne vois pas ce qu'on peut dire contre De Gaulle, moi je suis allée à son enterrement, je m'en souviendrai toute ma vie », etc.

SZ : Quel âge a-t-elle?

AR : La quarantaine.

SZ : Pourtant elle est jeune.

AR : A quarante ans on n'est pas jeune. On est même très menacé par la cristallisation - si jamais on a eu la vaillance d'y échapper jusque là. Je ne dis pas ça pour mon amie Marie, bien sûr. Je dis ça pour tout le monde. J'en ai assez de cette idée selon laquelle aujourd'hui on n'en finirait pas d'être jeune. Moi je sais très bien que je n'ai pas le même âge que mes fils, ni dans mon corps, ni dans ma tête. Si le conformisme est un symptome de vieillissement, on peut même dire qu'on est vieux de plus en plus tôt.

SZ : L'agacement est épidermique. On aime s'anesthésier à la propagande. Quand on voit pleurer les Américains, avec leurs bougies, il y a une indécence dans laquelle d'ailleurs tout le monde s'est aussitôt engouffré. La minute de silence, tout ça. C'est très triste, trois mille personnes qui meurent, mais des centaines de milliers de gens meurent en permanence chaque jour. Il y a eu un génocide au Rwanda, l'Europe ne s'est pas arrêtée de tourner. Et l'argent n'a pas cessé de fructifier, bien que les États-Unis, l'Europe et la France aient été grandement responsables de cette folie. Et qu'ils auraient pu l'arrêter. Ce sont des révélations qu'on a eues juste avant ces attentats du 11 septembre : les États-Unis étaient au courant de ce qui allait se passer au Rwanda. C'est un des pires génocides depuis la Seconde Guerre mondiale. Oui, il y a ce côté indécent de la réaction à l'événement. Tu sens que ça cache autre chose. Les pleurnicheries ici servent à compenser l'indifférence brutale là.

AR : Et les Soviétiques en Afghanistan ont fait un million et demi de morts, je crois...

SZ : Voilà.

AR : L'Amérique a armé les talibans...

SZ : Tout le monde sait ça et personne ne tente de comprendre *pourquoi* les gens aiment autant se galvaniser au mensonge. Tout le monde réclame le baume du mensonge. Qu'est-ce qui en eux est une telle plaie, pour qu'ils réclament ainsi leur dose d'onguent mensonger ?

AR : J'ai vécu une scène rigolote...

SZ : …C'est l'inverse de l'écriture. L'écriture consiste à creuser les plaies du monde. Si tu es dans le mensonge quand tu écris, c'est foutu. Ton écriture ne passera pas le portillon.

AR : Mais elle ira peut-être au grand public...

SZ : Oui, mais ça, c'est autre chose. Un véritable écrivain ne prend pas en considération son public.

AR : Le jour de la minute de silence, je sortais de chez mon éditeur, et je suis montée dans le bus à midi pile. Le chauffeur de bus a annoncé qu'on ne partait pas tout de suite, on faisait une minute de silence.

SZ : C'est une blague !

AR : Pas du tout !

SZ : À Paris ?

AR : Oui oui, dans le 63, à Paris. Donc au lieu de partir le bus est resté sur place, et tout le monde se taisait. Et puis, à la fin de la minute de silence, un type assis non loin de moi s'est manifesté, un gros type, jeune, les cheveux longs, qui portait une croix de vingt centimètres autour du cou, avec le Christ, et une énorme médaille avec la tête du Christ. Une espèce d'illuminé, qui s'est mis à répéter d'une voix très forte des paroles du Christ, *TU NE TUERAS POINT AVEC L'EPEE*... je sais plus quoi.

SZ : Ce n'est pas vrai! *(Ricanement.)*

AR : Tout le monde était tétanisé, et soudain le chauffeur du bus, qui a cru qu'il disait quelque chose contre les Américains, a piqué une colère : *Descendez du bus ! vous n'avez pas honte ? les Américains*

nous ont sauvés en 45 ! L'autre s'est mis à bredouiller des explications, et finalement ça s'est terminé comme ça... (*Rires*.) C'était la minute de silence grand-guignol, avec la bagarre entre le gros illuminé et le jeune chauffeur de bus prêt à en découdre pour sauver l'honneur des Américains...

SZ : Il se fait engueuler parce qu'il lit les paroles du Christ ! C'est bon !

AR : Je l'ai revu le lendemain, déambulant sur le boulevard Saint-Michel comme un gros nounours barbu, toujours avec sa croix énorme... Mais ce jour-là donc... le jour de la minute de silence, toujours dans le même bus - j'adore prendre le bus, parce qu'il se passe toujours un tas de petites choses -, j'avais un trajet assez long à faire et j'étais debout au milieu, quand je me suis rendu compte que quelqu'un avait laissé un gros bagage par terre. Au début il y avait une femme devant, donc je pensais que c'était à elle, et puis après deux ou trois arrêts elle est descendue, et le sac est resté. (*Rires*.) Alors au bout d'un moment je commençais à me poser des questions...

SZ : Paranoïa !

AR : Evidemment. Ce sac est resté là pendant tout mon trajet, et quand je suis descendue il y était toujours. A ce moment j'ai regardé le bus s'éloigner avec un sentiment de culpabilité grandissant, je me disais (*Rires.*) s'il explose je me le reprocherai toute ma vie, j'aurais dû dire quelque chose... (*Rires.*) Décidément c'était une journée bizarre... Quelquefois j'ai l'impression de vivre dans un monde surréel, tout est joué, les gens sont fous, il se passe n'importe quoi...

Rires.

SZ : Les gens n'ont aucune distance critique sur la différence entre ce qu'ils voient à la télé et leur vie.

AR : Mais tu es facilement contaminé, tu vois, je me mettais à avoir peur des bombes...

SZ : La vie et la télé sont devenues une seule et même chose.

AR : Il y a aussi des moments de pur surréalisme...

SZ : Les gens sont tellement serviles. On leur dit de se taire, ils se taisent. C'est extraordinaire quand on y pense. C'est intéressant. Seuls les journalistes auraient le droit de commenter.

AR : Juste avant que je ne monte dans ce bus, à la maison d'édition, il y avait une fille qui recrutait tout le monde pour aller se recueillir en commun...

SZ : C'est une blague !

AR : Je dois dire qu'elle n'a pas eu beaucoup de succès... Ils en ont parlé dans les écoles, aussi.

SZ : Ah bon?

AR : Mes deux petits garçons, qui ont cinq ans et demi et six ans et demi, m'ont raconté que les maîtresses leur ont expliqué qu'il fallait penser aux petits enfants dont les parents sont morts en Amérique. Ça m'a paru plutôt sadique, comme si on essayait de leur faire le plus peur et le plus mal possible avec cette histoire. Ça entre bien dans l'espèce de délectation morbide qui tourne autour de cet événement...

SZ : Quelle indécence ! Quand on songe aux milliers de gens qui meurent à longueur de temps depuis toujours. Juste parce que la caméra était fixée là-dessus.

AR : Les catastrophes nous apportent de l'animation, et donc une part de plaisir à défaut d'une partie de plaisir...

SZ : C'est vrai. C'est pour ça que le meilleur moyen de découvrir des fragments de vérité, c'est de rester dans son coin en participant le moins possible à la communauté. D'où notre titre, *La Vérité nue*.

AR : Oui, il y a une logique...

SZ : Ce n'est pas mal trouvé, non? J'ai l'impression que nos thèmes s'enchaînent de manière assez cohérente, finalement. On rebrode tout assez bien. C'est quoi, la vérité? On a parlé de ça, déjà. C'est comme ça qu'on a commencé, non?

AR : Je ne sais plus...

SZ : J'aime cette phrase de Nietzsche que je viens de retrouver, dans *Aurore*: *La vérité dans sa* totalité *et sa cohérence n'est faite que pour les âmes à la fois puissantes et ingénues, joyeuses et pacifiques (comme l'était celle d'Aristote), les seules d'ailleurs qui soient également en état* de la chercher. Ça nous correspond assez je trouve…

Suite sur l'Image et la Mort

SZ : Si tu veux mon idée, il y a une séparation radicale entre l'imprévisibilité jaillissante de l'écriture - donc le verbe, les mots – et la raideur cadavérique des images. Là, avec le 11 septembre, on constate à

quel point les images fonctionnent de manière efficace. Une efficacité d'ordre despotique. Intimer le silence ! Ils arrivent à intimer le silence à toute une population mondiale. Regardez la télé et taisez-vous ! Le message est clair. On n'a pas à faire, quand on y réfléchit deux secondes, une minute de silence sous prétexte qu'il est arrivé quoi que ce soit aux États-Unis. Soit c'est un rituel régulier, comme on le fait en Israël, la minute de silence, chaque année, en souvenir du génocide, c'est autre chose, ça prend un autre sens, et puis ça les concerne eux, c'est leur coutume. Mais là, organiser spontanément une minute de silence alors qu'il y a des choses aussi horribles, sinon plus horribles, qui arrivent toute la journée partout ailleurs, et que tout le monde continue de clapoter dans le blabla habituel… C'est aussi cela qui est intéressant. Car les gens n'ont plus rien à dire non plus. On leur ôte le silence de la bouche pour le leur renvoyer à la face. Ecrire, c'est au contraire explorer son silence intime pour en faire résonner et raisonner les mots.

AR : En plus, dans ce silence, il y a le plaisir... une émotion vive... ce n'est pas seulement une minute de deuil, c'est aussi une minute de gratitude...

SZ : En effet, ça leur fait plaisir qu'on leur intime le silence.

AR : Et puis c'est une occasion de déguster le malheur. On est gavé de ces films-là, de ce sentimentalisme-là... on est content d'entrer dedans... de faire partie du film...

SZ : Oui, on communie, ça c'est très amerloque. On se tient les mains, on pleure ensemble.

AR : Et comme dans tout bon film il y a des affrontements... Enfin il se passe quelque chose de palpitant.

SZ : Exactement.

AR : Moi aussi, ça me faisait cet effet-là. Seulement, je le savais, j'en étais consciente... J'ai vu des gens qui s'en délectaient de façon tellement obscène qu'ils ne pouvaient pas être conscients de leur jouissance...

SZ : Parce que les gens, non seulement en Occident, mais partout, y compris dans les pays d'où viennent les terroristes, les gens sont anesthésiés par les images qui les irradient en permanence, d'une réalité qui n'existe pas. Une réalité plus exactement qui n'est pas soudée, unifiée, engluée comme le laisse croire les images qu'elle produit d'elle. Une image, c'est toujours sage, pour ne pas dire létale. Une sagesse profonde gît dans la substance même de l'image, mais cette sagesse-là n'est pas la pensée, c'est l'immobilté et la docilité de la mort. Il y a quelque chose de profondément morbide dans toute image, ne serait-ce que parce que l'image, techniquement, comporte un négatif et un positif rigoureusement interchangeables. Il se trouve que ces nouvelles images-là sont numériques, mais ça revient au même, le 1 et le 0, le oui et le non s'équivalent, c'est purement illogique. Et si l'Image et le Nombre s'allient ainsi, c'est pour contrer le Verbe! Pour l'Image, oui c'est non, *fair is foul and foul is fair*, « le beau c'est le laid » comme le chantent les sorcières de *Macbeth*, « la liberté c'est l'esclavage », comme l'entonne Bigbrother dans *1984*. C'est vrai de la photo depuis ses débuts, de ce qui est devenu ensuite le cinéma, jusqu'à aujourd'hui.

Chez les cinéastes apparemment les plus intellectuels, subversifs, littéraires, chez Godard, disons, on retrouve cette sourde animosité à l'endroit du Verbe. C'est démontrable, et je le démontrerai. J'ai toujours été frappé que, dans une photo, le positif égale le négatif. On obtient une photo en transmutant le négatif en positif. C'est l'inverse même de la dialectique propre au langage. Dans le langage, le oui et le non combattent et copulent en permanence. Il y a des joutes perpétuelles à l'intérieur même des mots, une polémique endémique et infinie à l'intérieur des phrases et des mots. C'est d'ailleurs toujours une joute d'ordre sexuel. Des métaphysiques entières sont fondées là-dessus. Dans la mystique juive, je peux te trouver cinquante citations qui expliquent que la langue fait l'amour avec elle-même, que le masculin se joint au féminin à même le langage. Les mots, les phrases, le phrasé est d'ordre sexuel. Et le divin aussi, bien entendu. Prier c'est toujours un peu copuler. C'est pour cela que les juifs religieux se balancent en cadence lorsqu'ils prient. On est vraiment dans deux univers radicalement différents. L'un, la ronde des images, a pris horizontalement possession de la planète, tandis que l'autre, l'immense maille des mots, est subversif pour cette raison même qu'il réinjecte dans la réalité de la polémique, de la critique, du désaccord, de la musique - donc du non-silence, ou du silence transcendé par le rythme -, de la parole évidemment, et de la sexualité jouissive, du vrai rapport sexuel, au sens où, finalement, seule l'écriture crée du rapport sexuel. Tu sais que Lacan disait: « Il n'y a pas de rapport sexuel ». Ce qu'il voulait dire par là, en tout cas une manière de l'interpréter, c'est que ce n'est pas un rapport,

ce qui se passe entre un homme et une femme; dans ce rapprochement ils ne fusionnent pas. Leur sexualité n'est pas un lieu commun où ils puissent se rejoindre, se mettre en rapport. C'est ce qui leur permet de jouir ensemble, précisément parce qu'ils sont au bord d'un abîme, mais chacun sur une des rives. Cet abîme-là, c'est la jouissance. C'est ce que tu disais, tout à l'heure : une femme finit toujours par rejoindre sa mère. Une femme communie plus naturellement avec sa mère ou sa fille qu'avec l'homme à qui elle fait l'amour. Mais, du coup, c'est ce qui fait qu'il y a de la jouissance dans la différence sexuelle. Il ne s'agirait pas de s'en plaindre.

AR : Oui, c'est l'inadéquation, la non-rencontre définitive qui permet le jeu, et le renouvellement du jeu...

SZ : Tout ne se consume pas, tout ne s'épuise pas dans une seule rencontre. C'est pour ça qu'il n'y a pas, en effet, de rapport sexuel.

AR : Alors que l'image est définitive...

SZ : Les Talibans croient dur comme fer au rapport sexuel, c'est pour cela qu'ils ostracisent leurs femmes, ils compartimentent les sexes parce qu'ils craignent et désirent à la fois les délices de la fusion. Leur croyance est homosexuelle. C'est la logique de l'apartheid en Afrique du Sud ou au USA, c'est celle des Nazis et des mises en ghetto. Nul n'est plus crédule sur la mixité qu'un raciste. Et lorsque les émules talibanesques se crashent sur le phallus bifide de l'ennemi, ils jouissent de s'amalgamer à ceux qu'il aiment de toute la puissance de leur haine. C'est le b.a-ba freudien, mais ça opère. Il n'y a que dans les choses de l'art que Freud achoppe, mais pour tout ce qui concerne la société, sa

boussole est infaillible. Or l'mage est substantivement communion. Elle se communique si bien parce qu'elle communie à fond. Tu regardes l'image, elle est toi, tu es elle, et sa léthargie t'envahit. C'est un phénomène qu'on sent quand on regarde la télé. On se sent envahi par les images, ça désinhibe, ça désangoisse. Même chose devant un écran d'ordinateur. Tout ce qui est de l'ordre de l'image produit un phénomène semblable d'anesthésiant.

AR : Hier je parlais avec mon fils du *Livre de sable* , de Borges, où il imagine que sa bibliothèque est composée d'un nombre infini de livres. Evidemment, d'un point de vue mathématique, c'est impossible. Mais d'un point de vue littéraire, un seul livre peut représenter un nombre infini de livres, parce qu'on ne peut pas en épuiser les lectures, il peut être lu une infinité de fois, par une infinité de lecteurs, et ce ne sera jamais le même, il restera toujours vivant...

SZ : Un livre porte en lui des livres à naître. La littérature a toujours fonctionné de cette façon-là. Ce sont des livres qui ont donné naissance à d'autres livres. Un écrivain est nourri d'autres écrivains. On en parlait, l'autre fois, à propos de Kafka, tu te rappelles? On a parlé de ça. Tu as dit: « Ça dérange beaucoup qu'on fasse des références à des grands auteurs. » On n'a pas parlé de ça aussi?

AR : Non...

SZ : Ce n'est pas avec toi que j'ai parlé de ça? Ah! bon, il me semblait. C'est très important, cette idée de l'infinitude de la littérature. Les journalistes et les critiques littéraires ne supportent pas ça, qu'on fasse référence à ces grands auteurs.

AR : Il y a aussi une façon infinie de regarder les images. Certains films peuvent prêter à une multiplicité d'interprétations, comme certains livres. C'est justement à cette ouverture d'une œuvre qu'on reconnaît la trace de l'art. *L'oeuvre ouverte*, comme dit Umberto Ecco.

SZ : Bien sûr, mais lorsque je parle d'Image, je ne parle pas de ce qui est naturellement soumis à la vue : être, chose, tableau… Je songe très précisément au procédé industriel patenté, à cette invention embryonnaire dont Daguerre vendit le brevet au gouvernement français le 19 août 1839 (je le sais parce que je le rappelle dans *Les intérêts du temps*) ; l'Image, c'est un concept plus qu'un objet, un concept qui correspond à la reproductibilité inépuisable d'une photo, c'est-à-dire d'un reflet factice de la réalité ; cette reproductibilité gît au coeur de cette invention technique, et n'a rien à voir, dans son essence, avec la démultiplication des livres par l'imprimerie. L'Image, c'est-à-dire au départ la Photographie – plus exactement le « daguerréotype » -, est une invention idéologique précise, liée au développement du capitalisme naissant, à son avidité intrinsèque d'accumulation. D'ailleurs, le mot « reproduction » indique bien que c'est à la multiplication de l'espèce humaine que la technique entend se substituer. C'est l'inverse de l'infini, ce cercle vicieux qui gît techniquement dans l'Image et dans la vision du monde que l'Image impose et diffuse. Sa particularité technique est toute sa substance.

AR : C'est ce qu'a perçu Andy Warhol, ce que je comprends en tout cas dans son travail sur la reproduction d'icônes, qui répète de façon assez absurde les images fétiches d'une société.

SZ : L'Image est dans une boucle perpétuelle, celle issue de sa sempiternelle reproductibilité, sorte de mauvais infini, au sens hégélien du terme. Un retour éternel du même qui veut abolir l'altérité, et qui ne peut pas produire d'altérité. Alors que dans la littérature, il y a une universalité verticale qui fait que tous les écrivains de tous les temps sont présents avec toi au moment où tu écris. Proust l'a dit, Borges l'a dit. Tous les écrivains n'en sont qu'un. Cet infini-là signifie que le temps n'est pas une succession d'instants figés, avant-maintenant-après, comme c'est le cas dans n'importe quel déroulement cinématographique, dans la manière dont l'image vend et vante le monde. Lorsque les gens s'extasient en disant: « C'est historique, c'est en train d'arriver ! », c'est précisément le contraire d'un événement historique. C'est quelque chose de plat qui va se fondre dans le monde des images, exactement comme l'avion a été englouti par le building. Parce qu'immédiatement ça induit chez les êtres humains qui regardaient ces images-là, des réactions de communion, de glu, de fusion, on se tient la main, on fait la minute de silence. C'est vraiment le contraire d'une réaction historique. Un événement historique, c'est une révolution. Un renversement de régime.

AR : L'image est projetée, ou s'inscrit sur un écran plat. Et notre monde tend à l'horizontalité. L'histoire est verticale, c'est une progression. Tandis que l'image signe le règne d'un temps aplati...

SZ : Exactement. Un faux temps étale.

Régression

AR : Létal. Notre monde va vers ça, qui est quelque chose de très féminin.

SZ : Non seulement il va vers ça, mais il est entièrement envahi par ça. Pourquoi tu dis que c'est féminin ? C'est intéressant.

AR : Parce que c'est un monde utérin, où l'espace est à la fois clos et sans pesanteur, et où le temps n'est plus une ligne qui avance, mais une surface plane, immobile - du moins c'est ainsi qu'il apparaît dans toute rêverie du style « éternel retour » : un temps dissolu, *intemporel.*. Quand il avait quatre ans, mon troisième fils m'a dit : « quand on était dans ton ventre, notre lit c'était un tapis volant, et c'était une machine à laver qui nous donnait à manger ». Etonnant, non? D'abord, il n'a pas dit quand *j'étais* dans ton ventre, il a dit quand *on* était. On à la place de je, c'est le signe à la fois d'une indifférentiation et d'une fusion de l'être avec autrui. C'est exactement ce que nous tendons à être, par le spectacle et la communication. C'est aussi qu'il englobait ses frères dans sa vie à l'intérieur de mon ventre, et donc que le temps intra-utérin n'a pas du tout la même valeur, puisque dans la vie extra-utérine il comprend très bien leur différence d'âge. Et puis le tapis volant : une surface plate sur laquelle on plane... Et la machine à laver nourricière : on est dans les eaux primordiales, mais aussi dans le lavage de cerveau généralisé... Que se passe-t-il aujourd'hui dans l'esprit humain ? On ne rêve que de jeunesse éternelle, on refuse le vieillissement, on se donne l'impression d'être tout près d'atteindre l'immortalité grâce au clonage, à la possibilité de *reproduire* des êtres humains comme se reproduisent les bactéries (ou les images) - ce qui,

même sans entrer dans des considérations philosophiques, est d'un point de vue biologique strictement opposé à ce qu'on appelle improprement la reproduction sexuée (car les êtres vivants sexués ne se reproduisent jamais à l'identique, contrairement aux bactéries qui se dédoublent à l'infini, tout être né d'un rapport sexuel est forcément unique, et c'est cela même qui a permis l'évolution des espèces). Je ne sais pas si on finira par cloner des êtres humains, ça paraît bien coûteux et bien compliqué par rapport à la « reproduction » naturelle, mais le seul fait de l'envisager et de fantasmer sur cette possibilité, montre que nous sommes tentés de renoncer non seulement à la singularité qui nous donne notre sentiment de liberté, mais aussi à l'évolution, donc à ce temps vertical que nous fuyons, et pour finir à la vie, dans sa richesse et son foisonnement originels. Tous ces fantasmes de fusion, y compris par la communication industrialisée, ces fantasmes de ralentissement, voire d'anéantissement du temps et d'abolition de l'espace, procèdent de pulsions régressives et morbides. Par les sciences, les technologies, la médecine, et tout ce qu'on appelle la mondialisation, nous sommes en train de nous recréer un environnement aussi incontrôlable et incompréhensible que ne l'était l'environnement naturel pour les premiers hommes, ceux qui se sont mis en marche pour essayer de dominer la nature et de s'éloigner de leur animalité.

SZ : On rejoindrait une préhistoire de l'humanité ?

AR : ... Préhistoire, post-histoire... Individuellement, et même par petits groupes, nous sommes incapables aujourd'hui de maîtriser l'extraordinaire réseau de technologies qui régissent notre vie

quotidienne. Plus se développe la puissance de l'espèce humaine, plus s'aggrave l'impuissance de l'individu. Face au monde, nous nous sentons certainement plus petits que l'erectus qui, il y a quatre ou cinq cent mille ans, venait de domestiquer le feu. Nous percevons l'univers dans lequel nous vivons comme une machinerie toute-puissante (d'où le déclin du politique, perçu comme désarmé et inutile face au Marché et à la marchandisation du monde, qui accentue notre sentiment d'être dominé par des objets, et même par des virtualités, en tout cas par des forces inhumaines), une machinerie qui menace de s'emballer, donc éminemment dangereuse, de plus en plus insaisissable dans sa totalité, et en même temps pleine de merveilleux et de correspondances... Comme l'était la grande et mystérieuse Nature pour les hommes du paléolithique... Religieuse, onirique et obscure... Les prodiges de la technologie, en particulier dans les domaines de l'information et de la communication, la mise en réseaux et la spectacularisation du monde favorisent le développement de schémas mentaux de type archaïque, proches de la pensée magique de la petite enfance. Il n'est pas étonnant que dans un tel contexte on soit tenté d'adopter des comportements régressifs... Le monde de l'image et de la communication, le monde virtuel est devenu un véritable univers parallèle, qui réduit l'espace et le temps, les manipule. Une autre dimension, qui nous donne le sentiment de vivre dans un monde fou, ou dans un monde de science-fiction, et qui prend le pas sur le réel...

L'anti-Histoire

SZ : Ce qui est historique, c'est ce qui fait irruption dans le présent, ce qui disjoint le temps, comme dans *Hamlet* : *Time is out of joint*, « le temps est hors de ses gonds ». Là, le 11 septembre, le phénomène est immédiatement avalé, l'événement est aussitôt ingéré et régurgité par l'image. Le phénomène reste en soi intense dans sa virulence, mais l'image, comme une sourdine, vient phagocyter cette virulence, de sorte que ça s'enlise immédiatement dans le monde des images, de l'argent et de la mort, de la passivité…

AR : L'événement devient beaucoup plus important dans le monde des images que dans la réalité... A nos yeux l'importance d'un événement dépend de son importance dans le monde des images. Un événement non représenté n'a pas d'importance, ou même il n'existe pas. Un événement sur-représenté sur-existe, et finit par devenir surréel. L'événement en lui-même est bouffé par sa représentation.

SZ : Et surtout le sens que ça peut avoir est annihilé par la primauté de l'image sur l'interprétation du phénomène. Comme si la douleur des personnes qui ont perdu quelqu'un, on ne pouvait la concevoir qu'à travers l'image d'un troupeau tenant des bougies en pleurnichant devant la télé. Imagine la douleur qu'on doit ressentir quand on perd quelqu'un de très cher - et la douleur n'est pas plus grande si cette personne a disparu dans un attentat, dans un accident de voiture, ou après une longue maladie. *En fait de désespoir, tout est vrai*, comme écrit Balzac. Il y a une emphase vide autour d'un événement qui est réellement tragique sur le fond - il y a de la vraie mort, de la souffrance réelle -, et cette vacuité démentielle répercutée par les médias

produit une immense bulle qui n'éclate même pas, qui opacifie et assourdit tout. Cela est vrai aujourd'hui de l'ensemble de la réalité planétaire. On en parle beaucoup, en ce moment, parce qu'il vient de se passer quelque chose, mais en même temps il ne s'est rien passé. Rien d'inhabituel. Si les journalistes, les politiciens, les intellectuels ressassent que plus rien ne sera comme avant le 11 septembre, c'est seulement pour donner un pseudo-sens à leur néant perpétuel. Des massacres, il y en a à longueur de journée, dont la télé ne parle pas. Ils n'en ont pas moins lieu. C'est vrai de toute la réalité aujourd'hui. Il ne se passe plus rien.

AR : Et puis on paraît englué dans le temps... Les temps de réaction sont longs, les Américains ont dû attendre des semaines avant de savoir qui ils avaient élu président, patienter des semaines encore avant d'identifier leur ennemi et de riposter à son agression... C'est que l'ennemi est à la fois interchangeable et disséminé dans l'espace, comme sa guerre sera disséminée dans le temps... La réalité a du mal à enchaîner...

SZ : Oui. Elle hoquette. Elle se fige.

AR : Elle a l'air figée, ou du moins ralentie, mais un peu comme une femme enceinte : on sent qu'au sein de son immobilisme se trament des métamorphoses secrètes. L'homme est comme un Jonas qui aurait désobéi à Dieu (à la Nature), et qui se retrouverait en conséquence dans un ventre dont il ne sait comment il va sortir... Et bien sûr il se préoccupe de manipulations génétiques et procréatrices...

SZ : En parlant de temps, on se fait une petite pause ?

Procréation artificielle

SZ : Nous étions en train de parler de la procréation artificielle. De ce qu'il y a de comparable entre l'idéologie primitive des Talibans et la procréation artificielle, summum de la technique occidentale. La volonté déchaînée d'en finir avec le désir, dont on a parlé, se manifeste aussi sauvagement dans la procréation artificielle. Cette technique inédite dévoile ce que le désir porte d'obscurité, de turbidité. Depuis la nuit des temps les êtres humains se fomentent dans cet *ombilic des limbes*, pour reprendre la merveilleuse trouvaille d'Artaud, qu'est la matrice d'une femme: ce non-lieu où a lieu, à un moment hasardeux, une alchimie précise et floue (*le gel entier gagnait la clarté*, écrit Artaud), suite à un acte sexuel, soit le plus passif des actes, la plus active des passions, avec tout ce que l'acte sexuel, ou le non-rapport sexuel, pour reprendre ce que nous disions tout à l'heure, charrie comme limon mental depuis les deux enfances distinctes des deux amants, deux histoires qui se télescopent, pleines de choses très troubles issues de leurs mystères, de leurs inconscients, de leurs adversités et de leurs extases, « choses » qui sont, bien sûr, substantiellement, des phénomènes de langage. Ce qui distingue l'acte sexuel humain d'un simple coït animal, c'est qu'il y entre du langage à forte dose. Pas au sens où on parle en faisant l'amour, mais du langage qui irrigue et innerve chacun des deux partenaires depuis sa naissance, et qui vient touiller la jouissance pendant la copulation. Dans l'acte sexuel, chacun

apporte en dot sa propre histoire, sa propre manière de vivre son propre corps, et tout cela aboutit, à un moment assez bref, et souvent pas vécu d'une manière très extraordinaire, à un homme qui éjacule dans le vagin d'une femme. On naît aussi de cela, après tout. Lorsque la science s'en empare, elle retire du corps le spermatozoïde d'une part, l'ovule d'autre part, et elle va aller trafiquer tout ça sous un microscope. Or ce que le mot « trafic » comporte de tenants et d'aboutissements financiers est ici éminement en question. Car les enjeux économiques de ces manipulations génétiques, du clonage, des embryons surgelés comme des cabillauds de supermarché, bref de toutes ces nazilloneries, sont incommensurables. La manipulation du vivant est liée à des intérêts financiers gigantesquissimes. Et là-dedans, le seul désir qui demeure, et qui dévaste tout, c'est celui, scientifique, d'abolir le hasard du désir. Lorsqu'on a affaire à du sperme congelé, à des ovules congelés, à des embryons congelés, on n'est plus dans la signification traditionnelle et plurimillénaire du désir. Or c'est le désir aussi qui fait qu'il y a de la littérature, de la peinture, de la musique, que des chefs-d'œuvre se créent à partir de ces histoires-là, ces vieilles, séculaires histoires-là nées du désir: l'amour, la jalousie, l'adultère, etc. Tout ça tournoie autour du désir humain depuis des millénaires. Seulement la science vise la dissociation parfaite entre le rapport sexuel, la jouissance non manipulable du corps à corps, et la procréation. C'est parfaitement inédit dans l'histoire humaine, et ça annonce une nouvelle ère extravagante de totalitarisme radical, c'est-à-dire à la racine. La contraception était aussi un moyen de dissocier jouissance et procréation, mais au sens où on

mettait tout du côté de la jouissance en entravant la procréation. Là, c'est un peu l'inverse, c'est-à-dire qu'on annihile complètement la jouissance - on la met de côté en attendant de pouvoir la contrôler aussi aisément (avec le Viagra ou la nouvelle venue charlatanesque, la Viacrème) qu'on régule les naissances -, et on mise tout sur la procréation. On ne peut donc pas comparer la procréation artificielle avec l'avancée qu'a constituée la contraception féminine qui fut, indubitablement, le moyen d'une grande liberté sexuelle.

AR : On chasse le désir très loin, puisqu'on ne se contente pas de prendre des spermatozoïdes, on injecte des spermatides dans l'ovule...

SZ : Oui, c'est cela, la spermatide, on appelle ça, ce n'est même pas le spermatozoïde, c'est son noyau…

AR : Comme si le désir des spermatozoïdes courant vers l'ovule était encore trop insupportable.

SZ : Exactement, c'est encore trop figuratif.

AR : Il faut se substituer à la vie, et à la mère.

SZ : À la mère, tu dis?

AR : Faire ce genre de manipulations, c'est se prendre pour la mère absolue...

SZ : Oui, oui, c'est exactement ça. Tu te souviens comment Céline se qualifiait, lorsqu'il se comparait à ses contemporains écrivains, pour signifier qu'il était vraiment le meilleur. Il disait: *Je suis le Père Sperme, les autres sont des jean-foutres.* (*Rires*.) Il y a dans l'écriture une vitalité éruptive, proche de l'éjaculation, qui, chez Céline, était particulièrement développée.

AR : Et c'est beaucoup plus propre dans une éprouvette, ça évacue le côté sale...

SZ : Le côté impur de la procréation.

AR : La vie est sale, et on veut vivre dans un monde propre... Ces techniques évacuent aussi la question de l'être à naître...

SZ : Du coup, la procréation artificielle trafique de quelque chose qui appartient au domaine de la narcose, de la mort. La mort a toujours son mot à dire là où l'argent afflue. Cest pour ça que j'ai écrit un roman là-dessus. *Miroir amer*. Je te l'ai passé?

AR : Oui, oui, bien sûr...

SZ : C'est comme ça que l'idée m'est venue. Personne ne se demande ce qui se passe dans la tête du type une fois qu'il a été «décongelé», l'embryon décongelé.

Rires.

AR : Qui est mon père ? Une spermatide injectée de force dans un ovule... (*Rires*.) Cet être-là n'a pas d'avantage de père que n'importe quel autre objet manufacturé. Mais qu'est-ce que la conception ? Qu'est-ce que l'être ? Qu'est ce que l'être humain ? Où se situe-t-il dans la conception ? On touche là à des questions extrêmement sensibles et même sacrées. Or on se permet de manipuler des cellules et de congeler des embryons comme s'ils n'étaient que de vulgaires objets. Mon instinct maternel se révolte à cette pensée, mais aussi mon instinct religieux, mon instinct sexuel, mon instinct de vie - toutes choses qui font sourire les progressistes acharnés comme si elles n'étaient que foutaises, alors qu'elles sont la vérité-même de notre être, une vérité

insaisissable contre leurs pieux mensonges, leurs mensonges par omission, par intérêt, par lâcheté et par grossièreté... Cet été j'ai lu un recueil de chroniques de Pasolini. Il se déclarait contre l'avortement, et justifiait sa position en disant que rien n'avait plus envie de vivre qu'un être qui vient d'être conçu. C'est certainement vrai...

SZ : Il est proche de la vie elle-même dans ce qu'elle a de plus substantiel. Il était dans le néant il y a encore peu, et il s'en dégage comme d'une glu.

AR : Oui, il est là, il vient d'apparaître, et il veut vivre, il veut se développer, ça c'est bien certain... Et cette volonté-là, ce désir-là (ce désir décidément si encombrant), on l'ignore et on le nie quand on procède à des manipulations sur les embryons, quand on les congèle ou quand on les détruit. A mon sens c'est une faute grave, et l'alibi qui consiste à dire que grâce à ces monstruosités on pourra guérir ou prévenir des maladies génétiques ne suffit pas à la justifier. La recherche n'a qu'à se développer dans un autre sens, et d'une autre façon. Quant au simple but de pallier à la stérilité des couples, je le trouve abject - le mot est peut-être un peu fort, mais c'est le seul qui me vient à l'esprit. On est encore dans la régression, le manque de générosité, le repli sur soi. Ces couples, et surtout les médecins qui les y encouragent, se comportent comme si seuls les enfants porteurs de leurs propres gènes étaient dignes d'être aimés. Et surtout ils se comportent en consommateurs : l'enfant est un objet auquel tout le monde a droit, à n'importe quel prix - fût-ce au prix du sacrifice de dizaines d'autres embryons, et du sacrifice des origines de l'enfant à naître, qui devra

souvent les ignorer. Qui peut se permettre de déclarer qu'aux premiers stades de sa vie un être ne vaut rien, ne contient rien de plus que ce qu'on peut en voir - quelques cellules -, et peut donc s'utiliser et se détruire aussi bien qu'un simple assemblage de légos ? Je n'irai pas jusqu'à condamner l'avortement, dont les enjeux dépassent le caprice de consommation. Mais on ferait mieux de mener une politique de prévention vraiment déterminée...

SZ : De contraception?

AR : De contraception, oui, pour éviter l'abus des avortements. Il restera toujours des cas où l'on n'aura pas d'autre recours, mais si les femmes pouvaient éviter au maximum de se livrer à ces opérations mortifères, qui sont toujours une attaque contre soi (même si on le nie), contre son propre corps, contre la vie en soi... Il faut dire aussi que certaines trouvent ainsi à contenter leur masochisme, à exprimer ainsi leur mal-amour de soi, des hommes et de l'amour : voilà, à cause de toi, à cause de moi, à cause de l'amour, j'ai maintenant quelque chose dans le ventre que je dois tuer ; à travers lui c'est toi, c'est moi, c'est l'amour que je veux tuer... Ce n'est certes pas en prenant la pilule de façon responsable et sereine, ou en se faisant poser un stérilet, qu'on pourra mettre en scène de tels drames dans sa chair... Je sais bien qu'il est rigoureusement interdit de décrire ce que je décris là, ce processus de mortification, mais je voudrais encourager les femmes à ouvrir les yeux, à arrêter de se punir elles-mêmes, à sortir de la malédiction : ne confondez pas plaisir et torture, l'amour n'est pas si mauvais, évitez-vous le châtiment d'une grossesse non désirée ou d'un avortement.

Quant à Pasolini, évidemment à l'époque il s'est mis à dos toute l'intelligentsia bien-pensante, qui pour des raisons idéologiques ne pouvait pas reconnaître la vérité de son argument : le DESIR DE VIVRE.

SZ : Ce n'est pas du tout hors sujet. Ce que tu m'apprends de Pasolini, c'est passionnant comme idée. L'avortement et la procréation artificielle ont des points communs. On vient injecter de la mort, avec ces embryons qu'on va congeler, ça ne peut pas être considéré comme de la vie, c'est de la vie virtuelle, mais finalement, c'est plus proche de la léthargie, de la mort, que de la vie au sens mobile et jaillissant du terme. Il y a quelque chose d'intensément morbide dans ces manipulations d'embryons, quelque chose qui participe de l'endormissement. D'ailleurs j'avais déjà noté que le même mot, « induction », est employé dans les trois techniques : l'avortement, la procréation *in vitro*, et l'anesthésie. Le prétexte, la justification de ce nouvel eugénisme, c'est qu'on va aider des femmes qui ne parviennent pas à avoir d'enfants à produire enfin la vie. La vie, mais quelle vie ? « La vie privée est privée de quoi ?» comme disaient les Situationnistes. Qu'on commence par rendre l'adoption beaucoup plus facile !

AR : D'autant que très souvent les stérilités sont dues à des causes psychologiques. Souvent le fait d'adopter un enfant suffit à déclencher une grossesse...

SZ : Il y a des enfants qui sont là, déjà vivants, qui mènent des vies de chien dans des orphelinats un peu partout sur la planète, y compris en France où les enfants sous le contrôle de la DDASS sont

souvent maltraités, entravés dans leur fragile bonheur par une administration débile et démoniaquement sadique. On ne compte plus les histoires de gosses retirés de force à des nourrices qu'ils adorent et qui les adorent sous le prétexte que la loi impose une permutation des familles… Sans parler des années d'attente qu'exige ignoblement l'administration avant d'autoriser les couples à adopter un enfant. Alors, évidemment, elles veulent sentir ça dans leur propre corps, les femmes stériles, elles veulent sentir la vie grouiller dans leur ventre… C'est un faux prétexte, puisqu'elles ne vont pas ressentir l'acte fondateur qu'est la copulation, l'acte sexuel. Tout va se passer par éprouvette, congélateur, savant et technique interposés.

AR : Pourquoi se soumettre, et pourquoi les soumet-on si complaisamment, à tant de manipulations qui sont autant de souffrances ? Et tous ces embryons inutilisés, qu'en fait-on ?

SZ : On les jette à la poubelle. C'est délirant. Du concepteur à l'incinérateur. L'idéal hégélien des princes contemporains de ce monde ignoble, c'est que ce soit la mort qui transmette la vie à travers elle-même, la mort, et non l'inverse. C'est de l'anti-Bible à l'état pur. Ben Laden a d'ailleurs repris contre les Occidentaux un slogan nihiliste que les Palestiniens opposaient déjà aux juifs: « Nous aimons la mort comme vous, les juifs – comme vous, les Occidentaux, a dit Ben Laden - aimez la vie. »

AR : Et pourquoi ? Pour QUOI faire ça ?

SZ : Les embryons congelés ? Ils sont la chair à canon de la Technique, la chair à canules. Le génialissime Artaud le dit très

explicitement au début de *Pour en finir avec le Jugement de Dieu*. Il y a plusieurs choses qui se mêlent là-dedans. D'une part, la volonté d'injecter de la mort, du silence, de la narcose, de l'intemporalité, dans ce qui est au principe même de la vie. Il y a un poème de Mallarmé qui me fait toujours rire, parce qu'il permet de bien saisir la volonté farouche de la science contemporaine, en prenant possession de la procréation, d'abolir le hasard, c'est-à-dire le coup de dé de la pensée (*Toute Pensée émet un Coup de Dés* , conclut-il dans *Le Coup de Dés*), et par conséquent la possibilité même de l'art. Que quelque chose surgisse au hasard, que de l'être advienne là où ce n'était pas prévu, c'est aussi la signification de l'Histoire, finalement. L'Histoire, ça n'est qu'un mot, un concept plaqué sur la série de hasards événementiels à travers le temps. Parce que la véritable histoire, avant d'être figée par les interprétations, c'est celle des révolutions. L'histoire des guerres, des révolutions, des renversements de régimes, des bouleversements imprévisibles, des hoquets et des zigzags du temps. Là où il n'y a pas de bouleversements, il n'y a plus d'histoire. L'Histoire à travers les siècles, c'est l'histoire agitée et jamais définitivement jouée des luttes de pouvoir. Ce poème de jeunesse de Mallarmé me fait rire parce que c'est exactement cela qu'il décrit, c'est là où il touche le nœud de la question même. Je veux dire ce que ces trafics scientifiques ont d'anti-artistique, d'antilittéraire, au sens où la censure est antilittéraire. C'est l'histoire d'un homme, un bourgeois, qui va s'exciter un soir sans l'avoir prévu…

Parce que de la viande était à point rôtie,
Parce que le journal détaillait un viol,
Parce que sur sa gorge ignoble et mal bâtie

La servante oublia de boutonner son col…

Tu vois, il détaille les raisons hasardeuses qui font qu'un bourgeois a envie de baiser sa femme,

Parce que d'un lit grand comme une sacristie,
Il voit, sur la pendule, un couple antique et fol,
Ou qu'il n'a pas sommeil, et que, sans modestie,
Sa jambe sous les draps frôle une jambe au vol,

Un niais met sous lui sa femme froide et sèche
Contre ce bonnet blanc frotte son casque-à-mèche
Et travaille en soufflant inexorablement :

Et de ce qu'une nuit, sans rage et sans tempête,
Ces deux êtres se sont accouplés en dormant,
Ô Shakespeare et toi, Dante, il peut naître un poëte!

C'est merveilleux ! Il y a vraiment tout, le hasard des sensations, le type repu après son dîner, l'événement sexuel et violent, le viol, impudiquement servi par le journal, la gorge *ignoble et mal bâtie* de la servante, le bourgeois que ça excite en pleine digestion, qui touche la jambe de sa femme au lit, qui la baise en dormant ! Et de cet amas confus de mollesses et de bassesses, *sans rage et sans tempête*, peut surgir un génie ! Ce n'est pas sûr mais c'est possible.

AR : Et c'est toute l'histoire de la vie... Le hasard. La science elle-même le dit aujourd'hui.

SZ : Exactement. Ce n'est pas non plus un hasard si c'est le même Mallarmé qui écrira plus tard: *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*. Toute pensée émet un coup de dés, un coup de dés jamais n'abolira le hasard, la pensée a donc à tenir compte du hasard, comme le hasard de la pensée. Tout ce qui vise à supprimer le hasard, autrement

dit le temps vivant, en l'occurrence la fécondation *in vitro*, participe de l'anti-pensée, et la littérature doit le combattre.

AR : Oui.

L'empire de la Mort

SZ : Concernant les kamikazes du 11 septembre, c'est la mort qui parle à la mort, la mort qui s'immisce de force dans la mort, comme deux nappes d'eau s'attirent et se rejoignent, ou comme on vient squatter un raout où l'on n'était pas invité. Après tout, les Etats-Unis ont fondé leur puissance sur des millions de morts. Le massacre des Indiens, l'exploitation de l'esclavage, le Vietnam, enfin tous les crimes sur lesquels se fondent les empires d'une manière générale. Cet empire contemporain ne déroge pas à la règle. Les kamikazes viennent se crasher sur des tours bâties sur de l'argent et qui représentent l'Argent, l'ombilic planétaire de l'argent : « *World Trade Center* », là où le « travail mort » s'enfante sans fin, où la mort fructifie à partir d'elle même. Et c'est vrai qu'il y a quelque chose de profondément morbide dans l'argent. Il faudrait aussi parler de l'euro, de cette vaste supercherie mise en place par les marchés financiers, qui ne sert qu'eux, à laquelle les marionnettes humaines se sont immédiatement rangées avec l'enthousiasme typique de valets empressés d'obéir aux ordres boursiers. La mort vient se fondre dans la mort, la mort vient jouir de la mort jusque dans la demeure de la mort, le tout filmé par l'Image, enregistré par l'Image, c'est-à-dire par une autre manière de mort. C'est

largement plus pervers et verrouillé que ces bonzes qui s'immolaient par le feu devant les caméras pendant la guerre du Vietnam. Tout cela fonctionne en cercle clos à l'intérieur de la mort. Au moment où les tours s'effondrent, leurs images vomissent leur poids surmultiplié d'argent. Pendant que les caméras du monde entier se braquaient sur ces deux tours, la valeur à la bourse de la mort de ce qu'elles étaient en train de capter clignotait dans les yeux et dans les neurones des possesseurs de chaînes et de magazines, des journalistes, des commentateurs, etc. D'une certaine manière, c'est le moins historique des événements puisqu'il a été récupéré « en direct » par le non-hasard absolu. Il n'y a plus de hasard possible, la mort tourne en boucle. La mort se nourrit d'elle-même et ronronne. Elle s'autofinance, renaît en permanence de ses cendres, se contemple elle-même et se commente elle-même. C'est pour ça que ça nous paraît étrangement si vide. On est à la fois choqué par l'événement, et tout est immédiatement ravalé par le commentaire, par tout ce qui enrobe cet événement pour le dilater spectaculairement en un non-événement. C'est là que le Verbe démontre sa supériorité sur l'Image. Seule l'écriture peut penser ensemble ces choses éparses, de la minute de silence à la guerre en Afghanistan, qui a aussi des aboutissants financiers considérables avec les accords pétroliers…

AR : Les hommes ont toujours voulu abolir le hasard en dominant la nature, ou en invoquant des dieux pour leur demander d'accomplir leur volonté. Cette emprise s'est considérablement accentuée au cours des dernières décennies... Au point qu'on considère maintenant comme un droit le désir de tout maîtriser, y compris l'apparition de la vie. Tu te

souviens de ce couple anglais qui s'était fait congeler quelques embryons pour plus tard, car ils avaient d'abord à mener leur carrière...

SZ : Bien sûr. Ils voulaient le mettre « sur pause», comme s'ils parlaient d'un magnétoscope.

AR : Arrêter le temps... C'est le sens général, tout ça est logique...

SZ : Très logique. Et si la littérature garde toute sa force de subversion, c'est parce qu'elle vient mettre du désordre dans cet ordre du monde dont la logique lui échappe, dont la logique est extérieure à lui-même, contrairement à la nature dont l'organisation est consubstantielle à sa manifestation. « L'Art, c'est la Nature concentrée », comme dit Daniel d'Arthez à Lucien de Rubempré. C'est aussi pour cela que la Nature est devenue l'ennemie de la civilisation contemporaine qui vise à l'abolir en s'y substituant. L'ordre du monde n'est un véritable ordre qu'au sens de la domination, au sens où on parle des « forces de l'ordre ». C'est aussi un ordre au sens de la technique, un ordre scientifique, un ordre mathématique, un ordonnancement synthétique. Et un ordre, enfin, au sens où on dit: « donner un ordre ». On *intime* la mort. C'est la mort qui intime ses diktats à la planète.

AR : Si on perdure dans ce faux ordre... Cet ordre dénué de hasard, on va contre la vie...

SZ : En y réfléchissant, ce serait plutôt un véritable ordre, c'est-à-dire un ordre qui n'admet plus aucun hasard. C'est pour ça que la littérature est du côté de la vie. On crée.

AR : On crée comme on procrée : à partir de textes précédents naît un nouveau texte. Un texte qui n'a pas la prétention de naître *ex*

nihilo (un peu comme un embryon fabriqué en éprouvette), et qui n'est pas non plus un simple décalquage de ce qui existe déjà, une photocopie, une reproduction... Comme dans ces rêves de reproduction, qui vont à la fois contre la mort et contre la sexualité, puisque les deux sont liées. Mais qui vont aussi contre une forme de vie qui permet l'individuation (et l'émergence de l'art).

SZ : Le règne de la mort immortelle. Tu as raison, il y a le fantasme d'abolir la mort, là-dedans.

AR : On veut produire des êtres humains comme on produit tout le reste, les objets, les biens culturels... Chacun sait qu'Hollywood est une usine. Mais l'art ne se fabrique pas, pas plus que la vie. L'un et l'autre se créent, ou meurent. Seulement la reproduction c'est la rentabilité, l'intérêt des marchands. C'est pourquoi la globalisation du monde tend à nous rendre tous identiques...

SZ : Je pense à une photo que j'ai vue récemment dans un magazine. Ça n'a pas tellement de rapport, mais en même temps si. La photo avait été prise dans un pays arabe, elle montrait deux types, deux Arabes, qui tenaient une banderole où était inscrit en anglais: « Américains, demandez-vous pourquoi tant de monde vous hait. » (*Rires*.) Ce n'est pas stupide, sauf qu'il faudrait rajouter qu'on ne les hait qu'autant qu'on voudrait prendre leur place. J'ai lu la description de la villa du mollah Omar, à Kandahar. Sur les murs sont peintes des fresques naïves montrant quoi ? des barrages ! des usines ! des autoroutes à quatre voies ! *Kandahar by night* ! Ils haïssent l'Occident

tout en rêvant de le supplanter en lui dérobant ses propres abominables valeurs.

AR : J'ai entendu à la télé une phrase dans ce goût-là : « les Américains se demandent pourquoi on s'est attaqué à l'emblème mondial de leur puissance... »

Rires.

SZ : Qui se demandait ça? un journaliste?

AR : Oui...

Rires.

La faille de Babel

SZ : Tu es déjà allée là-bas? Tu connais le *World Trade Center*?

AR : Oui, je le connais.

SZ : *« World Trade Center »*. Ça n'arrête pas de m'étonner ! C'est incroyable, ces mots. *Trade*, c'est bien le trafic, non? Le centre du monde. Le centre trafiqué et trafiquant du monde. Le centre mondial du trafic. Ils ont choisi leur cible, ces excités, sur pilote automatique…

AR : Ces tours érigées à la face du monde, ça pouvait passer pour de la provocation... Mais n'importe quelle civilisation puissante fait ce genre de choses...

SZ : Ça m'évoque un peu la tour de Babel, au fond, toute cette histoire. Un langage unique et commun, celui du *World Trade Center*, le langage de la finance, évidemment, le grand langage universel aujourd'hui. J'ai écrit dans *L'impureté de Dieu* toute une partie

consacrée à la tour de Babel. Une soixantaine de pages consacrées à décortiquer ces dix versets de la Bible, avec tous leurs commentaires.

AR : Là encore, on assiste à un phénomène régressif. La confusion des langues s'est produite après que... Rappelle-moi la tour de Babel…

SZ : C'est compliqué comme histoire. En réalité, ça ne ressemble pas à la légende, à la version vulgarisée du mythe. Selon les commentaires juifs, Dieu, pour les empêcher de réaliser leur dessein, a donné une langue différente à chacun d'entre eux, ce qui les a amené à se battre. L'un disait: « Passe-moi la brique », l'autre lui passait une pelle, le premier croyait que le second se moquait de lui et ils se tabassaient à mort. Pour éviter le carnage, Dieu les a dispersés. Dieu commence par confondre les langages - Babel vient de l'hébreu *balal*, « mêler, confondre » - puis il les disperse aux quatre coins de la planète pour éviter qu'ils ne s'entretuent, n'arrivant plus à œuvrer ensemble. Ce sont donc eux qui ont été les artisans de leur propre perte, laquelle est à l'origine de la diversité humaine. C'est un événement très positif, en réalité, puisque il caractérise l'émergence de l'humanité telle que nous la connaissons. On a plutôt l'habitude de considérer cet épisode selon le schéma d'hommes ambitionnant d'arriver jusqu'au ciel ; or Dieu, qui est réputé très jaloux et refuse toute concurrence, leur donne une petite pichenette et envoie bouler tout le monde. C'est bien plus subtil en réalité. Les Babéliens, les types qui ont construit la tour de Babel, étaient dans la globalisation, la mondialisation. Ce sont des Noachides, les descendants du fameux Noé de l'Arche. Ils sont donc les rescapés de

l'extermination divine, puisqu'après le Déluge, Dieu promet de ne plus jamais tenter d'éradiquer l'homme, comme ça lui a pris avec Sodome et Gomorrhe ou lors du Déluge. Parce que, se dit Dieu, « les conceptions du cœur de l'homme sont mauvaises dès l'enfance». Le constat divin est si pessimiste que la plausibilité d'une réforme, d'une purification ethnique absolue, est abandonnée à jamais. Ça ne sert à rien de tous les détruire pour en faire renaître d'autres, puisqu'ils ne peuvent intrinsèquement pas être bons. Dieu est au parfum désormais : il dit cette phrase après avoir humé un holocauste agréable. Dieu a donné un tour de vis à sa désillusion depuis Noé. Lorsqu'il avait constaté la perversité universelle des hommes, n'en trouvant plus qu'un de juste, Dieu s'était dit : « Je vais annihiler tous les pervers et je ne garderai que Noé. » Je te résume, il faudrait passer cinq heures sur chaque mot. Idée donc d'une pureté encore possible au coeur du cloaque humain. Désormais, après le Déluge, Dieu décide d'en finir avec le fantasme de la grande lessive à la Talibane. « Les conceptions du cœur de l'homme sont mauvaises dès l'enfance», et rideau. Plusieurs générations se succèdent, et arrivent ces types, les Babéliens, qui construisent cette tour de Babel après s'être installés d'abord dans un endroit qui s'appelle en français la «vallée de Chine'ar». Or ils possédaient une langue commune, précise le texte. Le mot qui désigne cette langue, c'est le mot «lèvre». Ils n'avaient tous qu'une seule lèvre. Je l'ai interprété dans *L'impureté de Dieu* en disant qu'ils étaient donc muets, aphasiques, puisqu'il n'avaient qu'une seule lèvre. Or il faut deux lèvres pour parler, deux lèvres qui s'écartent l'une de l'autre, il faut de la fente, de la scission, du vide entre les lèvres pour

que la parole en jaillisse. Ces gens n'ont qu'une seule lèvre, leur bouche est cousue, donc ils ne peuvent pas parler. C'est mon interprétation, il y en a beaucoup d'autres. Par exemple, on peut concevoir que, partageant tous la même lèvre, ils ne se distinguent pas les uns des autres. C'est un troupeau de clones qui ne peuvent que mugir d'une seule voix. Tu vois ce que je veux dire ?

AR : Oui, pas de langage...

SZ : Et en outre, ils s'installent dans une faille. Le début du texte dit: « Ils s'installent dans la vallée de Chine'ar ». Mais en hébreu, le mot vallée, c'est le mot «faille». Ils s'installent au cœur d'une faille ! Ils veulent échapper à toute faillite, ils sont communautairement soudés, leurs lèvres sont soudées. Pour échapper à toute défaillance, à tout lapsus, mais aussi à toute invention, ils s'interdisent l'articulation du langage, ils mugissent quoi, ils s'obligent à une sempiternelle minute de silence. Ils s'interdisent les écarts de langage et cet abîme en soi qu'est le langage. Motus et bouche cousue au sens propre, puisqu'ils n'ont tous qu'une seule lèvre commune. Manque de pot, ils commencent par s'installer dans une faille pour élaborer leur grand projet grégaire. Tu constates l'immense humour de la Bible condensé en un seul verset. Leur projet utopiste était d'emblée voué à l'échec. Ils font tout pour échapper à une faille qui les précède. Le rapprochement avec le *World Trade Center* est assez facile : ça appelait l'attentat, c'était une tentation irrésistible pour la mort. Une attentation. La mort appelait la mort par son nom, et elle s'est répondue à elle-même.

AR : Ça se passe vraiment dans la faille ?

SZ : Oui oui, ce n'est pas une image, la traduction française dit qu'ils émigrent et s'installent dans « la vallée de Chine'ar ». Mais en hébreu, on dit littéralement « la faille de Chine'ar». Le langage de la Bible est un langage très concret. La signification littérale du mot, c'est « la faille ». Les traductions modernes transposent par vallée, parce que « la faille », ça ne leur parle pas. Kafka, lui, devait être au courant : il écrit, à la fin de son *Journal* : *Nous creusons la fosse de Babel*. Il avait tout saisi, on est un génie ou on ne l'est pas !

AR : Moi aussi j'ai été frappée par cette phrase de Kafka. Je sens qu'elle parle tellement de notre monde. Le principe de la faille est intéressant par rapport à l'archéologie. On pense que la faille du Rift a peut-être séparé les australopithèques...

SZ : Séparé quoi, l'Afrique de l'Europe?

AR : L'Afrique de l'Est de l'Afrique de l'Ouest. C'est du moins la thèse d'Yves Coppens, mais elle est réfutée aujourd'hui par d'autres chercheurs qui estiment qu'il y avait quand même plusieurs passages possibles. Quoiqu'il en soit, cette faille énorme était bien là, sur le terrain des origines de l'homme... En ce qui concerne l'histoire de la tour de Babel, certains linguistes pensent maintenant qu'au départ il y avait une langue unique, justement. Les études génétiques et linguistiques concorderaient sur ce point. Tous les hommes d'aujourd'hui seraient certainement originaires d'un petit groupe de cinq à dix mille reproducteurs, et toutes les langues d'une langue unique. Les langues se seraient ensuite diversifiées à mesure que les hommes se répandaient à la surface de la terre.

SZ : Ça se passe à quelle époque, ça? C'est avant Lascaux?

AR : Oui, bien avant Lascaux. Les premiers sapiens sont apparus il y a environ cent mille ans au Proche-Orient. Selon André Langaney, cette situation critique pour la survie de l'espèce (il aurait suffi d'une épidémie pour l'exterminer) a certainement duré assez longtemps. Des linguistes cherchent à retrouver les bases d'une langue-mère. Ils n'ont pas établi de preuves, mais pas mal d'indices pour corroborer cette hypothèse. En tout cas les langues n'ont cessé de se diversifier à mesure que les hommes se dispersaient sur la planète. Or aujourd'hui, il se passe exactement l'inverse. Chaque année des dizaines de langues disparaissent, et la communication fait que l'on tend à utiliser une langue unique : l'anglais. C'est peut-être ça aussi creuser la fosse de Babel.

SZ : Le monde est un immense *World Trade Center* en train de s'effondrer sur lui-même !

AR : Encore une fois, on a le sentiment de retourner aux temps d'avant Babel... le paléolithique.

SZ : Et on va rejoindre ce qui précédait la civilisation, et ne l'a en réalité jamais quittée : l'*homo abruticus*.

AR : Du moins pour ce qui concerne la civilisation occidentale... Une espèce de tour montée si haut qu'elle en oublie ses fondations, elle ne les voit plus. Elle veut s'imaginer qu'elle va pouvoir continuer à grandir comme ça, sur de l'oubli, mais en même temps elle se sent menacée...

SZ : D'écroulement… Tout est envahi par la vision occidentale du monde. Tout est uniformisé, en Chine, au Japon, en Inde.

AR : Alors il y a un mouvement contradictoire. D'un côté on abandonne les langues anciennes, la culture classique et même la culture élémentaire, et d'un autre côté on ne s'est jamais autant penché sur nos origines... On se traite un peu comme si on était une espèce en voie de disparition (d'ailleurs Hubert Reeves m'a raconté qu'il avait vu ça, aux Etats-Unis : un panneau représentant toutes les espèces menacées de disparition, parmi lesquelles figurait... un être humain). D'une part on s'étourdit, sur le mode « de toute façon on est foutus ». D'autre part on cherche fébrilement à résoudre l'énigme que nous sommes, avant qu'il ne soit trop tard... C'est dans ce sens-là que je m'intéresse aux mythes. On sait que les mythes sont très universels, qu'on retrouve un peu partout les mêmes schèmes... J'aimerais bien que des mythographes entreprennent le même travail de génétique des mythes, essaient de retracer le chemin jusqu'aux sources, la « langue-mère » des mythes, et d'en retrouver l'évolution... Ça se fait peut-être déjà, mais je n'ai pas trouvé d'ouvrage là-dessus... Ce serait intéressant de confronter les travaux des archéologues, des généticiens, des linguistes et des mythographes... Voir comment s'est perpétuée la mémoire...

SZ : Oui, c'est de mémoire que se nourrissent les prophéties. Seul un surcroît de mémoire permet la prophétie. C'est pour cela que Lévinas qualifiait le Talmud de « pensée géniale ». Dans ces vieux textes sacrés des juifs, dont rigoureusement tout le monde se fout, tout a déjà été pensé, y compris l'industrialisation et la barbarie modernes, expliquait Lévinas. Ce sont des textes qui datent du Moyen Âge, de l'Antiquité même, d'avant le Christ pour leurs premières élaborations

orales, et qui sont d'une acuité, d'une audace, et d'une drôlerie extraordinaires.

AR : Des textes très anciens qui sont nés d'une littérature orale encore plus ancienne...

SZ : Qui s'appuient en même temps sur des choses très très archaïques. C'est valable de tous les grands textes, des taoïstes, des textes mystiques, ils sont parcourus d'une nervure de véracité, de vérité humaine universelle. C'est pour cela qu'ils permettent de penser n'importe quel événement aujourd'hui. C'est si ancien, et ça continue pourtant tellement de nous parler…

AR : A l'échelle de l'histoire de l'homme, ce n'est en fait pas très ancien...

SZ : Non. Si ça se trouve, on n'est que dans les balbutiements de l'histoire de l'humanité. C'est un tel échec en même temps, cette histoire humaine, c'est quand même bizarre. On n'en parlait pas l'autre fois ? On ne s'était pas dit que ça ne serait pas une si grande perte si la planète disparaissait enfin?

AR : Oui, c'est ce que tu disais...

SZ : Quelle catastrophe, vraiment. Quand on pense que les humains sont fiers d'eux. Tu observes n'importe quelle fleur, n'importe quel animal, c'est tellement parfait. Immédiatement, spontanément parfait.

AR : Je t'ai raconté, je crois, quand je suis les animaux dans la nature?

SZ : Ah! oui oui oui.

AR : La Nature, autre grand fantasme de l'époque... Tout le monde veut préserver la nature, ça c'est le discours, mais la réalité c'est qu'on veut remplacer la nature par une pseudo-nature, une organisation du monde entièrement fabriquée par l'homme. Ça rejoint tout ce qu'on a dit auparavant. L'*homo faber* est devenu extrêmement dangereux...

SZ : Oui. Mais il y a des innovations inimaginables, impensables auparavant. Le fait de trafiquer à même la procréation, ça, c'est complètement inédit. Essayer de maîtriser la reproduction de l'homme par lui-même, ça ne s'était jamais vu dans l'histoire des hommes. Une attaque aussi forcenée contre la nature. Elle va finir par en mourir. À cause de la pollution, la nature est en train de crever dans son ensemble, ça aussi c'est complètement nouveau. Ça n'a rien à voir avec un peuple très puissant qui asservit d'autres peuples. Là, l'homme est en train de s'asservir lui-même à la racine. Il y a de fortes chances pour qu'on ne puisse jamais s'extirper de cet asservissement-là. Ça m'a beaucoup marqué, à ce propos, cette histoire que tu viens de raconter de la minute de silence dans tout Paris. Je ne savais pas que ça avait pris de telles proportions…

AR : De toute façon toutes les civilisations ont fini par dépérir et disparaître...

SZ : J'ai vu aux infos qu'ils le faisaient à l'Élysée, je ne sais où, à Bruxelles, mais je ne pensais pas que ça avait été imposé partout.

AR : Oui oui... tu veux boire quelque chose ? du thé, du vin, du café ?...

SZ : Avec plaisir.

III

Vendredi 12 octobre 2001, 14h, Paris, XX^{ème} arrondissement.

Apprendre à lire

SZ : Donc nous sommes vendredi 12 octobre 2001, et ça devrait être la dernière séance pour *La vérité nue*.

AR : On va parler de la lecture.

SZ : Oui, en gros. Ça va bien ensemble, d'alleurs, la manière dont on enseigne à lire aux enfants, et la manière dont les critiques lisent nos livres.

AR : La manière dont on apprend à *ne pas* lire aux enfants... Tu en as parlé avec ton frère qui est pédiatre ?

SZ : C'est lui qui m'avait résumé la théorie de Dolto. Il m'a dit que c'était très connu chez les psychiatres pour enfants. Les enfants conçoivent le fonctionnement de la syntaxe selon un mode familial. Les mots se regroupent comme une famille, pour un enfant. Et ce qui est essentiel, c'est que les enfants répercutent l'interdit de l'inceste dans l'élaboration de la phrase. Or, ces nouvelles méthodes de lecture - on appelle ça « lecture globale »?

AR : Lecture globale, c'est ça. Tout le monde croit qu'on l'a abandonnée depuis longtemps, mais en fait la méthode demeure, on n'a fait que lui donner un autre nom politiquement plus correct. Les femmes de ménage existent encore même si on les appelle « techniciennes de surface » ! Maintenant ils pratiquent la « semi-globale ». C'est-à-dire qu'ils commencent par la globale, et ensuite la complètent avec la syllabique. Mais trop tard, le mal est déjà fait...

SZ : J'aimerais que tu me décrives concrètement l'effet que cela produit sur tes enfants. On sent rien que dans l'expression une visée idéologique, même si elle est inconsciente, derrière tout ça. « Globaliser », dissoudre les particularités grâce auxquelles les mots se distinguent les uns des autres, et par conséquent leur liberté de se rassembler ou de se séparer, de se placer à tel ou tel endroit dans la phrase, la logique interne de la syntaxe, de la grammaire. Pour l'enfant, apparemment, une phrase devient familière lorsqu'elle se forme en famille, certains mots jouant le rôle symbolique des parents, d'autres des enfants, etc. Et je t'ai dit que selon les textes juifs, il existe comme une copulation des mots, avec une mise en parallèle très précise entre la manière dont s'engendre une phrase, dont naît la verbalité, et la copulation, la manière dont procréent les humains. C'est probablement cette nudité-là, avec ce qu'elle comporte d'arrière-fond de ténèbres, de mystérieuses coulisses, que la lecture globale veut enfouir et faire disparaître.

AR : C'est certain. Il y a une jubilation évidente chez les enfants qui découvrent par une méthode syllabique, j'allais dire naturelle, le

mécanisme de la lecture : le fait que b et a font ba. Le caractère sexuel de ce mécanisme, ils le ressentent dans l'agencement et l'interpénétration des lettres, des consonnes et des voyelles, l'agencement des mots dans la phrase par la syntaxe, mais aussi l'agencement des lettres à l'intérieur des mots. Les lettres forment des syllabes, les syllabes forment des mots, les mots forment des phrases, les phrases forment des livres, des histoires ou des idées, c'est génératif en effet.

SZ : Il y a les noms masculins et les féminins. La grammaire est répartie en deux genres comme l'humanité.

AR : Et c'est vrai que les enfants, quand on leur apprend ça, ont une espèce de jubilation. J'ai vu ça chez les petits quand ils découvrent cet agencement, vraiment, c'est un plaisir de faire fonctionner ça. Avec la méthode qui est utilisée à l'école, qui est la même partout (à savoir méthode globale pendant le premier trimestre, métissée de la méthode syllabique au deuxième trimestre), on prive les enfants de cette joie d'apprendre et de cette possibilité de comprendre le fonctionnement du langage. Ça paraît incroyable, mais on leur demande de « photographier » les mots. C'est une méthode qui doit déjà avoir une vingtaine d'années au moins. Quelque temps après l'avoir mise en place, on a fini par s'apercevoir qu'elle était désastreuse, alors on l'a aménagée en semi-globale. Mais si l'enfant ne connaît pas l'alphabet et n'a pas eu une approche du fonctionnement syllabique avant d'entrer en primaire, ce qui est normalement le cas, la semi-globale est aussi néfaste que la globale, puisqu'on lui apprend d'emblée à percevoir le mot, et même la

phrase, et même le texte, comme une image. La première leçon de lecture consiste en un texte de quelques lignes qu'il faut visualiser. En quelques secondes les enfants le savent par coeur, et bien sûr quand on leur demande de le lire ils se contentent de le réciter, comment pourraient-ils faire autrement ? D'emblée le texte est pour eux une espèce de représentation absurde, indéchiffrable. Un mur. Et si on ne les aide pas à la maison à démonter les briques de ce mur, certains resteront définitivement coincés derrière. C'est une hérésie, et c'est un crime, de ne pas commencer par alphabétiser les enfants. J'en ai parlé l'autre jour à la réunion de classe, j'ai demandé à la maîtresse si les enfants étaient censés connaître l'alphabet en arrivant au CP, c'est-à-dire avant de faire leur premier exercice de lecture. Elle m'a répondu très tranquillement que non. Ça ne lui paraissait pas du tout étrange de faire lire des enfants qui ne connaissent pas l'alphabet. Quand on y pense, c'est une espèce de viol intellectuel. Photographier les mots, c'est faire l'impasse sur le sens de l'écrit, et sur le sens de l'orthographe, qui peut être aléatoire et arbitraire, mais qui généralement est justifiée par le sens. Nous étions tous là, les parents d'élèves, assis en accordéon aux petits bureaux de nos enfants, à leurs places respectives - c'était très comique -, et la maîtresse nous faisait la leçon, nous donnait ses instructions pour les devoirs : « Dites-leur bien de photographier les mots ! » Quand je suis intervenue pour remettre en question cette méthode, son visage s'est figé dans une totale hébétude, elle m'a regardée bouche bée comme si je lui sortais des insanités, ou comme si j'étais un alien, et elle s'est contentée de me répondre par une pirouette, parce que, n'est-ce pas, à quoi bon

tenter de raisonner une folle? Mais un mot, c'est tout le contraire d'une photographie, qui est un « écrit avec de la lumière ». Le mot est écrit avec de l'encre, ou gravé, imprimé, en tout cas ajouté, à la page blanche ou à n'importe quel autre support, pour produire de la lumière intérieure. Le mot est ajouté, pas intercepté au réel comme l'image photographique. En leur demandant de photographier le mot, on prive les enfants de cette lumière-là, cette lumière invisible, ajoutée, qui se forme dans l'esprit à partir d'une combinaison de signes, à partir de la matière même de l'écrit, sa matière physique. On les prive de cette alchimie-là si on leur demande de se transformer en appareil photo, c'est-à-dire de figer le mot dans sa forme globale, de ne le saisir que comme un simple contraste, sans pouvoir le transmuer puisqu'on ne peut pas le faire sans connaître son essence. Lire de cette façon photographique, c'est rester dans l'oralité, un état de la langue très différent, qui lui donne un grand pouvoir imaginaire et poétique, mais une faible puissance de pensée. En fait, non, c'est même une régression par rapport à l'oralité, car à l'oral le mot est soutenu par les inflexions de la voix, les gestes, etc., tous ces caractères vivants qui accompagnent l'énonciation orale. Ce qui donne vie au mot écrit, et à la phrase écrite, c'est justement l'articulation des signes qui les composent, l'articulation du sens de ces signes. La langue, et même le mot, c'est de la vie en mouvement (une substance très aristotélicienne!), et la photo c'est une représentation de la vie, ça peut même être de l'art, mais c'est quand même très fortement hanté par la mort. Tous les photographes savent ça, qu'il y a de la mort dans la photo. Ça leur pose d'ailleurs souvent pas mal de problèmes, quant à la

question de vivre leur vie (j'ai vécu avec un photographe, j'ai vu ça de près...) Et il n'y a pas si longtemps, il y avait encore des peuples qui refusaient de se laisser photographier, parce qu'ils avaient peur que la photo leur prenne leur âme, ils la voyaient comme une puissance mortifère... Les mots aussi la voient comme ça, c'est pour ça qu'ils parlent à travers nous pour demander qu'on les défende... En tout cas, même si les enfants apprennent plus tard la vraie nature de l'écrit, ils ont cette première approche-là, complètement déconcertante et décevante. Apprendre à lire devient une corvée, une contrainte contre-nature, on est loin de la jubilation, et ils risquent de ne jamais se remettre de leur déception.

SZ : Tu l'as vraiment perçu, tu l'as vu chez tes enfants ?

AR : Ah ! oui, de façon très nette, lorsque mon troisième fils en a été victime. Comme mes deux aînés, qui sont adultes aujourd'hui, savaient déjà lire avant d'entrer en primaire, je n'avais pas encore été confrontée à ce problème.

SZ : C'est toi qui leur avais appris à lire?

AR : Ils avaient appris plus ou moins seuls... Quand les enfants s'intéressent à l'écrit...

SZ : Ça vient sans doute un peu de toi. C'est toi qui les as élevés? Avant même d'aller à l'école, ils savaient déjà lire?

AR : Ils savaient déchiffrer, oui.

SZ : Couramment?

AR : Couramment non, mais ils connaissaient l'alphabet et le système syllabique. Par exemple, je me suis aperçue que l'aîné

connaissait presque tout l'alphabet à l'âge de dix-huit mois. Tout simplement parce qu'à l'heure où je préparais son dîner de bébé, il regardait *Des chiffres et des lettres* à la télé...

SZ : Dix-huit mois, c'est un an et demi. À un an et demi il connaissait l'alphabet!

AR : Oui. Et pourtant il n'était certainement pas le seul dans ce cas. On sous-estime beaucoup l'intelligence des petits enfants - si on ne les prenait pas pour des débiles, on n'aurait pas inventé la méthode globale, comme si on se disait c'est vraiment trop compliqué d'apprendre aux enfants à lire, apprenons leur plutôt à photographier les mots... Ce qui est aussi une paresse de l'institution... Donc voilà, mes deux premiers enfants ont appris plus ou moins tout seuls : quand un enfant veut apprendre, il pose des questions, on y répond, et finalement ça se fait tout seul. Pour mon troisième fils, la situation était différente. Sa curiosité s'était développée dans d'autres sens, et comme il passait des heures à écouter des livres lus en K7, il n'avait pas encore été tenté d'apprendre à lire, et ne connaissait même pas l'alphabet. Il faut dire que dans certaines écoles maternelles, on commence à intéresser les enfants à la lecture, ce qui avait sans doute été le cas pour mes aînés, mais pas pour lui. En tout cas il se réjouissait de la perspective d'entrer à la « grande école » et d'y apprendre à lire, comme tous les enfants. Pour eux, c'est une promotion aussi importante que d'apprendre à marcher, ils en sont très conscients. Il y est donc allé tout excité, tout exalté, « je vais savoir lire ! » Malheureusement il a très vite déchanté. Au bout de deux ou trois semaines, il s'est rendu compte qu'il ne savait pas du tout lire,

qu'en dehors du texte du livre de lecture, qu'il connaissait par cœur, il était incapable de déchiffrer le plus petit mot. Et surtout il n'y comprenait rien. L'écrit, dont il avait cru pouvoir bientôt percer les mystères, se révélait être un continent dénué de sens, impénétrable. J'ai vu cet enfant désemparé, qui n'avait plus du tout envie d'apprendre à lire du coup. Et là j'ai bien compris les effets de cette méthode. Il a fallu que je reparte de zéro, que je lui apprenne tout par le B-A BA. Aujourd'hui il lit très bien mais ça n'a pas été facile car il était complètement intoxiqué par cette fausse approche, et je parlais de viol intellectuel tout à l'heure, c'est comme réapprendre les gestes de l'amour à quelqu'un qui a été violé, d'une part il n'en a plus envie et d'autre part il est plongé dans une grande confusion. Vraiment, ça me rendait malheureuse comme si on lui avait fait du mal physiquement. Et les enseignants auxquels on parle de ce problème ne comprennent pas. C'est la méthode qu'on leur dit d'appliquer, ils le font sans se poser de questions.

SZ : Vraiment personne ne la remet en question, parmi les enseignants?

AR : Aucun de ceux que j'ai rencontrés, à part l'instit de la maternelle de mon village à la montagne, qui elle est tout à fait contre cette méthode - mais elle serait obligée de l'appliquer plus ou moins si elle avait une classe de CP, puisque toutes les méthodes de lecture sont aujourd'hui faites sur le même modèle. J'ai quand même discuté avec beaucoup d'autres parents, qui se trouvaient confrontés au même problème, sans toujours bien évaluer pourquoi. Ceux qui se rendent

compte que leur enfant n'arrivera pas à lire tant qu'il ne saura pas déchiffrer, eh bien ils font comme j'ai fait : puisque leur enfant rentre chaque soir de l'école sans avoir rien appris, ils s'y collent eux-mêmes, ou bien, pour ceux qui en ont les moyens, ils embauchent quelqu'un pour le faire, par exemple une instit à la retraite qui pratique l'ancienne méthode. Ce qui est quand même très pénible : les enfants passent déjà six heures à l'école, deux de plus s'ils restent à la cantine, et quand ils rentrent le soir non seulement ils ont des devoirs à faire, mais en plus il faut leur apprendre à lire, en essayant de leur faire oublier la méthode de l'école ! Certains éditeurs, conscients de la demande, ont même édité des méthodes syllabiques à l'usage des parents - puisqu'elles sont évidemment non-officielles... Instruite par l'expérience, j'en ai acheté une pour mon dernier fils quand il avait quatre ans et demi. Il a tellement adoré ça que même un an après, alors qu'il lit couramment, il retourne de temps en temps la chercher, juste pour le plaisir !

SZ : Tout le monde s'était rendu compte, parmi ces parents-là, que c'était la méthode qui déconnait? Ils ne se sont pas dit que leurs enfants étaient moins intelligents que les autres, ils ont compris qu'il y avait un problème avec la méthode ?

AR : En général ils comprennent, même s'ils n'osent pas contester parce qu'ils ne sont pas sûrs de leur coup. Du moins dans un milieu où les parents sont capables de s'intéresser aux apprentissages de leurs enfants. Ceux qui arrivent à apprendre malgré cette méthode sont ceux qui connaissaient déjà l'alphabet, qui avaient déjà compris le fonctionnement syllabique. Les autres, s'ils ne sont pas aidés à la

maison, se trouvent embarqués dans une situation d'échec pour des années, peut-être pour la vie. On se plaint régulièrement d'un illettrisme galopant, que des enfants arrivent en sixième sans savoir lire, etc., mais qui se pose la question de savoir pourquoi ? J'ai lu dans *Elle* le témoignage d'un orthophoniste. Comme ses confrères, il reçoit beaucoup d'enfants qui passent pour dyslexiques alors qu'ils ne le sont pas du tout, car c'est une maladie assez rare. En fait, disait-il, ils présentent des symptômes proches de ceux de la dyslexie, tout simplement à cause de la méthode de lecture semi-globale. Et dans *Libé*, j'ai lu un article sur les collèges spécialisés pour les enfants en échec scolaire. Le journaliste avait assisté à un exercice de lecture. L'élève, qui devait avoir quatorze ou quinze ans, disait « *référence* » pour « *réflexe* », « *j'ai* » pour « *a* », « *seulement* » pour « *sommes* ». C'est un effet flagrant de la méthode globale : ils ne tentent pas de lire le mot, ils tentent de le deviner. Et voilà le résultat, on s'y est pris avec ces enfants exactement comme si on voulait les décourager, casser l'enthousiasme qu'ils pouvaient avoir en entrant à l'école, les dégoûter du plaisir qu'ils avaient avec les livres quand ils étaient tout petits et qu'on leur en lisait...

SZ : Comment l'interprètes-tu?

AR : C'est une volonté de promouvoir les enfants qui vont bachoter dès le début et qui vont se conformer aux indications qu'on leur donne même si elles sont dénuées d'intérêt. Et c'est comme ça qu'on obtient des adultes qui vont continuer à se conformer à ce qu'on leur demande parce qu'ils vont savoir ce qu'on leur a appris : le monde, c'est comme ça, il faut faire avec, il faut se conformer même si ce n'est pas

drôle, et il faut entrer dans le monde le mieux possible. Ce sont ces gens-là qui vont arriver « le mieux possible ». Ce sont ces gens-là aussi qui vont faire prof par la suite, et qui vont rester dans l'Éducation nationale parce qu'ils se seront tellement bien conformés au moule qu'ils vont reproduire ça. Je ne dis pas qu'il n'y a pas de profs qui sortent de là, mais la tendance c'est ça. Pourquoi ça ne change pas? Malgré des résultats terribles. L'école ne convient à peu près à aucun enfant, sauf ceux qui vont arriver à être les plus conformistes possible. Ceux qui veulent apprendre davantage, et d'une manière plus intelligente, vont être obligés de se rabaisser, de se mettre au niveau. Et ceux qui ont d'autres talents, pour apprendre autre chose que ce qu'on apprend à l'école, eh bien, ils vont être complètement bafoués.

SZ : Ils seront en situation d'échec.

AR : Voilà, on leur enlève ce plaisir, et ce désir. Ils adorent apprendre, mais encore faut-il qu'on leur apprenne quelque chose qu'ils puissent apprendre, qui ne soit pas dénué de sens... Mais je commence à avoir un peu d'expérience de l'Education Nationale, tout s'y passe comme si elle conspirait pour dégoûter les enfants d'apprendre, d'une manière générale, et de lire en particulier. J'ai vu les programmes, en tant que mère et aussi quand je faisais des remplacements de profs, ils sont aussi fastidieux que possible...

Alina et Homère

SZ : Quel était ton rapport à l'école? Je ne me souviens plus si on en a parlé.

AR : Non.

SZ : Tu étais bien à l'école? Tu aimais ça?

AR : Oui et non. En fait, je me suis ennuyée à l'école primaire parce que je savais aussi lire avant d'y entrer. Mais j'adorais apprendre, et jusqu'à la fin de la sixième, je suis restée première de la classe, y compris en maths, une matière que j'adorais. Et puis il y a eu Mai 68, et du haut de mes petits douze ans, j'ai compris que toutes ces valeurs-là, scolaires, ça ne valait plus rien, et après j'ai complètement abandonné. Et la seule chose qui m'intéressait c'étaient les cours de grec, où on n'était que deux.

SZ : Ah ? tu as fait du grec ?

AR : Oui. C'est moi qui l'ai choisi, en seconde langue. A cette époque-là ce n'était pas une option (je sais qu'aujourd'hui ça n'est même plus en option), c'était en seconde langue, à partir de la quatrième, comme l'espagnol ou l'allemand. En plus du latin, qu'on commençait en cinquième. Le latin aussi, j'aimais bien. Evidemment très peu choisissaient une langue morte en seconde langue, mais comme mes parents n'y connaissaient rien, ils m'ont laissé faire...

SZ : Pendant combien de temps?

AR : Jusqu'en terminale.

SZ : C'est vraiment bien! Tu t'en souviens encore ou tu as oublié?

AR : De temps en temps je regarde des textes, je consulte mon dictionnaire...

SZ : C'est dur le grec ! Moi j'ai essayé tout seul d'apprendre, c'est assez dur. Autant je n'ai pas eu trop de difficultés à me mettre à l'hébreu - pendant cinq ans j'ai fait de l'hébreu tout seul…

AR : Ah bon ?

SZ : Oui, moi je fais mes trucs tout seul. Maintenant je me mets au sango, la langue des Centrafricains… Mais le grec, pareil, j'en ai fait pendant cinq ans…

AR : J'ai vu ça dans tes livres…

SZ : L'hébreu, ça va, je me débrouille. Le grec, je suis capable de déchiffrer les mots, j'ai mon Bailly, mais c'est assez complexe, la grammaire, les exceptions, les accents…

AR : Moi j'adorais le grec, je le préférais de beaucoup au latin. C'est une très belle langue, très souple, elle fait merveille en poésie. C'est vraiment regrettable qu'on en ait abandonné l'étude au collège, que plus aucun enfant n'aît la possibilité de la découvrir.

SZ : Tu as raison. J'ai regretté de ne pas en avoir fait à l'école. Je t'envie beaucoup. J'ai été con, parce qu'on m'a proposé, c'est pareil, en sixième, de faire du latin et du grec, je n'ai pas voulu. J'entrais en C, en filière scientifique, on me laissait la possibilité de ne pas en faire, c'était optionnel. Mes parents auraient dû me forcer, évidemment. Si j'avais pu étudier le grec et le latin jusqu'à la terminale, j'aurais perdu moins de temps après. Excuse-moi, je t'ai coupée. Alors tu aimais le grec…

AR : Et puis, au-delà de la langue, je découvrais le monde grec. On avait une prof qui savait très bien l'évoquer, parce qu'elle l'adorait aussi, et comme on n'était que deux, c'était presque des cours particuliers... Moi qui n'avais pas de religion, qui vivais dans un milieu athée, j'ai adopté le panthéon grec comme une seconde nature. J'aimais les dieux, j'aimais les héros, j'aimais les hommes, j'aimais l'Histoire, j'aimais tout de cette civilisation-là. J'étais spécialement fascinée par la Crète, je m'étais même persuadée que j'étais la réincarnation d'une prêtresse de l'époque minoënne, de celles qui jouaient avec les taureaux... (son visage est sur une fresque de Cnossos, on l'appelle *la Parisienne).* Quand on traduisait Homère, la prof nous faisait revivre toute l'épopée, les temps archaïques, les beautés de l'hexamètre dactylique... On entrait dans l'envoûtement des formules, Ulysse aux mille ruses, Athéna la déesse aux yeux pers, l'aurore aux doigts de rose... Quand on traduisait Platon, on réfléchissait sur l'allégorie de la caverne, on apprenait avec lui à traquer le mensonge dans le discours, tout en imaginant Socrate le maïeuticien en train de dispenser son enseignement aux éphèbes dans les rues ou au gymnase, ou réclamant dignement sa cigüe... Et j'avais envie comme lui d'écouter mon « démon », c'est-à-dire ma voix, pour accéder à la connaissance de moi-même... D'Aristote le péripatéticien, qui volontiers faisait cours en marchant dans les allées autour de l'école (comme on aurait aimé en faire autant !), on retenait le principe de la dynamique de la nature, et je me souviens du terme *anankè,* la contrainte, qui opposait le hasard, la part accidentelle de l'être, à sa substance même, l'*ousia...* Quand

c'étaient le grand Sophocle, Euripide ou Eschyle, on allait au théâtre avec les Athéniens, sous le soleil, du haut de la dernière marche on voyait les hautes silhouettes perchées sur les crépides, on entendait parfaitement derrière leurs masques les acteurs et les choeurs, et la grandeur et la fragilité de l'homme dans son face à face avec les hommes et les dieux nous pénétraient l'âme de toute sa tragédie... Quand c'était le tour d'Aristophane, on devenait aussi impertinentes que lui, ma copine, la prof et moi, et on ne se privait pas de rire aux dépens de ceux qu'il moquait... Ce monde païen, poétique, d'une intelligence insolente et gracieuse, c'est tout ce que je cherchais...

SZ : C'est très vivant, très lumineux, très enjoué. Je l'ai ressenti aussi comme ça. Mes souvenirs du monde grec, c'étaient des livres pour enfants qui doivent exister encore, qui s'appelaient *Contes et légendes de...*, de la Chine, de la Grèce antique, etc. Ces histoires d'Héraklès, tout ça, c'était une version pour enfants mais ça me fascinait. C'était extraordinaire.

AR : Oui, c'est un univers lumineux, merveilleux, positif, un monde où la mesure et la beauté sont des valeurs fondamentales, que j'ai d'ailleurs intégrées et gardées. Ce fut le rayon de soleil de ma scolarité. Pour le reste, je passais mon temps à lire. Et plus je lisais, plus mon style s'affirmait, et moins les profs le comprenaient, et moins je m'intéressais à leurs cours, plus l'écart se creusait entre l'école et moi... Ça a commencé en cinquième.

SZ : On a quel âge en cinquième?

AR : Douze ans. En première j'ai eu un prof pas comme les autres, qui nous lisait René Daumal, et qui aimait vraiment la littérature. Il avait même fait venir un jeune comédien qui disait des poèmes, et ce qui est très étrange c'est que j'ai retrouvé ce comédien dont j'avais complètement oublié le nom vinq-cinq ans après, par hasard. Un jour en consultant le *Pariscope*, je me suis rendu compte que le directeur de la Maison de la Poésie s'appelait Michel de Maulne. Ce nom-là a surgi du passé comme par enchantement, c'était lui ! Aussitôt j'ai pris une feuille de papier et je lui ai écrit, pour le lui dire. Ensuite nous nous sommes vus, et il m'a offert sa petite salle, pour dire à mon tour des poèmes... Voilà, le fait d'avoir invité ce comédien au lycée, c'était un vrai événement littéraire, qui s'est répercuté à travers le temps, un événement comme il ne s'en produit pratiquement jamais à l'école, ni même à l'Université. En fac aussi, la bêtise de beaucoup de profs m'a souvent fait enrager. Mais certains étaient quand même très intéressants, comme celle avec laquelle j'ai découvert la littérature du Moyen-Age... C'est si rare qu'on s'en souvient comme de quelqu'un qui vous aurait donné à boire dans le désert...

Critique de l'école

SZ : Ce n'est pas vraiment plus mal. Je n'ai pas connaissance d'un écrivain qui aurait découvert la littérature, l'incandescence subversive de la littérature, à l'école. Jamais. Par définition, ce n'est pas possible, d'ailleurs.

AR : Mais on est obligé d'aller à l'école et de subir ces cours...

SZ : Mais on peut lire en parallèle, on peut lire chez soi les livres dont on ne te fait pas la promotion à l'école. En général c'est comme ça que ça marche. Les livres dont on te parle à l'école ne sont pas ceux qui te feront découvrir…

AR : ...de subir des explications de textes à la noix...

SZ : Il faut tout relire après.

AR : …à la façon scolaire.

SZ : Voilà, ça annihile tout, il faut tout relire après pour retrouver la sève subversive.

AR : C'est dommage. Dommageable, même.

SZ : Oui, mais c'est un peu logique.

AR : C'est ça.

SZ : Ça va dans le sens de ce que tu disais sur l'apprentissage de la lecture. Le dressage scolaire est incompatible avec la liberté qu'offre la littérature quand on la capte bien. On ne va pas t'enseigner à l'école la bonne longueur d'onde pour capter ce qu'il y a de subversif dans la littérature. C'est de bonne guerre. C'est pour ça que je ne m'en plains pas, parce que c'est pareil, c'est quasiment comme si on avait voulu me dégoûter de découvrir cette liberté-là dans la littérature. Jusqu'à la terminale.

AR : Il y a ça aussi.

SZ : Bien sûr. Très intensément. J'ai découvert très tardivement ce que c'était que la littérature, réellement. Ça a été un éblouissement absolu. Je n'en ai pas voulu à l'école parce que j'ai compris que l'école

n'avait pas été inventée pour ça. Elle n'est que le suppôt de la société. Là on parle des classes de première, de terminale, à un âge où on à la possibilité d'être autonome vis-à-vis de la propagande professorale, mais ça remonte très loin dans l'enfance, la manière dont l'école enrégimente les enfants. Et ce que tu me racontes, ce qui se passe avec tes enfants aujourd'hui, cette méthode globale, ça me touche beaucoup. Tu m'as montré l'autre jour le petit livre de lecture de ton fils, avec l'injonction: « Photographie les mots », et ils montrent une cigogne qui tient un petit appareil photo. C'est abject!

AR : Oui, le dessin de l'appareil photo... En plus une cigogne, censée apporter les bébés, quand on ne veut pas expliquer aux enfants comment naissent les bébés. C'est certainement trop obscène aussi de leur expliquer comment naissent les mots. Les gens qui ont fait cette méthode n'y ont évidemment pas pensé, mais l'inconscient finit toujours par parler ! C'est la cerise sur le gâteau. Le gros gâteau empoisonné qu'on leur sert tous les jours... J'ai encore des problèmes avec mon dernier petit garçon. Il aspire très vivement à apprendre, et il est constamment déçu dans ses attentes. J'ai essayé de faire comprendre ça à la maîtresse, mais tout ce qu'elle voit, c'est qu'il est dans la lune.

SZ : Ils ne se remettent jamais en cause, ces gros cons de profs ! Tu as remarqué ? c'est jamais de leur faute. (*Rires.)* C'est extraordinaire ! il ne peut pas leur venir à l'idée que…

AR : Evidemment elle ne peut pas faire un cours adapté à chaque enfant. Mais elle pourrait au moins essayer de comprendre, avant de

reprocher... Je n'ai pas envie que mes enfants croient que leurs qualités sont des tares.... Je t'assure que si je pouvais, je les retirerais de l'école.

SZ : Certains parents le font, j'ai vu un documentaire qui montrait ça, des Robinson de l'éducation. On les comprend. En même temps, il faut que les enfants fassent cette expérience du dressage extérieur pour apprendre à y résister. Si j'ai des enfants un jour, j'essaierai de me souvenir que l'école, ce n'est pas si drôle. La société n'est pas gentille avec toi. S'ils n'apprennent pas un peu à résister, à trouver en eux-mêmes - comme moi j'ai trouvé en moi-même, comme toi tu as trouvé en toi-même, on en a beaucoup parlé - des ressources de liberté, de plaisir, de désir, qui sont foncièrement asociales, qui ne leur seront pas amenées sur un plateau, s'ils ne surmontent pas ce défi-là, ils seront désarmés. Le seul intérêt de l'école, et c'est vrai que ça se termine vite, c'est de nous apprendre à lire, à écrire et à calculer. Tout le reste, moi, ça ne m'a jamais servi à rien. Je n'ai jamais rien appris d'intéressant à l'école.

AR : Le problème c'est qu'ils apprennent de plus en plus tout, sauf ce que tu dis, à savoir l'essentiel. Deux mois après la rentrée, mon petit « Dans-la-lune » se désole chaque jour en rentrant de l'école parce qu'il n'a toujours pas appris « + et = », comme il dit. L'arithmétique est tellement négligée à l'école primaire, que des profs de maths d'université et de classe prépa se mobilisent pour protester, parce que les nouvelles directives prévoient de réduire encore cet apprentissage des mathématiques. Et le niveau de mathématiques qui était excellent en France est devenu médiocre. Je ne me trompais donc pas, et lui non

plus : Il avait le droit et le besoin à son âge d'apprendre davantage. Il a tellement envie de compter, il me le répète si souvent qu'encore une fois je suis allée en parler à la maîtresse. Réponse : « Faites-lui faire des jeux de société ! » C'est la méthode typique : au lieu d'aborder de front le calcul et les mathématiques, on va faire des « exercices de spatialisation » ! Et tout est à l'avenant.

SZ : Il est en CP?

AR : En CP. Mais en CP et même bien avant, ils ont besoin d'un pur travail intellectuel, les enfants, ils aiment ça. La plupart des adultes en ont tellement horreur au contraire qu'ils ne peuvent même pas s'imaginer ça. Tout se passe comme s'ils se disaient : mon Dieu, il va falloir leur apprendre à lire et à compter, c'est affreux, essayons de faire passer la pilule en leur faisant croire que les mots sont des images, et retardons au maximum le moment de manipuler des chiffres !

SZ : C'est très intéressant. Je n'ai qu'une vision abstraite de ça, de cette pédagogie-là, puisque je n'ai pas d'enfants. J'ai relu récemment les *Trois essais sur la théorie sexuelle* de Freud, dans lesquels il évoque le rapprochement entre le désir sexuel, la pulsion, la libido, et la curiosité intellectuelle. C'est quelque chose de très vif, qu'on aperçoit quand on observe un peu les enfants. En réfléchissant au rôle de la littérature, au rapport que nous avons avec les textes, les deux fonctionnent ensemble, en effet.

AR : Bien sûr.

SZ : C'est de l'ordre du désir, de la ténacité de ton propre désir de ne pas se laisser castrer, enfermer, amoindrir. Le désir, dans sa

dynamique de recherche et de découverte, sait qu'il doit surmonter des obstacles. Quelqu'un qui désire une autre personne, un homme qui désire une femme, il doit la séduire, l'amener à se déshabiller, etc. Et si c'est trop facile, si c'est donné d'emblée, le désir s'évapore. C'est pour cela que le désir est très absent des partouzes par exemple.

AR : Et ce n'est pas pour rien que les partouzes sont à la mode, le porno où il n'y a que de l'acte et jamais du désir, jamais le temps de la conquête, comme tu dis, c'est la même chose en effet que de vouloir annihiler la démarche intellectuelle. C'est une tendance très accentuée par la communication, qui propose sans cesse des modèles tout faits, des idées toutes faites, etc. Prenons par exemple les sondages, dont nous sommes constamment abreuvés : on doit répondre à des questions posées par des réponses toutes faites, et bien sûr ces réponses sont présentées au public comme les seules possibles. Comme si la pensée n'était pas structurée par le langage, comme si elle se résumait à remplir ou lire une croix dans une case, comme si elle était une espèce d'image elle aussi. Le dernier sondage dont j'ai entendu parler posait la question : « Croyez-vous à l'Atlantide ? » Réponses oui ou non, bien entendu (pour ceux qui avaient répondu positivement à une première question : « Connaissez-vous le mythe de l'Atlantide ? ») Mais qu'est-ce que ça veut dire, croire à l'Atlantide ? Sur cette question comme sur n'importe quelle autre, il ne s'agit pas de croire, il s'agit de s'interroger, de chercher, d'analyser, d'interpréter... Bref de penser. On en revient à la question de la foi, qui est la négation-même de la pensée. C'est la même chose avec Dieu. Croire en Dieu, ça n'avance à rien. Ce qui fait avancer,

c'est de penser Dieu. Quand on demande aux enfants de photographier les mots, on leur demande de croire. Tu ne sais pas pourquoi, mais crois-moi, cette chose-là, c'est tel mot. La pensée se réduit à un QCM. Mais ce dont les enfants ont envie, ce n'est pas qu'on les gave de poisson, c'est qu'on leur apprenne à pêcher.

SZ : Dis-moi si je me trompe, mais d'après ce que j'ai pu observer, ou je ce dont je me souviens chez moi, les deux étaient très liés : une curiosité intellectuelle intense, comme tous les enfants, et une curiosité sexuelle intense. Et sur ce plan l'école est vraiment très sotte, preuve de la bêtise intrinsèque de la censure. Tout est tellement cousu de fil blanc que, pour peu que tu sois, toi, un peu plus subtil qu'eux, ce qui n'est pas très dur, tu peux offrir à tes enfants des armes pour combattre cette censure de la société, à la fois ultrapuissante et d'une bêtise absolue. On sent dans l'Éducation nationale une volonté fascisante d'en finir avec ce que l'enfant - et plus tard l'adulte -, pourrait découvrir par lui-même. C'est-à-dire qu'on ne veut pas qu'il fasse des découvertes tout seul. Il y a des portes closes, comme dans *Barbe-Bleue*, qu'il ne faut pas ouvrir. Or un enfant veut ouvrir les portes, il veut découvrir les secrets de la sexualité, qui sont aussi les secrets de la société. Et l'écrivain…

AR : Ce n'est pas pour rien non plus que dans *Le Banquet* Platon appelle *Eros* la quête de la connaissance... Les enfants cherchent comme ils grandissent, naturellement. Va au musée en compagnie d'un enfant, tu seras étonné des vérités fulgurantes et inédites qu'il peut dire sur un tableau. C'est que contrairement à la plupart des adultes, qui ne

regardent pas, ou qui regardent d'un regard tout fait, avec une opinion toute faite, l'enfant cherche. Il cherche et trouve, très vite. Très vite parce qu'il est hyper-entraîné à ça, à chercher, c'est dans sa nature même, du moins si on n'a pas réussi à la lui détruire. Montaigne l'a déjà dit, mieux vaut une tête bien faite qu'une tête bien pleine. Déjà au Seizième siècle il avait remarqué que les collèges abrutissaient les enfants... Evidemment l'école est le premier instrument de socialisation, on ne peut pas s'attendre à ce qu'elle encourage l'individuation...

SZ : Mes professeurs ont toujours été des censeurs. Il y en avait même un qui portait vraiment bien son nom : baptisons-le M. Magistrat, pour éviter un procès (c'était un nom équivalent). Ce con m'a tout de suite pris en grippe. J'étais comme toi, je m'ennuyais beaucoup en cours, et j'étais très turbulent. C'était en… l'année avant la sixième…

AR : CM2.

SZ : CM2. Il me donnait des punitions quotidiennes. Chaque soir j'avais une liste de verbes à conjuguer parce que j'avais trop remué pendant le cours. Au bout de quelques mois, je vomissais tous les matins avant d'aller à l'école… Cest ma mère qui m'a rappelé tout ça, je ne m'en souvenais plus, j'avais gommé ces mauvais souvenirs. Des années plus tard, mon frère et moi l'avons rencontré par hasard dans notre résidence, où il avait emménagé. Il s'est plaint à mon frère des gamines qui venaient à l'école maquillées et en minijupe, et qu'il renvoyait chez elles pour se changer. Il avait sorti une phrase du genre « de vraies putes… », « des petites salopes…», quelque chose d'assez vulgaire, et mon frère avait perçu le trouble de ce M. Magistrat. Mon frère, qui allait

devenir bien plus tard un excellent psy, avait flairé les pulsions pédophiliques du Magistrat en question. Sa sévérité talibanoïde dissimulait mal son trouble pédophilique avec ses élèves. Tout cela pour évoquer un sujet d'actualité, la pédophilie chez les instituteurs…

AR : Ça se complique de ça aussi. La perversité des enseignants. Même sans être pédophiles, beaucoup sont extrêmement pervers et manipulateurs. Ils savent le pouvoir qu'ils ont sur les enfants, ça les grise, ça les excite, et ça donne lieu à des myriades de cruautés physiques ou verbales.

SZ : Ils ne se contentent pas d'appliquer les ordres qu'on leur donne – ce qui serait déjà très méprisable en soi. Ils sont pervers, les profs – ce sont souvent d'aberrants fascistes rentrés. Ce type, M. Magistrat, a été mon ennemi personnel toute l'année et ma rendu à jamais le corps professoral particulièrement antipathique. Ceci dit, j'avais eu auparavant une « maîtresse », comme on les appelle, qui me punissait de mon incessant bavardage – tu vois que je n'ai pas changé ! -, en me mettant un ruban de scotch sur les lèvres et en me faisant m'asseoir en tailleur sous son bureau ! C'était du dressage, vraiment. Je n'ai aucun souvenir de profs avec qui je me sois bien entendu. Pour moi, l'école n'est pas un endroit estimable. Je n'ai jamais admiré les professeurs. Eux me trouvaient très intelligent mais moi je les méprisais. Je les trouvais bêtes, je les trouvais lents, et j'ai toujours tout découvert par moi-même.

AR : Ils devaient te le faire payer... Un enfant plus brillant qu'eux...

SZ : Mais tous les enfants sont plus brillants qu'eux !

AR : Et ça les embête.

SZ : Les enfants ont une intelligence extraordinaire. Jusqu'à la puberté ils sont rapides, inventifs, brillants… On se dit parfois : si j'avais encore cette capacité d'absorption, de compréhension… On en a déjà parlé, non ? Je me sens très complice des enfants, je me dis que c'est ça qu'il faut préserver. Eux seuls sont vivants. N'importe quel professeur le constate, et ne supporte pas la supériorité des enfants. Ce n'est pas que des enfants soient plus intelligents que d'autres, tous les enfants, selon moi, sont beaucoup plus vifs que les adultes, jusqu'à leur puberté. Après, quelque chose s'éteint en eux, parce qu'on a réussi à le leur éteindre, malheureusement. Enfin, malheureusement… c'est aussi le destin. Tout le monde ne peut pas franchir cet obstacle-là. Le dressage est l'énorme tribut que la société fait payer aux enfants pour leur vitalité. C'est vieux comme le monde.

AR : Je me demande si ce n'est pas pire aujourd'hui. Autrefois l'école était quand même d'abord un moyen de s'élever, et c'était sûrement dur pour certains enfants, mais on a l'impression que les enseignants avaient à coeur d'encourager l'intelligence.

SZ : Il n'y avait pas de consensus aussi minutieusement organisé contre l'écriture. Si l'école ordonne de *photographier* les mots, ce n'est pas un hasard. C'est précisément ce que ne fait jamais un écrivain. Un écrivain ne photographie jamais les mots qu'il lit ni ceux qu'il écrit. Il ne visualise pas ce qui émane de lui verbalement avant de se traduire en mots sur la page. C'est d'abord musical. L'écrivain est davantage un

instrument de musique, un roseau pensant, un clavecin méditant qu'une Pythie Polaroïd. Or il semble que la société, aujourd'hui, ait pris la mesure de la seule grande subversion qui soit, et qu'elle y réagisse enfin, après des millénaires d'approximation, de la manière la plus violente et définitive, pour y mettre un terme. C'est-à-dire que, depuis toujours, certains êtres plus sensibles et profonds que d'autres détournent le savoir essentiel que l'école leur a transmis, l'écriture et la lecture, pour lutter à leur manière contre la société. Ils élaborent une intériorité inexpugnable, qui une fois forgée résiste à tout, les mensonges, les leurres, les photographies, justement, tous les clichés dont la société gave ses ouailles en permanence. Or il semblerait que, plus ou moins confusément et consciemment, la société l'ait enfin compris. C'est ma thèse dans *Les intérêts du temps.* La société a enfin compris que, pour en finir avec le jugement que la beauté porte sur elle, il lui fallait s'attaquer à la racine de cette beauté, en supprimant les lecteurs, en aval, en annihilant toute virtualité de jugement indépendant, et en noyant les auteurs en amont (en attendant qu'ils aient tous été régénérés par leurs impotents successeurs) sous un océan de médiocrité indifférenciée, selon le vieil adage macbethien : « Le beau c'est le laid. » C'est aussi valable dans les autres domaines de l'art. Ce n'est pas une révélation que l'art contemporain est profondément morbide, et d'ailleurs parfaitement moribond. Phagocyté par la Mort et l'Image. La vidéo vide, qui n'a rien en commun avec la peinture, la sculpture, avec l'art en soi, a réussi à décimer une population de gens autrefois chargés de créer des formes nouvelles. Il ne reste donc plus qu'à s'en prendre au dernier noyau

subversif qu'est l'écriture, ce « comprimé de vie » comme disait Proust, que chacun a très démocratiquemnt le droit de goûter dès l'enfance, et plus si affinités. Tout cela est inconscient. Il ne s'agit pas d'un vaste complot organisé. Ça paraît un peu paranoïaque, mais j'y vois une grande cohérence.

AR : Ce que tu me dis sur l'art, ça me rappelle que lorsque je vivais à la Cité des Arts, un de mes jeunes voisins, qui était plasticien et sortait d'une bonne école, répétait toujours que son objectif n'était pas de faire du beau. Et je dois dire qu'il y réussissait très bien ! Quand je rentrais dans son atelier, j'étais prise d'une sorte de nausée à la vue de ses sculptures, et j'essayais de ne pas les regarder. Quand je vois quelque chose de laid, j'essaye de ne pas le regarder, ça me dégoûte. J'aimerais montrer chez Homère le sens de la beauté, qui est omniprésente, beauté de l'âme autant que beauté esthétique. C'est quelque chose qui est complètement dévalorisé aujourd'hui, et qui nous manque. Avoir le sens de la beauté, c'est avoir envie d'ouverture, et les personnages homériques ont aussi le goût du dialogue, en toutes circonstances. La laideur va à l'encontre du dialogue, elle me force à me détourner d'elle, alors que la beauté m'attire vers elle. On adore tous les deux Homère, c'est sans doute pour ça qu'on est en train de dialoguer ! Pour en revenir au dressage scolaire, qui est le contraire du dialogue, à partir du moment où on a eu l'ambition d'apprendre à lire et à écrire à tout le monde, on a fait en sorte parallèlement que cet apprentissage ne compte pour rien. Parce que c'est trop dangereux que tout le monde sache lire. Autrefois seule une élite apprenait à lire. La lecture et les

livres étaient loin d'être à la portée de tous, mais finalement les gens ne savent toujours pas lire.

SZ : L'illettrisme est sciemment utilisé comme moyen de manipulation et de domination, tant est grande la crainte que certains utilisent ce savoir qu'on leur dispense, ce savoir-lire-écrire, pour résister. On distribue à tous égalitairement une arme dont la plupart ne se sert pas, qu'utilise seule une infime minorité, un petit peuple élu qu'on appelle les écrivains, tous ceux qui nous ont précédé et, qui, eux, ont remporté de réelles victoires avec cette arme, qui est aussi une clé pour forer des *brèches opéradiques dans les cloisons*, selon la splendide formule de Rimbaud. C'est comme la fameuse « clé des Mères », dans le *Faust* de Goethe, que Freud citait. La découverte de ce que serait en substance le désir de la femme, de ce qui se passe entre les hommes et les femmes, de la manière dont les femmes transmettent leur puissance de procréation à leurs filles, toutes choses qui passionnent depuis toujours la littérature, d'Homère à Joyce et Proust...

AR : Ecrire, c'est chiffrer. Il faut déchiffrer. Ça c'est la liberté absolue, à la fois la liberté de chiffrer d'autant de manières que tu veux, et de déchiffrer aussi d'autant de manières que tu veux.

SZ : C'est de la cryptographie, exactement. La littérature est une cryptographie. On veut la métamorphoser en photographie parce qu'on ne supporte pas que quoi que soit – et surtout pas cette clé ultime de l'intériorité -, échappe à la Transparence.

AR : C'est le contraire de *Ceci n'est pas une pipe.* Magritte dit : 1) Ne croyez pas ce que vous voyez. Ce que vous voyez n'est pas un

objet, mais une représentation ; 2) cherchez derrière ! Alors qu'en faisant passer le mot pipe pour une icône, l'école dit : ce que vous voyez n'est pas une combinaison de signes, c'est une pipe, ne cherchez pas plus loin. L'artiste nous ouvre les yeux ; l'institution nous les ferme. Et on ne peut plus lire après. Si vraiment on a été bien dressé.

SZ : D'ailleurs la plupart des gens ne lisent plus. Ça ne veut pas dire que ceux qui ont appris à lire et écrire selon les méthodes classiques sont tous très subversifs. Il y en a peu qui échappent au dressage. A toutes les sortes de dressage.

AR : Notre monde fait souffrir les enfants.

SZ : La société se venge sur les enfants de ce qu'elle sent en eux qui la contredit. Il y a dans l'enfance quelque chose qui récuse vraiment de manière intense la façon dont s'organise la société. Disons le mot, la société est foncièrement fasciste. Le mot est un anachronisme, mais il demeure valable idéologiquement, les tenants et les aboutissants de la chose restent très présents. Le fascisme historique ne fut que la forme grandiloquente et primitive du comportement social de base.

AR : Donc on ne supporte pas la liberté de l'enfant. On comprend après, l'enfant n'a pas les moyens d'analyser ça sur le moment.

SZ : Tu l'as senti aussi dans ta propre enfance?

AR : Je m'échappais tout le temps. A l'internat, j'étais sous mon bureau, et je me faisais attraper parce que j'étais assise par terre avec des livres, sous ma table au lieu d'être à ma table. Les enfants ont des moyens pour s'échapper. Etre dans la lune, par exemple...

SZ : Comme ton fils ! « Étant donné la situation sur terre, voyez-vous, mon fils a préféré partir pour la lune! »

AR : C'est ça.

SZ : « Vu que sur terre il est confronté à des gens comme vous, madame l'institutrice, il a préféré s'envoler dans la lune pour papoter avec les extra-terrestres… »

Rires.

AR : L'école pour tous, c'est relativement récent.

SZ : Deux siècles ? Un siècle et demi ?

AR : Jules Ferry. A la fois un instrument destiné à donner à tous l'accès au savoir, et une machine à niveler...

SZ : Un instrument de répression très puissant.

AR : Les enfants passent beaucoup de temps à l'école pour ne rien apprendre. Je connais des enfants qui ne vont pas à l'école, dans deux familles différentes. Ils suivent le programme par télé-enseignement. Ça ne leur demande pas plus d'une heure ou deux par jour ! Alors qu'à l'école c'est six heures par jour, plus les devoirs à la maison, où souvent il faut apprendre ce qui n'a pas été saisi dans la journée...

SZ : Il faudrait presque les retirer de l'école une fois qu'ils savent bien lire, bien écrire, bien calculer, pour les laisser fureter dans ta propre bibliothèque, dans ce que toi tu as amassé depuis ton enfance. Ce serait l'idéal. En même temps, il faut bien qu'ils se confrontent à ce trou noir de la volonté sociale, il faut qu'ils apprennent à le combattre. Parce qu'on ne peut pas préserver les enfants de la société, de même que nous

n'en avons pas été préservés. Moi, j'en ai bavé, j'ai passé mon temps à me faire emmerder par les profs, les adultes, ces *gros bovins stupides parmi lesquels, pour quelque raison inconnue, les enfants sont contraints de vivre*… C'est drôle parce que cette nuit, à quatre heures du matin, en pleine insomnie, relisant *Les Palmiers sauvages*, je tombe sur cette phrase de Faulkner, qui m'a fait immédiatement pensé à notre dialogue. Ce mépris des adultes était chez moi une réelle intuition. Je ne disposais pas de l'attirail méditatif que j'ai aujourd'hui. Mes parents ne sont pas des intellectuels, donc pas de discours antisocial dès le biberon. Ma mère donnait toujours plutôt raison aux profs, lorsque mes frères et moi nous plaignions d'eux. Mais dans mon for intérieur, c'était moi qui avais raison contre les profs. Je les trouvais trop cons. De gros abrutis pressés de m'entraver… C'est toujours très proche du corps. Tu sens que ton corps désire remuer et qu'on veut l'immobiliser. Jamais je ne leur ai donné raison, je ne me suis jamais senti coupable, ça m'a sauvé. Le regard que je porte aujourd'hui sur les critiques, les journalistes, le reste du monde, est le même : de gros bovins stupides parmi lesquels, pour quelque raison inconnue, nous sommes contraints de vivre…

AR : C'est pareil ! On a l'impression d'être entourés de profs ! Ça continue !

Rires

SZ : Voilà!

AR : Le cauchemar continue!

SZ : Le cauchemar continue!

Rires.

AR : Il faut continuer à se battre!

SZ : « Élève Reyes, remontez sur votre chaise au lieu de lire sous la table! »

Rires.

Nos lectures

AR : C'est ça. J'ai entendu hier une interview de Kubrick. Enfant, c'était un garçon très intelligent comme on peut s'en douter, champion d'échecs, mais il ne faisait jamais ses devoirs, il copiait tout sur son voisin. Au bout d'un moment le voisin lui dit : mais pourquoi tu ne fais pas tes devoirs toi-même ? Et Stanley répond très calmement : parce que ça ne m'intéresse pas. Il savait très bien ce qui l'intéressait et ce qui ne l'intéressait pas. Comme tu le dis, il n'est pas inutile de se confronter à ça, mais quand même, que de temps perdu !

SZ : Il faut le concevoir comme une guerre, un conflit. Or il faut s'aguerrir pour vaincre dans la guerre. Après tout, qu'est-ce qu'on peut bien faire d'autre pour ses enfants? Les mettre sur une île déserte et leur offrir tout ce que la culture a amassé de joyaux depuis la nuit des temps? C'est irréalisable. Il leur faut rencontrer d'autres individus, il faut surtout qu'ils se séparent de nous. Leur destin n'est pas le nôtre. On n'hérite pas de ça, aucune fortune personnelle n'est acquise d'emblée dans le monde de l'art. J'ai dû me bâtir ma propre île portative - je la décris dans *Noire est la beauté* -, une île déserte peuplée de lectures, de tableaux, de disques, de choses qui me préservent du monde contemporain. « Ma

cellule – ma forteresse. » écrit Kafka dans son *Journal.* Cela ne fonctionne qu'avec mon corps, avec mon histoire, avec les graines de temps que j'ai ensemencé. C'est ça l'essentiel, c'est pour cela que c'est impartageable : il y a fallu du temps, le temps de la découverte, le temps de la méditation, le temps de la réflexion, le temps de la lecture, le temps de l'écriture… Mon corps a fleuri comme ça, de cette manière-là, ce sont des pétales de ma pensée, c'est incommunicable. Aujourd'hui, tout n'est que décorum culturel, mais un écrivain n'est pas juste quelqu'un de cultivé, ça n'a rien à voir. Un écrivain n'est pas passif vis-à-vis de la culture, ce n'est pas un « célibataire de l'art », comme dit Proust. L'écrivain vit intensément la littérature et l'art sous la forme d'un dialogue infini et perpétuel. Ça fleurit sans fin. Et surtout, grâce à cette mauvaise éducation scolaire, j'ai dû tout découvrir par moi-même. Les choses que j'aime aujourd'hui, que j'ai comprises, que j'ai acquises, l'ont été isolément, à travers l'élaboration alchimique de mes propres textes. Fréquemment les gens s'offusquent que je ne lise pas les mêmes livres qu'eux. Je retrouve ça tout le temps sur mon chemin, les gens me disent: « Pourquoi tu lis ça? Pourquoi tu ne lis pas telle autre chose? » Alors que moi je ne dis jamais aux autres ce qu'ils doivent lire. C'est tellement proche de moi, ce que j'ai lu, de ce que je suis en train d'écrire, ou de ce que j'écrirai un jour, que c'est impartageable. Je n'ai pas un discours culturel, ni cultivé : « Tiens, tu devrais lire Eschyle, c'est top ! » Mes lectures sont vraiment des fleurs émanées de ma vie. Chacun ses lectures. Qu'on se retrouve, toi et moi, sur Kafka, c'est agréable, c'est comme d'avoir un souvenir commun. Mais tu ne peux pas dire:

« Lis Kafka. » Quand on me demande quoi lire, je réponds : lisez ce que vous voulez, n'importe quel génie fait l'affaire… Et c'est là que les gens rechignent. Les gens ne supportent pas qu'on n'ait pas les mêmes lectures minables qu'eux. Y compris d'autres écrivains. Je me souviens de Houellebecq, au Flore, essayant de me convertir à sa science-fiction de merde ! Ça me revient tout le temps: « Lis ceci, lis cela… » Comme si j'étais en manque de lecture ! « Intéresse-toi un peu à tes contemporains. » Comme j'en rajoute dans la provocation, je rétorque que je ne lis jamais mes contemporains. C'est exagéré bien sûr. Toi je t'ai lue avec beaucoup de plaisir, et j'ai repéré des points communs dans nos manières de sentir les choses. Mais c'est vrai que, globalement, je me suis formé un bataillon d'auteurs principalement classiques. Et ça dérange beaucoup parce qu'ils sentent que c'est une forteresse qui me préserve de ce qui les ravage, eux.

AR : C'est vrai, tu as raison, c'est une pression permanente. Vous n'avez pas lu ça ? Ça ? Des trucs qui viennent de sortir, ou qui ont deux ou trois ans... Les gens en général, et les journalistes en particulier, sont très désappointés si on n'a pas lu les derniers livres dont on a parlé dans leur journal. Ils croient qu'on ne lit pas.

SZ : C'est un cercle prude, l'envers du cercle vicieux. Il y a le cercle prude et la spirale vicieuse. Proust a superbement analysé ça, les découvertes qu'on fait par l'exploration d'un vice intérieur. La spirale vicieuse, ce serait la trajectoire hélicoïdale, l'approfondissement de sa singularité amorale, de son vice, tandis que le cercle prude, c'est le refrain très correct de la société qui s'enfante elle-même. Ça fonctionne

de manière très incestueuse. Les gens lisent ce dont ils parlent et parlent de ce qu'ils lisent… Ils ne lisent pas, d'ailleurs, parce qu'il n'y a rien. Le public consomme des livres stériles au sens propre.

AR : Et s'il se passe quelque chose dans un livre, on ne veut pas l'accepter. Je t'avais dit la dernière fois que j'avais commencé *Le Bruit et la fureur*... Je suis en train de le terminer. C'est vraiment magnifique... et très déconcertant. Evidemment il a eu un accueil très difficile... Dès qu'un livre n'entre pas dans un cadre bien connu, on le rejette.

SZ : Je ne me souviens plus de l'année de la sortie du *Bruit et la fureur*, mais ce n'était pas une période particulièrement propice à des chefs-d'œuvre de ce type. Vérifions : 7 octobre 1929, veille du Krach boursier ! C'est rassurant en un sens qu'un type comme Faulkner ait pu écrire ça à une telle époque. Or Faulkner était nourri de littérature classique. Il adorait Proust, Mallarmé… En général, les très bons écrivains américains étaient abreuvés de littérature européenne. La littérature européenne, pour les Américains, c'est d'abord Shakespeare. Ça leur appartient, c'est leur langue, peu importe la situation géographique. Ils adorent Shakespeare, et les grands auteurs français, Flaubert, Stendhal… ils connaissent ça comme nous, même s'ils les ont lus en traduction, comme nous connaissons leurs auteurs, Edgar Poe, Swift, Stevenson…

AR : Comme on connaît les Russes.

SZ : C'est vraiment un continent, mais en dehors de toute géographie, qui les a transfusés aussi bien que nous. Rien à voir avec les

pseudo grandes pointures Amerloques d'aujourd'hui, qui sustentent la mauvaise littérature française. Ceux-là sont dans l'acceptation indistanciée de la manière dont apparaît le monde contemporain, qui mâcherait ainsi tout le boulot à la littérature. Les bons écrivains, américains ou pas, ne se contentent jamais de ce que leur offre l'époque. Philip Roth, dont j'aime beaucoup les textes, est issu de la culture européenne, et radiographie l'histoire moderne des Etats-Unis à travers le prisme de la grande littérature. Hemingway, qui ne passe pas pour un écrivain particulièrement intellectuel - à tort, d'ailleurs, car il était d'une grande subtilité -, était nourri de littérature européenne, il avait les mêmes références que nous, que toi et moi. C'est essentiel. Cette forteresse, ce continent imaginaire dont les terres sont faites de temps, depuis la Bible et les Grecs jusqu'à récemment, jusqu'à Nabokov disons – parangon de la littérature européenne -, permet de comprendre ce qu'il y de plus contemporain, de plus bassement contemporain dans l'Amérique d'aujourd'hui. Je pense à *Lolita*, qui décrit à merveille l'Amérique des années 50. Pour les journalistes, c'est dépassé si tu fais des références à ce qui précède. Tu n'es pas de ton temps si tu cites Shakespeare. Alors que c'est l'inverse. C'est un discours très fréquent. Tu lis des classiques donc tu perds ton temps. Tu lis des auteurs morts donc tu es réactionnaire. Je me souviens d'un copain journaliste qui me déclara : « Sors de chez toi, coltine-toi la vraie vie. » Je lui ai demandé : « C'est quoi la vraie vie ? » Il répondit : « Eh bien, par exemple, sors en boîte! » Il était si parfaitement aliéné par son néant existentiel que la « vraie vie » qu'il me conseillait était la propre mort vivante qu'il

menait. Or je pense et j'affirme le contraire. Grâce à mes génies, je suis beaucoup plus de mon temps que mes contemporains. Je puis beaucoup mieux comprendre mon temps, et l'attaquer, parce que le comprendre n'est pas le décrire – ce que les critiques littéraires sont incapables de percevoir, par définition puisqu'ils sont d'abord journalistes. Comprendre et décrire son temps, c'est le transpercer. Ce que tu ne peux faire qu'à la condition d'utiliser des torpilles dont la puissance de pénétration vient de très loin. Ce sont des grenades de temps qu'il faut faire exploser ici et maintenant. *Le Bruit et la Fureur*, par exemple, c'est le grand roman du Temps, avec la *Recherche*. La manière dont Faulkner construit ses chapitres est extraordinaire.

AR : J'ai recommencé à lire Homère. *L'Iliade* et *l'Odyssée,* ce sont deux textes qui m'aident énormément à analyser le monde d'aujourd'hui. Ce n'est pas un hasard si Kubrick a appelé son film *2001, l'Odyssée de l'espace*, et si aujourd'hui on paraphrase son titre partout. *L'Odyssée* nous dit vraiment quelque chose sur ce qui est en train de se passer maintenant. A nous de décrypter le sens de ce voyage de retour. Alors que les textes très contemporains sont souvent comme la mode : il faut les acheter et les consommer tout de suite, parce que deux ans après, c'est déjà dépassé. Ils disent quelque chose sur l'année où ils sortent, c'est tout.

Combattre le monde

SZ : Tu sais pourquoi? Parce qu'ils *photographient*, exactement comme les livres d'école veulent l'imposer aux enfants. Ils sont dans la pure représentation du spectacle que leur dispense le monde. Lorsque je dis qu'ils sont influencés par la télévision, ça veut dire ça, il ne s'agit pas du contenu des programmes. Ils sont influencés par la manière dont le monde fait sa propre publicité abjecte en images. Alors que seule la littérature t'offre les clés pour accéder aux coulisses cachées du monde. Quand je dis « la télévision », « les images », c'est une manière de parler. La télévision condense en un objet très familier cette idéologie-là, cette *Weltanshauung* qui ravage autant la presse écrite que la mauvaise littérature, l'art contemporain, la médecine ou le cinéma. Tout est entraîné et soumis par ça, l'économie, le pouvoir, la culture, la domination, la guerre…

AR : Tout ce qui fait écran et écrase la profondeur du réel.

SZ : C'est comme s'il y avait deux mondes, finalement. Il y a le vrai monde et le faux monde. Le faux monde, c'est le monde de la superficie, un monde de mensonges, de leurres, de reflets. La plupart des écrivains se contentent de le décrire, avec plus ou moins de talent, et ils ont l'impression qu'ils ont fait quelque chose de mirifique en le décrivant. Alors que c'est comme une pellicule de glace recouvrant un lac, si tu ne donnes pas un coup de piolet, tu ne vois jamais l'immense profondeur d'eau qu'elle dissimule. *Un livre doit être la hache qui brise la mer glacée en nous*, écrivait Kafka à Oskar Baum.

AR : C'est difficile aussi. Je ne leur jette pas la pierre parce que je ne suis pas sûre d'arriver moi-même à échapper complètement au monde dans lequel je vis, à son fonctionnement. C'est difficile, vraiment.

SZ : Pourtant on n'a jamais été aussi tranquilles. Nous appartenons à une époque sans guerre chez nous, à une génération qui n'a pas souffert, on n'est pas persécuté, en prison, on peut dire ce qu'on veut, la preuve, nous deux disons ce que nous voulons et ça va devenir un livre. Ça n'a jamais été aussi facile d'être écrivain !

AR : Justement, on dit ce qu'on veut et on n'arrive plus à dire. On n'arrive plus à dire quoi que ce soit.

SZ : *Eux* n'y arrivent plus, ces écrivains dont nous parlons. Moi je considère que c'est une époque absolument bénie, malgré son ignominie généralisée. C'est compliqué d'être écrivain, toi et moi savons les difficultés que ça comporte dans la vie de tous les jours. Mais imagine ce que c'était au quinzième siècle, ou pendant l'Occupation, pendant des périodes très sombres… Imagine qu'on soit nés en URSS ! Écrivain en URSS, tu vois le bordel ? Alors qu'on a tout à notre disposition. On fait ce qu'on veut, on lit ce qu'on veut, on a tous les disques pour nous, on peut aller dans les musées, nous disposons d'une immense centrale nucléaire de subversion, qui nous est offerte, et à laquelle la plupart des écrivains contemporains tournent le dos. Je ne leur jette pas la pierre, mais je considère qu'ils sont d'une paresse coupable. Ce sont des collabos du néant.

AR : Les artistes sont dans la même situation. Englués dans une grande paresse. Quand on considère le travail phénoménal qu'abattait

Dürer, par exemple... Entré en apprentissage à l'âge de douze ans chez son père orfèvre, puis chez un peintre, non seulement il n'a jamais cessé de travailler à son oeuvre, mais il a toute sa vie étudié, pour la nourrir, la perspective, l'anatomie, les mathématiques, et même la botanique, l'urbanisme, etc., tout ce qui pouvait concourir à la perfection de ses gravures, qui sont d'ailleurs restées inégalées - il a de plus beaucoup observé la nature (allant jusqu'à risquer le naufrage pour aller voir une baleine échouée !) et écrit des traités extrêmement précis sur son art et ses techniques. Même chose pour Leonardo, évidemment. La Renaissance ne s'est pas faite toute seule ni par hasard... J'espère avoir encore longtemps à vivre pour avoir le temps de travailler, moi aussi... Si on ne doit pas travailler à fond, autant ne pas travailler du tout...

SZ : La postérité punira toute cette paresse.

AR : Je trouve que c'est très difficile d'échapper à ça. Tout est possible, bien sûr, mais on est tellement submergés par l'information, le superficiel, le mensonge, l'apparence...

SZ : Pourtant, toi tu lis, tu as décidé de relire Homère. Personne ne t'en empêche. Qu'est-ce qui t'a décidé de relire Homère? Tu as senti qu'il y avait là quelque chose de plus vivant, de plus profond, qui te permet de mieux comprendre notrre époque que si tu lisais… disons, un auteur contemporain dont le nom commencerait aussi par H…

AR : L' « auteur moderne » entre guillemets n'a pas de culture.

SZ : La vraie pression, c'est d'abord la pression économique. « On va vous en faire baver de ne pas vous contenter de la surface. » Ça me revient tout le temps. Lorsque j'ai raconté dans *Mes Moires* tous les

petits tracas, les soucis financiers que connaît un écrivain aujourd'hui, ça a fait ricaner tout le monde comme si je racontais une bonne blague. Ça les réjouit mais ça ne les surprend pas. Tu dis : « Je ne leur jette pas la pierre. », mais chacun choisit son destin. Il ne s'agit pas de condamner, il s'agit d'analyser. Il faut savoir que les choses sont très cohérentes. Je conçois les tenants et les aboutissants de tout ce qui m'arrive, ce que j'ai choisi et ce que la société m'impose. C'est pour ça que je suis sûr de moi et que je continue. Je ne me plie pas à ce qu'ils voudraient que je fasse ou que je ne fasse pas, parce que je sais, moi, que mon chemin est le mien. C'est comme mon corps, je ne vais pas changer de corps, donc je ne vais pas changer de vie. Je ne vais pas changer ma manière de vivre et je ne vais pas changer ma manière de penser. Et je trouve que ceux qui pensent selon les mots d'ordre du monde, de cette manière très plate, qui écrivent disons – parce que « penser », c'est un grand mot - de manière si superficielle, eux, la société ne le leur fait pas payer aussi durement qu'elle ne me fait payer à moi ce que j'écris - vraiment au sens quasiment mafieux du rapport à l'argent - mais ils le paieront d'une autre manière. On le paie d'une autre manière, ne serait-ce qu'en n'étant pas libre. Il y a un mépris de soi-même que je sens très vivement chez ces écrivains-là. On sent qu'ils se méprisent.

AR : Mépris de soi-même, et de l'être humain en général.

SZ : Et ils t'en veulent à toi de ne pas te mépriser à leur instar. Leur hargne se retourne contre toi, parce qu'ils sentent que tu n'es pas un écrivain qui te méprises. C'est le point commun le plus incandescent entre toi et moi. J'ai senti que tu aimais ton corps, en lisant tes textes.

Donc que tu ne te méprisais pas. Pas de piercing mental, d'automutilation littéraire.

AR : C'est un truc que personne n'admet, ne comprend. Même si tu dis, exprimes, écris, proclames ton amour de la vie, tout le monde te ramène tout le temps à la haine du corps, la haine de soi...

Abjection de la critique

SZ : Ça correspond exactement à la volonté de dressage des enfants. Ils ne se contentent pas de se dire : « Ah! comme il est libre, comme il est heureux, quelle chance il a ! » Ta liberté accroît la solidité de leurs barreaux, ta légèreté alourdit leur boulet… Il ne faut pas que tu oublies de redire ce que vous m'avez raconté hier, avec Olivier, sur les critiques à la parution de *Poupée, anale nationale*… Pourquoi ne pas en parler, puisqu'il s'agit de notre œuvre, de notre vie? Tu veux encore un peu de café ?

AR : Et ils ne veulent pas croire que tu écris ce que tu as envie d'écrire. J'en ai encore eu la démonstration hier. Les gens croient toujours que j'écris dans le but de vendre, de plaire. Mes livres ont beau prouver le contraire, ils n'en démordent pas, jamais ils n'admettront que j'écris librement, que j'exerce ma liberté en écrivant. Hier j'étais avec une journaliste de télé très gentille, qui est restée deux heures à la maison.

SZ : Les gens sont très gentils, ce n'est pas ça le problème!

Rires.

AR : Très bien intentionnée. Pendant deux heures je lui ai parlé de mon travail, de ma conception de la littérature. Au moment de partir, elle me demande ce que je prépare. Je lui indique très vaguement le thème de mon prochain roman, et elle me dit : « Ah oui, quelque chose un peu dans ce qui se fait en ce moment, à la mode ? » C'est désolant, et je n'ai pas répondu.

Rires.

SZ : Les gens n'entendent rien. C'est pour ça que nous deux pouvons dialoguer, parce qu'on s'entend aussi sur le fait qu'on entend. Mais personne n'entend ça.

AR : On vit dans un monde de prostitution tellement généralisée que plus personne n'arrive à croire qu'on peut encore agir par plaisir, librement...

SZ : « Vous avez touché combien à votre dernière passe ? – Je ne sais pas, je n'ai pas compté, j'étais en train de jouir ! – Oui, mais combien, combien de billets de 500 euros ? – Je n'en sais rien puisque je vous dis que j'étais en train de jouir. Excusez-moi de ne pas être frigide ! »

Rires.

AR : La seule attitude crédible, c'est celle de l'obsessionnel, c'est-à-dire du malade, ou bien de l'intéressé, celui qui veut un prix littéraire ou une bonne place sur la liste des best-sellers. Voilà des vraies motivations. Ces deux-là on les comprend.

SZ : Ça a été une grande déconvenue, lorsque j'ai découvert le milieu littéraire, le petit monde des écrivains, de l'édition, des

journalistes, des critiques. C'est un microcosme sans intérêt mais il occupe toute la place dans nos vies d'écrivain… Et je me suis aperçu avec stupeur que tout ce dont nous parlons, toi et moi, cette puissance d'intériorité de la littérature qui donne de telles forces, absolument personne ne semblait l'avoir ressenti. Pour moi, c'était une évidence, je pensais que tous les écrivains fonctionnaient ainsi. Or je me suis vite aperçu que non. Non seulement les écrivains ne fonctionnent pas comme ça, mais ils ne veulent pas fonctionner comme ça et ils te haïssent, toi, de fonctionner comme ça. D'avoir des munitions, de posséder des mots dans ton carquois. Ils t'en veulent énormément. Désormais je ne me fais plus d'illusions, mais au début je me suis dit: « C'est du délire! » Je suis tombé de très haut, parce que je n'avais lu que des grands écrivains qui carburent tous à la sensation, pas à l'aigreur, à la jalousie, au calcul de carrière, au cynisme, toutes ces choses que je range dans la catégorie de la la volonté de nuisance.

AR : Bien sûr. On se réfère toujours à d'autres auteurs.

SZ : Je pensais que c'était une évidence. Mais ça n'est une évidence pour quasiment personne en réalité. C'est comme si tu t'évertuais à convaincre les gens qu'il vaut mieux ne pas être aveugle, qu'il ne faut pas avoir les yeux crevés si on veut peindre de beaux tableaux.

AR : Moi aussi j'ai dû penser que pour écrire, il fallait forcément être lucide, et amoureux de la littérature... Je sais que j'écris parce que j'ai lu. C'est une dette dont je suis très consciente. Je n'écris pas pour faire une thérapie, pour avoir une place dans la société ou pour gagner

de l'argent. J'écris parce que j'aime la littérature, ça semble évident mais ça ne l'est pas tant que ça. C'est vital. Quand on a lu de grands auteurs, tous les autres moyens d'expression paraissent tellement fades. On a envie de leur répondre sur le même mode, de devenir soi-même dans sa vie quelqu'un qui parle sur ce mode-là.

SZ : C'est exactement ça. Or ce qui est devenu pour moi comme l'envers de cette découverte, c'est la haine qu'elle suscite. On t'en veut à toi, d'aimer vraiment la littérature, de l'aimer profondément comme on aime un être humain, un autre être qui fait partie de ta vie, et qui t'alimente. Donnons des exemples précis de mésaventures arrivées à ton écriture. Lequel de tes livres a eu le plus de problèmes dans la réception idéologique? Celui qui a été le plus mal vu, le plus insulté, ou le silence absolu qui est une autre forme d'insulte?

AR : Le silence absolu, je ne crois pas l'avoir vraiment connu. Mais je sens un silence actif autour de mon travail en général. Les journaux défendent en gros une quinzaine d'auteurs, les autres passent à la trappe. Ils sont même mis volontairement à la trappe. Je fais partie du lot. J'ai très peu de presse, mais j'arrive à vendre mes livres, j'ai quand même des lecteurs. Pour *Poupée, anale nationale,* il s'est passé l'inverse. Pas mal de presse, mais peu de ventes.

SZ : Parle un peu du contenu du livre.

AR : Eh bien...

SZ : Qui c'est qui joue de la guitare comme ça ? C'est le voisin ? Tu veux encore quelque chose, café, thé, Coca, jus de fruits ? *Poupée,*

anale nationale, donc, c'est celui qui a provoqué le plus de réactions négatives?

AR : D'habitude, j'essaie de lire la critique, ou d'encaisser le silence, sans trop m'émouvoir, mais là c'était parfois difficile. Il y a deux sortes de censure : le silence actif, ou l'incompréhension manifeste. Une incompréhension qui n'en est pas vraiment une, car les critiques ne sont pas complètement idiots, seulement il y a des choses qu'ils refusent de comprendre.

SZ : Y compris lorsqu'ils disent du bien des livres. Il y a des critiques qui sont très idiotes, sottes, plates, tout en t'encensant. Ça t'est déjà arrivé?

AR : Avec mon premier livre... Pour *Le Boucher,* la presse a été abondante et plutôt bonne, mais je n'ai pas eu de plaisir à la lire parce que j'ai immédiatement perçu son suivisme. Le lecteur ne se rend pas forcément compte à quel point la presse est moutonnière... Tout le monde suit. Comme dans une opération de marketing.

SZ : Ils sont sous influence. Ce qui est logique. Ne sachant pas ce qu'est la littérature, ils ne peuvent pas avoir d'avis indépendant. Ils sont incapables de décider si tel livre est bon ou non. D'ailleurs, en un sens, personne ne le peut. Il y a un charlatanisme intrinsèque dans l'idée même de critiquer un livre de littérature. Pure déraison de la critique! C'est vrai que ce n'est que du marketing. Un article paraît très tôt dans un magazine, soit pour encenser, soit pour descendre, uniquement parce qu'on sait que c'est le premier qui mène la danse. Il y a donc aussi un marketing négatif. Et puis il arrive qu'on encense un livre pour en

enfouir d'autres. Preuve que ces gens ne lisent pas puisqu'ils sont incapables de décider. Ils obéissent à des « décideurs », comme on dit dans le monde de l'entreprise.

AR : Ils suivent le mouvement. Pour *Poupée anale...,* j'ai eu quelques problèmes de réception... auxquels je m'attendais, étant donné que c'est un livre très scatologique, très grotesque, assez drôle aussi il me semble...

SZ : Comment t'es venue l'idée?

AR : C'était l'époque où le Front National gagnait tous les jours des voix, et où je lisais tous les jours dans la presse le compte-rendu d'actes racistes, ou de problèmes liés au racisme. Et le livre est paru, par hasard évidemment, au moment où le Front National est entré dans cinq conseils régionaux. Alors tout le monde a commencé à s'émouvoir vraiment. *Le Monde* a fait son dossier avec des écrivains, etc., tout d'un coup on sentait le danger avec acuité. Depuis il est redevenu larvaire, c'est-à-dire qu'il s'est banalisé dans les mentalités, donc plus personne ne s'en préoccupe. Je travaille beaucoup à l'instinct, délibérément. Je suis une espèce de sismographe, je ressens l'état du monde de façon très sensible, tout me traverse. C'est le travail de l'écrivain et de l'artiste en général, de retranscrire ses impressions sous forme d'art ou de littérature. C'est ce que j'ai fait avec ce roman pamphlétaire, dont la protagoniste est la femme d'un chef de parti fasciste, qui n'a pas dépassé le stade anal.

SZ : C'est son langage qui le manifeste…

AR : Elle agglomère les mots, par exemple elle dit *monmari,* parce que pour elle le possessif est inclus dans le terme, elle est incapable d'analyser son propre discours, sa propre langue (précisément comme dans la lecture globale), donc incapable de lucidité. C'est un texte d'autant plus violent que la scatologie y est liée au politique.

SZ : Surtout que tu l'associes aussi à la question de la procréation. Son mari voudrait lui faire un enfant, mais elle ne veut absolument pas tomber enceinte de son mari. Tu fais un rapprochement très subversif à mon avis, entre l'analité langagière et globale du corps et le désir d'enfantement auquel n'importe quelle femme est censée se plier, et que Poupée refuse.

AR : Elle tue son mari, elle tue son foetus. Parce qu'on est dans le refus de l'altérité - et ça, on ne le constate pas seulement au Front National, c'est une tendance de la société contemporaine dans son ensemble. Elle tue son foetus parce qu'elle ne supporte pas d'avoir un étranger dans son ventre (comme on l'a déjà dit, c'est bien le propre de la reproduction sexuée de faire que chaque membre de l'espèce soit différent de son semblable, donc de poser avec acuité la question du différent et du semblable). Dans sa confusion mentale elle rêve de se faire cloner, de faire porter son clone par une brebis, et, une fois né, de le faire élever par une infirmière allemande, autant dire par une bergère allemande, pour un bon dressage !

Rires

SZ : Je crois que c'est ça qui a le plus dérangé dans ton livre, davantage que la critique du Front National. S'ils avaient pu le percevoir

comme une critique très grotesque du Front National, et au fond inoffensive, ils l'auraient adoré, ou ils auraient feint de l'adorer.

AR : J'ai appelé ce parti le Tronc (pour un homme sans tête, ni bras ni jambes !, beau programme...), il représente n'importe quel fascisme.

SZ : C'est un acide qui se répand amplement dans la communauté. J'ai lu *Poupée* très récemment, et je l'ai perçu comme ça.

AR : Ce sont les fantasmes d'exclusion et d'analité, d'exclusion-occlusion, qu'on peut retrouver à tous les niveaux de notre société, et pas seulement au niveau du facho de base.

SZ : Quelles ont été les réactions?

AR : D'abord, mes éditeurs habituels, et même d'autres, l'ont refusé. Et quand il est paru, certains journaux se sont tu, et la plupart des autres en ont parlé avec une grande hypocrisie, ne disant jamais ce qu'ils en pensaient, se contentant de mettre en avant, de façon très racoleuse, l'aspect scandaleux du texte.

SZ : Tu as été accusée de provocation?

AR : Provocateur, voilà, bien sûr.

SZ : C'est un mot très con. Ils disent ça quand ils n'arrivent pas à analyser en quoi le livre les dérange. Ils ne diront jamais que le livre les dérange, ils disent qu'ils ont été « provoqués ». « C'est de la provocation ! ». En fait ils veulent ramener le livre à eux. Ils s'imaginent qu'on n'écrit que pour eux.

AR : Les libraires aussi ont exercé une forme de censure. La plupart ont casé ce livre au rayon « érotique », le petit ghetto au fond du magasin...

SZ : Ce qu'ils appellent eux « érotisme ». Ça révèle beaucoup de choses sur la manière dont ces gens perçoivent leur propre érotisme.

AR : Ce n'est pas du tout un livre bandant. Ou alors il faut être bien mal... Il s'est produit un autre phénomène très intéressant, c'est qu'il y a eu, à très peu près, la même critique dans *Minute* et *le Canard enchaîné.*

Rires.

SZ : Au mot près?

AR : Au mot près. *On tire la chasse sur Alina Reyes,* un truc comme ça. Le papier avait environ le même nombre de lignes, il reprenait les mêmes termes, était écrit dans le même esprit, avec le même humour haineux, la même violence dans *Minute* et *le Canard.*

SZ : C'est vachement parlant : le torchon fasciste *Minute* et le torchon satirique de gauche à minables calembours *Le Canard enchaîné* qui emploient exactement les mêmes mots ! Signe que le livre est réussi. Quand j'ai lu ton livre, cet été, franchement, au début, j'ai craint que ne soit qu'une blague scato-nunuche. Or j'ai été très très agréablement surpris. Je l'ai compris comme une description des fantasmes qui assaillent le corps, et pas seulement dans le fascisme. La manière dont les frontières, les limites, les trouées du corps exigent fantasmatiquement d'être obstruées, au niveau anal comme dans la procréation. C'est une excellente radiographie de la société d'aujourd'hui, et non seulement de

cette société mais de ce qui en elle perdure comme déchet mal évacué, justement, du fascisme historique. J'ai admiré ce coup de force que tu as réussi avec ce livre, parce que tu es allée droit au but. Dans *Poupée*, la femme refuse d'incarner son statut glorieux de femme de chef, elle *conchie* ce statut-là à l'intérieur de son propre corps, et dans la vision verbale qu'elle donne de son propre corps. J'ai trouvé que tu étais allée droit au but sur ce sujet-là, ce qui est très intéressant. Que ça ait dérangé, c'est très bon signe. Que les journalistes se soient reconnus dans une sorte d'agglomération fécale, qu'ils soient de droite ou de gauche, comme ça s'est produit, là tu sait que ton livre dit vrai. Tu as révélé la porosité des barrières idéologiques dont eux croient qu'elles les préservent de ce qu'ils s'imaginent être l'autre camp, ce qui est une crédulité typiquement fasciste. Parce qu'ils sont tous dans le même camp. *Entrepôts de venin*, dit Balzac. Tu es d'accord ?

AR : Oui, bien sûr.

SZ : Quand des journaux de droite et de gauche - ça m'arrive aussi souvent - se rejoignent dans le vocabulaire, pas seulement parce qu'ils ont aimé ou n'ont pas aimé ton livre, mais parce qu'ils disent la même chose de la même façon, souvent, d'ailleurs, ils ont tous la même manière d'écrire, les mêmes petits jeux de mots ridicules…

AR : *Le Monde* n'a pas du tout parlé de ce livre. Mais quelques semaines après, il y avait en dernière page de son cahier *Livres* un bel encadré élogieux sur un court texte d'un auteur inconnu, qui venait de publier chez un petit éditeur de province (dont on donnait l'adresse, le

livre ne se trouvant pas en librairie), un texte qui « dans le style d'*Ubu roi* », dénonçait le fascisme par la scatologie...

SZ : Souvent, pour ne pas dire tout le temps, on parle d'un livre pour en enfouir un autre. On met le projecteur sur un écrivain, sur un type d'écriture, sur un courant littéraire, parce que le oui dissimule un non sur autre chose.

AR : Quelle lâcheté, quelle imposture ! Soit la presse faisait sur ce livre de grands articles racoleurs, avec ma photo, soit c'était le silence absolu (alors qu'à cause de ces élections tout le monde ne parlait que de ça), et en revanche on allait chercher n'importe quel autre texte sur le même thème, mais plus acceptable... On a vu ça de nouveau quelques mois après, quand est paru le roman de Mathieu Lindon, *Le Procès de Jean-Marie Le Pen.* Fallait voir comme ils se sont tous précipités dessus ! Des morts de faim ! Des affamés de bonne conscience ! L'un d'eux avait eu le bon goût de se dévouer pour envoyer sur les tables des librairies cette petite chose proprette, bien élevée, bien correcte, bien-pensante, ils n'allaient pas se priver de l'en remercier ! D'autant que là au moins, ils ne risquaient pas de s'y reconnaître ! C'était écrit sur la couverture : *Le procès de Jean-Marie Le Pen* (un titre qui en outre avait l'avantage d'être un appel au procès. Ça n'a pas manqué, quel joli coup ! Quand on n'a pas les moyens littéraires de faire un livre choc, il faut bien trouver d'autres façons de créer l'émotion... Ça a donné lieu à tout un petit cirque, signatures de soutien, etc, les meilleurs volant au secours de ce type qui n'a jamais engagé sa peau dans ses livres mais qui avait posé un bel emplâtre sur leur conscience)... Et puis comme ça, on voyait

tout de suite qui était le méchant. Là au moins ça ne parlait pas d'anus, ni de sang, ni de caca, ni surtout de ce qui arrive dans le ventre des femmes, et que certaines femmes et certains hommes ne veulent surtout pas voir, pas savoir ! *Poupée anale,* c'est simple, c'était « un livre fasciste ». On n'a peut-être pas osé l'écrire, mais on ne s'est pas privé de me le faire savoir. Eh bien, si je saute par-dessus la mauvaise intention, je reconnais dans cet aveu le meilleur compliment : il prouve que littérairement, j'ai réussi mon coup, j'ai bel et bien fait émerger et ressentir la nature même du fascisme, sa nature au coeur même de notre être, dans ce qu'elle a d'écoeurant, de délirant, de trivial, de meurtrier, de dérisoire et même de cocasse (Mussolini n'était-il pas cocasse ? et Hitler ? Charlie Chaplin l'a très bien vu...). Seulement, exactement comme on a dit l'autre jour que les hommes ont du mal à admettre qu'ils font partie de la famille des grands singes, et réciproquement que les grands singes sont des humanoïdes, de la même façon la plupart des gens refusent d'admettre que les pires pulsions et sentiments sont aussi en eux, que tous les êtres humains sont faits du même bois, que chacun de nous a en soi quelque chose du saint, mais aussi de l'assassin, de la brute, du sadique, du déchaîné, du fou. Et je n'emploie pas le mot sadique par hasard : qui peut finir *La philosophie dans le boudoir* sans se sentir terrifié par l'abîme de la nature humaine ? Je reste fidèle à l'enseignement de Socrate, qui m'a éclairée dans mon enfance en me disant *γνωτι σεαυτον*, connais-toi toi-même, et qui, comme le rappelle Montaigne, quand on lui demandait d'où il était, ne répondait pas « d'Athènes », mais « du monde ». Je fais partie de l'espèce humaine, et

n'importe où dans le monde l'une des meilleures choses que nous puissions faire maintenant, c'est de lire, afin d'apprendre à nous connaître, donc à comprendre notre fonctionnement, individuel et collectif, et à en tirer des conclusions... Voilà entre autres comment on distingue un livre de littérature d'un article de journal romancé...

SZ : Il n'y a pas de hasard dans la manière dont s'organise la critique littéraire. Il ne s'agit pas de dire spécifiquement du mal des critiques littéraires. Il s'agit de comprendre que leur monde n'est pas, malgré les apparences, celui de la littérature, mais celui du journalisme. Leur médiocrité et leur corruption nous touche parce qu'ils se penchent sur nos livres, mais ils ne font que répercuter dans le domaine des livres la manière dont on traite l'information dans la presse écrite. C'est assez spécifique à la presse écrite à cause de ces questions de langage qui les taraude de l'intérieur. Toi et moi ne sommes pas trop à plaindre, nous avons la chance de passer à la radio, à la télé de temps en temps, de faire entendre notre voix, de dire ce que nous mêmes pensons de nos propres textes… C'est un grand privilège après tout. C'est très bien de passer à la télé ou à la radio, parce qu'au moins c'est toi qui parles. Dans la presse écrite, un type qui n'a manifestement rien compris à ton livre, qui ne peut pas y comprendre quoi que ce soit étant donné son mode de vie et de pensée, un type va manifester son incompétence et son malaise littéraire dans l'écriture même de son article - qu'il dise du bien ou du mal de ton livre, là n'est pas la question. Alors que la télévision n'est pas en concurrence avec la littérature. Elle règne, elle n'a rien à craindre de ces nouveaux bouffons shakespeariens que sont les écrivains à ses

yeux, à ses yeux aveugles. Tu passes à la télé, on te *redonne* la parole, dix secondes, quinze minutes, peu importe : c'est toi qui parles et dis ce que tu veux. Tu peux rigoler, faire le clown, dire une phrase sérieuse, profonde, au sein d'un fouillis de stratagèmes, elle sera captée ou pas, peu importe… La radio et la télé sont donc les complices objectifs des écrivains. Et les critiques le savent. Il y a une aigreur manifeste de la presse écrite contre la radio et la télé. Ils t'en veulent aussi de passer, malgré leurs velléités de censure, à la radio et à la télé.

AR : Mais le temps à la radio et à la télé est très compté...

SZ : Oui, mais au moins on a la chance d'y passer. Je t'ai vue encore hier sur la Cinquième, interviewée sur l'érotisme. Bien sûr, ce sont toujours des malentendus, c'est parce que tu es la fameuse Alina Reyes, auteur du *Boucher*, qu'on va te poser toujours les mêmes questions… Peu importe… Combien d'écrivains ont cette chance de pouvoir dire quelques mots…

AR : Les émissions littéraires sont de moins en moins regardées...

SZ : Il faut voir le bon côté du truc. Il y en a encore pas mal en comparaison d'autres pays comme les Etats-Unis, où les écrivains passent très rarement à la radio et à la télé.

AR : Même ailleurs en Europe.

SZ : Le dialogue que tu as tenu avec Pauvert dans *Elle*, par exemple, ce sont des pages qui te sont offertes, on te laisse t'exprimer.

AR : C'est vrai, on a encore cette chance-là.

SZ : Les critiques littéraires sont très ambivalents. D'une part, ils réagissent collectivement très négativement aux livres qui les dérangent,

quelque chose les a titillés, ils répondent à ce stimulis par des haussements de silence, des sursauts de haine, des grommellements d'aigreur, des rots de bêtise, des gargouillis de jalousie, des hoquets d'envie, des réflexes de mécontentement contre ce qu'ils nomment, eux, de la « provocation » parce que ça les a fait réagir un peu, ça les a picotés quelque part, et qu'ils ne savent pas comment le dire, comment l'exprimer… Et en même temps, ils pataugent dans une telle narcose généralisée qu'ils sont à la limite de t'être reconnaissant de les avoir « provoqués ». Du coup ils reviennent te chercher un peu quand même. S'ils voulaient vraiment t'enfouir, ils ne parleraient jamais de toi. Or, quand même, on parle un peu d'Alina Reyes et aussi de Stéphane Zagdanski… Il ne faut pas se contenter d'une posture paranoïaque, il faut avoir la charité de percevoir l'envers de leur haine, si tu veux. Comprendre qu'ils t'aiment bien, qu'ils aiment te haïr parce que tu provoques en eux des choses auxquelles ils ne savent pas comment répondre. Car comment répondre à ce qu'un écrivain déclenche en toi, en bien ou en mal, sinon par autre livre ? Comme ils en sont incapables, comme ils savent que sur le plan du débat ou de la polémique classique, ils ont perdu d'avance, ils se contentent de manipuler les minables manettes sociales dont ils disposent. Sans trop y croire eux-mêmes. Ils ne sont pas si convaincus par le goût de leur propre aigreur, seulement ils n'ont rien de plus substantiel à se mettre sous la dent. Ils vont activer la manette de l'argent, s'imaginant exercer une pression économique. Ils croient beaucoup à ça, l'argent est le dieu jaloux des journalistes ! Ils espèrent te priver de tes lecteurs, comme ces libraires qui te placent dans

un rayon qui n'est pas le tien. Sur mon cas, il y a eu des choses très explicites. « Encore un article qui ne va pas faire vendre », c'était le titre d'une critique de Beigbeder dans *Elle*!

AR : Carrément !

SZ : Carrément. Et Savigneau dans *Le Monde* a mis en rapport le contenu de mes livres avec le nombre hypothétique de mes lecteurs. Les critiques usent simplement du très restreint vocabulaire existentiel dont ils disposent. Plus récemment, un autre journaliste, si inculte et rétrograde qu'on va l'appeller Ignare Moisi (c'est mon côté biblique, j'aime rebaptiser les gens), s'est empressé d'écrire avant tout le monde un article acerbe et très niais contre *Noire est la beauté*. Il était délégué par Nabe pour se venger de mon *De Gaulle*, comme auparavant Sollers avait publié les insultes de Nabe à mon égard dans *L'infini*. Le Milieu, c'est la société des délégués. Quand on connaît un peu les coulisses, quand on sait ce que les lecteurs de journaux ne découvrent jamais, on comprend la redoutable actualité des *Illusions perdues*, que je viens de dévorer avec un immense plaisir. Bref, Ignare Moisi conclut son article en me souhaitant ironiquement une bonne rentrée littéraire. L'imbécile s'imaginait avoir ruiné ma rentrée avec son article ! Il n'a eu aucune influence sur ma rentrée, mais en revanche sa propre sortie à lui est définitivement compromise : la postérité rendra coup pour coup à ces « diseurs de rien » dont se plaignait déjà Baudelaire. Il n'y a qu'à les laisser se flageller quand ils croient t'atteindre. Tout cela pour te montrer que les choses sont claires. On te dit en face : « Vous, Zagdanski, on ne veut pas que vous vendiez vos livres ! On vous aime bien, vous nous

picotez - provocateur ! provocateur ! mais s'il vous plaît demeurez dans le besoin. J'ai tant besoin que vous ayez besoin de moi… »

AR : Restez à votre place…

SZ : Voilà. À la fois il y a de la haine, évidemment, c'est classique, c'est logique, et de l'amour aussi en même temps. Parce qu'eux n'ont rien, ils sont dévorés par le rien. Comme tu le disais, ils fonctionnent sur un mode incestueux, ils se lisent entre eux, s'écrivent entre eux, baisent entre eux et avalent du *fast food* intellectuel toute la journée. De sorte que lorsque tu leur amènes un bon steak Chateaubriand bien saignant, ils disent: « Ah! ça me fait vomir ! », mais ils picorent quand même un peu et tâtent la différence. Tel est leur châtiment : *ils sentent la différence*.

Rires.

AR : Ils t'accusent de provocation, mais quand même ça leur donne faim...

SZ : Toi aussi tu as connu ça, non ? C'est un autre de nos points communs, se faire traiter de « provocateurs ». Alors que notre travail est le contraire exact de la provocation.

AR : C'est le problème avec les éditeurs aussi. Je ne sais plus combien d'éditeurs ont refusé *Poupée anale*, et souvent ils ne trouvaient pas les mots pour justifier leur refus, sauf un qui m'a dit quelque chose d'admirable : « Qu'est-ce j'ai fait pour mériter ça ! » (*Rires.*) Le pauvre était complètement mortifié et secoué par un livre aussi « abject ». A croire qu'il n'avait pas lu grand chose auparavant. J'ai été très frappée

aussi par ce que tu racontes de tes démêlés avec les éditeurs avec ton manuscrit sur De Gaulle.

SZ : Ah, le *De Gaulle*, c'est encore tout une histoire.

AR : Aujourd'hui, comme tu dis on le droit de tout dire, mais en même temps pas tant que ça. Quand ils ont peur d'un livre, les éditeurs comme la presse pratiquent la censure par omission.

SZ : Écoute, je ne vais pas me plaindre parce que ça n'a pas été si compliqué que ça de le faire publier. Je pense même que Gallimard l'aurait édité avec plaisir s'il n'y avait pas eu ce problème de calendrier avec le Pléiade. Par hasard, au même moment, ils étaient en négociations avec le fils De Gaulle, ils n'ont pas voulu prendre le risque de faire capoter le Pléiade du Granthomme à cause de mon pamphlet pygmée. Alice Debord les avait déjà quittés pour une histoire semblable, un stupide roman policier ridiculisant Debord, ce qui est un peu bête, tu ne peux pas demander non plus à ton éditeur de ne songer qu'à toi. Même s'il y a eu quelques résistances idéologiques au contenu du livre, franchement, je pense qu'ils sentaient tous que ce serait quelque chose de vivant. Il n'y a pas eu de brouille officielle en tout cas, ni de vraie censure. Je me suis donc retrouvé sans port d'attache, et j'ai été accueilli chez Pauvert, où j'ai mouillé l'ancre de ma frégate avec plaisir. Mais ce fut vraiment un hasard de calendrier au départ, c'est tout. D'ailleurs l'éditeur n'a aucune importance, c'est les relations humaines qui comptent. Il faut avoir la liberté de dire: « Vous n'en voulez pas, tant pis. » Je connais des gens qui n'en sont pas capables, qui sont d'une soumision puérile envers leur éditeur. Jérôme Lindon entretenait des

rapports de force paternalistes de ce genre. Il faut très mal connaître l'histoire interne de la littérature pour envier ça.

AR : Oui, il y a des gens qui ont des manuscrits dans leur tiroir parce que leur éditeur n'en veut pas.

SZ : Parce qu'ils n'ont pas confiance en leur texte. C'est le texte qui prime. Si ça se passe bien avec l'éditeur, tant mieux, si ça passe mal, tant pis. Les éditeurs s'envolent, les écrivains restent, comme je le dis dans le *De Gaulle* à propos du Seuil où ils ont dû changer vingt fois de PDG en dix ans…

AR : Et c'est normal de ne pas publier tous ses livres chez le même éditeur. Les livres sont différents. C'est comme les histoires d'amour. Chaque fois il faut trouver la bonne personne.

SZ : Exactement. C'est le côté humain qui importe. Pour le *De Gaulle*, ce n'est pas en amont que les choses ont hoqueté, c'est plutôt en aval. Mais je l'avais prévu dans le livre, je n'ai pas été surpris ni déçu.

AR : Tu racontes une drôle de rencontre au Seuil.

SZ : Alors là, oui, Le Seuil, c'est différent.

AR : C'est là où tu t'es fait traiter de provocateur ?

SZ : Oui . Denis Roche, après m'avoir reçu pendant une demi-heure et avoir lu quelques lignes du projet, m'a écrit une lettre de refus pleine d'une morgue étrange… Mais j'avais senti en le rencontrant que son opinion était déjà faite : écho des coulisses… Bref, j'ai manqué de lucidité en allant le voir. Je suis très naïf, j'oublie toujours que beaucoup de gens pensent du mal de moi. Je le sais, mais je l'oublie. Quand je rencontre quelqu'un que je ne connais pas, j'oublie qu'il peut avoir des

idées préconçues. Je suis le contraire d'un paranoïaque, finalement. Autant j'ai une interprétation foncièrement pessimiste du monde et des choses, autant dans la vie quotidienne il me semble toujours que les gens sont bien disposés à mon égard. Pourtant, à la manière dont il m'a reçu, j'ai senti une très sourde animosité, enfin bon… Il y aurait beaucoup de choses à dire sur le *De Gaulle*, mais je préfère parler du dernier, dont la réception a été très significative, et qui n'est pas sans rapport avec le *De Gaulle*. Si je n'avais pas écrit *Pauvre de Gaulle !* avant *Noire est la beauté*, les réactions qu'a suscitées *Noire* auraient été différentes. C'est très intéressant à décortiquer. J'ai conçu *Noire est la beauté* comme une série de tableaux allégoriques, un cortège de paraboles dont l'une, la plus évidente, décrit la lutte entre la Lumière et les Ténèbres, un peu comme au début de l'*Évangile selon saint Jean*, mais où j'essaie de bouleverser l'ordre des choses, où la Lumière et les Ténèbres échangent leurs polarités, pour exprimer que la lumière n'est pas obligatoirement où on croit la voir… On trouve aussi des paraboles sur la Servitude et la Souveraineté, la Cécité et la Lucidité, la Chair et le Verbe (le chapitre sur les cunilingus), la Gratuité et l'Avidité (le chapitre sur l'argent), etc. Si j'ai pris comme personnages des Noirs, des Africains, ce n'est donc pas pour faire un roman sociologique, genre aussi foncièrement erroné que le roman historique (manque de pensée), le roman policier (manque d'imagination) ou le roman de science-fiction (manque de mémoire); ce n'est pas non plus parce que Marie est africaine. Toute interprétation sociologique de ce roman est fausse : « Il parle des sans-papiers, il parle des immigrés », etc. C'est un livre très simple à lire, qui comporte de

nombreuses références à la peinture mais peu de subtilités littéraires, de citations ou d'allusions culturelles. De tous mes livres, c'est le plus facile à lire. Je ne sais pas, tu l'as lu, t'es d'accord ? Il peut se lire comme une banale histoire d'amour…

AR : Tout à fait. Sauf qu'elle n'est pas banale. C'est étrange, parce qu'en effet elle n'a l'air de rien, au premier abord, une histoire entre un jeune homme et une jeune femme qui se rencontrent dans une boîte de nuit, sauf que cette boîte n'est pas ordinaire, les protagonistes non plus, la rencontre d'une Africaine, d'un peintre français, sans oublier le galeriste ashkénaze, ce n'est pas rien, ça fait au moins trois continents noirs : l'européen, l'africain et le féminin. Trois continents dont les noirs ont des valeurs très différentes, et si tout le tableau est lumineux - en fait je le vois un peu comme le retour d'Adam et Eve à l'Eden après la Faute, leur surgissement des trous noirs de l'Histoire pour retrouver la lumière et la joie -, on pressent que cette charmante peinture recèle des repentirs pleins d'ombres, ils travaillent la toile par-dessous la dernière couche, des secrets hantent cette toile, on ne peut pas les voir, ils ne parlent pas mais on les sent, et finalement on n'est pas très à l'aise, on sait que quelque chose se chuchote derrière ces mots, ou même se hurle comme savent hurler les fantômes, mais on ne peut pas l'entendre, ou on ne voudrait pas, et finalement c'est pour ça que ce livre est dérangeant, et subversif. Comme l'est toute vraie rencontre amoureuse, car toute vraie rencontre amoureuse, derrière le flash, fait accourir les ombres... Et remet le monde en question...

SZ : Tu as raison, des choses restent dans l'obscurité. Je vais te donner des exemples précis, c'est important qu'on parle nous-mêmes du contenu de nos livres, cela permet de comprendre les réactions qu'ils suscitent ensuite. Ce que ne font jamais les journalistes. Tout ça s'est conçu au moment où je l'écrivais, il ne s'agit pas d'un commentaire ultérieur et extérieur à l'écriture du roman. Un roman se construit peu à peu, en direct, tu le sais comme moi, tu viens de l'expliquer à propos de *Poupée, anale nationale*. *Noire*, donc, décrit une année de la vie d'un peintre, quelqu'un dont toute la vision du monde s'exprime en termes de sensations, comme on le sent bien en lisant le *Journal* de Delacroix, qui est à peu près la seule référence littéraire explicite du livre. Au début, je décris une grande panne d'électricité dans Paris, qui a vraiment eu lieu. Une bonne partie du dix-huitième arrondissement est restée dans le noir complet pendant deux jours. Ce fut merveilleux, fabuleux : tous les supermarchés, tous les magasins d'alimentation ont dû jeter leurs victuailles immondes, les saloperies surgelées, toutes ces substances merdiques ont révélé à l'air libre leur statut de déchet… Les bars ne pouvaient plus servir de plats chauds ni de boissons chaudes pendant quarante-huit heures, c'était extraordinaire, et surtout, le soir, il n'y avait plus aucun lampadaire allumé, plus aucune lumière dans ce quartier de Paris… C'était vraiment un spectacle féerique.

AR : C'était en 99, au moment des tempêtes ?

SZ : Je crois, je ne sais plus exactement, il y avait eu une inondation, mais je ne sais pas s'il s'agit des mêmes tempêtes qui ont déraciné tant d'arbres. Il faudra que je retrouve. Une nuit, j'étais en

voiture avec Nabe et Ravier qui me déposaient chez moi, et nous avons tous les trois été saisis par le contraste entre la partie éclairée de la ville, lumineuse, orange, parce que Paris est une ville très éclairée, la nuit, comme toutes les villes modernes, la nuit parisienne est factice, la nuit n'y est pas la vraie nuit… et nous avons plongé d'un coup dans la vraie nuit, comme à la campagne ou à la montagne… C'était très beau, c'est si rare de voir la vraie nuit dans ta ville, dans une ville comme Paris. Très vite, donc, j'ai su qu'il fallait que je le décrive dans le roman, où j'explique que j'ai eu l'impression, pour la première fois, de rentrer enfin vraiment chez moi. Alors évidemment, cette plongée dans le vrai noir, dans la vraie nuit, c'est aussi une métaphore de la littérature, qui est de l'ordre du noir intense, le noir que tu trouves dans certains tableaux de Vermeer, dont j'ai dit dans une étude que c'est la couleur de la pensée. Parce que, chez Vermeer, certains personnages portent un chapeau d'un noir intense, comme une ouverture, une trouée sur l'encéphale. C'est aussi ce que j'écris dans *Noire* à propos du *Satyre* de Michel Ange. C'est donc quelque chose qui vient d'assez loin, chez moi, cette méditation sur le noir. La vraie lumière, pour jaillir, doit d'abord faire le noir autour d'elle, comme la musique doit se draper de silence pour naître. C'est la bonne obscurité, si tu veux, la mauvaise obscurité étant celle de la fin, où le narrateur devient aveugle. On comprend alors que tout le livre a été enregistré sur des cassettes, comme nous le faisons maintenant, parce qu'il ne peut plus peindre et qu'il a décidé de raconter son histoire. Toute la narration, toute l'histoire d'amour avec cette Africaine a été proférée dans le noir.

AR : Le noir c'est l'aveugle, l'aveugle c'est le voyant, et le voyant traverse le temps. Il y a une déesse indienne du temps qui s'appelle Kala, ce qui veut dire « noir ».

SZ : Shakespeare, Homère, Samson, Lomazzo… Tout cela disséminé dans le livre de manière discrète, mais il me semble que ça transparaît un peu, non ?

AR : Oui, tu le dis clairement.

SZ : Alors l'histoire d'amour, bien sûr qu'elle existe, mais elle ne constitue pas l'essentiel, pas le seul axe du roman, disons. A la télé, je dis pour rire que c'est une histoire d'amour, mais ce sont des conneries. Évidemment, c'est aussi une histoire d'amour parce qu'il y a quelque chose de noir et de lumineux dans l'amour, mais ce n'est pas la seule substance du livre. La vraie trame du livre, ce sont les sensations: qu'est-ce que le noir, le blanc, la cécité, la lumière? Réaction des critiques, de beaucoup de critiques, pas tous heureusement: « C'est un livre raciste. » Une émission sur France-Culture a été d'une rare violence à ce sujet. La seule autre fois où la critique d'un de mes livres fut si violente, je te l'ai racontée, c'est lorsqu'un type déclara mon sperme imbuvable. Cette fois-là, *Noire* fut d'emblée présenté par la bande à Bourmeau, constituée de cinéphiles sociomanes dégénérés artistophiles contemporains, comme un « éloge de l'amour, du sexe et de la beauté de la femme africaine ». Difficile d'être plus à côté de la plaque ! Or en discutant, ou en croyant discuter de mon livre, ils se sont violemment excités sous divers prétextes, mais enfin, le symptôme était flagrant, une sorte d'orgie d'aigreur où chacun relançait le souffle court

de l'autre. On les entendait ahaner, vraiment, on entendait leur respiration s'accélérer au fur et à mesure qu'ils analysaient – pendant quand même quinze bonnes minutes ! - mon livre « raté », « catastrophique », « consternant », « antipathique », « décoratif », me reprochant, par exemple, de ne pas avoir décrit « une footballeuse ou une soudeuse à l'arc », soit quelqu'un de sociologiquement plus correct à leurs yeux. Après quelques reproches de forme : « sous-Nougaro » « dialogues tout le temps explicites, on dirait un scénario de M6 », « rempli d'adjectifs tous plus convenus les uns que les autres », ils ont fini par cracher le morceau, en s'excitant nettement quoique confusément, mélangeant des arguments pourtant très banalement staliniens, et finissant par me traiter de raciste. Voici un extrait de l'émission, qu'on ne pense pas que je les insulte gratuitement. On va entendre des gens révulsés… par quoi en réalité? par la simple affirmation d'une *jouissance de la beauté noire*:

> « Ce qui m'a franchement gêné, sans du tout faire un procès idéologique à ce livre, ce serait de mauvais goût, mais c'est quand même la réactivation de l'imaginaire de la négritude, et encore, pour employer un terme élégant. Je trouve que cette manière de se mettre dans la filiation de Baudelaire sans absolument réactiver d'une quelconque manière les clichés, confine à quelque chose d'un petit peu nauséabond. Parce que je trouve que créer des hypostases, la femme noire qu'on oppose à la femme blanche, bon, je veux bien, je trouve que c'est tout simplement paresseux, je ne lui imagine aucun racisme, faut pas du tout, ce n'est pas ce que je veux dire, mais ce que je pense, c'est qu'en revanche, c'est très paresseux et un peu orgueilleux. C'est-à-dire, on ne peut pas manier un imaginaire de ce genre-là sans le réactiver d'une certaine manière, lui donner une singularité ou le décaler, sans quoi ça devient insupportable. Bon, "Noire est la beauté" , moi je veux bien, outre je dirais l'éloquence un peu surdéterminée du titre, je trouve qu'il y a une catégorie qui me semble gênante. Vous citiez la phrase qui oppose effectivement le corps de la femme noire au corps de la femme blanche, la femme noire qui serait plus immédiatement sensuelle, plus épicée, plus goûteuse... il y a un registre métaphorique qui est franchement gênant. Le corps de la femme noire est un corps infiniment plus disponible apparemment au sexe et au plaisir, il aurait une sorte de naturalité plus grande… écoutez, on est aux limites de ce qui est supportable ! Alors après, bon, évidemment, on peut se réclamer de Baudelaire, moi je veux bien, je trouve ça éminemment orgueilleux,

> mais pourquoi pas. Je trouve qu'il y a là une sorte d'innocence démiurgique que je trouve un peu folle. C'est-à-dire qu'il faut quand même qu'il prenne la mesure de ce qu'il écrit. Et alors en plus, comme c'est très mauvais... L'innocence, ce serait vrai si on avait affaire à un Tintin chez les Centrafricains de Paris. C'est *a priori* ça si on veut pas être trop méchant. Mais moi je pense que c'est un livre franchement raciste, il n'y a pas d'autre mot. Quand on réactive des idées du style que les Noirs auraient la danse dans le sang, deux fois c'est écrit, c'est effrayant, « munis d'une science réellement infuse et millimétrée de la pulsion », ça veut dire ça, ça veut dire qu'ils ont la danse dans le sang. Moi je ne sais pas, il essaye de désamorcer cet argument qui est le racisme du Blanc à l'envers. C'est-à-dire il dit : « Ah oui, bien sûr, quand on dit beaucoup de bien des Noirs, on va dire on est raciste à l'envers. » Mais non, il n'est pas raciste à l'envers, il est raciste, point. En plus, alors du point de vue strictement littéraire, c'est un style complètement boursoufflé, boursoufflé de son orgueil ! Mais ça devient, heureusement que le ridicule ne tue pas, parce qu'il y a longtemps que Zagdanski il y en aurait plus ! »

Le symptôme se signale, comme tu peux l'entendre, par une grande confusion mentale, avec un amalgame sociologico-stalinoïde sur le sens du livre auquel ils n'ont rigoureusement rien compris, ce qui leur permet de projeter leur propres fantasmes racistes et sexuellement ambivalents, traduits par des phrases entortillées qui énoncent le contraire de ce qu'elles veulent démontrer mais dont la conclusion est purement et simplement le petit voeu de mort habituel, l'hypothèse de ma disparition. Est donc qualifié de raciste un livre qui, au premier degré, parle d'une minuscule communauté africaine et la décrit de manière très positive, très complice…

AR : Très affectueuse.

SZ : Très tendre... Or ces journaleux, *qui avouent naïvement ne rien connaître aux Africains*, ont cru percevoir du racisme là dedans. Soyons clair : Il faut n'avoir jamais passé ne serait-ce qu'une heure avec des Africains pour s'offusquer qu'on les décrive dansant, d'autant que je compare la danse en question à une parfaite démonstration mathématique, et que je réalise métaphoriquement, par cette comparaison, une autre démonstration, à savoir que ces civilisations

africaines millénaires fondées sur le Rythme-Roi sont d'une vivacité infiniment supérieure à l'état de morbidité accélérée où se trouve la civilisation occidentale aujourd'hui, ce dont lesdits journaleux, spirituellement cadavériques, sont la meilleure illustration. Ce n'est pas nouveau, ça me revient tout le temps, on me l'a dit aussi à propos du *De Gaulle* : « Vous faites du racisme antifrançais… » J'entends ça depuis le *Céline*, où j'ai carrément été traité d'antisémite ! Voilà en tout cas le symptôme, la description du symptôme. Le *pourquoi* du symptôme, c'est encore autre chose. Tu fais un livre sur un certain sujet, tu dis certaines choses, tu n'y mets aucune idéologie, tu en restes à la façade esthétique, tu n'attaques personne hormis le processus global de la colonisation depuis le quinzième siècle, tu évoques un groupe d'êtres humains dont on ne parle jamais… ça ne devrait déranger personne. Qu'est-ce que ça peut leur foutre que je décrive la façon dont cuisinent les Centrafricains, dont ils parlent et se réjouissent entre eux. N'allons même pas jusqu'à demander à ces ignares philosophaux de la bande à Bourmeau de comprendre que si Zeus, au début de l'*Iliade*, part festoyer chez ceux qu'Homère appelle « les parfaits Ethiopiens », c'est pour une raison précise dont *Noire est la beauté* donne précisément la clé. C'est moi l'artiste contemporain ! Faire se rejoindre les Grecs et l'Afrique dans un roman d'amour, ça c'est un happening ! Pour te montrer leur paresse mentale, ces gagas de la FIAC ont tous cru que mon titre venait du slogan *Black is beautiful !* des années 70… Aucun n'a été assez malin pour comprendre que l'exergue du livre, tiré de Shakespeare, où apparaît le fragment « *beauty herself is black* » n'était pas là par hasard.

Ce sont des journalistes, autant dire des dégénérés corrompus. Le problème, c'est qu'ils ont cru voir dans mon roman une sorte de reportage sociologique à la Houellebecq, ce qui leur a plu, puis ils se sont aperçus que ce n'était pas du tout ça, et se sont sentis exclus du roman, exactement comme les racistes se sentent exclus de la jouissance de ceux qu'ils haïssent. « Quand ça l'arrange, il est avec son temps : il est avec les sans-papiers, il est avec les écolos, et quand ça ne l'arrange pas, il referme ses écoutilles. » Ce sont leurs phrases. Ils ne supportent pas qu'on les révoque en bloc en refusant de partager leurs valeurs minables : car j'insiste sur le fait qu'ils sont tous compromis dans l'art contemporain, autrement dit le Charlatanisme fondé sur la Laideur manipulée par la Corruption. Leur critique de mon style vient de là. Ça aussi, ça revient souvent. Comme le fond leur échappe, ils essayent de s'en prendre à mon style : « Trop d'adjectifs, c'est orné, c'est pompier…» Ils ne savent pas comment décrire mon style, mais quelque chose dans la manière dont je fabrique mes phrases les dérange, les titille, les provoque. Et, de manière très virulente, ils accusent mon livre d'être follement raciste. Quand tu sais comment fonctionne véritablement le racisme, leur réaction est au fond assez logique. J'y ai beaucoup réfléchi à l'époque où j'écrivais sur l'antisémitisme, les deux phénomènes ayant de nombreux points communs, et l'interprétation freudienne garde, en l'occurrence, toute son efficacité. Le raciste est taraudé par une grave confusion entre son propre corps et le corps d'autrui. Il ne supporte pas l'idée d'une perméabilité de son corps. Or le corps est perméable, et c'est justement pour cela qu'il jouit, parce qu'il

peut être traversé par l'autre. Donc le premier réflexe du raciste est de colmater sanitairement, hygiéniquement, toutes les ouvertures de son corps.

AR : Refus d'interpénétration.

SZ : Oui, car on est traversé par l'autre en permanence, seulement l'autre, pour le raciste, c'est aussi et surtout l'autre sexe. Ainsi, en général, tu as de graves problèmes d'homosexualité mal refoulée dans le racisme, c'est très fréquent. Ce sont des choses que Proust montre finement et clairement à propos de l'antisémitisme de Charlus. C'est pour ça que le racisme n'est pas tant la haine de l'autre, que la haine de soi et du même. Une haine du même qui n'est jamais suffisamment même, ou qui te pèse en tant que même parce qu'il est toujours traversé par l'autre. Inutile de potasser les *Ecrits* de Lacan pendant trente ans pour comprendre ça, il suffit par exemple de méditer ces quelques mots magnifiques d'Achille à Agamemnon, justifiant son refus de combattre les Troyens qu'il n'a aucun sujet de haïr : « Entre nous, tous ces monts ombreux, la mer sonore ». Tout est dit sur le racisme ! Le racisme ne s'énonce comme une haine de l'autre que parce que sa substance est inversive, le raciste renverse tout. Tu désires l'autre en tant que tu lui imagines cette autonomie dont il te dépossède, alors que lui-même, l'autre, est tout aussi altéré par toi que toi par lui. C'est ce qu'expriment ces *white trash* de France-Culture lorsqu'ils m'accusent en pleurnichant à la fois de racisme – ce qui n'est qu'une projection de leur propre trouble haineux face au corps noir - et d'orgueil, d'élitisme. Ils se sentent exclus de ma jouissance et ne me le pardonnent pas. Tout leur

délire sur « la femme noire» dont j'aurais joui en solitaire, égoïstement, vient de là. Nabe déjà m'avait accusé « d'embrasser des Africaines par racisme antifrançais » ! Il a le mérite d'avoir réussi à condenser le fantasme ! C'est pour ça qu'il s'agit d'homosexualité mal refoulée. On retrouve aussi souvent au fond du racisme les mêmes métaphores tournant autour de l'anus, de l'anal, comme tu l'as magnifiquement exprimé dans *Poupée*. Pareil pour l'antisémitisme, lié à la scatologie chez Martin Luther par exemple. On place entre l'autre et soi un cordon sanitaire purement fantasmatique, et on projette sur l'autre – c'est là qu'est la clé de nombreuses critiques concernant mon livre et également celles contre ton *Poupée* - ce dégoût qu'on a, en soi, de soi. Donc, si on t'accuse d'être raciste, c'est en général parce qu'on est dégoûté par son propre racisme inconscient. Dans mon cas, c'est évident, parce que c'est proféré par des gens bien-pensants, des journalistes de gauche, des sociomanes corrompus, des types qui trempent dans le nihilisme de l'art contemporain et qui sont révulsés à l'idée qu'on puisse admirer Picasso et Delacroix plutôt que tel de leur copain vidéaste imposteur impuissant issu des Beaux-Arts. Ils qualifient donc mon peintre de « réactionnaire » parce qu'il est figuratif ! Tu vois le niveau stalinoïde de ces crapules ! Ils seraient scandalisés si on leur expliquait qu'ils sont eux, très racistes. Pourtant on les entend nettement, physiologiquement, s'énerver contre ce livre qu'ils qualifient de raciste, parce que ça les excite aussi. C'est très exactement ce que j'écris dans mon livre à propos de la colonisation, qui est au départ un phénomène d'attirance sexuelle mal accepté. Le raciste, comme le violeur, veut en finir avec ce que son désir

comporte d'intolérable. Tu écoutes un peu parler n'importe quel raciste, c'est toujours ça.

AR : Ça saute aux oreilles.

SZ : Et dans l'antiféminisme aussi.

AR : Bien sûr.

SZ : C'est patent chez le vermisseau souffreteux en chef Houellebecq, qui possède une image très dégradée des femmes, qui a écrit noir sur blanc que le désir lui pesait, qui idolâtre tel idéologue nazillon science-fictif… Même chose chez le piteux post-punk Dantec, qui m'attaque aussi longuement que stupidement dans sa dernière bluette. Même chose chez Angot dans sa chronique d'*Epok*. Même chose chez tant d'autres. Tout ça fonctionne ensemble. C'est intéressant, on s'aperçoit qu'au fond les Français n'ont pas bougé d'un poil depuis l'Occupation. Houellebecq, vraiment, est très symptomatique, il est presque sympathique d'être aussi symptomatique. Ce type, revendique une attitude de Français moyen, très con, et *ça fait rigoler tout le monde*. Les critiques, les journalistes, les intellectuels parlent de « provocateur », et là ça leur plaît.

AR : Ça les détend, même.

SZ : Enfin quelqu'un ose dire du mal des Arabes !

AR : Ça maintient cette distance dont ils ont besoin. Cette distance avec ceux qui ne sont pas comme eux. Parce qu'en fait c'est très simple, ils fonctionnent comme tous les autres petits milieux, ils se sentent menacés par ce qui est extérieur à leur petit milieu, ce qui ne pense pas comme eux, ce qui ne vit pas comme eux, ce qui ne fait

manifestement pas partie de leur clan. Les gens de la montagne chez moi, les gens qui vivent depuis des générations au fond de cette vallée ont les mêmes réflexes. La différence c'est qu'ils en sont conscients, et qu'ils ont malgré tout assez d'intelligence et de coeur pour rester ouverts et même accueillants. Alors que l'intellectuel parisianiste moyen, tout imbu de son sentiment de supériorité et de sa bonne conscience, ne s'avouera jamais son rejet systématique de tout ce qui est autre que lui. Il m'est arrivé un peu la même mésaventure avec le livre que j'ai publié après *Poupée, anale nationale.* Je suis partie vivre quelques mois dans le Sud marocain, et j'en ai ramené un récit un peu romancé qui s'appelle *Moha m'aime* - où dès la première phrase je pose comme enjeu l'homonymie entre *Mohammed* (le nom du personnage) et *moi-même,* pour conclure dans les dernières lignes par *Moha m'aime.* Je pose franchement la question du « même » et de « l'autre » à travers tout le récit, où elle se révèle comme la source essentielle de l'amour, l'amour à tous les niveaux, maternel, sexuel, fraternel et même métaphysique - alors qu'elle était celle de la haine dans *Poupée anale.* C'est un livre tout en douceur, tout en lumières tendres, qui raconte une très belle relation entre des personnes qui disposent de peu de mots pour communiquer. Eh bien il m'a valu d'être accusée à la radio de néo-colonialisme. Ça leur sort du corps, c'est physique. Ces gens ne supportent pas que tu décrives de telles relations parce qu'eux-mêmes seraient absolument incapables d'en développer de semblables, ils sont bien trop enfermés dans leur petit milieu, ils ne peuvent même pas imaginer que tu puisses communiquer avec bonheur et librement avec

toutes sortes d'humains sur la planète, pour eux ça ne peut être qu'un faux jeu, une perversion ou un racisme. Au fond ils te jalousent et ils te haïssent d'avoir cette capacité-là, mais ça ils ne le savent même pas. Et les sentiments bas dont ils t'accusent, ce sont évidemment eux qui les éprouvent.

SZ : Eh oui. La majeure partie de l'agressivité à mon égard vient de ma conception et de ma description des juifs, qui n'est pas du tout woody-allenienne, si tu veux. J'aime beaucoup les films de Woody Allen, mais je ne me reconnais pas dans la figure du juif qu'il offre, et qui rassure tout le monde. Pourquoi tout le monde apprécie Woody Allen dans ce pays, en France? Parce que c'est un juif qui bégaie, qui est névrosé, qui fait rigoler en se moquant beaucoup de lui-même. Il y a un antisémitisme refoulé énorme qui entre là-dedans, et que je me coltine en permanence depuis le début. Il ya cinquante ans, on m'aurait ouvertement traité de sale juif, désormais on me reproche d'aimer Picasso et Delacroix ! Le fond est le même. Ça fonctionne aussi contre les Arabes et les Noirs, et on devrait sans doute y ajouter les femmes, ou une femme comme toi, épanouie en tant que femme. Il y a vraiment un problème de racisme sexuel.

AR : Ce sont toujours les mêmes mécanismes.

SZ : C'est très fruste, comme mécanisme. Ils n'innovent pas beaucoup.

AR : Oui, c'est tellement simple qu'on se demande comment des gens qui sont quand même des intellectuels tombent dans le panneau et ne se rendent pas compte eux-mêmes de ce qu'ils sont en train de faire,

de la façon dont ils sont en train de se comporter. J'ai vu ça sur France-Culture, où ils sont censés savoir réfléchir. J'étais là sur place, gentille et réservée, avec mon livre tout en douceur, et je voyais ce type en face de moi transpirer, s'exciter en me traîtant de néo-colonialiste, d'une manière vraiment physique qui trahissait quelque chose d'incroyable, ça devenait obscène et il ne s'en rendait même pas compte, je voyais son corps, je voyais ses problèmes avec son corps, je voyais tout et il était tellement occupé à sa méchanceté qu'il ne pensait même pas à se cacher... Tout ça venait de bien loin, et ce qui était le plus pénible ce n'était pas qu'il m'attaque, c'était qu'il ait si manifestement renoncé à l'amour et à la beauté.

SZ : Je ne savais pas qu'on avait eu quasiment la même expérience ! Et les Marocains qui ont lu ton livre, ils l'ont adoré, je suppose…

AR : Le frère de Mohamed m'a écrit une longue lettre, que j'ai reproduite dans *Ma vie douce,* parce qu'il y fait aussi le récit du voyage de Mohamed, qui après notre départ a fait 400km en barque sur l'océan pour arriver en immigré clandestin à Lanzarote. On s'est parlé plusieurs fois au téléphone, aussi. « Vous avez rendu la dignité à ce pays », me dit-il (en parlant de ce Sud que je raconte). « Ici tout le monde, tout le monde lit votre livre, même les enfants, même les femmes illettrées... On se le prête, ceux qui savent lire le lisent à ceux qui ne savent pas lire, on le photocopie, on le fait circuler... » J'ai parlé aussi avec Mohamed, qui depuis qu'il est rentré là-bas, à Ifni, voit beaucoup de Français qui, ayant lu mon livre, ont absolument voulu le rencontrer. « Maintenant je suis

une star », me dit-il, et il rit de son rire si clair (aurait-on traité Saint-Ex de raciste s'il avait donné une peau sombre à son Petit Prince ?) Ça lui fait extrêmement plaisir, et à moi aussi...

SZ : Pareil pour *Noire*. Les Africains qui l'ont lu l'ont apprécié. Ils l'ont compris comme un hommage, même si ça ne leur a rien appris à eux. C'est bien qu'on dise tout ça. C'est important de montrer, simplement, que nous ne sommes pas dupes. Ce dont tu parlais, la rage, l'accablement lorsqu'on lit ou entend des critiques si connes, l'impression d'injustice, de ne pas pouvoir débattre et répondre à leur profonde bêtise, tout cela existe, mais il suffit de dire une fois, comme nous maintenant, que nous ne sommes pas dupes de leur vide. Il suffit que ça soit *écrit*. Maintenant, tu sais ce qu'on pourrait faire? Imaginer comment ils vont critiquer *La vérité nue*. Pour leur montrer qu'on les connaît d'avance. C'est important de dire qu'un écrivain en sait plus qu'un critique. C'est pourquoi c'était bien de le faire. Et on pourrait faire la même chose sur chacun de nos livres, les bonnes, les mauvaises critiques, les dithyrambiques et les insultes… pointer à chaque fois les symptômes de la haine de la littérature. Parce qu'il n'y a jamais que de la haine de la littérature au fond de chaque critique. C'est marrant, d'ailleurs, ce mot, « critique ». (*Rires*.) Pourquoi ils ont appelé ça « critique » ! On pourrait dire: « lecture », « étude », « méditation », « prière », n'importe quoi, « compte-rendu » à la rigueur. Mais pourquoi dire « critique littéraire »? (*Rires*.) En tout cas je ne savais pas que tu avais connu une expérience si proche de la mienne avec *Moha m'aime*.

AR : Ce qu'ils font est tellement prévisible, et tellement bête, tellement gros, qu'on se demande comment ils ne s'en rendent pas compte eux-mêmes...

SZ : Ils ne se rendent compte de rien. Ils sont très cons. Ce sont des ignares doublés d'abrutis. Ignare Moisi est légion !

AR : Quand un gros beauf sort un truc comme « j'aime pas les pédés ! » tout le monde voit comme le nez au milieu de sa figure ce que ça cache. Or des intellectuels se comportent de la même façon grossière, et personne ne voit rien...

SZ : C'est une clé d'interprétation très efficace, l'inversion. C'est pour ça que j'ai fait mon livre « diabolique » (c'est Kristeva qui m'avait écrit ça) sur Proust. En étudiant de très près la *Recherche*, j'ai compris que Proust l'avait explicité de manière plus subtile encore que Freud. Tout fonctionne sur ce modèle-là. Projection-Inversion. Ce sont des concepts freudiens qui fonctionnent admirablement. Ce n'est pas un hasard, d'ailleurs, si l'Image qui colonise une telle surface du monde contemporain, est dans son essence même un avatar de l'inversion, puisqu'on obtient le positif à partir d'un négatif. C'est vrai de la photographie, il faudrait sans doute développer, c'est le cas de le dire, à propos de l'image numérique. Autre technique, donc autre aboutissant idéologique. Je crois fortement que toute technologie est une idéologie chosifiée. Les techniques ne viennent pas au hasard. Les portables, par exemple, manifestent le flicage et la communication universelle. Chaque objet du monde contemporain est une idée réifiée. En tout cas, concernant l'image numérique, le oui y est équivalent au non, le un et le

zéro s'échangent sans dommage. Autrement dit, appliqué socialement : pas de différence des sexes. Mâle égale femelle, femelle égale mâle. C'est de l'androgynie mentale absolue. Pour moi, c'est ça qui différencie foncièrement l'Image du Mot. On en revient à ce qu'on constatait tout à l'heure à propos des enfants. Il n'y a pas de sexualité dans l'image. Il n'y a pas de différence sexuelle, de dialectique sexuelle plus exactement, dans l'image, ni dans une idéologie conditionnée par les images. L'inversion, précisément, est prise dans ces rets-là: oui égale non, non égale oui. La *Verneinung* de Freud a envahi la planète. La littérature, au contraire, est une science de la différence substantielle entre le oui et le non. Quand tu écris « oui », tu veux dire *oui*, quand tu écris « non », tu veux dire *non* . Et tu sais *pourquoi* tu écris « oui », et tu sais *pourquoi* tu écris « non ». « *Oui* » *et* « *non* » *ne s'écrivent pas avec les mêmes lettres*. C'est aristotélicien, si tu préfères. Oui n'est pas non, l'être est et le néant n'est pas, A n'est pas égal à non-A, un homme n'est pas une femme, une femme n'est pas un homme. Même si - et là on utilise la Bible, qui permet de comprendre bien des choses -, la femme est née d'une côtelette de l'homme. Ce qui signifie qu'on porte en soi cette différence, cette altérité. Ève naît d'une côte d'Adam, elle vient de lui mais en même temps ils ont été séparés, ça a été coupé, il y a eu scission puis suture, c'est vraiment quelque chose de chirurgical. Résultat, ils vont pouvoir jouir.

Lilith

AR : Avant Eve il y a eu Lilith. C'est la preuve qu'Eve est un personnage idéologique. Que la femme voulue par l'homme est avant tout une certaine idée de la femme. Mais je n'ose pas trop en parler avec toi, car tu connais très bien les textes bibiques...

SZ : Ah mais là on est dans la littérature, ce n'est pas la même chose que nos discussions sur la religion. Lilith n'apparaît pas dans le texte biblique, je crois. Elle apparaît dans les commentaires.

AR : C'est une tradition ancienne.

SZ : Alors parle-moi de Lilith.

AR : Lilith a été formée à partir de glaise comme Adam. Ce sont les exégètes qui en parlent. Dans la Bible elle n'est mentionnée qu'une fois. Ce mythe est le signe de la mauvaise conscience des hommes vis-à-vis des femmes. S'ils ont ressenti la nécessité de le créer, c'est parce qu'ils savent que l'Eve qu'ils ont demandée à Dieu n'est pas la femme originelle, la femme dans son entier, mais une femme amputée, une femme amputée qu'ils ont obtenue au prix de leur propre amputation.

SZ : D'ailleurs tu as fait un livre sur Lilith, il s'appelle comment ?

AR : *Lilith* ! Lilith, c'est peut-être un peu la mauvaise conscience de l'homme, l'homme créature de Dieu.

SZ : Dieu a créé Adam avec de la glaise, et il aurait créé aussi une femme ?

AR : Il a créé Lilith, la première femme. Il a créé les deux avec de la glaise, et leur a donné vie de la même manière. Donc ils étaient égaux. Le problème c'est que Lilith étant l'égale d'Adam, elle voulait être au-dessus de lui pour faire l'amour, ce qui ne plaisait pas du tout à Adam.

J'ai trouvé ça dans le *Zohar*, et dans divers dictionnaires de mythes. On parle d'elle aussi dans le *Talmud,* dans *l'Alphabet de Ben Sira,* et dans la *Kabbale*.

SZ : Elle voulait être au-dessus pour faire l'amour !

AR : C'est ça.

Rires.

SZ : Pourquoi Adam n'a-t-il pas voulu? C'est pourtant très agréable.

AR : La question du pouvoir s'est tout de suite posée. Adam ne voulait pas être dominé. Adam s'est plaint à Dieu, qui étant sans doute un homme, a bien compris son problème, et envoyé Lilith au désert.

SZ : Dans la mystique juive, Dieu n'est pas exactement un homme, tu sais. Il y a une part féminine du divin, qui est très importante.

AR : Sans doute, mais il a pris le parti d'Adam, et il a chassé Lilith.

Rires.

SZ : Quel con, cet Adam! C'est si agréable d'avoir une femme sur soi.

Rires.

AR : Il avait quand même besoin d'une femme, et Dieu a créé Eve pour remplacer Lilith. Eve étant non seulement une créature de Dieu, mais un peu d'Adam aussi, donc plus docile.

SZ : Regarde, j'ai trouvé Lilith dans mon petit *Dictionnaire encyclopédique du judaïsme*: «Entité féminine occupant une position centrale dans la démonologie juive...» C'est une démone?

AR : Il y a un texte kabbalistique qui dit que lorsque Adam et elle se sont disputés parce qu'il ne voulait pas admettre qu'elle était son égale, Lilith sous le coup de la colère a prononcé le nom de Dieu. Trois anges dépêchés par Dieu l'ont conduite au désert, où elle est devenue une démone, une menace pour les humains.

SZ : «…depuis l'époque biblique jusqu'à nos jours, en passant par le Moyen Âge. À l'origine ce nom désignait une certaine catégorie d'esprits maléfiques et ce n'est qu'au Moyen Âge qu'on l'associa à la figure d'un démon spécifique. La première femme d'Adam et la comparse de Sammaël, l'ange de la mort. Lilith tire son origine de la démonologie babylonienne. Il est fait mention d'esprits maléfiques appelés Lilou (entité masculine) et Lilitou (entité féminine). Ces esprits étaient réputés séduire les hommes et mettre en danger la vie des femmes en couches. Dans le Talmud et dans la littérature midrachique, ce genre de démons est appelé Lilin ou Lilith. En lui-même le terme de Lilith n'apparaît qu'une fois dans la Bible : *Isaïe* 34 :14: "Les chats sauvages y rencontreront les hyènes, les satyres s'y salueront et là aussi s'installera Lilith, elle y trouvera le repos."»

AR : Mais je pense qu'on peut aussi voir Lilith dans *l'Apocalypse,* dans la figure de la prostituée montée sur sa Bête écarlate. C'est un mythe qui remonte aux Sumériens. Lilith était la courtisane sacrée d'Innana, la Grande Déesse Mère. Elle était chargée de séduire des hommes dans les rues de Babylone pour les ramener au temple d'Innana, qu'on appelait aussi la « Prostituée Sacrée », où ils se livraient aux rites de fécondité... Par la suite Lilith a été assimilée à cette

Grande Prostituée, et c'est sans doute ainsi qu'on la retrouve dans *l'Apocalypse*. En tout cas elle est vraiment devenue chez les Sémites une figure antisociale. Les femmes en couches se protégeaient de Lilith par des amulettes représentant les trois anges qui l'avaient expédiée au désert.

SZ : Elle les faisait avorter, c'est ça?

AR : Par esprit de vengeance, elle s'en prenait aux femmes en couches et aux nouveau-nés, qu'on devait aussi protéger d'elle. Elle est l'ennemie non seulement de l'homme, mais de la famille, et de la société en général. Elle hante la couche des hommes la nuit et absorbe leur sperme, avec lequel elle crée des démons invisibles qui les harcèlent. C'est la femme qu'on a chassée et qui continue à être présente. C'est un succube. Sur ces deux plans-là, c'est un peu moi, en tant qu'auteur de livres érotiques !

SZ : Il n'y a pas quelque chose sur Lilith dans Kafka ? Ça me dit quelque chose. Le *Journal* est plein de choses sur les fantômes. Excuse-moi, je t'ai encore interrompue. Et par rapport à la différence sexuelle, à ce qu'il y aurait de subversif dans la différence sexuelle acceptée, quel est le rôle de Lilith? Excuse-moi, Alina, mais apparemment elle était pour l'abolition de la différence sexuelle, puisqu'elle voulait tout faire comme l'homme: se mettre au-dessus…

AR : Je ne sais pas si elle voulait tout faire comme l'homme ou si c'est l'homme qui voulait tout faire, plutôt qu'elle. Puisque l'un n'a pas précédé l'autre - en tout cas elle était créée à l'égal de l'homme.

SZ : Elle avait un corps de femme?

AR : Bien sûr. C'était une séductrice, et c'est principalement sous cet aspect que son mythe a survécu. Toutes les femmes fatales, les Loulou, les Lolita (si je me souviens bien, Nabokov fait lui-même la comparaison) sont des Lilith. C'était aussi une mère déçue, celle qu'on a empêchée d'être mère, et qui du coup se transforme en ogresse. C'est sous cet aspect qu'elle apparaît dans mon roman, qui est une allégorie sur la société de consommation. Ma Lilith est un succube, une grande fellatrice, non seulement parce qu'elle cherche à se venger des hommes, mais surtout parce qu'elle doit satisfaire son terrible appétit, et parce que le phallus est aussi une analogie du nourrisson. Elle ne cherche pas seulement à engloutir les hommes, elle cherche à engloutir l'humanité. Il est intéressant de noter qu'elle a donné son nom à une déjà ancienne et très célèbre revue féministe américaine… Il faudrait que je relise *Femmes,* mais je crois que c'est cette Lilith-là aussi qui hante le livre de Sollers... Le Clézio aussi a écrit sur une forme de Lilith, qu'il a appelée Naja Naja, une figure féminine qui se déplace beaucoup avec le vent - or l'une des origines du nom Lilith signifie vent, dans des temps très anciens elle passait pour une force hostile de la nature, un vent brûlant qui tuait... On se dit que décidément, Adam aurait mieux fait de la garder auprès de lui, et de composer avec elle, ou du moins qu'ils auraient mieux fait tous les deux d'essayer de s'entendre... Parce qu'une fois au désert, elle est devenue la maîtresse de Sammaël, l'ange de la mort. Et pire encore, selon Primo Levi qui raconte dans l'une des ses nouvelles que Dieu avait une compagne, la Shekina...

SZ : La Chekhina, c'est la « Présence » divine, un des attributs de Dieu, et sa part féminine justement, que j'évoquais, sa Présence…

AR : … qui serait descendue sur terre.

SZ : Si Dieu s'est manifesté sur terre, étant un être éternel et infini, il faut que ça ait été par une sorte d'émanation de Lui-même – ce n'est pas très loin de la Gnose -, ce qu'on appelle la *Chekhina*, de *chakhan* en hébreu, « résider », et cette Résidence est également sa part féminine. Mais ce n'est pas un Dieu femelle. C'est assez compliqué. C'est un mouvement de Dieu qui s'est hypostasié…

AR : La Shekina, c'est la Présence de Dieu...

SZ : Voilà. C'est l'équivalent juif, en somme, du Christ, incarnation de Dieu sur terre. Dieu se communique aux hommes dans le judaïsme par sa Résidence, qui est aussi mystiquement sa part féminine. Les conséquences sur la dynamique entre la chair et le verbe sont différentes du christianisme, mais en tout cas, Dieu n'est pas le méchant macho qu'on imagine…

AR : Primo Levi a donc mis ça en scène dans une de ses nouvelles. Lorsque, après la destruction de son Temple par les Romains, le peuple juif a été chassé de Jérusalem, la Shekina est descendue sur terre, et elle restée avec les juifs exilés, pour ne pas les abandonner. Or Dieu, se retrouvant seul - c'est la thèse de Levi pour expliquer le mal -, n'a pas résisté à la tentation...

SZ : Il a trompé la C*hekhina* absente avec Lilith ?

AR : Avec la diablesse, l'incarnation du mal qui est Lilith. Dieu a pour maîtresse une démone ! Et tant que durera cette situation scandaleuse, nous dit Levi, il y aura du sang et de la douleur sur terre...

Lucidité de la Bible

SZ : Ces vieux textes permettent de comprendre des tas de choses aujourd'hui, ils sont formidablement lucides concernant les rapports humains. Ils ont beau avoir été écrits par des hommes (ce sont des textes collectifs, y compris la Bible, historiquement parlant), ils sont d'une indépassable finesse. L'histoire d'Adam et Ève, si tu la lis bien, sans aucun *a priori*, tu t'aperçois que finalement ça décrit pas mal de choses de ce qui se passe entre les hommes et les femmes.

AR : Je suis tout à fait d'accord. Les hommes qui ont écrit tous ces textes étaient bien conscients du problème de leur relation avec les femmes. C'est pourquoi ils ont prévu deux figures de la femme : l'une officielle, Eve, l'épouse ; et l'autre officieuse, Lilith, la femme refoulée, la femme libre dont ils n'ont pas voulu, et qui le leur fait payer...

SZ : Dans le Talmud il y a des choses fabuleuses, extraordinaires, sur les femmes, sur la manière dont fonctionne le désir, sur la prostitution, sur tout. Comme dans la Bible.

AR : Je n'ai jamais lu la Bible en entier. Seulement la Genèse, le Cantique des Cantiques, les Evangiles, l'Apocalypse. Comme je ne dispose que d'une minuscule édition de poche en papier bible, je n'ai pas réussi à en lire davantage, je ne connais le reste que par fragments.

SZ : Tu as la Segond, c'est ça, la Segond de poche?

AR : Je ne sais pas.

SZ : Elle n'est pas agréable à lire ?

AR : Non non. C'est une toute petite.

SZ : Ah oui je vois, le format timbre-poste. C'est un gadget, c'est fait pour ne pas être lu ces trucs-là. La Segond est très bien, elle ne coûte quasiment rien, c'est une bonne traduction, protestante, classique, assez proche du texte, Ancien et Nouveau Testament.

AR : Tu as lu la nouvelle traduction qui est parue ?

SZ : Je ne suis pas très client. Tout ce barouf autour de la retraduction sert en général à enfouir l'interpétration, autant dire le cœur de la pensée juive. Voilà ce que je cherchais: « La Sainte Bible, traduite des textes originaux hébreu et grec par Louis Segond, docteur en théologie. » Tu trouves ça chez Gibert, en poche, tu peux l'abîmer sans crainte… Sinon il y a d'autres traductions, mais celle-là est correcte…

AR : Moi j'adore les textes fondateurs…

SZ : Ça enseigne beaucoup de choses.

AR : Je ne sais plus comment on en est arrivé là, d'ailleurs.

SZ : On parlait des hommes et des femmes, des racistes, de l'inversion, on en était à Adam et à Lilith. À propos de l'inversion, je relisais récemment un commentaire de Rachi, le plus grand exégète de la Bible. C'est un moment où les Hébreux errent dans le désert et se plaignent de leur sort. D'ailleurs ils passent leur temps à se plaindre. Ils sont esclaves, on les sort d'Égypte, on les délivre de la servitude, on les conduit à travers le désert vers leur terre promise, mais ils ne peuvent

pas s'empêcher de faire un tas de conneries, ils adorent un veau en or, du coup ils en prennent pour quarante ans d'errance… Ça devait durer quarante jours, ça s'éternise quarante ans, tant pis pour eux! C'est très drôle, les gens n'ont aucun recul lorsqu'il lisent ces textes-là, ils ne voient pas l'immense portée comique de cette histoire. Les lectures chrétiennes veulent y voir les juifs, les méchants juifs qui fomentent le trouble et adorent l'or, l'argent… Alors que tout est symbolique. Dans le cas qui nous intéresse, le peuple pleurniche et dit: « C'est par haine pour nous que le Seigneur nous a fait sortir du pays d'Égypte, pour nous livrer dans la main de l'Amoréen, pour nous détruire. » Et Rachi, ce génie champenois du onzième siècle, le saint Augustin du judaïsme si tu veux, interprète : « Il vous aimait, mais vous Le haïssiez . Un proverbe populaire dit : "On croit lire chez autrui la haine qu'on lui porte." » Voilà . Vingt siècles d'histoire condensés en une formule qui donne la clé de l'inversion.

AR : Où l'as-tu lu ?

SZ : Dans une édition du Pentateuque accompagnée du *Commentaire* de Rachi, qu'on m'a offerte à ma bar-mitsvah. Je le cite dans *De l'antisémitisme*, je crois. J'avais oublié ça, je suis retombé dessus par hasard l'autre jour. C'est extraordinaire, dix siècles avant Freud ! Dans toute accusation, dans la moindre volonté de nuisance, l'inversion et la projection sont tapies : on n'accuse jamais autrui que de ce qu'on est soi-même. Comme disent les enfants : « C'est celui qui le dit qui l'est. » Ce qui explique, au fond, que pour le raciste, l'enfer c'est le même. Une fois de plus Sartre n'a rien compris ! Le raciste ne

demanderait rien tant que de sortir de soi. Le raciste ignore que le corps est de toute façon ouvert à l'autre en permanence, qu'on le veuille ou non. Le raciste souffre d'être enfermé dans son corps avec lui-même. Il souffre de son idéal de pureté. Or, comme il manque d'imagination, car il n'y a pas plus féru de lieux-communs qu'un raciste, le seul moyen qu'il a de s'extirper de son moi minable, c'est de projeter sur l'autre son malaise, en accusant l'autre de ne pas être lui, comme si l'autre lui avait dérobé cette altérité et cette autonomie inexpugnable dont il sent si cruellement le manque. D'où la double vocifération paradoxale qui est comme la maxime même de tout racisme : « Ils restent toujours entre eux; ils nous envahissent ». Le raciste voudrait bien sortir de lui, il voudrait jouir, car il n'est question que de jouissance, les racistes sont toujours d'abominables manque-à-jouir, comme disait Lacan, ils sont bouffis du venin de leur envie. Le raciste voudrait enfin jouir, mais il ne peut pas, il ne peut qu'exhaler sa fureur raciste : « Je projette sur toi la haine que je te porte parce que c'est mon seul moyen de m'extérioriser. Donc je t'accuse de tout ce que je ressens moi-même. Je veux que mon corps soit imperméable, mais cette volonté souffre, parce que jouir c'est laisser la perméabilité agir. Or, pour mille raisons, je peine à jouir. Parce que je suis névrosé, parce que je suis con, parce que j'ai eu une enfance malheureuse, parce que j'ai été violé par mon père, tabassé par ma mère… » Tu vois ce que je veux dire? On a toujours de bonnes raisons d'être une sacrée ordure. Globalement, c'est comme ça que ça marche. Avec ce côté anal, justement, extraordinairement bien vu dans ton *Poupée*. Cette titillation de l'anus, chez les hommes, c'est

phénoménal: le fantasme est *universel*. C'est marrant, parce que dans les romans contemporains, quand il y a une scène sexuelle, c'est souvent une scène de sodomie.

AR : C'est la grande mode ! Pas un porno sans sodomie...

Sodomie

SZ : Tiens, si on parlait un peu de la sodomie. Je vais te faire une confession, j'ai découvert la sodomie très tard. J'étais avec une amie, une femme que j'aimais, avec qui j'adorais faire l'amour. Elle s'était déjà faite sodomiser et elle m'avait dit que c'était relativement douloureux. Nous avons décidé ensemble, l'idée lui avait plu, de m'initier à la sodomie. Je compte sur toi après pour me faire des confidences, pour parler de la sodomie du point de vue d'une femme. Je ne peux parler que de la sodomie active, comme on dit. On a fait ça, mais vraiment comme une initiation…

AR : Une expérience…

SZ : Voilà, presqu'une expérimentation, pour que je découvre ça. C'était il y a quelques années, et je ne l'ai pas refait, jamais eu envie, ce n'est pas mon truc. Ça a en tout cas confirmé ce que je pensais. Donc j'ai sodomisé ma petite amie à cette époque-là et… c'est assez peu agréable ! C'est beaucoup moins agréable, épidermiquement parlant, qu'un vagin. Tu sens de la douleur chez l'autre, ce qui déjà, pour moi, est débandant, j'ai horreur que ça fasse mal.

AR : C'est vraiment un échange.

SZ : C'est même plus qu'un échange, c'est très excitant de sentir l'excitation de l'autre. Animalement excitant. Ce n'est pas du tout un truc intellectuel… Donc déjà, la sodomie fait mal à la sodomisée, ce qui est peu agréable, et ensuite, pour un homme, il faut le dire, je ne sais pas si beaucoup de gens l'ont dit, quand un pénis d'homme pénètre l'anus d'une femme, ce n'est pas doux, ce n'est pas souple. Il faut forcer la résistance du sphincter, c'est un truc de sadique, de violeur. Ensuite, au contraire, tu ne sens pas le rectum autour de ton pénis, c'est beaucoup plus ample qu'un vagin, tu n'éprouves plus les délicieuses sensations qui t'assaillent quand tu fais l'amour… Et donc, vraiment, pour le résumer, la sodomie c'est à chier! (*Rires*.) Je l'ai fait une fois, et je n'ai pas réitéré. Et elle, évidemment, ce jour-là, il a fallu que je la masturbe en même temps pour qu'elle jouisse, ça lui a quand même fait un peu mal. Elle fut contente de me l'avoir fait découvrir, c'est tout. Mais vraiment, c'est nul, la sodomie. Maintenant, donne-moi ton point de vue de femme…

AR : C'est une pratique que j'ai expérimentée assez tard aussi, j'avais plus de vingt-cinq ans. Il est vrai que c'est d'abord un plaisir cérébral. Celui de la transgression. Pour moi, c'est une pratique qui peut être occasionnelle, mais au quotidien, je préfère les plaisirs, disons plus simples.

SZ : Les plaisirs simples sont plus riches en sensations que ces trucs cérébraux, fantasmatiques…

AR : Je cherche la vraie sensation charnelle, et je la trouve meilleure par la voie naturelle.

SZ : Elle est plus riche et plus complexe que ce qui relève du fantasme. Il entre beaucoup de fantasme dans la sodomie.

AR : De même qu'un bon lit est quand même le meilleur endroit pour faire l'amour. Mais de temps en temps ça fait plaisir de le faire dans un ascenseur, à la cuisine ou je ne sais où...

SZ : Le fantasme est plus pauvre que le corps, finalement.

AR : Bien sûr ! En fait, j'ai toujours séparé le fantasme de l'acte en lui-même. J'aime fantasmer, mais pas au moment où je fais l'amour. Ce sont deux activités différentes. Le fantasme pendant l'amour prend la place de la sensation.

SZ : Et il est beaucoup moins inventif. Il existe toute une idéologie du fantasme « réalisé », ce qui est une contradiction dans les termes d'ailleurs.

AR : Le fantasme vient souvent au secours d'un corps défaillant, qui n'arrive pas à prendre plaisir. Mais la sodomie peut aussi être un jeu parmi d'autres. D'ailleurs, pendant longtemps il a été courant de classer sous le terme « sodomie » tout ce qui n'était pas pénétration par la voie naturelle, c'est-à-dire aussi bien la fellation que d'autres pratiques amusantes et contraceptives, comme de le faire entre les seins, entre les cuisses, etc. Tout ça étant bien entendu condamné par l'Eglise. La sodomie est quand même une pratique bien particulière, qui comporte une certaine violence, et sans la dramatiser, personnellement je préfère qu'elle reste occasionnelle.

SZ : Il y a un risque d'accoutumance?

AR : Disons qu'il me semble que ça peut devenir une facilité. Comme le fait de s'attacher au lit, par exemple. Pourquoi pas de temps en temps ? Mais si ça devenait nécessaire au plaisir, si l'excitation mentale devenait plus importante que l'appétit physique, ça m'ennuierait... J'aurais l'impression d'abandonner quelque chose de très précieux. Finalement, pour jouir, il faut vouloir y aller. Ça nécessite un engagement très physique, surtout pour les femmes peut-être, en tout cas pour moi. Si je veux que ça marche, ce n'est pas dans ma tête, il faut que je mobilise mon corps à fond.

SZ : Il ne faut pas avoir de soucis, il faut être en forme…

AR : Il faut en avoir envie, et ensuite il faut être à ce qu'on fait. Si tu grignotes en regardant la télé, tu ne vas presque rien sentir de ce que tu manges. Mais si tu t'attables devant un plat bien cuisiné, qui sent hyper bon et que tu vas accompagner d'une bonne bouteille de vin, là tu vas te régaler... Et tu n'auras pas besoin de fantasmer sur ce que tu es en train de faire pour que ce soit bon. Voilà, c'est pareil en amour, tout le monde sait ça. Et moi ça me convient très bien.

SZ : Dans *Le Boucher*, il y a une scène de sodomie, je crois?

AR : Oui, il y en a une.

SZ : Quand elle est par terre, chez lui, c'est ça?

AR : Elle regarde par la fenêtre, si je me souviens bien.

SZ : Elle le décrit comme quelque chose de douloureux… Il y a la pluie, dehors...

AR : Elle regarde la pluie. Il lui tient les cheveux. J'adore cette scène. J'ai été très marquée par le film avec Marlon Brando, *Le Dernier*

tango à Paris... Je l'ai vu quand j'avais dix-huit ans, j'étais fascinée, après je suis allée m'acheter un chapeau pour ressembler à Maria Schneider... Au cas où je rencontrerais Marlon...

SZ : Je ne l'ai pas vu, mais je connais de réputation la scène de la motte de beurre.

AR : Un superbe film. Je l'ai revu récemment, il est toujours aussi magnifique. J'ai été très marquée par ce film, pas spécialement par la scène de sodomie, mais si elle est là ce n'est pas pour rien. Dans mon roman *Lilith,* vers la fin elle est avec Sammaël, et il la pénètre par la nuque. Ils sont dehors, ils ont couru en se chevauchant à travers la ville, dans le vent et la pluie, et pour finir, dans l'herbe mouillée, il la prend par la nuque. C'est ça aussi pour moi la sodomie. Quelque chose qui ouvre la conscience, une pratique artistique.

SZ : Par la nuque !

AR: Oui, par la nuque.

SZ : C'est toi qui as inventé ça ? par la nuque ? c'est formidable !

Rires.

AR : Ils sont dehors, ils ont couru, la chevauchée, à la fin, dans l'herbe mouillée, il la prend par la nuque. Il ya un lien avec la scène du *Boucher* où pendant la sodomie elle regarde la pluie tomber. C'est le lien avec la terre mouillée, la terre meuble. La sodomie, c'est comme un enterrement, c'est comme si on était en train de creuser ta tombe en toi-même. Et dans les deux livres, après cette scène, il y a une résurrection. Après ça, la narratrice quitte le boucher pour passer la nuit dehors, dans un fossé, pour confirmer l'image de l'enterrement, dont elle va se

relever, pour renaître. Elle est devenue une femme. Et Lilith, de même, va vivre une réelle résurrection, après cette inhumation symbolique. L'acte de la sodomie est comme une inhumation qu'on pratique dans ton propre corps. C'est quelque chose qui touche la pensée plus que l'animalité. Il y a chez Zulma un petit livre de Claude Guillon sur la sodomie hétérosexuelle, très intéressant. Il s'appelle *Le siège de l'âme.* Il y raconte entre autres une émission de télé au cours de laquelle Dali essaie de dire quelque chose sur le sujet - mais naturellement, on le coupe tout le temps, il n'arrive pas à s'exprimer ; il réussit quand même à placer un ou deux trucs dont je me souviens parce que le dernier n'est pas sans rapport avec ce qu'on disait plus tôt: à savoir que le trou du cul n'est pas un trou comme les autres trous du corps, que ses petits plis sont faits sur le même modèle que ceux des coquillages, et qu'en outre, l'oeil et le trou du cul sont des sphincters, qui se dilatent comme dans des appareils photo... Voilà de quoi méditer...

SZ : Mouais, bof. L'esthétique de la sodomie… Je n'aime pas trop ces intellectualisations du sexe. Ça amoindrit les sensations, comme de parler ou de faire des scénarios… Ça peut être très excitant, mais il ne faut pas que ce soit prévu. Ce que tu me dis de la résurrection me fait songer à l'immense force de l'imprévu. Quand tu laisses vraiment parler les corps, le corps à corps, si tu es dans de bonnes dispositions, rien n'est plus sensuel. L'animalité heureuse, tranquille du sexe, voilà, le sexe paisible. Ça peut être violent ou vigoureux dans la manière dont on baise, mais c'est délicieux parce que c'est tranquille, il n'y a rien d'autre, tu ne laisses pas le monde, et surtout tu ne laisses pas le

langage, avec tous ses artifices, venir t'emmerder. La délicatesse épidermique de ton corps s'exprime, ça suffit. Tous les fantasmes sexuels sont des phénomènes de langage un peu pervers, donc sclérosés. D'ailleurs il sont toujours très pauvres, les fantasmes, ce sont souvent les mêmes, c'est rare que les gens aient des fantasmes riches et novateurs. D'autre part, mes souvenirs éblouis d'expériences sexuelles correspondent beaucoup à de l'imprévu. Je repense à une femme, Joan, dont j'ai parlé dans *Mes Moires*, pour qui j'ai beaucoup de tendresse. C'était dans le métro, en fin d'après-midi, je lisais un recueil d'entretiens de Borges. J'ai levé les yeux, nos regards se sont croisés, elle m'a souri, j'ai engagé la conversation, et nous avons fini par faire l'amour au cœur de la nuit, le même jour, après une longue soirée de discussion, de complicité et de séduction parfaitement imprévue. Je ne suis pas un dragueur professionnel, mais là tout a été vraiment très bien parce que c'est rare de faire l'amour le soir même où tu as rencontré quelqu'un. Elle était étrangère, seule à Paris, elle était libre, moi aussi, c'était l'été, ce fut merveilleux, un véritable présent que nous fit le Temps. J'ai encore un souvenir reconnaissant de cette soirée-là, reconnaissant pour la Providence, le Temps qui nous a offert cette liberté imprévisible, inespérée, de se laisser mutuellement séduire, de laisser nos deux corps s'aimanter, jusqu'à faire l'amour de manière très intense, quand rien n'avait été calculé… A dix-huit heures, plongé dans mon Borges, je ne pouvais pas deviner qu'à deux heures du matin, après avoir bu, dîné, s'être embrassés et branlés contre les grilles du jardin du Luxembourg,

nous allions nous retrouver tous les deux chez moi pour faire l'amour. L'imprévisibilité, le non-calcul a rendu ça très excitant. Merci Borges!

AR : L'imprévu, c'est important. Effectivement ça tient de la résurrection, comme le départ, le fait de partir. Je dis ça aux premières lignes de mon roman *Quand tu aimes, il faut partir*, un vers que j'ai emprunté à Cendrars. Ça ouvre une brèche, et ça me rappelle aussi une phrase que j'ai citée dans *Lilith*, une phrase d'une actrice porno, qui disait : « Je n'ai pas de fantasmes, je n'ai que des envies subites. »

SZ : Belle phrase. Ceci dit, l'imprévu est plus rare dans le cadre d'une sexualité de couple.

AR : Encore que tu peux avoir de l'imprévu dans une sexualité de couple. Tu n'es pas obligé de faire l'amour le samedi soir. Quelle horreur ces gens qui organisent des soirées échangistes chez eux, à date prévue, partenaires inchangés, justement ! En couple, tu peux aussi écouter le désir quand il vient à l'improviste.

SZ : Bien sûr, mais tu connais la personne. Là, nous étions deux inconnus, et ce fut bien vécu. On a tous les deux adoré faire l'amour. Ce qui est aussi assez rare.

AR : Lors d'une première rencontre surtout.

SZ : Oui, et il arrive régulièrement que tout se passe bien jusqu'au moment où tu baises, et où tu t'aperçois que l'autre n'aime pas ça. Pour des milliers de raisons, parce que ce n'est pas le moment, parce qu'elle n'aime simplement pas ça, parce qu'elle est effroyablement névrosée, patati patata… En tout cas je suis souvent tombé sur des femmes dont je m'apercevais que ce n'était pas leur truc. Après tout, ce n'est pas le truc

de tout le monde, le sexe. Les gens en parlent beaucoup, mais les corps eux-mêmes, c'est une autre histoire. Quand tu as un peu de sens radar, tu sens que c'est assez rare, et tu apprends à très vite reconnaître, à sa manière de parler, de bouger, de réagir, si une femme aime faire l'amour ou pas.

AR : Les hommes disent souvent ça. Qu'ils rencontrent des femmes qui n'aiment pas tellement l'amour.

SZ : Nous sommes censés être à une époque de grande liberté sexuelle, mais selon moi ça ne change pas grand chose à la manière dont les corps réagissent en privé. Les corps sont très fermés. Ce fut une grande surprise, pour moi, un peu comme pour la littérature. Je pensais que tout le monde adorait baiser, comme je croyais que tout le monde se passionnait pour la littérature. Je n'ai jamais fait l'amour qu'avec des femmes, mais je crois que les hommes non plus, au fond, n'aiment pas tant que ça baiser.

AR : Et peut-être qu'ils ne mettent pas trop de bonne volonté à convaincre les femmes ? Les hommes aiment se soulager, en gros. Pas forcément tellement faire l'amour. Mais je pense qu'il est plus facile d'«éduquer» (entre guillemets) un homme. Il y a un échange, ce n'est pas unilatéral.

SZ : Alors parle-moi de la sensation de la sodomie. C'est comment ?

AR : Si on est détendu, il n'y a plus vraiment de douleur. C'est un plaisir qui s'apprend, comme le plaisir vaginal qui en général ne vient pas tout seul du premier coup. La sexualité de la femme évolue avec le

temps, elle se diffuse, c'est comme l'écriture. A force d'être excitées et sollicitées, pas forcément pendant une heure mais pendant des mois ou des années, de nouvelles zones s'ouvrent au plaisir.

SZ : Il faut que ton corps ait développé en lui une sorte d'arborescence, un système de captation des sensations, une ramification sensible qui permette d'érotiser d'autres endroits que le clitoris ou le vagin, c'est ça que tu veux dire ?

AR : Pour moi, et je pense que c'est comme ça pour la plupart des femmes, l'objet immédiat du plaisir, c'est le clitoris. Celui-là, il marche, dès le début. Tout le reste du sexe et toute la zone sexuelle, qui peut aller jusqu'à l'anus, viennent petit à petit, ça se fait comme ça, je ne sais pas, les terminaisons nerveuses deviennent plus sensibles et arrivent à diffuser l'orgasme... C'est une sensibilité qui se développe au fil des années... Ou peut-être que je me fais des idées, qu'en fait c'était déjà aussi bien quand j'étais jeune. Si ce n'était pas si bon, pourquoi le ferait-on tellement quand on est jeune ? C'est peut-être juste parce que chaque fois je suis tellement contente, que j'ai l'impression que c'est de mieux en mieux...

SZ : J'ai un peu la même expérience. Mon corps n'était pas éduqué aux caresses, par exemple, à l'adolescence. C'est exactement comme tu le dis. On apprend d'une part à caresser l'autre, la femme, mais aussi à se laisser caresser. Le corps doit prendre le temps de se détendre.

AR : Tu trouves des correspondances... Il y a des médecines qui utilisent ça, comme l'acupuncture. On trouve des correspondances entre

les différentes zones nerveuses, ça se fait tout seul dans la sexualité. La bouche par exemple.

SZ : Les cheveux, aussi. Le plaisir de se laisser caresser les cheveux. Je repense à la sodomie, ça me fait rire qu'on ait parlé de ça… Que je t'aie raconté ma première et sans doute dernière expérience de la sodomie. Enfin, à moins de le concevoir comme un jeu, ou si une femme insiste un jour… mais sinon ça ne m'a pas convaincu. Je n'ai pas été con-vaincu. (*Rires*.) Pourtant c'est très répandu, la propagande en faveur de la sodomie.

Rires.

AR : De plus en plus. Ça devient une espèce de *must.* Il suffit de lire la presse magazine. Ça a commencé par la fellation, et maintenant c'est la sodomie. Pourquoi ? Sans doute pour ce que ça comporte de masochisme, de sadomasochisme...

SZ : Il y a plusieurs choses, le sado-masochisme, l'inversion, avec tous ses corrélats idéologiques, et aussi la question de la procréation. Tout à l'heure tu parlais du plaisir de la transgression, mais je crois que la promotion publicitaire de la sodomie n'est pas étrangère au fait que la société essaye de toutes ses forces de fabriquer de l'homme sans en passer par le sexe, et que la sodomie est un pis-aller entre la procréation artificielle et la baise usuelle, où la procréation reste toujours possible : il suffit que la femme oublie une fois de prendre sa pilule… La possibilité d'enfanter reste vivante. Il se trouve que les enfants naissent de cet endroit qui connaît et offre de telles jouissances. Ce n'est pas anodin. Ça nous ramène à ce qu'on disait sur la perméabilité des corps, la traversée

des frontières, l'altérité… L'enfantement a lieu au même endroit, anatomiquement, est issu de la même pratique, de la même gestuelle qui permet de se donner du plaisir l'un à l'autre.

AR : C'est vrai, il y a aussi ce refus-là...

SZ : C'est assez logique que la société promeuve énormément la sodomie, de même qu'elle promeut massivement la fécondation et la procréation artificielles.

AR : Et la sexualité orale qui représente aussi une espèce de régression... Comme la sodomie...

Non serviam

SZ : Tout ce que tu montres dans *Poupée*, ce rapport entre le fascisme, l'analité, l'oralité et la verbalité puérile. Il y a de ça aussi. Il faut toujours se méfier des mots d'ordre donnés aux corps. D'une manière générale, chacun fait ses propres découvertes avec son corps, mais lorsque c'est décortiqué dans un magazine, ça ne peut que ressortir à de la propagande. Au nom de quoi un journaliste va t-il t'expliquer comment jouir! Personne ne peut dire à personne comment jouir. À partir du moment où on te délivre une méthode, où on te l'explique scientifiquement, didactiquement, on transforme la jouissance en discours. Ce ne sont que des mots, qui servent souvent à dissimuler la frigidité exacerbée des corps qui les professent.

AR : Ils sont là pour t'empêcher de jouir, au contraire. Grâce aux leçons qu'on reçoit, plus besoin d'être personnel, d'être intime, pas besoin de ressentir...

SZ : C'est antiscolaire, la jouissance. Ce n'est pas quelque chose que tu apprends à l'école, ni dans les journaux. Jouir, c'est la subversion même.

AR : En fait, tout est bon à partir du moment où tu as l'impression que ça ne vient que de toi, de ta propre intimité, et de celle de la personne avec laquelle tu es. J'ai vu l'autre jour un jeune type déclarer à la télé : moi j'ai appris toute ma sexualité dans le porno, et maintenant je suis acteur de porno... Bien, bien. (*Rires*.) J'ai écrit un texte, une fois, où je me moquais un peu de ça, où je montrais les gens en train de baiser comme dans les films pornos, c'est-à-dire en se plaçant face à la caméra inexistante.. On suit les modèles, la marche à suivre est indiquée. Par les magazines, par les films. Heureusement qu'il y a encore la littérature pour nous proposer autre chose, la littérature de tous les temps. On y découvre des choses étonnantes. La plupart des gens croient qu'on vit dans une époque de grande liberté sexuelle, c'est en partie vrai mais les normes sont quand même drastiques. Sans remonter très loin dans le temps, il suffit de lire par exemple Léautaud, quand il parle de sa sexualité aujourd'hui ça ne passe plus, ça paraît sale, malsain, ce n'est plus du tout dans les normes.

SZ : Il y a un côté hygiénique aussi, qui se rapproche du racisme, d'ailleurs, dans cette volonté d'expliquer aux gens comment doit se passer leur sexualité.

AR : C'est pratiquement médicalisé.

SZ : Tu vois, on a bien fait de rajouter cette après-midi à notre livre. Tu veux qu'on tente de prévoir d'avance ce que les critiques vont écrire sur ce livre ? Les devancer en quatrième de couverture, ce serait rigolo… AR : Ils ne vont plus savoir quoi dire, si on leur sort les mots de la bouche, les mots de la plume…

Rires.

SZ : C'est une idée que j'ai depuis longtemps, montrer aux critiques leur prévisible pauvreté verbale. Ça donnera encore davantage d'autonomie à ce livre, qui va être très particulier puisque c'est un livre à deux. Ce sera pour bien montrer qu'on n'a besoin de personne. On a fait ce livre tous les deux sans rien demander à personne, et on n'attend rien de personne. Ce serait drôle, ça, de leur lancer: « Vous savez, on n'a pas besoin de vous… » Ça leur est insupportable, l'idée que leur pauvre petit pouvoir ne t'atteint pas. J'ai sorti cette phrase, lors d'une petite conférence que j'ai faite sur la Bible, l'autre jour : « Je n'écris pas pour être lu »…

AR : Ce n'est pas la motivation première. Tous les artistes doivent ressentir ça. J'ai entendu Joey Starr, qui n'est pas un intellectuel, dire à la télé que lorsqu'il fait son émission de radio, une fois par semaine, il ne la fait pas pour les auditeurs, il ne la fait pas pour être entendu. Il a dit : « Je suis seulement devant un mur. » J'ai trouvé cette image très forte. Et bien entendu le journaliste n'y a absolument rien compris, lui qui fait de la télé pour l'audimat, et rien d'autre.

SZ : Dans mon cas, j'ai provoqué la stupéfaction générale dans l'assemblée. Les gens croient que c'est une boutade, que tu te fous ouvertement de leur gueule…

AR : Il y a pire, il y a ceux qui te disent : pour quel public écrivez-vous ? Comme si tu étais une agence de pub.

SZ : Je n'écris pas pour être lu, j'écris pour ne pas être vu.

AR : Ah oui, ça ça marche très bien. Ecrire pour ne pas être vu, c'est vraiment excellent, ça marche très bien.

SZ : L'essence même de l'écriture, son excellence raffinée, c'est de te rendre invisible.

SOMMAIRE

Première partie : Jeudi 20 septembre 2001, 14h, Paris, XX^{ème} arrondissement

Vérités 3
Peintres et écrivains 6
Squats 7
Théâtre 11
Lire, écrire 19
Écrire, vivre 20
Les génies 22
Écrire pour soi 25
L'enfance 28
La force des écrivains 30
Solitudes 34
Devenir écrivain 43
La beauté 49
Les Africains 51
Hors du monde 58
Kafka 62
Origines 66
New York castrée 76
Pente vers le pire 78
Changer de corps 84
Nudité 93
Enfin du sexe! 100
Sexualité enfantine 113
La joie d'être 117
Suite sur la joie 120
Houellebecq and Co 129
Le sexisme 141

Deuxième Partie : Jeudi 27 septembre 2001, 9h30, Paris, V^{ème} arrondissement

Premiers émois d'Alina 162
Libero 170
L'amour 171
Circoncision 174
Les religions 179
Éducations 194
Idéologies 200
Encore la circoncision 203
Premières expérimentations de Stéphane 206
Les pisse-froid 211
Stéphane déviergé 216
Alina dépucelée 222
Physiologie du couple 225
Les femmes mûres 231
Le charme 235
Ruptures 241
Les mères 245
Le combat des femmes 247
Les parents 256
Sexe et terreur 259
L'Image et la Mort 263
Désinformation 271
Suite sur l'Image et la Mort 278
Régression 284
L'anti-Histoire 287
Procréation artificielle 289
L'empire de la Mort 298
La faille de Babel 302

Troisième partie : Vendredi 12 octobre 2001, 14h, Paris, XX^{ème} arrondissement

Apprendre à lire 311
Alina et Homère 321
Critique de l'école 325

Nos lectures 339
Combattre le monde 344
Abjection de la critique 348
Lilith 381
Lucidité de la Bible 387
Sodomie 391
Non serviam 401